NIETZSCHE ET L'IDÉE DU RETOUR ÉTERNEL

—

I

Les pages qui vont suivre relèvent de cette critique égoïste dont j'accusais le caractère à l'occasion des études comprises en *Comment naissent les dogmes* (1). Dans l'introduction au volume je confessais que les œuvres qui s'y trouvaient commentées m'avaient été le plus souvent prétexte à des confrontations avec mes propres points de vue. Et je me demandais si cette façon de procéder, qui n'avait pas été préméditée, ne pouvait être convertie en une méthode, si, déterminée par un intérêt personnel, il ne se pouvait faire qu'elle ne tirât de cette origine même une valeur dont la critique pût bénéficier.

C'est une grande prétention de s'ériger en juge absolu de la pensée des autres. Mais il semble que cette prétention se dépouille quelque peu de sa témérité si le critique justifie sa tentative par le désir de mieux atteindre ses propres points de vue par leur comparaison et leur rapprochement avec ceux d'autres écrivains, d'autres artistes, ou d'autres philosophes. L'aveu d'un tel souci en déterminant la perspective sous laquelle l'œuvre prise pour objet d'étude sera considérée, fixe du moins les termes d'une relation, et ce souci subjectif, pourvu qu'il soit notifié, est de nature à déterminer, par la limitation qu'il apporte une certaine objectivité.

(1) Un vol in-18, *Mercure de France*.

Mais le fait même du choix d'un ouvrage plutôt que de tel autre, de ce qu'il a été suscité par un goût personnel, est garant aussi de l'intérêt voué par le critique égoïste à l'examen d'une œuvre où il aura reconnu quelques traits de sa propre méditation. « Tout comprendre pour tout aimer », a dit Guyau. C'est découvrir, à la façon de Spinoza, la perfection de toute réalité. *Amor intellectualis Dei.* Attitude qu'il ne faut renier, mais où il faut voir peut-être le terme d'un processus psychique. Comment s'orienter vers ce terme de lumière? Par une autre voie que nous désigne le renversement de la formule: « Tout aimer pour tout comprendre. » C'est la sensibilité qui nous fait entrer en contact avec les choses. La maxime de Locke : *Nihil est in intellectu quod non sit primum in sensu* est riche d'une signification profonde. C'est la sensibilité qui donne une signification et tout d'abord un contenu à notre pensée. Nous ne connaissons absolument pas ce qui n'a été d'abord pour nous l'objet d'une émotion. L'émotion réalise; c'est elle qui crée la chose. L'intelligence n'est que le second geste de la démarche de la pensée.

Si après cela « l'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde », s'il est le grand animateur de notre activité mentale, n'est-ce pas en nous recherchant nous-mêmes chez les autres que nous aurons le plus de chance de pénétrer le plus avant dans leur pensée?

Et en dernière analyse, ce choix libre par le critique de l'auteur et de l'ouvrage nous renseigne aussi sur le caractère spécifique de la critique égoïste. Il la distingue de la critique professionnelle et justifie que les considérations auxquelles elle prête, puissent trouver place ici même, comme en n'importe quel autre recueil, à côté des rubriques dont la tâche déterminée consiste à rendre compte aux lecteurs de l'ensemble des livres d'une même catégorie.

§

En possession d'une méthode, ces pages sans doute seront composées avec moins d'ingénuité que ne le furent les précédentes études où cette méthode se formula spontanément. J'entends par là que je devrai me garder avec une attention plus scrupuleuse de deux écueils. Le premier me fut signalé, à propos de la philosophie de Nietzsche qui fera l'objet de cette étude, par l'un de mes collaborateurs de cette revue, M. Georges Batault, qui me reprochait de vouloir concilier Nietzsche avec lui-même, du point de vue d'une doctrine personnelle. « M. de Gaultier, esprit critique, est en même temps le fondateur d'un système : *le Bovarysme,* en sorte qu'il est peut-être enclin, soucieux de faire triompher sa doctrine, à englober Nietzsche dans sa systématique, à l'accaparer pour un usage trop strictement personnel (2). J'ai exposé alors, et mon sentiment n'a pas changé, que je ne pensais pas avoir prêté à cette incrimination. Mais qu'elle ait pu être articulée avec sincérité au cours d'une étude pleine de suggestions intéressantes et dont plusieurs s'accordent avec mes manières de voir, suffit à me persuader qu'il importe de faire une stricte discrimination au cours d'une critique « égoïste » du tien et du mien, afin d'éviter tout soupçon.

Tâche plus ardue d'ailleurs qu'il ne peut sembler et qui risque de me faire heurter un autre écueil et tomber, selon le poncif, de Charybde en Scylla. Car, cherchant à différencier des miens les points de vue de Nietzsche, il pourra sembler à d'autres esprits que j'aie le souci, en opérant ce départ, de réserver l'originalité des miens propres. J'éprouve quelque pudeur à prévenir une objection de cette nature. L'océan d'incertitude qu'est à travers les âges la pensée philosophique développe chez celui qui s'y est engagé avec un sens critique intransi-

(2) *Apollon et Dionysoe. Mercure de France* du 1-12-1908.

geant le sentiment d'une infinie solitude. A qui en a mesuré l'effroi, le vain désir d'originalité apparaît d'un poids immatériel auprès de l'émotion souveraine de rencontrer sur un îlot inconnu où il aborde pour la première fois, comme Robinson l'empreinte d'un pied humain, celle d'une pensée où il reconnaît la forme de la sienne. Mais après de telles rencontres, il faut encore se garder de renoncer par effroi de la solitude aux exigences de la critique. Il y a ainsi dans la vie passionnelle des heures culminantes dont les amants, par gratitude éblouie, tentent de prolonger les vibrations après que leur oreille a cessé de les percevoir. Bovarysme émouvant, mais où s'évanouit la chose la plus précieuse, le contact avec la vie, le contact avec soi-même qui est absence de Bovarysme, et qui a nom sincérité.

Dans le domaine des idées, il y va de tout l'avenir de la pensée de s'arracher à cette séduction de l'instant privilégié où la solitude semble abolie, de ne pas hésiter devant l'accomplissement de ce devoir envers soi-même aussi bien qu'envers l'autre. Il vaut mieux encourir le reproche d'ingratitude ou de fatuité que de négliger un tel soin. On n'accède à soi-même que par sa propre voie. Zarathoustra enjoignait à ses disciples de le renier et de se chercher eux-mêmes après l'avoir trouvé. Est-ce donc le seul souci de sauvegarder la liberté de ses disciples qui lui dictait ce commandement? Mais n'est-ce pas plutôt qu'il entendait se réserver pour lui-même cette liberté qu'il prescrivait à ses disciples et qu'il n'eût pas consenti à trouver dans son enseignement une limite au jeu de sa pensée? C'est un point essentiel de la doctrine nietzschéenne qu'il n'y a pas d'arrêt au mouvement de la pensée, en sorte qu'on n'est jamais arrivé, et qu'il appartient à chacun de découvrir à tout instant son propre chemin.

Le fait même d'aboutir sur certains points à des vues différentes peut-être de celles de Nietzsche n'im-

plique aucunement d'ailleurs que je ne puisse être redevable à Nietzsche en une mesure indiscernable pour moi-même de ces différences mêmes. J'ai dit ailleurs que dans le domaine philosophique, Nietzsche avait été la plus belle rencontre de ma vie. Nous avons toutefois des ancêtres communs, Kant, théoricien de la raison pure, et Schopenhauer. Et quand j'ai rencontré Nietzsche pour la première fois aux pages de *la Société nouvelle* où fut publiée une traduction de *l'Antéchrist*, puis aux premières traductions du *Zarathoustra* et de *Par delà le Bien et le Mal*, publiées dans l'édition in-8° du *Mercure* en 1900, j'étais en possession, depuis plusieurs années, de la notion du bovarysme, qui ne laisse elle-même, non plus que les thèses nietzschéennes, aucune place aux entités de l'ancienne philosophie. La théorie du bovarysme stipule, en effet, au nom de la raison; le seul absolu de la relation, et cette conclusion implique la table rase requise par Descartes et dont l'accomplissement, qui est bien loin d'être consommé, peut seul par un nihilisme radical à l'égard des anciennes valeurs favoriser l'essor d'une nouvelle espérance. Or, ce nihilisme à l'égard des valeurs absolues était déjà entièrement nécessité depuis plus d'un siècle par *la Critique de la raison pure*. Nécessité, j'entends par là qu'il était tombé dans le domaine de la déduction scientifique, qu'intellectuellement il était à tout jamais acquis et que seule une sensibilité métaphysique ancienne, assez enracinée pour résister à la raison pouvait l'empêcher de se manifester. Il suit de là qu'un certain nombre d'esprits en Europe et dans le monde, n'avaient, non plus que Nietzsche, rien à découvrir dans cet ordre. Mais une tâche bien autrement ardue restait à réaliser et pour laquelle il fallait un individu entre tous, l'être exceptionnel que fut Nietzsche. Cette tâche que j'ai dite inachevée, c'était celle de convertir en un *état de sensibilité* ces fatalités logiques et de les

douer ainsi de la seule force qui compte, qui ait, dans le domaine humain, une action déterminante. C'est sous le jour de cette idée que tout le *De Kant à Nietzsche*, écho de ma première rencontre avec Nietzsche, a été composé, et que j'ai tenté d'y définir le rôle qu'il a rempli. Il s'agissait de permettre d'élever la voix à tous ceux qui, opérés de la cataracte par la vertu de *la Critique*, vivaient exilés et réprouvés parmi le royaume immense des aveugles, continuant ceux-là d'édicter les lois, de déterminer les manières d'être, de créer un conformisme que fortifiait la quasi-unanimité du nombre. Ces voyants dont les yeux s'ouvraient sur un monde nouveau, il s'agissait de les pourvoir d'une bonne conscience, selon l'expression ibsénienne, il s'agissait de révéler à chacun d'eux qu'il n'était pas seul au monde. Cette révélation, c'est ce que fut dans sa part analytique, critique et lyrique l'œuvre de Nietzsche. A ces libres esprits auxquels elle s'adresse, elle présenta un miroir où ils purent sentir que d'autres regards convergeaient et rencontraient les leurs, sans qu'une organisation concertée fût nécessaire pour les délivrer de leur solitude ou les en frustrer. Cette œuvre exigeait une sensibilité d'une extraordinaire vigueur et un courage de la pensée exceptionnel. Car si une logique nihiliste à l'égard des valeurs anciennes a été créée par Kant, c'est le propre de la logique d'être sans action sur la vie, et l'exemple de Kant en témoigne qui, cette œuvre logique accomplie, mit au service de la sensibilité ancienne toute la force de son génie. Mais chez Nietzsche, disais-je dans l'introduction à *De Kant à Nietzsche* (3) « l'idée abstraite... a d'immédiats retentissements dans l'homme tout entier, déchaîne le drame intérieur, se transmue en sentiments, en passions,... en toutes choses vivantes et qui s'épandent... La trépidation de sa pensée communique son rythme à l'esprit des lecteurs. Il agit sur les tempéraments mêmes ; il est une suggestion

(3) Un vol. in-18, *Mercure de France*, p. 10.

et une hypnose ».Par ces vertus de sa pensée, Nietzsche a rendu à un petit nombre d'intelligences un service d'un ordre inestimable et je ne doute pas que pour quelques-uns qui n'ont pas eu à le dire, comme je l'ai proclamé moi-même, il n'ait été l'esprit le plus fraternel. Sur ceux-là que ne détournait pas d'eux-mêmes la besogne de l'écrivain, son action s'est exercée dans le seul domaine de la vie intérieure. Elle y a déposé des ferments lourds des virtualités où se composent quelques-uns des traits du visage du destin.

Mlle Geneviève Bianquis, en un récent et très intéressant ouvrage que la Nietzschegesellschaft a couronné (4), s'est appliquée à mettre en relief le retentissement de la pensée de Nietzsche sur celle des philosophes et des écrivains français. Entre cette pensée et celle des esprits que j'évoquais dont l'importance est grande, en qui mûrit au plus profond de leur sensibilité cette semence de l'idée, je voudrais évoquer un petit livre qui a le caractère d'une effusion, qui tire de là une grande valeur symptomatique et forme un trait d'union entre ces deux catégories d'esprits. C'est la *Divinité de Nietzsche* publiée aux *Editions du Siècle* sous un pseudonyme, Amance, dont je respecterai le voile. Il en est peu qui fassent sentir avec autant d'intensité ce qui fut le drame le plus pathétique de cette vie : le conflit entre une sensibilité intense qui lui inspirait un désir d'union avec les autres hommes et une inflexibilité critique qui lui faisait distinguer un abîme entre sa pensée et celle de ceux mêmes que l'admiration et l'amour guidaient vers lui. A Sils Maria et à Nice, aux heures de son plus grand dénuement matériel et moral, alors qu'ayant donné aux hommes la presque totalité d'une œuvre magnifique, il était encore presque un inconnu dans le monde des philosophes, quelques rares visiteurs s'approchaient de sa solitude. Il les accueillait l'âme débordante, mais ce n'était que pour s'aperce-

(4) Geneviève Bianquis : *Nietzsche en France*, Alcan.

voir bientôt que ces « pèlerins passionnés » n'atteignaient pas la compréhension de sa pensée et qu'ils avaient interrompu sa solitude sans la combler.

C'est toutefois dans le rapport de sa propre sensibilité avec les exigences critiques de son esprit que le drame atteint son paroxysme. Chestov, qui est une sensibilité voisine de celle de Nietzsche, dans son *Idée de Bien chez Tolstoï et chez Nietzsche* (5) et dans ses études sur Dostoïevsky (6) situe la vertu des grands hommes, et à laquelle, selon lui, presque aucun ne s'est tenu, dans leur sincérité vis-à-vis d'eux-mêmes, dans leur intransigeance à l'égard de leur doute, en une rigueur critique qui leur interdit de se leurrer et de prendre pour des certitudees les désirs de leur sensibilité. C'est cette attitude que je nomme absence de bovarysme, et Nietzsche n'a-t-il pas dit que la grandeur d'un homme se mesure à son pouvoir de supporter l'incertitude? C'est de cette attitude que déchoit, selon Chestov, le grand homme quand il commence à prêcher. Qu'est-ce, dans ce cas, que la prédication? La défaillance d'un esprit qui ne peut plus supporter l'incertitude, qui jette aux hommes une croyance dans l'espoir plus ou moins secret, et qui suppose la détresse la plus profonde, de recevoir de l'assentiment des disciples une foi que lui interdit son sens critique. Je ne pense pas, quant à moi, que Nietzsche ait jamais succombé à cette tentation. Je ne crois pas qu'il ait jamais fait halte en un état de certitude, si ce n'est à l'égard de ce qu'il a nié. C'est la grande leçon d'héroïsme qu'il a laissée à une époque où les hommes, de ce qu'ils ont perdu leurs anciens points d'appui, sont enclins à se masquer de croyances anciennes ou à s'en forger prématurément d'illusoires. C'est, sous ce jour, la grandeur de Nietzsche d'avoir laissé une pensée inachevée. Il ne nous a pas légué un *credo*, celui qui proclamait : « Tu seras

(5) Editions du Siècle.
(6) *La Philosophie de la Tragédie*, Ed. du Sans-Pareil.

hérétique envers toi-même. » Ce qu'il nous a légué, c'est un élan incomparable vers la recherche du lien personnel par lequel chaque individu entre en contact avec le tout.

II

Ces réflexions me sont suggérées par les 4e et 6e tomes de l'ouvrage que M. Ch. Andler a consacré à *Nietzsche* (7), l'ouvrage le plus complet qui existe en Allemagne aussi bien qu'en France, quant à la biographie du philosophe, quant aux sources où sa pensée a pu s'alimenter, quant aux recherches d'ordre philosophique, sociologique ou scientifique auxquelles il s'est livré pour construire, pour étayer et vérifier ses points de vue. Il offre pour moi dans son ensemble ce particulier intérêt qu'il me met à même, en présence d'un nouveau paysage psychologique, de confronter mes premiers jugements sur Nietzsche avec ce qu'y peut ajouter, infirmer ou confirmer peut-être une connaissance plus positive des détours par lesquels cette pensée s'est acheminée vers elle-même.

A l'époque de mes premiers travaux sur Nietzsche, *De Kant à Nietzsche, Nietzche et la réforme philosophique* (8), quelques chapitres de *Comment naissent les dogmes* (8), en dehors du remarquable petit livre de M. Henri Lichtenberger (9), — dont toutes les indications m'apparaissent encore d'une grande justesse et qui me fut alors précieux, — je n'étais entré en contact avec le maître du *Zarathoustra* que par les textes traduits en français de ses ouvrages. Or, indépendamment des traductions nouvelles du *Mercure de France,* la moisson d'une prodigieuse abondance que nous ont apportée depuis les tomes successifs de M. Andler me propose à l'égard de ma propre expérience une interroga-

(7) Ch. Andler : *Nietzsche, sa vie et sa pensée.* Tome IV. Bossard.
(8) Ed. du Mercure de France.
(9) Henri Lichtenberger : *La philosophie de Nietzsche,* Alcan.

tion à laquelle le goût manifesté par le public à l'égard de la vie des grands hommes confère une particulière actualité. Ce goût a soulevé les débats de la critique. Convient-il de juger un auteur uniquement sur ses œuvres comme si elles étaient indépendantes entièrement de sa personnalité vivante ? Leur pénétration parfaite a-t-elle au contraire à gagner à la connaissance des événements de sa vie, des modes de sa sensibilité et de sa réaction à l'égard des circonstances?

D'excellents esprits ont conclu à l'inutilité et à l'impiété de ce souci où ils ont vu chez les lecteurs une attitude de badauds, impuissants à s'assimiler l'œuvre même des écrivains et des artistes et tirant quelque vanité du seul fait de s'approcher d'eux en s'appropriant leur vie intime comme ils feraient de celle de personnages de roman. Certes ils peut sembler qu'éditeurs et auteurs aient vu dans ce genre littéraire, auquel nous devons les biographies romancées, la découverte d'un nouveau et riche filon à exploiter dans le tuf de la curiosité des esprits. Ce caractère commercial, la faiblesse de quelques-uns des ouvrages de cette nature, l'empressement dont ils témoignent de la part de leurs auteurs, à satisfaire les requêtes les plus humbles de la curiosité littéraire donnent quelque poids à la sévérité de cette critique. Il reste après cela qu'il est difficile d'admettre que la vie d'un artiste, d'un écrivain, d'un philosophe ne puisse avoir, n'ait nécessairement quelque rapport avec son œuvre et que la sagacité d'un critique avisé n'y puisse trouver des indications d'un grand prix. M. Chide, au cours de l'un de ses ouvrages, *Le Mobilisme moderne* (10), attribue à Spinoza une vie passionnelle intense. Je me rappelle avoir été frappé de cette insinuation à laquelle les propositions sur l'amour et sur la jalousie du grand philosophe géomètre me paraissaient conférer un haut carac-

(10) *Le mobilisme moderne*, Alcan.

tère de vraisemblance, mais nous ne possédons point, que je sache, de détails biographiques nous permettant de vérifier l'exactitude de l'hypothèse, et peut-être faut-il le regretter. Sans doute les propositions célèbres n'auraient-elles pas pour cela changé de sens. Mais peut-être se fussent-elles échauffées à ce contact avec une expérience individuelle, d'une force évocatrice plus grande et peut-être s'y fussent-elles enrichies, dans leur incidence sur l'esprit des lecteurs de quelque nuance nouvelle.

Or, si l'on vient à concevoir l'intérêt d'une biographie à l'égard du plus impersonnel des philosophes, combien cet intérêt n'est-il pas évident à l'égard de celui qui, le plus délibérément, fit de la psychologie le principe de toute philosophie et, dans *Par delà le Bien et le Mal,* divulguant le secret des autres philosophes, ne songeait pas sans doute à se dérober lui-même à la juridiction de sa propre remarque? Sa constante sincérité ne nous a-t-elle pas livré vis-à-vis de lui-même un problème à résoudre quand il a formulé cette observation : « Il m'est apparu peu à peu que toute grande philosophie se réduisait jusqu'ici à une confession de son auteur comme en des mémoires involontaires et inaperçus, puis aussi que les vues morales ou immorales en toute philosophie formaient le véritable germe d'où, chaque fois, la plante entière est sortie ».

Ces déclarations de Nietzsche, quant à l'origine de toute philosophie, soulignent le prodigieux intérêt de l'œuvre à laquelle M. Andler a consacré plus de dix années. D'ailleurs la vie, même sentimentale, de Nietzsche est loin de présenter le moindre aspect de frivolité. L'idylle de Tribschen, délicatement évoquée et décrite dans le Tome II, présentée selon ses ramifications avec les éléments les plus spirituels, les plus vindicatifs aussi de la sensibilité du philosophe, nous aide puissamment à définir à la lumière de la passion contenue pour Cosima, sous le jour de la rivalité d'amour et de puis-

sance qu'elle engendre, les rapports avec Wagner et les causes profondes de la rupture. Elle nous permet de mettre au point peut-être les jugements de Nietzsche sur Wagner, de lire d'une vue plus claire le *Cas Wagner* et les pamphlets sur le maître de Bayreuth. Elle nous montre enfin comment, incorporée au mythe d'Ariane, cette passion malheureuse et refoulée s'est mêlée aux plus hautes spéculations métaphysiques pour manifester sa violence, quand éclate le drame de la folie, en ce billet adressé à Mme Cosima Wagner : « Ariane, je t'aime! ».

Débutant dans le cadre de l'ermitage créé pour ses amis par cette étrange Malwida de Meysenbug chez qui l'idéalisme s'altère d'une trop confiante idéologie, l'Idylle tragique se rattache encore à cette lutte contre Wagner et révèle à quel point, chez Nietzsche, l'amour le plus passionné, avide d'imposer à la femme élue ses admirations et ses haines, demeurait lié aux fibres les plus intellectuelles de son être. Cette idylle, dont Salomé Lou fut l'héroïne, à laquelle furent également mêlés son ami Paul Rée et sa sœur Lisbeth, devenue à cette époque Mme Förster, nous renseigne sur les ressorts profonds de la sensibilité intransigeante de Nietzsche par où fut réalisée autour de lui cette solitude d'âme qu'il redoutait et qu'il aimait et qui, source de son tourment, était peut-être la condition de sa grandeur.

Mais ce n'est pas ici mon dessein de déflorer le récit de M. Andler en divulguant ce qui peut y piquer la curiosité du lecteur, et, de sa riche documentation, je ne veux retenir que les points sur lesquels les textes qu'il apporte, empruntés aux notes et à la correspondance, sont de nature à confirmer ou à infirmer, et ici sur un point spécial, les opinions que j'ai émises sur la pensée de Nietzsche et les explications que j'en ai proposées sur la seule connaissance des textes de l'auteur.

De ces éléments d'information, je ne crois pas qu'il soit permis de faire abstraction quand il s'agit d'une

pensée aussi complexe que le fut, par excès de richesse, celle de Nietzsche. Si l'on considère après cela que cette pensée a été interrompue alors qu'elle était encore en plein jaillissement, en pleine recherche d'une synthèse qui n'a pu être achevée, j'ajouterai que cette documentation nouvelle laisse place encore à une liberté d'interprétation. C'est de cette liberté que je tenterai d'user à l'occasion de l'Idée du retour éternel, l'un des points sur lesquels les nouveaux documents m'ont semblé, à première vue, mettre en échec l'opinion que j'ai émise en mes premiers ouvrages quant à la signification de ce point de vue dans la doctrine nietzschéenne.

Dans mon premier livre, *De Kant à Nietzsche,* je n'ai fait allusion qu'incidemment à l'idée du Retour. Cette conception, disais-je, « avec le phénoménisme absolu qu'elle implique, n'éveillait dans l'esprit de Nietzsche qu'une présomption très forte à l'encontre de la possibilité d'une chose en soi » (11). Mais le chapitre duquel cette allusion est tirée, intitulé *Frédéric Nietzsche,* renferme déjà, en un exposé de la pensée du philosophe, quelques-uns des arguments qui seront rappelés dans la suite de ces pages à l'appui de l'interprétation que j'ai donnée plus tard de l'idée du Retour. Dans un article du *Mercure* (12), M. Louis Dumur, à l'occasion d'une tentative de systématisation que j'avais entreprise de la pensée de Nietzsche, jugeait inconciliables entre elles les deux conceptions du Retour éternel et du Surhumain. Il m'accordait que les deux idées pouvaient peut-être se concilier en fonction de la théorie du réel comme d'un compromis entre deux tendances opposées d'une même force. Mais il estimait que cette théorie, que j'ai développée dans le *Bovarysme* au chapitre du *Réel,* ne pouvait être mise au service de la pensée de Nietzsche. Il y voyait l'apport d'un point de vue personnel par où

(11) *De Kant à Nietzsche,* p. 277.
(12) *Le surhomme contre Nietzsche,* 1er juin 1908.

cette pensée était systématisée au-delà de la part d'harmonie avec elle-même que Nietzsche y avait lui-même introduite. C'est dans ma réponse à cette objection (13) que j'ai été amené à situer dans la philosophie de Nietzsche le rôle tenu par la conception du Retour.

Je notais d'abord que pour n'avoir pas exprimé, sous forme systématique, la thèse du réel comme d'un compromis entre deux tendances d'une même force qui s'opposent, Nietzsche ne l'en avait pas moins impliquée dans sa conception de la vie comme « lutte, devenir, but, et entrave du but ». Mais ma répulsion à l'égard de l'idée du Retour était trop forte pour que je ne reconnusse l'impossibilité de l'incorporer dans un système logique des idées de Nietzsche sans en exclure l'idée de la Vie comme d'une chose qui doit éternellement se dépasser soi-même. La sensibilité métaphysique de Nietzsche est d'ordre essentiellement dynamique. Elle s'accorde au rythme indéfini des antithèses des antinomies. Accepter l'idée d'un premier commencement requis par les thèses et où le tout serait donné impliquerait l'idée d'une fin où la vie serait parvenue de toute éternité pour s'y abolir. Idée inacceptable pour Nietzsche. Inacceptable aussi pour la raison. Aussi peut-il sembler que l'idée du retour, qui est l'idée du cercle, ait pu surprendre son adhésion en ce qu'elle supprime les idées de commencement et de fin et tranche par là le nœud des antinomies. Mais n'est-ce point là qu'une apparence et l'idée du cercle n'est-elle pas l'image de cette mort métaphysique réalisée de toute éternité dans la confusion de la fin avec le commencement? Une chose qui se répète indéfiniment semblable à elle-même n'a d'autre signification que celle d'un formidable automate métaphysique sur lequel la conscience n'a pas de prise et où l'existence est égale au néant. Et n'en est-il pas ainsi, quelque

(13) *Nietzsche et la vertue des contraires*, *Mercure de France* du 16 août 1908. Etude actuellement comprise dans *Comment naissent les dogmes*, un vol., Mercure de France.

immense que l'on imagine la période de la révolution? Car ici comme dans le sonnet d'Oronte le temps ne fait rien à l'affaire. Une telle image exclut l'idée d'une chose dont c'est l'essence de se dépasser constamment elle-même, conception nietzschéenne dans l'ordre métaphysique à laquelle répond dans le milieu psychologique la notion du surhumain.

S'il fallait prendre la conception du retour comme une vérité incorporée par Nietzsche à titre définitif dans sa doctrine, je pense donc qu'elle impliquerait, malgré les efforts de Nietzsche pour la résoudre, une contradiction irréductible avec l'idée maîtresse de la grandeur indéfinie de la vie. Mais il s'en faut que nous soyons en droit d'affirmer que Nietzsche se fût rendu maître de sa pensée alors qu'il cessa de l'exercer. Or, si l'on considère l'idée du retour, non plus comme un aboutissement mais comme une étape dans l'évolution de son anxiété philosophique, elle va apparaître, en fonction d'une logique de la sensibilité dans un rapport étroit avec la conception du surhumain et comme un moyen de sa réalisation. Ce qui eût été contradictoire dans la relation des idées prises comme des vérités va se montrer comme le rythme même de la sensibilité et de la démarche nietzschéennes.

§

Toute morale, dis-je, en *De Kant à Nietzsche,* et on en peut dire autant de tout système philosophique, est l'objectivation d'un tempérament prenant conscience de ses manières d'être, de ses désirs et de ses aversions, érigeant en bien ce qui le favorise, en mal ce qui lui est contraire. C'est la formule d'un tempérament qui a prévalu (14). Et une telle énonciation n'était que le commentaire des déclarations précédemment rapportées où Nietzsche donnait toute philosophie pour « une confession de

(14) *De Kant à Nietzsche, Mercure de France,* p. 239.

son auteur comme en des mémoires involontaires et inaperçus ». Admettant que chez l'érudit, chez l'homme de science cela pût se passer autrement et que, chez cette espèce d'hommes, un petit rouage bien remonté pût travailler à la tâche sans mettre en jeu la sensibilité personnelle, « inversement, ajoute-t-il, chez le philosophe rien d'impersonnel : en particulier sa morale témoigne d'une façon décisive et absolue de *ce qu'il est*, c'est-à-dire de l'ordre dans lequel sont placées les intimes tendances de son être » (15) et dénonçant le manque de droiture des philosophes qui ne s'avouent pas cela, qui tous se réclament d'une dialectique rigoureuse et des procédés du seul instinct de connaissance pour ériger en vérités leurs préjugés, il s'aperçoit que ce recours à l'instinct de connaissance n'est qu'une ruse, un moyen pour leur instinct dominant de conquérir la puissance et d'imposer son empire. Cette remarque acquiert toute son importance si l'on observe que pour Nietzsche l'instinct de connaissance ne figure pas au nombre des instincts fondamentaux de l'homme, qu'il n'agit jamais et ne peut agir en son nom, qu'il n'est jamais qu'un moyen au service des autres instincts. En est-il vraiment ainsi? C'est là, me semble-t-il, une des questions les plus importantes de toute la philosophie. C'est par là peut-être que mon point de vue diffère le plus en apparence de celui de Nietzsche. Il suppose que la connaissance n'a pas la vérité pour objet, mais que, cette signification rejetée, le terme demeure riche d'un sens propre exprimant l'apparition spectaculaire dans la vision. Mais si je ne saurais prendre à mon compte l'estimation de Nietzsche quant au rôle subordonné de moyen qu'il attribue à l'instinct de connaissance tandis qu'il le destitue d'une fin propre, je pense qu'il faut réserver à cette estimation, dans la pensée de Nietzsche la place prépondérante qu'elle y occupe. Et alors, il est

(15) *Par delà le Bien et le Mal*. Un vol. in-18, *Mercure de France*, p. 19.

permis de se demander si Nietzsche lui-même a échappé au grief qu'il impute aux autres philosophes, si, après s'être servi de l'instinct de connaissance pour démasquer la pétition de principe que leurs systèmes implique, il n'a pas lui-même imposé silence à cet instinct critique quand son instinct dominant s'est trouvé en cause.

§

Quelle est donc chez Nietzsche la hiérarchie des instincts? Quelle est donc la vue morale qui va témoigner de l'ordre dans lequel sont inscrites les intimes tendances de son être? Quel est l'instinct dominant auquel il va s'efforcer de subordonner tous les autres et qui va s'opposer à ce qu'il réalise ce qu'aucun philosophe n'a réalisé avant lui : une philosophie de la connaissance pure? Cet instinct, disais-je dans le *De Kant à Nietzsche*, c'est l'instinct de grandeur. Nietzsche lui-même « est une incarnation de l'instinct de grandeur, de l'instinct de puissance, il est celui qui met sa joie dans la conscience de sa force et qui veut sans cesse s'élever au-dessus de lui-même » (16). Et, reprenant ce thème dans le *Nietzsche* de la collection *Civilisation et Christianisme* : « La vie, disais-je, selon la conception nietzschéenne, est ce qui veut constamment se surpasser soi-même. La vie ne va pas vers un but, mais vers la hauteur indéfiniment » (17). C'est cette conception essentiellement dynamique qui donne un sens à la philosophie de Nietzsche. C'est par là qu'elle est un phénoménisme absolu, exclusif, de toute conception statique, de tout finalisme, de tout réalisme idéologique. Or, cet instinct de grandeur s'est inventé son moyen : la cruauté envers soi-même. Comment augmenter sa force, si ce n'est en la mettant aux prises avec ce que l'on connaît de plus fort, et rien n'est plus fort en tout homme que

(16) *De Kant à Nietzsche*, p. 263.
(17) *Nietzsche*, Delpeuch, p. 23.

son instinct dominant. Cet instinct qui ne connaît rien de plus fort que lui-même va donc se contredire et se martyriser. Ayant vaincu tout l'extérieur, il va se mesurer avec la contradiction de lui-même afin de se vaincre et de créer ainsi à sa place quelque chose de plus haut que lui (18). Or c'est cette cruauté à l'égard de soi-même qui va nous rendre compte de toutes les grandes phases de l'évolution spirituelle de Nietzsche.

Nietzsche, par son hérédité, par sa culture et par le milieu dans lequel il naît, est de sensibilité essentiellement chrétienne et cette religion chrétienne qui, comme le stoïcisme dont il subira si longtemps l'ascendant, lui livre en pâture ses instincts à dominer, satisfait cet instinct de grandeur qui a pour moyen la cruauté à l'égard de soi. Mais la perfection même de sa culture chrétienne fait qu'il triomphe trop aisément de cet ennemi intérieur et que cette victoire sur lui-même lui donne en échange, en un idéal divin de perfection, une promesse de bonheur trop belle. Il se trouve que Nietzsche aura reçu plus qu'il n'aura donné. Cela suffit pour que l'instinct de grandeur élève en lui sa protestation, pour que devant ces dés qui tombent en sa faveur il soit tenté de s'écrier : « Suis-je donc un faux joueur? ». C'est alors que Nietzsche fait appel à l'instinct de connaissance qui, sous ses formes critiques, va distiller cette goutte de cruauté qu'il recèle, cet acide qui va dissoudre toute la substance de l'illusion heureuse. Et avec cette introduction de l'instinct de connaissance, voici réduites à néant toutes les conceptions d'absolu, de finalité, de bien suprême que les philosophes et les théologiens avaient identifiées avec l'idée de Dieu. « Il ne faut jamais demander si la vérité est utile, si elle peut devenir pour quelqu'un une destinée. » (19). C'est sous cette bannière de la vérité, peinte aux couleurs sanglantes de la

(18) *De Kant à Nietzsche*, p. 261.

(19) *L'Antéchrist*, in *Le Crépuscule des idoles*, un vol., *Mercure de France*, p. 241.

cruauté envers soi-même que Nietzsche s'est enrôlé pour détruire toutes les valeurs anciennes. Mais cette œuvre de dévastation accomplie et la Vérité va-t-elle se dresser sur ces ruines comme une *récompense*, que l'Instinct de connaissance va se tourner contre elle et montrer qu'elle est vide de tout contenu, qu'elle est une arme pour tuer et non un germe pour engendrer. Tel est le dernier terme de l'expérience nietzschéenne. La vérité n'a pas été pour lui un but, mais un moyen d'arracher du visage de la Vie les masques successifs où elle apparaît sur la scène humaine et de provoquer devant l'absence de tout visage, après chaque masque arraché, le cri d'effroi et l'appel désespéré qui retentit dans *le Voyageur et son ombre* : « Donnez-moi un masque, encore un masque! ».

Telle est bien la logique de la pensée nietzschéenne et d'une conception purement phénoméniste du monde. Elle est toute entière incluse dans le rôle attribué par Nietzsche, dans *Par delà le Bien et le Mal,* à l'Instinct de Connaissance quand il lui refuse une vocation propre et ne lui accorde de valeur qu'au service de ce qu'il nomme les instincts fondamentaux de la vie. L'instinct de connaissance étant ainsi supprimé en tant que vérité, l'existence est située non plus seulement par delà le bien et le mal, mais encore et surtout par delà le vrai et le faux. C'est la phase ultime de la lutte contre Platon. Il n'y a plus de place pour un jugement de valeur issu d'un autre principe que ce jeu de forces qu'est l'existence et où constamment, à tout moment, le plus fort l'emporte.

Cette victoire sur Platon s'exprime en cette formule de *la Volonté de puissance* : « Le degré de résistance et le degré de prépondérance, c'est de cela qu'il s'agit dans tout ce qui arrive... Il n'y a pas de loi; chaque puissance tire à chaque instant sa dernière conséquence » (20). Avec ces conclusions, si l'instinct de grandeur, sous la

(20) *La volonté de puissance*, t. II, *Mercure de France*, p. 71.

forme de la Volonté de puissance, est bien l'instinct qui a entrepris de faire métier de philosophe avec Nietzsche, le but est atteint. Une fois de plus l'instinct de connaissance a été mis au service d'un instinct fondamental de l'âme humaine et a été contraint de le consacrer, de lui donner gain de cause après avoir ruiné les pétitions de tous les autres instincts.

Il semble que dans ce triomphe Nietzsche ait dû trouver une satisfaction plénière. Mais quelque chose ressemble-t-il plus au bonheur que cette satisfaction suprême de l'instinct le plus fort et ,s'il en est ainsi, Nietzsche ne va-t-il pas être soumis à la nécessité, conformément à ce qui est l'essence même de la volonté de puissance de combattre cet instinct qui a triomphé de tous les autres? Ne va-t-il pas être contraint, pour continuer cette ascension vers la hauteur, de faire appel encore à la cruauté envers soi, de réaliser en lui-même cette volonté qu'il a attribuée à la vie: « Quelle que soit la chose que je crée et la façon dont j'aime cette chose, il faut bientôt que j'en sois l'adversaire et l'adversaire de mon amour » (21) ? N'est-ce pas pour satisfaire à cette exigence qu'il lui va falloir inventer l'image la plus cruelle, la plus propre à le blesser le plus profondément et du glaive le plus aigu dans son instinct de grandeur? C'est par cette nécessité que, dans ma réponse à Louis Dumur, j'expliquais l'apparition dans la philosophie de Nietzsche de l'idée de Retour, qui implique la répétition périodique et sans fin des plus bas états de la vie. « L'homme petit revient toujours. » Telle est la perspective insupportable qu'impose à l'amoureux de la grandeur indéfinie de la vie qu'est Nietzsche ce paysage métaphysique. « Prises l'une et l'autre comme des réalités, disais-je, la conception du surhumain et celle du retour s'excluent donc. Elles jouent dans la philosophie de Nietzsche le

(21) *Zarathoustra*, p. 163.

rôle des antinomies dans la philosophie kantienne » (22). Si, au contraire, on considère les seules exigences de la sensibilité nietzschéenne mettant en œuvre et exploitant la cruauté envers soi-même au profit de l'Instinct de grandeur, la contradiction s'évanouit absorbée dans la relation nouvelle de moyen à fin où les deux idées entrent en un même système, non de logique objective, mais de sensibilité individuelle.

III

Pour qu'une telle conciliation de Nietzsche avec lui-même conservât sa valeur, il fallait toutefois que l'idée du retour eût revêtu à ses yeux le caractère effrayant que je lui ai attribué. Or, la documentation précise de M. Andler montre Nietzsche empli d'une joie effrénée quand pour la première fois elle surgit devant son esprit au mois d'août 1881 à Surlej, au-dessus du lac de Silvaplana, dans la Haute Engadine. « Depuis lors Nietzsche fut enivré », dit M. Andler, et il cite une lettre adressée à Peter Gast de laquelle j'extrais ces lignes : « Sans doute il me faudra vivre encore plusieurs années. Ah ! mon ami, parfois le pressentiment me traverse la tête que je vis une vie très dangereuse : je suis une de ces machines qui parfois font *explosion*. L'intensité de mon émotion me fait frissonner et rire » (23). Et il parle de « larmes sentimentales mais de joie qui lui enflamment les yeux au point de l'empêcher de quitter la chambre ».

Telle est l'attitude de Nietzsche à l'égard de l'Idée du retour qui éveilla mon scrupule en ce qui a trait à ma première hypothèse. Mais l'impossibilité de faire entrer cette conception du Retour dans le cadre logique d'une philosophie du surhumain m'a persuadé de ne pas abandonner l'hypothèse avant d'avoir tenté par une nouvelle analyse de la concilier elle-même avec cette phase de joie

(22) J. de Gaultier, *Comment naissent les dogmes*, *Mercure*, p. 203.

(23) *Nietzsche, sa vie et sa pensée. La maturité de Nietzsche jusqu'à sa mort*, tome IV, Bossard, p. 225.

signalée par M. Andler. Et il m'est apparu, en reprenant le texte du *Zarathoustra*, que cette joie n'exclut pas la première impression d'horreur ressentie par Nietzsche en présence de l'idée. Qu'elle ait été pour lui une suggestion de l'Instinct de cruauté, c'est ce dont en effet ne permettent pas de douter divers chants du *Zarathoustra* et celui tout d'abord *De la Vision et de l'énigme* où l'idée est symbolisée en ces termes : « Je vis, dit Zarathoustra, un jeune berger qui se tordait, râlant et convulsé, le visage décomposé et un long serpent noir pendant hors de sa bouche. Alors quelque chose se mit à crier en moi : « Mords, mords toujours! » (24). Et quant le berger mordant d'un bon coup de dent a détaché et craché loin de lui la tête du serpent, il se dresse rayonnant et transfiguré : « Jamais encore, dit Zarathoustra, je ne vis quelqu'un rire comme lui! ». Et, revenu dans sa caverne pour pénétrer l'énigme et la jeter hors de lui, c'est la même scène d'horreur, de joie et de triomphe : « Moi, Zarathoustra, l'affirmateur de la vie, l'affirmateur de la douleur, l'affirmateur du cercle éternel, — c'est toi que j'appelle, toi la plus profonde de mes pensées! O joie! tu viens, je t'entends! Mon abîme parle. J'ai retourné vers la lumière, ma dernière profondeur. O joie! Viens ici! Donne-moi la main. — Ah! laisse! Ah! Ah! dégoût! dégoût! dégoût! Malheur à moi » (25). Et, à l'image du serpent engagé dans la gorge du berger, répond sur le thème du même effroi, du même dégoût, l'explication du devineur d'énigmes : « Hélas! l'homme reviendra éternellement : l'homme petit reviendra éternellement ». Et c'est — pour marquer l'extrémité de l'effort accompli — la prostration des sept jours, ce sommeil lourd de méditation duquel Zarathoustra sort triomphant et fait retentir sa caverne d'un grand rire qui répond au rire du berger transfiguré et tel aussi que

(24) *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Mercure de France*, p. 228.
(25) *Zarathoustra*, p. 114.

jamais n'en fut entendu de semblable. Et voici que, dans l'ivresse de son triomphe, il a enfanté une illusion nouvelle, il a façonné pour la Vie un nouveau masque. « O mon âme, je t'ai appris à persuader de telle sorte que les causes mêmes se rendent à ton avis ; semblable à la mer qui persuade au soleil de monter jusqu'à sa hauteur. » En sorte que c'est par un acte de sa volonté propre que l'homme, atteignant le surhumain avec Zarathoustra, est devenu le maître de la causalité.

Il reste que l'apparition de l'idée du retour demeure liée dans le *Zarathoustra* à l'image la plus angoissante qui pouvait être opposée à un être animé de l'instinct de grandeur, que, pour signifier l'horreur qu'il ressent en présence de cette image : — « l'homme petit revient éternellement » — Nietzsche a évoqué le symbole le plus hideux, qu'il a mis en scène la transe d'agonie la plus pathétique. Or, à cette transe succède aussi, dans le *Zarathoustra,* la phase délirante du triomphe, la joie spécifique du sentiment de puissance.

Dès lors, ces larmes de joie qui assaillent Nietzsche à la suite de la vision de Surlej prennent leur exacte valeur. Loin qu'elles infirment l'interprétation du retour comme de la réalité la plus terrible, elles la confirment par la joie exorbitante qui éclate chez Nietzsche dès que, devenu maître de l'idée, il a réussi à transmuer en une faveur l'événement dont le destin menaçait de le terrasser. « Eh bien ! allons, vieux cœur, un malheur ne t'a pas réussi, jouis-en comme d'un bonheur. » (26). Larmes de joie, le terme employé par Nietzsche à l'issue de la vision traduit d'ailleurs, par l'antithèse qu'il implique, le caractère ambigu de l'état psychique qu'il éprouve. Est-ce de la joie? est-ce de la douleur? Au paroxysme de l'excitation de toutes les forces tendues, c'est l'une déjà et c'est l'autre encore. Mais la joie n'a

(26) *Zarathoustra,* p. 205.

trait qu'au triomphe. Et dès lors, la lettre de Pierre Gast citée par M. Andler projette sur les péripéties de la lutte les lueurs les plus vives. Elle nous montre l'esprit de Nietzsche au moment même où, sûr de son triomphe sur l'ennemi le plus redoutable et qu'il a lui-même inventé à sa taille, le philosophe s'applique à donner un corps à l'idée, une réalité à cet ennemi, afin que sa victoire ne soit pas vaine, en même temps qu'il s'efforce de s'assurer dans ses raisons de se réjouir de ce qui était fait pour lui causer la pire douleur.

§

Dans le tome IV de son ouvrage, M. Andler note tout d'abord cette circonstance propre, dit-il, à provoquer la stupeur de la critique. « Comment Nietzsche a-t-il pu penser qu'il découvrirait pour la *première fois* cette idée du retour lorsqu'elle lui apparut au détour de ce rocher de Surlej à 6.000 mètres ainsi qu'il le note, « au-dessus des hommes et du temps présent », alors qu'il l'avait rencontrée sous tant de formes au cours de ses études de l'histoire de la philosophie? Phénomène inverse, remarque-t-il, de celui que les psychologues étudient sous le nom de sensation du déjà-vu et qui donne à celui-ci une réplique. Sans doute, mais il faut tenir compte aussi de ce fait que nous ne voyons que ce qui émeut notre sensibilité, en sorte que, selon que la sensibilité est ou n'est pas touchée par un événement, celui-ci peut recevoir de notre esprit des interprétations très différentes. Ce fut le cas pour Nietzsche qui, envisageant naguère dans *l'Inactuelle sur les études historiques* l'hypothèse du Retour formulée par les Pythagoriciens, « ne se prononce pas sur la vérité de l'idée et il semble plutôt l'écarter (27) ». Il l'écarte en effet et assez dédaigneusement; car, dit-il, que l'hypothèse du Retour se réalise, ce ne sera probablement pas le cas avant que les astronomes ne soient redevenus des

(27) *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, t. IV, p. 226, note 1.

astrologues (28) » et cette condamnation radicale quant à la valeur objective de l'idée me paraît aussi militer en faveur de l'interprétation selon laquelle elle n'acquiert de valeur à ses yeux que plus tard, en tant qu'elle est pour lui un moyen d'affronter sa sensibilité et d'en éprouver la force.

Il résulte de ceci que Nietzsche, sous le jour d'un point de vue intellectuel, a rejeté tout d'abord l'idée du retour comme une fable ne méritant pas l'examen. Maintenant qu'elle surgit devant lui sous l'aspect d'un supplice à endurer et à surmonter, il s'applique à pourvoir ce fantôme d'une réalité et le voici mettant en jeu toutes les ressources et tous les artifices dont les philosophies dogmatiques ont usé avant lui pour se persuader que *quelque chose est vrai.* C'est le dossier de cette tentative que dépouillent sous nos yeux les analyses de M. Andler où se trouve retracée la biographie de l'idée du Retour à travers les systèmes philosophiques et scientifiques. Il l'étudie à ses sources grecques où Nietzsche n'a pu manquer de la rencontrer, fût-ce avec les yeux indifférents qu'il avait alors pour elle. Il la relève d'abord chez Anaximandre, qui l'a exprimée sous sa forme à vrai dire définitive, dont toutes les autres conceptions, qu'elles dérivent de la sienne ou qu'elles soient nées spontanément comme en vertu d'une nécessité formelle de l'esprit humain, ne sont que des variantes, où s'en retrouvent, ou s'en reconstituent les thèmes et le mécanisme essentiels. Conception d'un infini vivant éternel, mû par lui-même, qui a d'abord existé seul. C'est, selon le terme grec, l'*apéïron* qui, étant vivant, est créateur et engendre, par division au sein de lui-même, la diversité des mondes. Le froid et le chaud sont chez Anaximandre les protagonistes de cette épopée pluraliste. Ils engendrent par leur mélange le liquide et, selon une suite de décantations successives, la terre, l'air, une enveloppe

(28) *Considérations inactuelles*, Mercure de France, p. 143.

circulaire de feu dont la gangue laisse transparaître le soleil, la lune, les étoiles. Peu importe le détail de cette constitution du Divers qui varie au gré de l'imagination des divers philosophes physiciens de la Grèce présocratique. Ce qui leur est commun et intéresse l'idée du Retour confondue avec l'image du cercle, c'est que ces mondes du Divers en viennent tous, en vertu du principe — ce qui est né doit périr — à s'abolir par une conflagration des éléments qui les composent et à se confondre dans l'*apéïron* primitf. Mais l'*apéïron* étant créateur engendrera des mondes nouveaux (29). Il a dû en engendrer avant que le nôtre naquît. Ainsi de toute éternité et à jamais. Il y a eu avant nous et il y aura après nous une série indéfinie de mondes. « Dans chaque restauration a reparu et reparaîtra toujours à quelque moment un monde pareil à celui où nous vivons. Car les lois de la vie et de la mort ne changent pas. Elles reproduisent les êtres passagers qu'elles enfantent et détruisent à tour de rôle. Ce qui existe, ce sont moins les choses que le cycle éternel qui en reproduit le retour identique (30). »

Tels sont les principaux thèmes qui vont se reconstituer dans toutes les théories anciennes de l'idée du Retour avec les pétitions de principe qu'elles impliquent et les contradictions qu'elles introduisent entre le fait d'une série indéfinie et le fait que cette série prenant fin, selon la théorie, brise la virtualité de cet indéfini pour se répéter. Ce qui est plus intéressant, c'est de voir s'insinuer les idées morales dans le jeu de ces cycles et de ces révolutions physiques. Avec Héraclite d'abord, selon qui le fait de la division au sortir de l'*apéïron* introduit la lutte entre les choses. « Elles se combattent depuis qu'elles se sont séparées. La convoitise en est la loi. Mais le feu reviendra pour juger ce monde de luttes. Il rétablira la fra-

(29) *Op. cit.*, p. 228-229

(30) *Op. cit.*, p. 229.

ternité, la paix, la concorde, l'abondance » (31) après que, dans son incommensurable circuit, la grande année héraclitéenne de 18,000 années solaires aura accompli sa course. Et ne voilà-t-il pas poindre déjà dans Héraclite l'idée messianique d'une rédemption, d'un salut ? Et n'est-ce pas sur la considération de cette ère heureuse inscrite sur l'une des divisions de la grande roue du Destin que Zarathoustra se fondera pour suspendre à cette espérance de bonheur l'acceptation par les hommes et la volonté du Retour ? « Avez-vous jamais approuvé une joie? O mes amis, alors vous avez aussi approuvé *toutes* les douleurs. » (32). La légende de Pythagore enrichit l'idée du retour d'une image concrète qui est entrée dans l'illustration populaire de la doctrine. « Et moi qui vous parle, je vous raconterai un jour des histoires comme je fais ici assis devant vous et tenant en mains cette branche d'arbre que voilà. » L'idée du Retour apparaît ainsi comme l'une des ouvertures par lesquelles la conception de leur immortalité est entrée dans l'esprit des hommes. Les stoïciens en avaient accueilli l'espérance ainsi qu'en témoigne, cité par M. Andler, ce souhait de Sénèque adressé à Lucilius: « *Veniet qui nos in lucem reponet dies* ». Et suscité par l'Eglise avec un art grandiose, n'est-ce pas l'écho de ce souhait qui retentit, après l'intervalle de silence qui scande comme d'une chute dans l'abîme l'office des morts, dans l'incantation magique : « *Et lux perpetua luceat eis* ». C'est aussi chez les Stoïciens qu'apparaît l'acceptation, comme d'un bien, du destin quel qu'il soit, que la loi des causes nous assigne : « *Fata volentem ducunt, nolentem trahunt* ».

De cette formule, Nietzsche a fait *l'Amor fati,* qui fut sa devise. Mais son dernier effort, celui qui le fit tressaillir de l'exaltation délirante de la vision de Sur-

(31) *Op. cit.*, p. 231.
(32) *Zarathoustra*, p. 469.

lej, fut de se substituer au Destin, d'enrayer le cours de la fatalité en la plaçant sous la dépendance de sa volonté libre. Une telle gageure avait été réalisée déjà par le Bouddhisme dont M. Andler nous informe que Nietzsche avait été à même d'étudier la doctrine dans le livre de Friedrick Köppen, *la Religion de Bouddha,* et dans celui d'Oldenberg sur *le Bouddha.* Le bouddhisme professe comme Anaximandre que « toutes les choses commencent et périssent à l'exception du circuit sans cesse reformé où elles s'écoulent. C'est donc cet anneau d'événements seul qui roule éternellement et ne s'arrête jamais » (33). Or c'est la démarche paradoxale du bouddhisme d'introduire la liberté dans cet engrenage de causalité. Comment ? par cette considération que « si la durée entière est un circuit, quiconque agit dans un moment de cette durée fait mouvoir la roue entière » (34). Chaque acte que nous accomplissons engendre des événements dont nous concevons qu'il est la cause quand nous regardons en avant et dont il apparaît comme la conséquence quand nous nous retournons vers le passé. Mais qui ne voit que cette seconde interprétation est une illusion engendrée par la forme circulaire du processus et que rien n'est ici que causalité? En réalité, le Karman, qui est le nom hindou du Destin, n'est, selon l'interprétation morale à laquelle la doctrine aboutit, que le produit infiniment complexe « de nos mérites et de nos fautes. Nous avons l'air de le subir, mais nous le créons » (35). Etudiant les sources iraniennes de l'idée du Retour, M. Andler constate que les Parsis ont fait de cette souveraineté de l'acte émané de la volonté humaine avec son pouvoir de susciter la causalité un moyen pour réintégrer le monde en un état de pureté. « Ils ne voudraient pas revivre, dit-il, s'ils ne retrouvaient dans la vie immortelle la pureté per-

(33) Andler, *Op. cit.,* p. 251.
(34) Andler, *Op. cit.,* p. 316.
(35) Andler, *Op. cit.,* p. 252.

due. » (36). Nietzsche ne fait pas de l'idée cette application morale et eudémoniste. Seul l'instinct de grandeur le mène. Mais il s'empare de cette conception pragmatiste de la toute-puissance de l'acte pour dériver le trajet du circuit éternel des jours jusqu'à le faire passer par le cœur même de l'homme. C'est la volonté « de l'homme qui, selon lui, est le point de départ de la fatalité qui maîtrise l'univers » (37). « Un jour reviendra, dit Zarathoustra, le nœud des causes où je suis enserré; il me recréera! Je fais moi-même partie des causes de l'éternel retour des choses » (38). Et il suffira à Nietzsche de s'être ainsi substitué au Destin pour vouloir le monde tel qu'il est, tel qu'il a été, avec toute la douleur qu'il renferme, afin de conserver au surhumain la joie d'affronter la peine la plus lourde et de s'en rendre maître. Ainsi faut-il interpréter Nietzsche si l'on ne veut tricher avec cette philosophie de l'Instinct de grandeur qui est celle qu'il a entendu construire. Elle est dans la logique de sa sensibilité qui est d'essence strictement morale au sens où la morale est une ascèse. Créer, c'est se dépasser, enseigne le brahmanisme, et Nietzsche définit la Vie « ce qui veut constamment se dépasser soi-même ». L'instinct ascétique, c'est dans l'homme cette volonté créatrice de la vie. Il consiste à sacrifier tout eudémonisme, tout bonheur acquis afin de s'élever par l'exercice de la cruauté envers soi-même sur les degrés de ce bonheur immolé, vers plus de hauteur.

IV

Parmi ces perspectives et si l'on accepte le point de vue que j'ai proposé, de ne tenir l'Instinct de cruauté, instigateur de l'idée du retour, que comme un moyen, pour la sensibilité nietzschéenne, de réaliser son vœu de grandeur indéfinie, les deux conceptions du Surhumain

(36) Ch. Andler, *Op. cit.*, p. 238.
(37) *Id.*, p. 234.

et du Retour peuvent sembler moins contradictoires qu'il n'avait d'abord paru dans le jeu de cette sensibilité.

Il reste à se demander si cette conception de croissance indéfinie a pour seul moyen de réalisation cette cruauté envers soi-même qui est la caractéristique individuelle de la sensibilité de Nietzsche et qui chez lui détermine le retour du cercle selon sa stricte identité. N'est-ce pas limiter le pouvoir de se surpasser soi-même, n'est-ce pas limiter la toute-puissance de la vie que de la réduire à ce seul moyen trop humain et trop inhumain peut-être? N'est-ce pas hypostasier au métaphysique le vœu d'une sensibilité individuelle et la loi selon laquelle la vie aurait pour essence de se surpasser continuellement elle-même n'est-elle pas niée par ce choix toujours le même que la vie est censée faire, après quelque période de destruction, du même principe de causalité qui va engendrer le même circuit, qui va rétablir toute la suite, selon leur identité, des mêmes individus en relation avec les mêmes événements?

Toutes les théories du Retour éternel reposent sur l'idée contradictoire d'un infini fini. Elles supposent toutes que l'*apéïron,* cette entité de laquelle sortent tous les mondes, dans laquelle ils viennent se confondre pour s'en évader de nouveau, tandis qu'il est animé d'un mouvement sans fin, ne contient qu'un nombre limité de possibles. C'est, en ce qui touche à la matière et à la causalité, l'acceptation des thèses des antinomies, — dont c'est pourtant l'essentiel de la critique nietzschéenne d'avoir contesté qu'elle soit compatible avec les formes de notre connaissance.

Il reste encore que cette liberté, en vertu de laquelle l'homme choisirait délibérément son destin, fût-il le plus cruel, n'a pas plus de sens quand Nietzsche la place dans l'homme qu'elle n'en avait en Dieu qu'il en dépouille avec Spinoza. A faire entrer en ligne de compte cette notion de liberté dont il a fait, à la suite de Schopenhauer,

la critique la plus radicale, pour en tirer argument en faveur du Retour, Nietzsche rompt encore ici avec tout ce qui confère à sa pensée une valeur inestimable. Va-t-il donc renier ces strophes lyriques de l'un des plus beaux chants du *Zarathoustra* : « Par hasard — c'est la plus vieille noblesse du monde, je l'ai rendue à toutes les choses, je les ai délivrées de la servitude du but... Cette liberté et cette sérénité célestes, je les ai placées comme des cloches d'azur sur toutes les choses, lorsque j'ai enseigné qu'au-dessus d'elles et par elles aucune volonté éternelle n'affirmait sa volonté. » (39).

Une telle affirmation exprime que l'existence du monde a sa raison d'être en un principe qui dépasse toutes les catégories de notre connaissance et la liberté aussi bien que la nécessité. C'est par cette conception d'un irrationnel impliqué dans les formes mêmes de la raison, — et que j'ai déduite pour mon compte dans l'Introduction à *La Dépendance de la Morale* (40) de la notion du Bovarysme, fondée sur les principes de la raison pure, — que mon point de vue s'accorde avec celui de Nietzsche. Toutes ses analyses en comportent la plus éclatante confirmation.

Que l'idée du Retour exige la répudiation, de la part de Nietzsche, de ce qu'il y a de plus solide dans sa philosophie, cela suffit pour légitimer la première position que j'ai tout d'abord adoptée à son égard, à savoir : qu'elle ne peut entrer dans une vue systématique de ses points de vue, qu'elle a chez lui une autre signification, celle d'une expérience de la sensibilité, par laquelle, en fonction d'une sorte de masochisme spirituel, Nietzsche a confronté sa résistence à la douleur avec l'image qui pouvait lui causer la souffrance la plus cruelle.

§

Il faut se demander, après cela, si Nietzsche est par-

(39) *Zarathoustra*, p. 238.
(40) Un vol. in-18, Mercure de France.

venu à se persuader de la vérité de l'idée du Retour. Je ne le pense pas. J'imagine que si elle a exercé sur lui cette fascination toute puissante, c'est parce qu'il ne l'a pas intellectuellement possédée. Des arguments dialectiques, des témoignages scientifiques la lui eussent-ils livrée comme une vérité objective qu'il n'eût pas manqué sans doute de lui infliger cette critique de la connaissance, dont je n'ai esquissé ici qu'une ébauche.

Les hypothèses de la Grèce ancienne et de l'Orient ne pouvaient être pour Nietzsche que des suggestions dont il n'eût accepté que de la science la confirmation. M. Andler a dépouillé aussi le dossier scientifique sur lequel Nietzsche s'est penché et je ne puis ici que renvoyer aux pages où il a analysé les travaux de Vogt. Qu'il me suffise de noter que la thèse de Vogt se fonde sur la même hypothèse qu'avaient formée déjà, avec plus de netteté peut-être que les autres philosophies du Retour, la secte zervanienne des Parsis : c'est celle de l'étendue illimitée du temps où se meut l'univers matériellement fini (41). Encore faudrait-il, pour que l'hypothèse déterminât avec nécessité le Retour, substituer à cette étendue illimitée une étendue infinie. Or, les formes de notre connaissance sont précisément agencées de telle sorte que, nous imposant l'idée de l'indéfini, elles nous interdisent celle de l'infini comme celle de l'absolu, en sorte qu'on pourrait les croire disposées de façon à exclure expressément l'idée du Retour. Cette considération, qui vaut à l'égard des travaux de Vogt, vaut à l'égard de toute tentative scientifique ayant le même objet. La science a introduit dans ses techniques la formule de l'infini et le mot peut faire illusion. Mais il importe de ne pas se payer de mots. Or, l'infini mathématique est une commodité de raisonnement. Il n'a pas trait à la nature des choses, en sorte que si la science, par l'emploi de cette formule, réussissait jamais à insé-

(41) Ch. Andler, *Op. cit.*, p. 240.

rer dans une équation l'idée du Retour, le scientiste serait peut-être déterminé, comme le fidèle à la vue du miracle, à abdiquer le point de vue de la connaissance et à *croire*. Le métaphysicien non. Non plus d'ailleurs le savant véritable, qui n'est point dupe des artifices de raisonnement qu'il a inventés pour son usage. Un Poincaré eût-il jamais confondu ces deux notions de l'infini dont le même mot masque la différence, l'une légitime dans le domaine mathématique où elle ne prétend pas atteindre la réalité absolue, l'autre conçue dans le domaine métaphysique par des esprits qui, ne sachant être ni de purs mystiques ni des philosophes, en constituent le simulacre en appliquant à l'indéfini les propriétés et la forme du fini? Mais par delà ce déni infligé par la seule considération des formes de l'esprit, le désaccord des théories scientifiques sur la question du Retour ne permet pas aux profanes, même décidés à considérer comme ayant trait à la nature des choses les verdicts de la science, d'acquérir une opinion, fût-elle strictement fidéiste. Si l'ouvrage de M. Abel Rey (42) présente le dernier état de la théorie sous l'aspect où la science conclut à la loi du Retour, les strictes analyses de M. André Metz (43) renferment une critique de ces conclusions qui ne laisse aux esprits impatients et décidés à conclure par ouï-dire aucun autre motif de décider que la partialité de leur sensibilité.

Il ne semble pas, en fin de compte, que Nietzsche ait cédé à cette passion de croire sans savoir. Devant la mort anticipée qui l'a frappé avant qu'il eût atteint le terme de sa pensée, il est équitable d'estimer qu'il n'a pas failli à sa maxime selon laquelle la grandeur d'un esprit se mesure à son pouvoir de supporter l'incertitude. C'est dans ce sens en somme que tranchait M. Andler dans le tome IV de son grand ouvrage. Evoquant le

(42) *Le retour éternel et la philosophie de la physique*, Alcan.
(43) *Revue philosophique*, septembre-octobre 1927.

rigide mécanisme où Vogt puisait sa foi : « Il faudrait, dit-il, que Nietzsche, pour y croire, eût abandonné toutes ses croyances de jeunesse en la contingence des lois de la nature; et la leçon récente du bouddhisme au contraire l'y ramenait. De là des scrupules profonds et la nécessité de remanier par des études nouvelles la théorie. » (44).

Toutefois dans le dernier tome de son ouvrage, si impatiemment attendu par le public, M. Andler a consacré de nouveaux développements à l'idée du Retour. Analysant les derniers état de la pensée de Nietzsche, il a entrepris avec une très pénétrante circonspection de faire place dans l'esprit du philosophe lui-même à une adhésion à la doctrine. L'analyse des plans successifs que Nietzsche avait conçus pour la composition de son *Zarathoustra* suscite de sa part une interprétation un peu différente de celle que j'ai proposée au cours de cet article (45). Il fait état aussi, au cours de ces nouveaux développements, des thèses scientifiques de Thomson, du livre de M. Abel Rey qui, en physicien, conclut, on le sait, en faveur du Retour, et du livre de Mongré, pseudonyme de M. Félix Hausdorf, dont les conclusions adverses ne sont acceptées par lui que sous réserves. En faveur de la théorie du Retour, Nietzsche, énonce-t-il enfin, « peut dire, à juste titre : Si le jeu des forces mécaniques devait aboutir à un terme, s'il était agencé en vue d'une fin, ce terme ou cette fin seraient atteints. S'ils ne sont pas atteints, c'est qu'il n'y aura ni terme ni fin » (46). A quoi l'on peut répondre qu'il y a d'autres figures que celle du cercle n'impliquant ni commencement ni fin.

Où je me félicite d'être entièrement d'accord avec M. Andler, c'est quand il conclut que la philosophie de

(44) Ch. Andler, *Op. cit.*, p. 259.

(45) *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Tome VI. — *La dernière philosophie de Nietzsche. Le renouvellement de toutes les valeurs.* V. notamment p. 46-76.

(46) *Op. cit.*, p. 71.

Nietzsche aboutit à une mystique. Sur le mystère qu'elle évoque, « il ne faut pas se prononcer, dit-il. C'est un beau poème incommunicable (47) ». Mais là encore, je pense que la légitimité de la mystique ne commence que par delà les données du principe de raison et que la conception du Retour fait appel à trop d'éléments concrets et dont quelques-uns entrent en conflit avec les données de la raison au lieu de les éliminer. Principe du Bovarysme: tout ce qui se conçoit se conçoit autre qu'il n'est. S'il y a de l'être, il est situé *par delà* tout état de connaissance, au sens que les perspectives de notre esprit nous permettent d'attribuer à ce terme.

Retirer toute valeur dogmatique à la théorie du Retour chez Nietzsche, c'est restituer, selon moi, tout son prix à sa critique de toute idéologie métaphysique, qui est son grand titre philosophique. Attribuer à l'idée du Retour, chez Nietzsche, la signification d'une expérience individuelle en vue de contrarier sa sensibilité et d'élever à sa plus haute puissance l'instinct ascétique, c'est, d'autre part, conserver, en morale, toute la force de suggestion de sa doctrine et en signifier la valeur d'opportunité.

Privée du frein des morales anciennes, l'activité humaine, exploitant au profit des seules joies du sens possessif les progrès merveilleux de l'intelligence et de la science, est menacée de se supprimer elle-même par la lutte sans merci entre les hommes pour la possession de ces biens dont le nombre grandissant multiplie et attise la convoitise. L'instinct de grandeur, sous les formes ascétiques qu'il a revêtues chez Nietzsche, oppose à cet instinct possessif la violence positive d'un autre instinct. Il est un des principes de suggestion les plus propres à restituer à la vie humaine la moralité au sens où je l'ai définie, les conditions d'existence d'une espèce et où ces conditions d'existence se réalisent en un compromis entre des forces d'impulsion et des forces adverses qui,

(47) *Op. cit.*, p. 386.

résistant aux premières, les soutiennent et, les limitant, les sculptent selon les formes d'une réalité.

L'instinct possessif veut tout pour soi. L'instinct ascétique de grandeur engendre une philosophie de la générosité et du don de soi-même dont témoignent parmi tant d'autres textes ces paroles de Zarathoustra : « Celui qui fait partie de la populace veut vivre pour rien; mais nous autres, à qui la vie s'est donnée, — nous réfléchissons toujours à ce que nous pourrions donner de mieux en échange (48). »

JULES DE GAULTIER.

(48) *Ainsi parlait Zarathoustra.* Mercure de France, p. 289.

NEUF ANS CHEZ PICASSO

PICASSO ET SES AMIS

—

De 1903 à 1912, le 13 de la rue Ravignan, une inconfortable maison de bois, surnommée le « bateau-lavoir », abrita des peintres, des sculpteurs, des littérateurs, des humoristes, des acteurs, des blanchisseuses, des couturières, des marchands des « quatre saisons ».

Glacière l'hiver, étuve l'été, les locataires s'y rencontraient à l'unique fontaine, un broc à la main. Picasso s'y fixa dès 1903, à un retour d'Espagne, et bientôt Van Dongen s'y installa avec sa femme et sa fille. Puis ce fut Mac Orlan, qui habita, le premier, l'atelier en sous-sol où demeurèrent successivement Salmon, Max Jacob et Reverdy. Le peintre Jacques Vaillant succéda à Van Dongen, puis Herbin, Agero, Vighels, le peintre allemand qui se suicida après une nuit d'éther... Vlaminck venait assez souvent chez Van Dongen. Là, ceux qu'on appelait la « bande Picasso » firent sa connaissance. Besogneux de la peinture, il vivait alors à Chatou avec sa femme et ses trois filles.

La vie matérielle, plus pénible encore pour lui que pour les autres, l'obligeait souvent à retourner à pied le soir à Chatou.

La famille Van Dongen était accueillante. L'aimable femme du peintre aimait à se voir entourée. Je sais qu'à cette époque elle soutenait sa maison avec une somme dérisoire, qui n'atteignait pas souvent cent francs par mois.

Picasso passait des heures à jouer avec la petite fille qui l'appelait « Tablo », nom qu'elle lui donna toujours.

Van Dongen passait ses soirées dans les bals, les cafés

montmartrois, un carnet de croquis à la main. Il s'imprégnait profondément de la vie montmartroise. Il en a gardé ce côté réaliste, voire un peu canaille, que l'on retrouve dans certains de ses portraits mondains.

Pierre Mac Orlan n'était encore à cette époque que Pierre Dumarchais. On le rencontrait, errant mélancoliquement sur la butte, suivi d'un chien basset.

La silhouette de Mac Orlan rappelait un peu celle de Picasso, mais de Picasso l'hiver, alors qu'un inoubliable pardessus, trop ample, trop long, lui battait les talons, le préservant mal du froid dont il souffrait plus qu'un autre. Même manteau sur Dumarchais l'hiver, même casquette en toutes saisons. Mais l'été, sans pardessus, cette casquette lui donnait, à cause de sa maigre silhouette, un faux air de jockey.

D'ailleurs le Mac Orlan de cette époque ressemblait bien plutôt à Bibi-la-Purée qu'à n'importe qui.

On voyait aussi, rue Ravignan, Uhde, un ami de ce peintre allemand que j'ai cité plus haut. Uhde était un ancien officier allemand, écrivain, critique d'art qui devint marchand de tableaux. Le premier il « flaira » Rousseau, acquit de nombreuses toiles de ce peintre à des prix plus que modestes et se fit marchand de tableaux.

Admirateur passionné du cubisme, il aida les artistes, les fit connaître dans des milieux différents et étrangers.

A cette époque nous fumions l'opium et cela aurait pu nous devenir néfaste, sans la mort de Vighels, qui arrêta net ces pratiques. Pendant quelques jours, l'atelier où il se donna la mort fut pour nous un lieu de terreur. On voyait le pauvre garçon partout, pendu comme on l'avait vu pour la dernière fois. On le regrettait, on le pleurait. Il fut enterré au cimetière de Saint-Ouen. Tous les amis suivirent son enterrement. En revenant on s'arrêta au « Lapin à Gill ». On s'y réconforta, on commença à oublier le mort. Personne n'alla jamais

sur sa tombe, mais on ne fuma jamais plus, même une seule pipe d'opium.

Reverdy non plus n'était pas riche à cette époque et sa femme, ainsi que celle d'Agero, toutes deux couturières, passaient souvent des nuits à coudre pour soutenir leurs « grands hommes ».

§

Quand Jacques Vaillant, le peintre, vint habiter la maison, ce fut tous les soirs un nouveau « chahut ».

Gai, sociable, travaillant, buvant, s'exaltant, chantant, hurlant, cassant tout, avec sur les lèvres son rire si particulier qui ressemblait à un grincement dès qu'il avait bu un peu trop, ce qui lui arrivait exactement chaque soir.

Ce boute-en-train ajoutait encore à l'animation souvent fatigante de la maison, et la brave concierge, bonne pourtant pour les artistes qu'elle aimait, était outrée.

Elle devrait avoir sa petite place dans le souvenir de tous ceux qui ont vécu là, qui, n'étant jamais prêts pour le terme, n'entendirent jamais d'elle une parole désagréable. Quant elle essayait de ramener l'ordre, c'était en vain et elle n'insistait guère. C'était elle qui accompagnait les « amateurs » qui venaient trop tôt chez Picasso.

Picasso ne fut jamais matineux. Il n'ouvrait jamais le matin. La concierge qui savait cela et bien d'autres choses, comme par exemple le besoin d'argent toujours pressant, accompagnait ceux qui venaient ainsi et criait en frappant elle-même à la porte :

— M'sieu Picasso, M'sieu Picasso, vous pouvez ouvrir, c'est une visite sérieuse.

Picasso, tout endormi, sautait du lit, ainsi que sa compagne, qui se réfugiait dans la pièce voisine.

Il ouvrait.

C'était souvent Olivier Saincère qui était là. Il invi-

tait Picasso à passer un... pantalon. Picasso n'était jamais gêné par une tenue négligée. L'été il n'était pas rare que ses amis et lui se missent complètement à l'aise, tant il faisait chaud dans l'atelier, et ils recevaient les visiteurs, vêtus seulement d'un foulard noué à la taille.

Picasso avait de petits pieds et de petites mains d'Andalou dont il était, je crois, assez fier. Il ne dédaignait pas non plus ses jambes d'une belle ligne, quoique un peu courtes. Large d'épaules, plutôt trapu, il regrettait les quelques centimètres qui lui manquaient pour parfaire sa ligne.

Cette maison de la rue Ravignan était particulière. Quand on entrait, quelques ateliers se trouvaient au rez-de-chaussée, mais il fallait descendre pour gagner les autres ateliers qui se trouvaient être au 4e ou au 5e étage sur une cour de la rue Garraud.

§

Salmon vint alors habiter la maison, quittant son petit appartement de la rue Saint-Vincent, sa propriétaire, Madame Lamette, dont il parlait toujours d'une amusante façon et la proximité du cimetière Saint-Vincent sur lequel donnaient ses fenêtres ainsi que sur le « Lapin à Gill ».

Merveilleux conteur, Salmon narrait les histoires les plus scabreuses d'une façon exquise et spirituelle. Bien différent de ses amis, Guillaume Apollinaire et Max Jacob, Salmon s'imposait par un esprit délicat, subtil, fin, délié, un peu superficiel sans doute mais élégant. Caustique, aimable aussi, poète, il était peut-être plus sentimental que les autres. Rêveur d'une sensibilité toujours en éveil, grand, mince, distingué, les yeux pleins d'intelligence dans un visage trop pâle, il paraissait très jeune. Il n'a d'ailleurs pas changé. Ses mains longues et fines tenaient d'une façon très particulière la pipe de

bois qu'il fumait toujours. Ses gestes un peu gauches, maladroits, le dénonçaient timide.

Son grand ami Cremnitz était aussi le nôtre. Cremnitz, alors à la petite barbiche rousse, qu'est-il maintenant? A-t-il perdu son esprit hostile et méchant et sa féroce originalité? Fin, plein d'humour, on craignait ses reparties, mais on s'en amusait aussi. Ironiste à froid, gai. Il chantait d'une voix sans timbre et souvent fausse de vieilles et charmantes chansons de marins. Jovial, parfois, sans affectation. Mais je le soupçonnais d'amertume. Quand il prenait à partie quelqu'un des nôtres, sa rosserie n'était pas toujours légitimée. On y sentait une espèœ de jalousie qu'il parvenait mal à cacher.

Ancien ami de Jarry, que j'avais à peine connu quelques mois avant sa mort, je me souviens qu'ils buvaient souvent ensemble les bouteilles collectionnées au courant de la nuit et que Jarry emportait chez lui.

Cremnitz! Que d'histoires savoureuses et risquées je pourrais raconter ici, si je ne craignais de scandaliser ou de le mécontenter lui-même.

On le voyait souvent avec un jeune sculpteur, André Denicker. Fils d'un directeur ou professeur du Muséum du Jardin des Plantes, il vivait chez ses parents dans un appartement situé dans le jardin même. Il lui arriva plusieurs fois de nous y emmener la nuit. Tout y devenait si mystérieux que nous avions presque peur. Pour moi, tout m'y semblait plein d'embûches. Je croyais voir surgir à chaque pas, à chaque instant, un fauve, un rapace, un reptile tapi en attente dans les fourrés. Mais ces promenades étaient d'un charme spécial, inquiétant, troublant, et on les renouvelait avec plaisir. C'était malgré tout reposant après les journées de fièvre.

Il y avait aussi parmi nous Jean Mollet, espèce de Manolo de second ordre, constamment à la recherche d'une situation qu'il s'ingéniait à ne pas trouver. Homme à tout faire d'Apollinaire, il resta son confident et celui

de la mère de Guillaume. Par lui nous sûmes beaucoup de choses concernant la vie intime et mystérieuse de la mère du poète. Il racontait trop volontiers les histoires les plus secrètes sur les uns ou les autres et je le soupçonne d'avoir souvent ajouté à la vérité.

Edouard Gazanion, sorte de poète maudit, nous imposait ses rêveries, ses tristesses, ses déboires conjugaux et littéraires. Il parlait de sa « petite plaquette de vers » avec complaisance. Plaquette dont nous nous amusions, car si on en parlait toujours, on ne la voyait jamais. Enfin, elle parut sous forme d'un bouquin assez important...

Blond, blanc, rose, neurasthénique, tout le rendait rêveur ou maussade, depuis le choix d'une cravate jusqu'aux soupçons qu'il avait sur la fidélité de sa femme. Tendre et sentimental, avec des sursauts de méchanceté, qui le rendaient spirituel. Mais ce fut malgré tout le meilleur cœur que j'aie connu et ses amis, dont Carco, son intime, s'en souviennent aussi.

Carco alors très jeune, presque un gamin, mais avisé et sachant déjà tout de la vie. En défense continuelle, gouailleur, dont l'œil vicieux, observateur, absorbait tout. C'est d'abord chez Edouard Gazanion où il vivait que je l'ai connu. Puis un jour je le vis au « Lapin à Gill ». Perché sur une table il chantait et mimait avec un amusant talent de chanteur de « caf'conç' » une chanson d'alors :

T'es pas jolie, jolie,
Ma Loulou,
Mais je t'aimerai tout' la vie
Comme un fou.

§

Le « Lapin à Gill » était le lieu où les artistes se retrouvaient. Les soirs d'été à la terrasse. L'hiver dans la salle obscure et enfumée qu'elle était déjà.

Et Frédé, le patron, rendait à Picasso les visites que nous lui faisions.

Je le vois encore arriver chez le peintre, flanqué de son âne Lolo.

Le fameux Lolo qui devint sociétaire des Indépendants sous le nom de Boronali (je crois), grâce à une plaisanterie de rapins, conçue peut-être par Dorgelès.

On lui fit faire un tableau avec sa queue qui, après avoir balayé une palette pleine de couleurs, balayait une toile qui fut exposée. Je pense que c'était dans l'intention de railler le « fauvisme », alors en honneur.

J'en reviens à Lolo, simple et brave bête que Frédé amenait chez Picasso. C'était facile, l'atelier étant au rez-de-chaussée. Pendant que l'on prenait l'apéritif apporté par Frédé, Lolo, attaché dans un coin, broutait tout ce qui se trouvait à sa portée. C'est ainsi qu'un jour il consomma un paquet de tabac et deux foulards de soie jetés sur un divan.

Picasso aimait les animaux qui trouvaient toujours grâce devant lui. Un jour, une chatte, qui avait élu domicile dans son atelier, revint traînant un long morceau de boudin qui fut le bienvenu, car justement ce jour-là on était complètement « à sec ».

Picasso aurait aimé avoir un coq, une chèvre, un tigre, mais il se contentait de chiens et de chats, à qui, plus tard, une guenon vint tenir compagnie.

N'eut-il pas, à un moment, trois chats, deux chiens, une tortue, une guenon ? Mais j'anticipe et je reviens à cette époque de la rue Ravignan dont je parlais.

On voyait encore Modot, l'actuelle vedette de cinéma. Il n'avait à cette époque aucune vocation bien déterminée, sauf à être une des plus amusantes figures d'alors.

Le tout jeune Uther (avait-il seize ans?) n'était qu'un petit ouvrier en cotte bleue. Il faisait ses débuts, encouragé, piloté par Suzanne Valadon.

Au cours de leurs promenades sentimentales sur la butte, ils rencontraient quelquefois Utrillo ivre, endormi au coin d'une borne, dans une ruelle près du Sacré-

Cœur et que Suzanne, en mère vigilante, ramenait chez elle. Suzanne Valadon n'habitait pas encore rue Cortot, mais près de la place Pigalle, impasse Guelma, je crois.

§

Picasso et ses amis entrèrent dans une meilleure période.

Plus favorable pour le peintre que pour les autres.

Il se dégageait peu à peu de ses saltimbanques pour frayer la voie au cubisme.

Olivier Saincère, dont j'ai déjà parlé, était un amateur conscient et obstiné. Il venait presque régulièrement chez Picasso et achetait soit une peinture, soit un dessin, une eau-forte...

C'était une aide matérielle modeste, mais sûre.

Il avait une foi véritable en la peinture moderne qu'il aimait en artiste plutôt qu'en amateur.

J'ai dit plus haut ses visites matinales et tout le pittoresque qui devait s'en dégager pour lui.

Quelle joie pour le peintre, après ces visites, quand Saincère avait laissé sur un coin de la table deux ou trois billets de cent francs! Ces jours-là on dînait en bande, le soir. Après on allait au cirque Médrano.

§

Picasso eut la surprise un jour de voir arriver chez lui deux Américains, le frère et la sœur.

Couple-type. Lui, l'air d'un professeur, chauve, avec des lunettes d'or. Longue barbe aux reflets roux, l'œil malin. Un grand corps roide, aux attitudes curieuses, aux gestes raccourcis. Le vrai type américain « juif allemand ».

Elle, grosse, courte, massive, belle tête forte, aux traits nobles, accentués, réguliers, les yeux intelligents, clairvoyants, spirituels. L'esprit net, lucide. Masculine dans sa voix, dans toute son allure.

Tous deux vêtus de velours côtelé marron. Chaussés de sandales à la « Duncan », dont ils étaient les amis. Trop intelligents pour se soucier du ridicule. Trop sûrs d'eux pour se préoccuper de ce que pensaient les autres. Riches tous deux, lui voulait peindre. Elle était doctoresse, faisait de la littérature, avait reçu des compliments de Wells et n'en était pas peu fière.

Ils « comprenaient » la peinture moderne, sa valeur artistique future et l'influence qu'elle pouvait acquérir. Grands admirateurs des artistes d'avant-garde et de leurs œuvres, ils « sentaient » avec intelligence et avaient aussi ce qu'on peut appeler le« flair ».

Ils furent tout de suite à la page, comme nous disions, et achetèrent pour 800 francs de peinture dès leur première visite. C'était inespéré.

Ils invitèrent Picasso à dîner et ses amis à venir à leurs soirées du samedi. Picasso devint un des commensaux habituels de la maison, avec Matisse qu'il y rencontra.

Les Stein habitaient, rue de Fleurus, un pavillon avec atelier au fond d'une grande maison. Leur collection de tableaux était déjà belle. Des Gauguins, dont *les Soleils*. Des Cézannes, entre autres ce beau portrait de la femme du peintre, en robe bleue, assise dans un fauteuil grenat. Une grande quantité de ces aquarelles de Cézanne, baigneuses dans des paysages, etc... Un petit Manet pas très important, mais si sensible. Un Gréco, des Renoirs, dont *la Baigneuse de dos,* si lumineuse. De beaux Matisses, un Vallotton, nu de femme dans un atelier. Précis et froid comme toujours. Des Manguins, des Puys. Beaucoup d'autres auxquels vinrent s'ajouter les Picassos.

Une société assez mélangée fréquentait leurs samedis. Petits mécènes de cette curieuse époque, les Stein firent beaucoup pour populariser les artistes modernes.

Un frère des Stein, qui vint avec sa femme s'installer à Paris, se prit aussi d'un amour immodéré, moins bien

compris, de la peinture. Il collectionna avec ardeur les Picassos et surtout les Matisses.

Matisse, beaucoup plus âgé, sérieux, circonspect, n'avait pas les idées de Picasso. « Pôle Nord » et « Pôle Sud », disait-il en parlant d'eux.

§

Marie Laurencin avait vingt ans, de beaux cheveux frisés châtains tombaient en une épaisse natte sur son dos.

Visage de chèvre aux yeux bridés, regard de myope, les yeux rapprochés d'un nez trop pointu, fureteur et toujours un peu rouge au bout. Se donnant beaucoup de peine pour avoir simplement l'air de la naïve qu'elle était naturellement. Son teint d'ivoire sali se colorait vivement aux pommettes sous le coup de l'émotion ou de la timidité. Assez grande, ses robes épousaient toujours étroitement des formes minces, mais accusées. Les mains longues et rouges comme le sont souvent celles des très jeunes filles, étaient sèches et osseuses. L'air d'une petite fille un peu vicieuse ou voulant le laisser penser.

Picasso et Apollinaire, qui l'avaient rencontrée chez Sagot, l'emmenèrent chez les Stein...

Léo Stein, pour lui faire une « bleague », lui mit entre les mains *Ubu roi* de Jarry, croyant la gêner par la crudité de certaines expressions. Mais pas du tout choquée, candide, souriante, Marie : « Tiens, je ne connaissais pas ce livre, voudriez-vous me le prêter? »

Malgré Apollinaire, qui, fort épris, voulait nous l'imposer, elle ne pénétra pas tout de suite dans notre intimité.

Peu naturelle, elle nous semblait poseuse, un peu sotte, très « faite », curieuse surtout de l'effet qu'elle produisait. Elle s'écoutait parler, surveillant dans les glaces ses gestes enfantins trop voulus.

Guillaume s'amusait beaucoup de cela; on les vit toujours ensemble. Elle vivait chez sa mère, aussi réservée et discrète que sa fille l'était peu. Elles habitaient un appartement, boulevard de la Chapelle, qu'elles quittèrent pour aller demeurer à Auteuil, rue La Fontaine.

La chatte « Pussy Cat » régnait en favorite. Marie avait fait d'une chambre un charmant atelier où elle travaillait beaucoup. A quelque heure qu'on arrivât, elle venait ouvrir elle-même, ses palette et pinceaux dans la main, et il fallait se garer de la peinture.

La mère brodait inlassablement en fredonnant de vieilles chansons normandes, souvenirs de sa jeunesse.

Logis un peu froid de calmes provinciales où l'on était reçu agréablement.

Marie vint un jour chez Picasso, avec Apollinaire.

Furetant partout, elle dérangeait et touchait à tout. Elle voulait tout voir, visiter le moindre coin. Et cela avec un sans-gêne, et un sang-froid dans le sans-gêne qui étonnait. Curieuse, le face-à-main plaqué aux yeux par-dessus un binocle pour mieux voir.

Fatiguée peut-être, elle se tint tranquille tout à coup. Elle s'assied et semble prendre part à la conversation, qu'elle interrompt en jetant un cri aigu inarticulé... On se tait, étonné... On la regarde... « C'est le cri du Grand Lama », nous dit-elle gentiment.

Puis elle joue à se recoiffer et se redresse brusquement, la chevelure flottante. Voulait-elle faire admirer ce qu'elle avait certes de plus beau?

Tout cela le plus ingénument du monde, semblait-il... Mais... Mais... Ce bon Guillaume, tout réjoui, était charmé.

Qu'était-ce que ce jeu bébête? Insouciance? Coquetterie? Difficile à définir...

Sans grand charme alors, elle en a acquis depuis, mais un charme un peu bizarre et étrange, dû, semble-t-il, à

l'hésitation dans les gestes qu'ont ceux dont la vue est faible.

Pas jolie, mais inquiétante. Sans qu'on puisse démêler la véritable personnalité, la véritable intelligence de cette petite personne prétentieuse.

On finit par s'habituer à ses allures. Quand Apollinaire l'amenait, on ne s'occupait pas d'elle.

§

Type du grand maître.

Visage d'un maître aux traits réguliers, à la forte barbe dorée, Matisse était sympathique. Il semblait cependant se dérober derrière ses grosses lunettes, réservant l'expression de son regard, mais parlant longuement dès qu'on l'entreprenait sur la peinture.

Il discutait, affirmait, voulait convaincre, concluait.

Clair, d'une lucidité d'esprit étonnante, précis, concis, intelligent. Peut-être beaucoup moins simple qu'il voulait le paraître.

Il avait déjà près de quarante-cinq ans.

Très maître de lui, à l'encontre de Picasso, timide, toujours un peu maussade et gêné dans ces sortes de réunions, Matisse brillait, s'imposait.

Ils étaient les deux artistes de qui on attendait le plus.

Matisse a-t-il été le novateur du « fauvisme »?

Je crois qu'il faut plutôt attribuer cette paternité à Derain, qui, quoique très jeune, exposa la première toile que Vauxcelles baptisa ainsi.

Mais Matisse, incontestablement, devint le chef de cette école.

Picasso et Matisse, assez liés, se heurtèrent à la naissance du « cubisme », qui eut le don de faire sortir Matisse de son calme habituel. Il se fâcha. Il parlait de « couler » Picasso, de le réduire à merci, ce qui ne l'empêcha pas, quelques mois après, alors que cette nouvelle

évolution du peintre espagnol s'affirma, de vouloir trouver une parenté dans leurs conceptions artistiques.

Les grands artistes ont besoin de s'étayer les uns les autres.

Le peintre Manguin était petit, brun, d'apparence bourgeoise, un peu plus jeune que Matisse. Chef d'une famille déjà nombreuse, il se dégageait de lui la même impression qui se dégage de ses tableaux. Banal, correct, calme sans grande envergure, mais honnête, consciencieux, dans son art comme dans sa vie.

Puy, Vallotton, Rouault, le faux réalisme des uns s'apparentait à la fausse distinction des autres.

Je ne puis parler de tous ceux qui venaient chez les Stein. Je citerai au hasard Pierre Rocher, Max Jacob, Apollinaire, le sculpteur Nadelmann, et d'autres...

On passait là des soirées plus ou moins gaies, mais toujours intéressantes, grâce à la quantité d'œuvres artistiques qui encombraient l'atelier.

Les Stein possédaient une collection très importante d'estampes chinoises et japonaises de toute beauté. Dès qu'on s'ennuyait, on se réfugiait dans un coin, et, assis dans un bon fauteuil, on se perdait dans la contemplation de ces chefs-d'œuvre.

FERNANDE OLIVIER.

POÈMES

—

MEMENTO GALANT

Vous eûtes pour maîtresse en cette même année
Anne de Cardeillan à vous qui s'est donnée,
Presque vierge, comme, dit-on, on l'est souvent
Lorsque à peine l'on vient de sortir du couvent.
Anne de Cardeillan, peu après, vous fut prise
Un beau jour sans façon par la belle Coryse
De Kerlion qui, pour payer le tort qu'elle eut
Envers vous, vous livra son corps ardent et nu,
Car Coryse est toujours, à sa manière, honnête.
Ayant donc ainsi satisfait à cette dette,
Sans scrupule, et la regardant comme son bien,
Elle fit d'Anne alors son plaisir lesbien
Et lui fit préférer à vos rudes étreintes
Sa langue délicate entre ses lèvres peintes.
Ce fut cette année-là aussi qu'à votre tour
Vous eûtes Jeanne Arnal et Christine Latour.
Vous pourrez ajouter encore à votre liste
La brune Eléonore et la rousse Calixte
Dont la beauté brûlante en vos bras a frémi
Et vous aurez ainsi, je pense, mon ami ,
Dans votre souvenir le nom de toutes celles
Dont les douces faveurs faciles ou rebelles
Vous firent, leur amant ,ensemble ou tour à tour,
Goûter en ce même an les plaisirs de l'amour.

—

JUIN

O Juin, mois charmant où les femmes
A l'air tiède offrent leurs bras nus!
Les temps lointains où nous aîmâmes
Nous semblent presque revenus.

De vieux souvenirs de caresses
Nous parlent du fond du passé;
C'est Adeline avec ses tresses
Et son tendre regard baissé;

Léonore dont le clair rire
Faisait briller l'éclat des dents...
Je l'entends encor qui soupire
Docile aux jeux les plus ardents;

C'est Berthe et la lourde torsade
De cheveux qui l'enturbanait,
Pareille à quelque Shérazade
Pour qui mille fois l'aube naît;

Anne aux souples jambes polies,
Vous, Martine, et Louise, vous,
Mes tendresses et mes folies,
O folles qui nous rendaient fous!

Et toi, Michelle aux yeux de chatte
Que je jurai d'aimer toujours
Et qui fut, ton orgueil s'en flatte,
La plus longue de mes amours;

Et vous, Luce, si vite offerte
Au désir qu'il était comblé
Même avant qu'une main experte
En eût cueilli le fruit volé;

Elise, que souvent j'ai vue
De voluptueuse pudeur
Rougir, quand je la mettais nue,
La belle enfant, comme une fleur;

Vous aussi Mathilde et Marcelle
Qui m'avez fait grimper si bien
Tous les échelons de l'échelle,
L'échelle qui ne mène à rien;

Vous toutes, même les traîtresses,
Dont le doux corps fut caressé,

Le souvenir de vos caresses
Nous parle du fond du passé,

Du fond des temps où nous aimâmes
Et qui nous semble revenus
En ce mois de Juin où les femmes
A l'air tiède offrent leurs bras nus.

—

MEDAILLON DOUBLE

I

Ce fut, hier, le premier soir d'été. Dans l'ombre
Odorante je respirais ton odeur sombre,
L'odeur de ta peau d'ambre et de tes lourds cheveux,
L'odeur obscure de ton corps mystérieux...
Les yeux mi-clos, le cœur battant, les mains ardentes,
J'écoutais en parfums couler les heures lentes
Et dans mon souvenir je retrouve, aujourd'hui,
Ta beauté confondue à celle de la nuit.

II

Laure, je vous revois nue en votre beauté.
Vous êtes faite d'ombre et faite de clarté,
Car en vous la Déesse est aussi la Démone.
L'une, de vos cheveux fait l'or de sa couronne,
Et l'autre, au point de votre corps le plus secret,
Le veloute d'un sombre et ténébreux attrait.
Près de vous on respire un air où s'évapore
Comme un parfum de nuit dans une odeur d'aurore.

—

ADELE ET ADELINE

Souviens-toi d'Adeline et de sa sœur Adèle;
L'une fut inconstante et l'autre peu fidèle,
Mais toutes deux étaient charmantes et, charmé
D'elles, tu fus heureux sans d'elles être aimé.
N'était-ce déjà pas une douce fortune
Qu'elles fussent aussi promptes l'autre que l'une
A te faire en leurs bras préférer tour à tour
A l'amour sans plaisir le plaisir sans amour?

Déjà n'était-ce pas une faveur divine
Que de sentir à toi le long corps d'Adeline,
Même lorsque son cœur ne battait pas pour toi,
Et qu'Adèle en riant te menaçât du doigt
Si tu froissais sa guimpe en effeuillant la rose
Qui, fraîche, ressemblait à sa jeunesse éclose
Dont le fruit savoureux au baiser de l'amant
Etait tout son visage et tout son corps charmant?
C'est ainsi que tu les revois, ce soir. Qu'importe
Que l'amour soit resté sur le seuil de la porte
Si le plaisir a pris son masque. Tout fut bien.
Vers vous, ô tendres sœurs, ton souvenir revient
Et le même rayon doublement illumine,
Adèle, ton doux corps : ton doux corps, Adeline.

—

PRINTEMPS

La jeunesse chantait en vous comme un oiseau,
Plus vive que la flamme et plus fraîche qu'une eau;
Vous étiez le printemps avec toutes ses roses,
Les unes en leur plein, les autres encor closes,
Et dans votre sourire et dans votre beauté,
Mystérieusement on pressentait l'été,
Comme avril fait penser, après mars au ciel sombre,
Au fauve août pâmé sous des soleils sans ombre,
Comme la source fait songer, à l'horizon,
Au grand fleuve où son flot s'ajoute et se confond.
C'est ainsi que je vous ai vue, ô Printanière,
Vous toute de rayons, d'odeur et de lumière,
Apparaître à la vie au seuil d'un gai matin.
Ma route a seulement croisé votre chemin
Et j'ai marché sans vous dans le bois où s'enfonce
Le sentier que hérisse et que borde la ronce
Qui m'a conduit enfin à l'aride désert
Où souffle l'âpre vent d'un éternel hiver.
Et sachant qu'il n'est rien du passé qui renaisse,
Hélas! j'évoque cependant votre jeunesse
Dont la présence en vous chantait comme un oiseau
Plus vive qu'une flamme et plus fraîche que l'eau.

MIROIRS

Le plus beau des miroirs n'est pas celui où l'or
Se contourne en rocaille,
Ni celui dont l'eau morte dort
Dans l'ébène et l'écaille;

Ni cet autre dont fait le tour
Un cadre d'argent clair qui se crispe en feuillage;
Le plus beau des miroirs est celui où l'amour
A miré son visage.

—

L'OMBRE DU SOUVENIR

Une dernière fois vivez en ma pensée,
Beau visage d'amour,
Et vous, tendre langueur, ô gorge caressée,
O délices d'un jour!

Une dernière fois, ô chers bras, douce chaîne,
Enlacez mon désir,
Et sur ma lèvre, ô toi, pose ta lèvre vaine,
Bouche du souvenir!

Venez du fond du soir ou du seuil de l'aurore,
De mon passé vivant,
Image de ma vie où court et brûle encore
Le souffle de mon sang!

Apportez-moi le feu, la lumière et la flamme
Que vous fûtes, versez
Dans l'urne qui contient les cendres de mon âme
Vos reflets embrasés.

Revenez avant que la nuit sur moi descende,
Toi visage, vous voix,
Et que je vous regarde et que je vous entende
Une dernière fois!

Vous êtes sur l'oubli ma suprême victoire,
O fleur de mon désir,
Fille de mon amour et sœur de ma mémoire,
Ombre du souvenir!

JE SUIS...

Je suis toute la nuit qui dort autour de moi,
La racine de l'arbre et la tuile du toit,
La maison, le jardin, l'eau, l'air, le vent sonore,
L'ombre où rentre le jour et d'où renaît l'aurore,
Le silence, le bruit et le souffle. Je suis
L'astre du ciel qui se reflète au fonds du puits,
La goutte de l'amphore et la cendre de l'urne,
L'appel qu'en s'envolant lance l'oiseau nocturne,
Le bois de la cheville et le fer du crampon,
La sandale du pas qui passe sur le pont,
La poutre qui résiste au poids qu'elle supporte,
La fenêtre, la clé, la serrure, la porte
Qui s'ouvre sur les prés, les plaines et les champs,
Sur les fauves étés, sur les jeunes printemps,
Sur le chemin qui va jusqu'à la mer farouche
D'une immense rumeur dont la voix est sans bouche.
Je suis tout ce qui fut, qui est et qui sera,
Et cependant je ne suis rien qui survivra,
Rien d'autre que du sang dans une chair vorace,
Mais je puis, à mon gré, étant, moi, ce qui passe,
Faire dans mon esprit naître et mourir des Dieux.
Et le monde finit quand je ferme les yeux.

HENRI DE RÉGNIER.

LA GRÈCE
DANS L'ORBITE DE L'ITALIE

—

UNE ÉVOLUTION RAPIDE

Jusqu'à ces dernières années, la France et l'Angleterre étaient toutes puissantes à Athènes. N'avaient-elles point, l'une et l'autre, contribué à l'indépendance de la Grèce? Quel que fût le gouvernement au pouvoir, leurs avis étaient toujours écoutés avec attention, la plupart du temps suivis. Dans les occasions graves, elles étaient consultées. Leur aide était escomptée, leur protection assurée. La Grèce leur devait ses agrandissements territoriaux du début du xxe siècle. Elles l'avaient soutenue dans toutes ses revendications lors de la signature des Traités de Paix qui mirent fin à la guerre de 1914-1918.

Ces deux dernières années, nous avons assisté à une transformation de cette situation. Mieux vaudrait dire que celle-ci s'est renversée. La Grèce ne cherche plus ses mots d'ordre à Londres ou à Paris; elle les demande à Rome. Chaque jour, l'influence de l'Italie grandit chez elle. Elle se manifeste dans tous les domaines, dans celui de la politique comme dans celui des affaires.

La Turquie est son ennemie héréditaire. Pendant des siècles, elle a opprimé ses nationaux. Aujourd'hui encore, elle rend difficiles et la tâche de son patriarcat de Constantinople et la vie même de ceux des siens qui sont restés dans cette ville. Ses réfugiés d'Asie Mineure, avant leur embarquement à Smyrne, ont subi des vexations multiples; certains ont assisté à des massacres horribles. Tous crient vengeance. Sur les instances du « Duce », son gouvernement a cependant oublié ces souf-

frances et renoncé à sa politique traditionnelle. Il a fait davantage. Il a conclu une convention définitive, presque une alliance, avec l'adversaire de toujours. Pour que le sens véritable de cette manifestation n'échappe à personne, les deux contractants ont, le jour même de la signature de leur accord, envoyé un message à Mussolini. Ils le remercient de ses bons offices. Le ministre des Affaires Etrangères turc lui télégraphie :

Au moment de signer le traité gréco-turc de neutralité, d'arbitrage et de conciliation, et les accords qui marquent la fin de toutes les difficultés existant entre la Turquie et la Grèce, j'éprouve le devoir impérieux de vous exprimer mes remerciements très sincères et très amicaux pour avoir facilité la réalisation de l'accord qui vient d'être signé.

L'aveu est net. Grèce et Turquie se sont rapprochées à la demande de l'Italie qui a présidé à leur réconciliation. Elles se laissent guider par elle. Elles constituent désormais des satellites de sa politique, des éléments de sa force. Elles appuyeront l'impérialisme du « Duce » en Méditerranée Orientale.

§

JUSQU'EN 1928, L'ITALIE ET LA GRÈCE ONT VÉCU EN CONFLIT PERPÉTUEL

I. — Les raisons de ce conflit

Cette quasi-tutelle de la Grèce par l'Italie, qui s'est avérée officiellement ces derniers mois, constitue un fait nouveau qui surprend tous ceux qui, en France, de près ou de loin, s'intéressent aux relations des peuples entre eux. Elle n'est que le point d'aboutissement d'une évolution rapide de la Grèce. Les premières manifestations de cette politique remontent à deux ans et demi environ. Elles ont coïncidé avec la reprise du pouvoir par Venizelos en 1928. Elles consacrent une victoire personnelle et importante de Mussolini. Celui-ci, dans le bassin de

la Méditerranée Orientale, a supplanté la France et l'Angleterre réunies. Il a repris, avec profit pour lui, l'ancien rôle de l'Autriche-Hongrie. Pour arriver à ses fins, il lui a fallu déployer beaucoup de patience et de ténacité. Il a triomphé de toutes les difficultés.

Au lendemain de la guerre, les intérêts de l'Italie et de la Grèce étaient opposés. Ces deux puissances se dressaient l'une contre l'autre. Leur politique s'excluait mutuellement. L'Italie, en Méditerranée et principalement en Méditerranée Orientale, vise à ressusciter l'ancien empire romain. Elle ne peut donc point admettre l'existence à l'Est de la Sicile d'une puissance maritime qui lui résisterait. Toutes doivent entrer dans son orbite, devenir ses clientes. Il ne faut pas, en particulier, que la Grèce puisse mettre les ports merveilleux et nombreux de ses côtes ou de ses îles à la disposition de la France ou de l'Angleterre; il ne faut pas qu'elle accueille leurs flottes aériennes dans ses bases d'hydravions. Tels sont les buts poursuivis par Mussolini. Ils étaient difficiles à faire admettre par Athènes. Les îles du Dodécanèse où s'est installée l'Italie face à la côte montagneuse d'Asie Mineure qu'elle s'apprête à escalader et où, jusqu'en 1920, fleurirent les plus prospères des cités grecques, Corfou, l'île de beauté et de richesse, qu'elle surveille et sur laquelle elle voudrait à nouveau voir flotter son pavillon, ne sont-ce point terres qui ont appartenu à l'Hellade ou que revendique l'hellénisme, celles où il s'est développé et qu'il a colonisées de tout temps ? Un peuple qui renaît et qui, depuis cent ans, brûle les étapes de sa reconstitution tant matérielle que morale peut-il tolérer de pareils abandons? C'est impossible, sans quoi il renoncerait à sa tradition, à sa mission, il romprait avec son passé.

Que nous sommes loin du Mémoire remis le 30 décembre 1918 à la Conférence de la Paix par Venizelos, le représentant de la Grèce à la Conférence, actuellement

son Chef d'Etat! D'après ce document, le nombre des Grecs en 1918 était évalué à 8.256.000, sur lesquels beaucoup vivaient hors du royaume.

On en compte, disait ce document, 731.000 en Thrace et dans le vilayet de Constantinople, 151.000 dans l'Epire du Nord, 1.694.000 en Asie Mineure, 102.000 dans le Dodécanèse, 235.000 à Chypre, 150.000 en Egypte, 450.000 en Amérique, 400.000 dans la Russie du Sud.

L'hellénisme réclamait alors comme devant lui appartenir en toute propriété celles de ses colonies qui étaient groupées en Méditerranée. Fort de ces chiffres, armé de ses statistiques, arguant des services rendus par son pays à la cause des Alliés, Venizelos chercha en 1919 à réaliser ce rêve en récupérant les populations grecques d'Asie Mineure, de Chypre et du Dodécanèse. Il fut ainsi amené à revendiquer des terres sur lesquelles l'Italie avait déjà jeté son dévolu. Le conflit entre ces deux pays était inévitable.

§

II. — La question d'Epire

En Epire du Nord, les races sont extrêmement mélangées ainsi qu'il arrive dans toutes les régions frontières. Les populations y subissent le contre-coup des succès et des revers des puissances voisines; elles se pénètrent étroitement les unes les autres par les liens du mariage et, la plupart du temps, sont bilingues. L'Albanie n'a pas échappé à cette loi générale. Ses habitants parlent indifféremment le grec ou l'albanais, mais on ne peut nier que leur grande majorité n'aspire à être rattachée à l'Hellade.

Depuis le début du XXe siècle, la Grèce a posé ce problème. Au lendemain de la prise de Janina, en 1913, par les troupes du diadoque Constantin, elle pouvait espérer qu'il serait tranché en sa faveur. Venizelos, qui était président du Conseil à ce moment, réclama — et c'est là,

disait-il, une revendication minima — « tous les territoires au sud d'une ligne qui, partant du Cap Stylos ou de Phtélia, remonterait droit vers le Nord, puis vers le Nord-Est pour englober la vallée du Primo, Premeti et Korytza ».

La Grèce n'obtint pas satisfaction. La victoire de son diadoque ne lui rapporta point les fruits qu'elle en attendait. Les grandes puissances confièrent le soin de trancher les différends balkaniques à une Commission d'Enquête. Celle-ci, dans son mémorandum, dit de Florence (19 décembre 1913), proposa que l'Epire fût coupée en deux. La partie sud, seule, fut attribuée à la Grèce. La partie nord devint l'Albanie du Sud, constituée en Etat autonome le 19 février 1914.

Dans toutes ces négociations, l'Italie s'était appliquée à faire échouer les demandes de la Grèce; au sein de la Commission d'Enquête, elle les avait même combattues violemment. Son rêve de transformer l'Adriatique en un lac lui appartenant ayant déjà pris forme, cette région lui paraissait trop importante pour l'abandonner à qui que ce fût; elle voulait se la réserver. Aussi profita-t-elle de la Grande Guerre pour réaliser une partie de ses ambitions. Au traité de Londres (26 avril 1915), elle obtint des Alliés que toute la région de Vallona lui serait réservée jusqu'à la limite nord de l'Epire.

Ce premier avantage acquis, elle s'empressa au premier incident, en s'abritant derrière des raisons militaires, de faire occuper en octobre 1916, par ses troupes, la route de Santi-Quaranta à Korytza. Elle outrepassait ainsi le mandat qui lui avait été confié par le Traité de Londres, mais les Alliés étaient trop occupés sur leur front pour s'occuper de cette question. Sous prétexte de troubles, elle déporta les notables grecs les plus ardents à la combattre, pilla les villages qui résistaient, essaya de favoriser l'émigration des éléments qui lui étaient hostiles.

Au lendemain de la Grande Guerre, où elle était intervenue à nos côtés, la Grèce réclama contre la situation qui lui était ainsi faite. Elle demanda que toute la partie Nord de l'Epire fût jointe à son territoire ou tout au moins fût déclarée autonome.

La Conférence de la Paix confia le soin d'étudier ce point particulier à une Commission spéciale, présidée par M. Cambon. Dès la première réunion, le délégué italien. M. Di Martino, protesta contre les prétentions du gouvernement grec; il dénia toute exactitude à ses statistiques. D'après lui, l'Albanie formerait une nationalité, une entité qu'on ne peut scinder. Il demanda, en conséquence, que l'Epire du Sud fût jointe à celle du Nord. Il pensait ainsi affaiblir gravement la Grèce. Comme dernier argument, pour renforcer sa thèse, il déclarait que « le canal de Corfou-Santi-Quaranta constituait une base trop favorable pour une flotte de guerre, pour être laissé à la Grèce, sans quoi la position de l'Italie au fond de l'Adriatique serait encore pire qu'avant la guerre ».

Ces discussions donnèrent lieu à des débats passionnés. Brusquement, les deux ministres des Affaires Etrangères intéressés, le grec et l'italien, Venizelos et Tittoni, se mettent d'accord, sans que ni l'Angleterre, ni la France, ni les Etats-Unis aient été informés de cette négociation. Ils signent le 29 juillet 1919 une convention d'après laquelle l'Italie laisse l'Epire du Sud à la Grèce, mais obtient en compensation la neutralisation du canal de Corfou. La Grèce, de plus, renonce à son profit à une partie de ses revendications en Asie Mineuse (exactement aux trois sandjaks d'Aïdin, de Denizli et de Mendelieh). L'article VII de ce traité stipule que :

> Dans le cas où l'Italie n'obtiendrait pas satisfaction en ce qui concerne ses aspirations en Asie Mineure, elle reprendrait sa pleine liberté d'action par rapport à tous les points du présent accord.

L'Italie se réclamera constamment de ce paragra-

phe 9 pour ne pas exécuter ses promesses. Le Traité de Paix de Sèvres n'avait point précisé la frontière albano-grecque, la Turquie n'intervenant pas dans ce règlement. Tout pouvait donc être remis en question. Le 22 juillet 1920, l'Italie invoquant le fait qu'elle n'a encore rien obtenu en Asie Mineure dénonce l'accord Tittoni-Venizelos. Le 2 août 1920, elle reconnaît l'indépendance et l'intégrité de l'Albanie. Dans les derniers mois de 1920, elle la pousse à demander à la Société des Nations de déterminer ses frontières, notamment celles avec la Grèce. La question est évoquée d'abord à la Société des Nations, puis à la Conférence des Ambassadeurs. Sur la demande instante de l'Italie, celle-ci confirme le protocole de Florence et attribue définitivement l'Epire du Nord à l'Albanie. La Grèce subit de ce fait une première défaite morale.

§

III. — La question du Dodécanèse

Sur tous les autres points de la Méditerranée, l'Italie a agi de même. Elle a employé toutes les ressources de sa diplomatie à faire échec aux revendications de la Grèce.

Dans le Dodécanèse, l'hellénisme a subi un véritable désastre. Rappelons les faits. En septembre 1911, l'Italie, arguant de ce que quelques-uns de ses commerçants ont subi des vexations à Tripoli, adresse un ultimatum à la Porte. Finalement, elle s'empare de cette ville, le 5 novembre 1911. Sa flotte, pour faire pression sur le Sultan et lui arracher un Traité favorable, bombarde Beyrouth le 24 février 1912 et Koum-Kaleh deux mois plus tard, le 18 avril. Le 22 avril elle occupe Stampalia dans le Dodécanèse et, quelques jours après, Rhodes. Dans toutes ces îles, les Italiens s'annoncent comme les cousins des Grecs, leurs amis de toujours. Peu après cependant, le 4 juillet, un conflit éclate entre eux et ces

populations. Toutes celles du Dodécanèse réunies en congrès à Pathmos proclament, en effet, ce 4 juillet, leur volonté d'être rattachées à la Grèce. L'Italie se refuse à accepter cette déclaration; elle ne veut rien savoir de ce désir.

Le Traité de Lausanne du 15 octobre 1912 lui donne la Tripolitaine et la Cyrénaïque et lui permet de garder *provisoirement le* Dodécanèse « *tant que les bandes qui résistent encore en Cyrénaïque n'auront pas effectué leur soumission* ». A l'occasion de cette rectification, le président du Conseil, Giolitti, déclare au Parlement italien : « Nous n'avons jamais songé à annexer les îles de l'Egée et à créer ainsi un irrédentisme incompatible avec nos propres traditions ». Il s'interdit ainsi solennellement de prendre possession du Dodécanèse.

Ces faits n'en froissent pas moins la Grèce. Elle proteste contre cette occupation d'autant plus que les actes semblent démentir les affirmations du gouvernement italien. Le Général d'Ameglio, qui commande les troupes débarquées à Rhodes, s'emploie à supprimer tout ce qui pourrait rappeler à cette population ses liens de parenté avec la nation hellénique; il empêche notamment une fédération des diverses îles.

A la Conférence de Londres (mai 1913), qui liquide la deuxième guerre balkanique, les Turcs protestent contre l'attribution du Dodécanèse à la Grèce, vraisemblablement à la suite d'un accord secret avec l'Italie. On ne peut s'expliquer autrement que les bandes turques puissent encore continuer à guerroyer dans le sud de la Tripolitaine. Leur maintien faisant le jeu de l'Italie, celle-ci ne les pourchasse pas. Le général d'Ameglio reste donc à Rhodes. Il a une excellente raison pour s'y maintenir. Les troupes italiennes n'éprouvent-elles pas encore, du moins le dit-on, des difficultés dans le sud de la Cyrénaïque, vers Derna?

La France, dans le but d'aider la Grèce, aurait voulu

obtenir des principales puissances qu'elles contraignent l'Italie à abandonner Rhodes. Elles obtint finalement de la Conférence des Ambassadeurs la résolution suivante :

Lorsque l'article 11 du Traité de Lausanne aura été exécuté par les deux parties contractantes, les six grandes puissances se prononceront sur l'attribution du Dodécanèse et prendront entre elles, d'un commun accord, une décision à ce sujet (12 août).

Cette déclaration laisse tout espoir à la Grèce. Lors de l'évacuation par l'Italie du Dodécanèse, la Conférence des Ambassadeurs pourra proposer que ces îles soient rattachées à l'Hellade. Les combinaisons politiques paraissent s'élaborer dans ce sens.

Pendant ces négociations, le Général d'Ameglio s'acquitte de la mission secrète qu'il a reçue. Il installe solidement ses troupes à Rhodes. Il cherche à italianiser l'île et, pour cela, fonde une université italienne, ouvre une succursale du Banco di Roma, avantage les habitants qui se rallient à lui. Sa police se montre, par contre, impitoyable pour les autres. Quiconque proteste, de quelque façon que ce soit, contre sa politique est expulsé, emprisonné ou privé de ses biens. La guerre de 1914 survient avant que la question de Rhodes ait pu être officiellement posée. A ce moment, il ne s'agit plus pour l'Angleterre et la France de faire évacuer cette île; elle constitue une sentinelle avancée, trop précieuse pour la surveillance des côtes de l'Asie Mineure. L'Entente autorise donc les Italiens à y demeurer. Elle préfère cette solution à celle de leur remise à la Grèce. Pendant les premiers mois du conflit, cette puissance semble par trop tenir à garder sa neutralité, ce qui, à certains moments, nous gêne en Méditerranée.

A l'armistice, la question se présente tout à fait différemment. Les bandes turques ont disparu de la Cyrénaïque. L'Italie n'a plus aucune raison d'occuper ces îles. D'autre part, la Grèce a brillamment combattu à nos

côtés. Elle demande à en être récompensée. Venizelos réclame le Dodécanèse. Au Conseil des Quatre, trois puissances l'appuient: la France, l'Angleterre, les Etats-Unis. Seule, l'Italie combat sa demande. Finalement l'affaire s'arrange. Venizelos et Tittoni, comme nous l'avons dit, s'entendent directement. L'Italie promet de faire retour à la Grèce des îles à condition de demeurer elle-même à Rhodes; elle accordera à sa population un statut spécial lui assurant presque l'autonomie. Ces accords, bien entendu, sont subordonnés au fait d'une compensation en Asie Mineure.

L'Italie ayant, comme nous l'avons vu, révoqué le 23 juillet 1920 cette convention, maintient son occupation du Dodécanèse sans fournir la moindre explication. La Grèce, pour obtenir du Conseil des Quatre d'être mise en possession de ces îles, recommence à négocier.

Sa position est moins favorable en 1920-1921 qu'elle ne l'était en 1913. Avant guerre, l'Italie avait pris l'engagement formel d'évacuer le Dodécanèse. En 1919, la situation n'est plus la même. L'Angleterre et la France, par l'accord de Saint-Jean-de-Maurienne (avril 1917), se sont engagées à lui en reconnaître la possession définitive. Elles ne peuvent trahir leur engagement. L'Italie, du reste, le leur rappelle et se refuse à toute négociation. Finalement, la Grèce, par le Traité de Sèvres (10 août 1920), doit admettre que la Turquie renonce en faveur de l'Italie à tous ses droits sur Rhodes, le Dodécanèse et Castellorizo.

A cette nouvelle, Athènes éprouve une déception cruelle. La Grèce au lendemain de l'armistice n'avait pas prévu qu'une autre puissance lui arracherait ces îles qui lui appartiennent de par la loi des nationalités. « Pourquoi proclamer solennellement celle-ci pour ne pas l'appliquer? » disent ses journaux.

§

IV. — **La question de la Thrace**

Son gouvernement ne peut que protester contre cette décision. Sur les autres points de son « empire méditerranéen », les événements ne se sont guère mieux déroulés au gré de ses désirs. Le rythme, seul, de ses désillusions a varié. Il a été fonction de l'intérêt plus ou moins grand pris par l'Italie à la région envisagée. Même en Thrace où elle ne pouvait poursuivre aucun but particulier, elle n'en est pas moins intervenue contre lui. Systématiquement, elle a soutenu les revendications des puissances ennemies de l'hellénisme dans l'espoir d'affaiblir celui-ci.

Dans les conférences préparatoires du Traité de Neuilly, elle appuie ouvertement la thèse bulgare, notamment dans son désir d'obtenir un débouché direct sur la Mer Egée, vers Dédé Agatch. « Il est toujours plus commode, s'écrie à maintes reprises son représentant, de passer par un couloir à soi que par le grand salon chez les autres ». M. Jules Cambon, notre représentant à Genève, pour faire échouer cette manœuvre, objecte que la Bulgarie dispose d'excellents ports sur la Mer Noire et qu'elle peut s'en contenter.

Les Etats-Unis, finalement, appuient la théorie de nos délégués. Ils ne veulent pas la moindre dérogation au principe des nationalités. L'Italie s'en tient à ses accords écrits. Après plusieurs mois de discussions, elle doit céder. Le Traité de Sèvres consacre le triomphe de la Grèce, dont le territoire se trouve considérablement agrandi. Elle reçoit, en effet, toute la Thrace Orientale et la presqu'île de Gallipoli. Elle s'étend ainsi jusqu'à la mer de Marmara et jusqu'à la mer Noire. Elle pousse ses avant-postes jusqu'aux portes même de Constantinople dont elle n'est éloignée que de 30 kilomètres à peine. Les lignes de Tchataldja constituent sa frontière.

Après le désastre d'Ionie, les Turcs ne veulent pas admettre un pareil démembrement de leur Empire. Pour éviter un conflit entre l'armée grecque et les forces de Kémal-Pacha qui s'avancent, les Alliés, par la convention de Moudania, obligent les troupes grecques à se retirer à l'ouest de la Maritsa. La Turquie qui, dans toutes ces négociations, a été soutenue par l'Italie récupère ainsi une partie du terrain perdu.

Les Conférences de Lausanne, suivies de l'accord de Lausanne (24 juillet 1923), ne font que rendre définitive cette situation. La frontière grecque est reportée à la Maritsa, à Dédé Agatch.

§

V. — **La question d'Asie Mineure**

En Asie Mineure, l'intervention italienne se manifesta sous une forme plus apparente. Plusieurs années déjà avant la Grande Guerre, Venizelos désirait mettre la main sur la région de Smyrne; c'était sa grande pensée, celle à laquelle il ramenait tous ses actes. Dans son mémoire du 30 octobre 1918 aux Alliés, il précisait les raisons de son action.

> Dans toute la partie occidentale de l'Asie Mineure, de la Mer de Marmara au Golfe d'Adalia, un million de Grecs attendent leurs frères. Leur situation dans cette région est prépondérante depuis 3.000 ans et comme nombre et comme activité. Les 15 diocèses qu'ils forment, les 565 églises, les 652 écoles qu'ils subventionnent, leur population qui, en comprenant celle des îles voisines, atteint 1.383.000, attestent leur force, leur puissance, leur aptitude à se développer.

Se basant sur le témoignage du géographe allemand Martin Philipson, il réclamait tout le vilayet d'Aidin, c'est-à-dire les sandjaks de Smyrne, de Magnésie, d'Aidin, de Dénizli, de Mendelieh, plus la partie occidentale du vilayet de Brousse; il atteignait ainsi les rivages

sud de la mer de Marmara. Si on lui avait accordé satisfaction, la Turquie aurait été réduite au centre du Plateau de l'Anatolie.

Dans les discussions préparatoires du Traité de Sèvres, l'Italie prit position à plusieurs reprises contre la Grèce. C'est elle qui fit réduire les avantages qu'on voulait lui consentir. L'Angleterre, en effet, était d'avis de lui laisser la voie ferrée Soma-Panderma, de manière à ce qu'elle ait un accès à la mer de Marmara, mais elle réduisait sensiblement ses prétentions vers le sud, en limitant son territoire à la baie de Scala-Nova. La France, moins généreuse vers le Nord, puisqu'elle la rejetait de la mer de Marmara proposait par contre de la laisser descendre plus bas vers le Sud jusqu'au Golfe de Mendelieh. L'Italie s'opposa à ces propositions. Contestant les chiffres fournis par Venizelos et se basant tant sur les statistiques du Livre Jaune français de 1897 que sur les accords de Saint-Jean-de-Maurienne (avril 1917), elle manœuvra pour empêcher la Grèce de prendre pied en Asie Mineure. Elle désirait se réserver la succession de l'Empire Turc. La délégation américaine cette fois encore appuya la cause grecque, c'est-à-dire la théorie des nationalités; elle n'admit pas la thèse italienne, elle soutint les propositions de Venizelos.

Celui-ci profita de ce que le représentant de l'Italie s'était momentanément retiré du Conseil des Alliés, pour faire croire à celui-ci que les Turcs se préparaient à massacrer en Asie Mineure les populations chrétiennes. De peur que cette prédiction ne se réalise, les Alliés autorisèrent les Grecs à débarquer dans la zone de Smyrne avec mission de s'opposer à tout excès des Turcs. La mise à terre de leurs premiers détachements eut lieu le 15 mai 1919. Des conflits se produisirent presque immédiatement entre bandes turques et troupes grecques, mais ils n'auraient pris aucun caractère de gravité si, à la Conférence de Boulogne (1920), la Grèce n'avait été in-

vitée à pousser ses troupes de Smyrne sur le plateau d'Angora.

Elle déclencha son offensive contre Kémal-Pacha dans l'été de 1921. Après quelques succès momentanés, elle fut finalement battue en 1922. Le 27 juillet 1922, son gouvernement par une note aux Puissances Alliés demanda leur médiation contre les Turcs.

Son attaque sur le plateau d'Anatolie avait été une conséquence de leur décision. A eux de l'aider maintenant en intervenant à ses côtés. En occupant Constantinople par des détachements, ils ont rendu la tâche de son armée plus difficile. Qu'ils les rappellent momentanément et qu'ils laissent occuper cette ville par ses troupes. La Grèce pourra ainsi attaquer les bandes de Kémal-Pacha avec son armée de Thrace qui est intacte. C'est le moyen le plus rapide de mettre fin à la guerre.

Les quatre grandes puissances sur l'intervention de l'Italie se refusèrent à adopter cette mesure. Des ordres furent même donnés au commandant des forces militaires alliées de « repousser par la force tout mouvement militaire dirigé contre la zone occupée par ses troupes ». Cette décision empêcha les troupes grecques de Thrace d'agir contre les forces turques qui pressaient le corps expéditionnaire de Smyrne. Ce fut, en fin de compte, le désastre. La faute en incombe à l'Italie.

§

VI. — Les incidents de Corfou

Qui a oublié les événements de Corfou et la brutalité de l'action italienne sur ce point? Rappelons les faits. Les membres de la mission italienne de délimitation des frontières albanaises sont assassinés sur la frontière gréco-albanaise. L'Italie, sans preuves nettes, prétend qu'ils sont tombés victimes de bandes grecques. Elle réclame des sanctions exemplaires. Le gouvernement d'Athènes ne s'exécutant pas assez vite à son gré, elle envoie une escadre occuper l'île de Corfou. Sans provo-

cation, celle-ci tire sur ce port ouvert, tue nombre de civils, une vingtaine d'enfants et débarque un corps d'occupation.

« Corfou occupée! » A cette nouvelle la Grèce est atterrée; toute la population de cette île est incontestablement d'origine hellénique. Elle demande donc à la Société des Nations de trancher le différend. L'Italie esquive cette juridiction. « Pour arriver plus rapidement à une solution, dit son représentant à Athènes, portons la question de la Société des Nations à la Conférence des Ambassadeurs. Sa décision sera plus rapide ». L'Italie oubliait de dire qu'elle était certaine d'être plus facilement écoutée et suivie par ce Conseil où elle était représentée et où la Grèce ne fut même point appelée. Elle lui imposa sa volonté. Forte de la faiblesse de la Grèce, elle l'obligea à lui verser une contribution extraordinaire de 50.000.000 de lires destinée à indemniser les victimes, et à lui présenter des excuses extraordinaires. Après avoir obtenu satisfaction elle dut, à regret, évacuer cette belle île où elle comptait s'installer définitivement.

§

VII. — **La situation en 1928**

Les Grecs ne peuvent oublier de tels actes. Pour eux, les Italiens restent les ennemis de ces dernières années, ceux qui, directement ou indirectement, leur ont nui, ceux qui s'acharnent à diminuer leur force d'expansion, à réduire à néant leurs rêves d'idéal, de reconstitution d'un monde hellénique.

Jusqu'à ces dernières années, la Grèce avait adopté vis-à-vis de l'Italie une politique de dignité et de réserve. Sur les deux principaux points de friction, son attitude était nette.

Elle n'avait jamais voulu reconnaître l'annexion du Dodécanèse. Elle s'appuyait pour cela sur la réserve que

Venizelos lui-même avait faite devant le secrétariat de la Conférence de Lausanne le 20 janvier 1923 et aussi sur l'article 16 du Traité de Lausanne qui conférait un caractère provisoire à l'attribution de ces îles à l'Italie.

Elle protestait également contre la situation faite dans l'Epire du Nord à ses nationaux. Le gouvernement de Tirana, sur les instigations de ses conseillers italiens vraisemblablement, les accablait de vexations, les persécutait. Le rapprochement gréco-italien ne met pas fin à cette situation. Du reste le gouvernement albanais s'immisça encore sans motif dans l'administration des églises grecques, exila l'archevêque de Korytza, emprisonna celui de Berat, s'empara de vive force des biens de cette église. En même temps il harcelait les écoles grecques, rendait leur fréquentation difficile, les dépouillait graduellement de leurs privilèges.

Jusqu'en 1928, la Grèce évita avec soin tout rapprochement avec l'Italie. La situation entre les deux pays était telle que, aux pressantes démarches de M. Arlotta, ministre d'Italie à Athènes, en faveur d'une entente italo-turco-grecque, le gouvernement qui précéda M. Venizelos répondit qu'une telle solution était impossible tant que l'Italie n'aurait pas accepté d'examiner avec bienveillance et dans un but de conciliation les diverses questions en suspens entre elle et la Grèce d'abord, entre la Turquie et la Grèce ensuite; il espérait tirer parti au profit de l'hellénisme des projets de combinaisons orientales du cabinet de Rome.

§

LE RAPPROCHEMENT GRÉCO-ITALIEN

I. — Le début de ce rapprochement (1928)

Brusquement, avec l'arrivée de Venizelos au pouvoir en 1928, tout change en quelques semaines. La Grèce reconnaît la possession par l'Italie du Dodécanèse; elle

cesse de soutenir ses minorités en Epire du Nord. Elle passe dans les rangs de la clientèle italienne.

Cette évolution est tellement rapide et inattendue que les populations grecques du Dodécanèse et de l'Epire du Nord se considèrent comme abandonnées. Il leur est difficile de penser autrement quand elles voient le gouvernement grec apporter tous ses soins à ne pas éveiller la moindre susceptibilité chez ses puissants mais ombrageux protecteurs et préférer les blesser eux-mêmes dans leurs sentiments d'attachement à la mère patrie. On ne peut relever tous les faits dont se plaignent les Dodécanésiens. Nous n'en citerons que quelques-uns. Pour ne pas nous répéter, nous négligerons ceux que reprochent les Epirotes. Ils sont semblables.

Le 25 mars 1930, au cours d'une cérémonie officielle à Salonique — on célébrait la Fête Nationale grecque, — le consul d'Italie exige que la délégation dodécanésienne et son drapeau ne prennent pas part au défilé. Il allègue qu'ils sont Italiens et non pas Grecs. La police fait droit à sa demande et chasse avec quelque brutalité les Dodécanésiens du défilé.

Ce même jour à Athènes, à l'occasion de cette même Fête Nationale, le cortège de la Société patriotique dodécanésienne qui se rend à la cathédrale est cerné par la police et dispersé par les pompiers.

Quelques mois plus tard, le 2 décembre 1930, sur la requête du ministre d'Italie à Athènes, Venizelos donne ordre à la police d'effacer du piédestal de la statue du héros national Xanthos (dont on célèbre le centenaire) les noms des îles d'où il est originaire et aux frais desquelles la statue a été élevée.

Venizelos a refusé à plusieurs reprises en 1929 et en 1930 d'intervenir auprès du gouvernement italien en vue d'obtenir pour les Dodécanésiens, sujets hellènes, l'autorisation de réintégrer leur pays natal.

A quelques-uns d'entre eux qui sollicitent des facilités

pour suivre les cours de l'Université d'Athènes afin de ne pas avoir à fréquenter les Universités italiennes, il répond par un refus.

Ce faisant, il confirme sa déclaration du 24 septembre 1928 aux représentants des journaux grecs à Rome : « Je répète ma déclaration qui est très précise. La question du Dodécanèse n'existe plus pour la Grèce; c'est une question intérieure purement italienne qui ne concerne que les Dodécanésiens ».

§

II. — Les raisons de cette évolution

On s'est demandé les motifs de cette évolution de Venizelos. On ne peut admettre qu'un ministre qui passe pour un homme d'Etat avisé ait bouleversé sans motif sérieux toute la politique grecque et même toute sa politique personnelle pour passer de l'inimitié avec l'Italie à une amitié plus que déférente. Interrogé sur ces raisons, il a prétendu qu'il avait été amené à agir ainsi pour affermir l'idée de paix en Europe et aussi pour obtenir l'appui de l'Italie dans ses négociations avec la Serbie et la Turquie.

Cette dernière affirmation à première vue pourrait paraître exacte. Elle se défend, en effet, au point de vue des dates. Le pacte d'amitié gréco-italien, où la Grèce renonce sans compensation à ses intérêts les plus incontestables, est du 23 septembre 1928. Celui avec la Serbie date de janvier 1929. Mussolini aurait pu, dans l'intervalle, agir en faveur de la Grèce. Son intervention s'est bornée à peu de chose. Les Serbes en effet n'ont cédé que sur des questions secondaires — sur lesquelles ils auraient de toute façon acquiescé aux désirs du gouvernement d'Athènes, — mais ils ont éprouvé à partir de ce moment le sentiment que la Grèce faisait partie désormais du bloc italien, que son hostilité à leur égard était manifeste.

Le rapprochement de la Grèce et de l'Italie n'a pas servi davantage les intérêts de la Grèce en ce qui concerne ses rapports avec la Turquie. L'initiative du rapprochement gréco-turc revient à l'Italie. C'est sous les auspices du « Duce » que, lors du séjour de Venizelos à Rome en septembre 1928, eurent lieu les premières conversations entre Venizelos et l'ambassadeur de Turquie. A ce même moment se rencontraient à Milan Mussolini et Tewfik Rousdy. Au cours de cette entrevue, le « Duce » expliqua au ministre des Affaires étrangères turc « l'urgence » pour son pays d'un rapprochement avec la Grèce. La légation italienne à Athènes suivit de près ces négociations qui, très officiellement, se firent sous le patronage du Duce.

Peu après, en avril 1929, Tewfik Rousdy traverse à nouveau Rome en revenant de Genève. A cette occasion Mussolini fit revenir en hâte son ambassadeur d'Ankara, M. Orsini Baroni. « Un grand effort doit être tenté, écrivait-il, pour arriver à un règlement des questions gréco-turques encore pendantes. Ce n'est qu'après qu'on pourra élaborer un pacte méditerranéen. »

Les bons offices italiens se heurtaient à une question presque insoluble, la compensation des biens des populations échangées gréco-turques. Venizelos, sous la pression du « Duce », céda enfin, il consentit à un énorme sacrifice d'intérêts. L'entente pour les biens échangeables fut signée le 10 juin 1930. Quelques jours plus tard Venizelos avoua qu'il avait dû céder à la pression italienne; il le déclara à plusieurs délégations de réfugiés qui venaient protester près de lui. « Nous n'avons pas pu résister. Une grande puissance, l'Italie, a fait « pression » sur nous ».

L'accord gréco-turc sur les biens échangeables fut suivie de la conclusion à Ankara d'un pacte d'amitié entre les deux pays et d'une convention sur la limitation des armements. Pour signer cet accord, Venizelos et son

Ministre des Affaires Etrangères se rendirent à Ankara suivis d'une nombreuse suite. Ce voyage blessa le sentiment national hellénique. Une tentative de pronunciamiento eut même lieu à Athènes durant l'absence de Venizelos — c'était une manifestation du sentiment populaire, — mais elle fut promptement enrayée.

Ce pacte d'amitié stipule que la Grèce devra rester neutre dans toute guerre où se trouvera engagée la Turquie. Cette clause affaiblit la valeur de la garantie du maintien du *statu quo* établi par les traités de paix. En outre, « l'arrêt » de la marine de guerre grecque dans son état actuel, alors qu'elle est très inférieure à la marine turque et à la marine soviétique de la Mer Noire, lui cause un grave préjudice qu'aggrave encore l'adoption de la clause du préavis de six mois avant toute commande nouvelle. Ce paragraphe de l'accord enlève à la Grèce toute possibilité de devenir éventuellement un facteur d'équilibre dans le bassin oriental de la Méditerranée en faisant contrepoids à l'alliance turco-italienne. Un tel engagement, en cas de conflit européen généralisé, empêcherait la Grèce de prendre parti pour ses amis de hier, si la Turquie s'alliait comme en 1914 au bloc des puissances centrales. Elle devrait ainsi refuser le moindre service aux deux nations qui l'ont créée et lui ont permis de se développer, à la France et à l'Angleterre.

§

III. — Les rapports de la Grèce avec les autres puissances balkaniques

Une telle attitude n'est pas sans inspirer des appréhensions aux autres puissances balkaniques. La Serbie s'est émue la première de ce rapprochement apparemment dirigé contre elle. Son ministre des Affaires Etrangères, M. Marinkovitch, s'est inquiété de cette orientation nouvelle de la politique grecque et a cherché à en

comprendre les motifs. Venizelos, pour le calmer, l'invita à venir à Athènes en décembre 1930. La légation italienne à Athènes fut émue de ce geste et ne dissimula pas sa mauvaise humeur. Pour se disculper aux yeux de Rome et pour donner à la visite de M. Marinkovitch le caractère de simple courtoisie internationale, Venizelos fit l'impossible. Au cours du dîner officiel donné à Athènes, le ton réservé du ministre grec des Affaires Etrangères contrasta singulièrement avec celui plus cordial et plus chaud du toast du ministre serbe.

Cela ne suffit pas. Quelques jours après, en pleines vacances de Noël et du Nouvel An, Venizelos se précipita à Rome sous un prétexte quelconque; il voulait dissiper tout soupçon du « Duce », l'assurer que la Grèce n'avait pas songé à s'écarter, ne fût-ce que pour un tour de valse, du giron de la politique italienne.

La Roumanie, bien que moins directement menacée que la Serbie, s'est effrayée également de ce revirement de la Grèce. Sa presse surveille attentivement le jeu de Venizelos et dénonce ses desseins. Elle s'inquiète principalement de son rapprochement avec la Bulgarie qui s'accentue depuis le mariage du roi Boris avec une princesse italienne. Rome est intervenue à Sofia et à Athènes pour aplanir les différends multiples qui existaient entre ces deux pays. Ce résultat paraît invraisemblable quand on songe à l'âpreté des luttes de ces dernières années et à l'importance des questions en jeu.

§

CONCLUSION

Ces faits poussent l'observateur à revenir toujours à la même question. Quelle raison a poussé Venizelos à rompre ainsi avec les traditions d'une politique qu'il avait personnellement contribué à établir? Lui qui a tant prôné la lutte déclenchée dès la moindre circonstance favorable pour réaliser l'hellénisme intégral, ne prêche

plus aujourd'hui que la paix, dût son pays renoncer pour cela à ses prétentions les plus légitimes!

Il ne peut ignorer cependant que sa conduite n'est pas approuvée par la majorité du peuple grec, tant s'en faut. A son retour à Athènes après la signature de l'accord gréco-turc, dans un discours prononcé du balcon du ministère des Communications, il répudia, sous prétexte de consolider la paix, tous les droits et toutes les traditions nationales de l'hellénisme. A certains moments ces paroles provoquèrent l'indignation de la foule. Elles paraissaient d'autant plus surprenantes dans sa bouche que, en 1919, au lendemain de l'Armistice, il avait prêché un nationalisme effréné contre la volonté de l'immense majorité du peuple grec. C'était lui qui, à ce moment, l'avait lancé à la légère dans les folles aventures de Smyrne. Aux protestations de l'opinion grecque effrayée par l'amplitude de ses entreprises guerrières, Venizelos avait répondu alors en établissant son régime personnel de force et de répression. Aujourd'hui pour des fins diverses il emploie les mêmes procédés.

Certains s'étonneront que le peuple grec lui permette de poursuivre une politique si contraire à ses intérêts et à ses aspirations. Cela provient de ce qu'il n'y a plus d'opinion publique réelle en Grèce. Venizelos s'y conduit en dictateur, ne consultant jamais les représentants véritables du peuple grec sur les décisions qu'il prend lui-même, bien qu'elles engagent l'avenir du pays pour des années, peut-être même définitivement. Il poursuit une politique personnelle. C'est la seule explication possible. C'est la vérité.

Que le peuple grec ne réagisse pas, qu'il accepte une dictature qui l'amène à pactiser avec ses ennemis de toujours, cela le regarde. Ce sont questions intérieures auxquelles nous n'avons pas à nous mêler. Mais cette politique tend à renforcer l'action de l'Italie et à affaiblir notre position en Méditerranée. Elle pousse vers l'exten-

sion du bloc fasciste-communiste. Ces faits ne peuvent nous laisser indifférents. Nous devons sur ces points demander des explications à nos amis grecs, qui ne peuvent nous les refuser.

LIEUTENANT-COLONEL REBOUL.

17, RUE CLAUZEL

A PROPOS DE LA POSE D'UNE PLAQUE

UN AMI DE MAUPASSANT : HARRY ALIS

DOCUMENTS INÉDITS

—

En 1883, à Bruxelles, chez l'éditeur Kistemaeckers, paraissait un recueil de nouvelles, dédié à Guy de Maupassant, qui avait pour titre les *Pas de chance* et pour auteur Harry Alis.

La première de ces nouvelles contait les tribulations d'un ingénieur civil, inventeur d'un système de bateaux insubmersibles, en toile et liège imperméabilisés. Au Ministère de la Marine où il a soumis son invention, il se bute à la routine administrative. Grossiers et sceptiques, des chefs de bureau l'éconduisent. De guerre lasse, pressé par le besoin, il se laisse dépouiller par un agent d'affaires sans scrupules. Réduit bientôt à la mendicité, devenu aveugle et sourd, le pauvre bougre se jette dans la Seine. La canaille qui l'exploita vivant l'exploite encore mort : dans le *Figaro,* le même fait-divers qui relate son suicide fait la réclame du « grand industriel » qui vient de céder à l'Etat à un prix fabuleux la découverte qu'il s'est appropriée pour un prix de famine et qui lui a valu la Légion d'Honneur.

Il y aurait quelque témérité à établir une corrélation entre la destinée de son héros et celle d'Harry Alis.

En littérature, Alis n'a, peut-être, rien inventé. Mais en littérature, comme en politique, comme dans l'existence en général, lui non plus n'a vraiment pas eu de chance. Il était voué au malheur. Si ses nouvelles étaient

de celles qu'on réédite, sa notice en tête du volume semblerait une vie imaginaire plutôt qu'une vie réelle. On la confondrait avec l'histoire des malchanceux sur les déboires desquels il s'est apitoyé.

§

Sur l'état-civil, il s'appelait Hippolyte Percher. Il était né à Coulœuvre, dans l'Allier, le 7 octobre 1857. Après avoir étudié au collège de Moulins, il se rendit à Thonon, où un de ses parents, employé aux Ponts et Chaussées, lui procura un emploi de piqueur. Au bout d'une année, nanti du pécule d'usage et des ordinaires illusions, Percher prenait son essor vers Paris. Toujours aux Ponts et Chaussées il trouva un poste d'agent secondaire, à 125 francs par mois. Il mena une existence réglée. Chaque soir, il reprenait le train pour Etampes où il habitait, ayant sans doute de la famille. Il s'y lia d'amitié avec Maurice Guillemot, son aîné de quelques années, natif d'Auvergne, professeur par nécessité, homme de lettres par vocation contrariée, qui le pilota à travers le Quartier Latin.

Percher y rencontra une foule de jeunes gens qui, pour la plupart, lui ressemblaient en ceci qu'ils avaient, comme lui-même, déserté leur petite ville et jeté leur profession aux orties, afin de se consacrer à l'art. Ils vivaient chichement, logeant en garni, prenant leurs repas dans des gargotes. Le jour, dans une administration quelconque, ils grattaient du papier, la nuit, sous les combles, ils rimaient des poèmes, agençaient des drames ou des romans, qu'ils ne savaient à quelles revues offrir. Il n'y en avait guère qui fussent accueillantes aux débutants. La *Renaissance*, d'Emile Blémont, vaguement parnassienne et quelque peu académique, venait de disparaître. La *Revue du Monde Moderne* de Charles Cros n'avait vécu que quelques mois. La *République des Lettres*, que dirigeaient Adolphe Froger et Catulle Mendès,

plus éclectique et de tendances novatrices, ne battait que d'une aile.

Le Quartier n'était guère propice à l'art et à la littérature. Les muses l'avaient déserté, chassées par les éclats de voix des tribuns barytonnants. Ce n'était pas en vain que, de 1860 à 1870, la jeunesse était descendue dans le forum. La rive gauche s'en ressentait encore. La droite aussi. Inféodés aux diverses cabales, les journaux n'agitaient plus que des controverses politiques ou religieuses, réservant leurs rez-de-chaussée aux feuilletonistes populaires ou aux écrivains déjà arrivés tels Goncourt, Daudet, Zola. Dans les revues, la poésie s'attardait sur les cimes glacées du Parnasse. Sardou, Dumas fils, Augier, Meilhac et Halévy accaparaient la scène, et le boulevard avec ses cafés, ses vieux beaux, ses chroniqueurs, plus ou moins spirituels, de la plume ou du crayon, donnait toujours le ton et faisait les réputations. Tout cela, c'était la queue de l'Empire, le passé qui se survivait : des gens posés, consacrés, souvent surfaits, calés dans leurs habitudes, engoncés dans leurs préjugés, et qui, s'instituant les arbitres de l'opinion, tranchaient de tout avec la morgue et la suffisance des parvenus. Les provinciaux de la nouvelle génération rêvaient d'enlever Paris à ces vieilles barbes. Leur troupe, chaque année renforcée de nouvelles recrues, grouillait sur le Boul'-Mich, avec des allures à la fois de bohèmes et de révoltés, Quelques malins, pour forcer l'attention, lançaient des formules en l'air, qui crevaient comme des bulles. On parlait de brutalisme, de modernisme. Certains s'intitulaient les Vivants. Poètes, romanciers et dramaturges en herbe, errant à la recherche d'un patron, s'aventuraient parfois jusqu'aux cafés Voltaire et Tabourey où, par nostalgie de leur libre jeunesse, se réunissaient des écrivains estimés, mais d'un entregent douteux. Percher et Guillemot se retrouvaient avec leurs amis Edmond Deschaumes, Victor Zay, Fernand Cressy, Guillaume

Livet, Paul Bourget, Félicien Champsaur, Emile Goudeau, les frères Bouchor et maints autres au *Sherry Gobbler* où fréquentaient également Richepin, Raoul Ponchon, Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Catulle Mendès. « On causait beaucoup, on buvait ferme et l'on rêvait de l'avenir ». Du *Sherry Gobbler*, on se transportait au café turco-grec de la rue Monsieur-le-Prince, ou au *Furet*, rue de Vaugirard. D'autres fois, la bande se rendait chez Nina de Villars, rue des Moines (1).

Percher et Guillemot écrivaient en collaboration des nouvelles, esquisses réalistes et ironiques de petites gens du Quartier et de la province, qu'ils signèrent de pseudonymes. En littérature, Percher s'appela désormais Harry Alis, et Guillemot, Guy Tomel. Alis, le plus hardi des deux, se chargea de faire paraître le volume. Il le porta chez un grand éditeur qui, en feuilletant le *Revers de la Médaille*, tomba sur cette phrase : « Quinte à pique et quatorze d'as, le point forcé, Sidoine vous êtes foutu. »

(1) Dans *Hara-Kiri*, Harry Alis a décrit le salon de Nina sur son déclin: « ...Dans l'atelier on s'assit au hasard, sur des chaises, sur un divan, dans un coin. Plusieurs demeurèrent debout. Une petite cour s'était formée autour de Flora [Nina], nonchalamment étendue sur un fauteuil. On apporta le thé. Il n'y avait que dix tasses pour quinze personnes. Les habitués au courant des coutumes se précipitèrent. La bonne lava ensuite les tasses et les rapporta... On venait d'apporter spécialement pour Flora un verre immense rempli de punch. Elle ne buvait que cela pendant toute la soirée. Le bruit courait même qu'elle y mélangeait du poivre... La conversation devint générale. Paul Dondel, Abadie, Flora, Léon Blanche, Montereau, Delannée, tous ces ratés, ces médiocres, employés à mordre et à déchirer les réputations, ce qu'ils avaient d'esprit et le fiel que la rancune des insuccès amassait dans leur âme. C'était comique et triste... L'air de l'atelier devenant irrespirable, saturé par la fumée des cigares et des cigarettes, Flora proposa de remonter. Durassier... la pria de jouer quelques-unes de ses *charmantes compositions*. Elle se fit un peu prier, puis s'assit devant le piano à queue... Elle était sûrement excellente pianiste. Les convives en rangs d'oignons payaient leur dîner en exclamations admiratives. Dandinant sur le tabouret ses chairs avachies, ses seins qui battaient le branle-bas de la vieillesse, Flora faisait des grâces. Vraiment on se demandait comment Léon Blanche pouvait avoir le courage de rester l'amant de cette grosse femme farcie de grogs et de bas-bleuisme. Il devait y avoir, derrière ces exhibitions publiques où le jeune homme faisait l'empressé pour ne pas augmenter l'abaissement de son rôle, de terribles scènes de vie à deux. Debout auprès d'elle, il chantait une barcarole. En les voyant ainsi unis comme des amoureux, elle, vieille, laide, abrutie, fanée, lui, jeune, beau, spirituel, dans toute la fougue et la vigueur de sa puberté, il était impossible de ne pas se faire une haute idée de la puissance de l'art... »

Il n'alla pas plus loin, indigné qu'un auteur eût si peu le respect du lecteur pour oser écrire en toutes lettres un pareil mot (2). Haussant les épaules, Alis reprit son manuscrit, décidé à lui faire un sort. Plein de confiance en lui-même, il ne manquait pas d'aplomb, savait ce qu'il voulait, où il allait. « Grand, bien découplé, l'air réfléchi, le regard vif mais doux », un peu de barbe au menton, l'accent légèrement traînant des paysans du Centre, il manifestait déjà un génie pratique et organisateur. « Il croyait à la solidarité des jeunes et il était prêt à la pratiquer (3). » Sa première expérience dans ce sens ne fut pas heureuse.

Le 4 avril 1878, il lançait la *Voix des Ecoles*, hebdomadaire, paraissant le jeudi.

Il existe, dans la jeunesse étudiante, un certain nombre de jeunes hommes, et nous en avons connus, qui, en dehors de leurs études spéciales, se livrent à des essais littéraires doués souvent d'un mérite véritable, écrivait-il en tête du premier numéro. Pour eux, les débouchés n'existent pas. La plupart du temps, ils viennent à Paris sans connaissances, sans recommandations; la presse quotidienne leur est fermée, et comme ils ont peu ou point les moyens de se faire éditer à leurs frais, il arrive un moment où ils jettent de lassitude leurs manuscrits au fond d'une armoire...

Pourtant, s'ils avaient été encouragés, soutenus, il est possible que leurs tentatives se fussent renouvelées et qu'un nom de plus ait été écrit sur le palmarès de la littérature contemporaine.

A tous ceux-là, les colonnes de la *Voix des Ecoles* sont ouvertes.

Les candidats à la gloire littéraire ne profitèrent point de l'aubaine. La *Voix des Ecoles* imprima les *Vrais triolets de misère,* extraits des *Fleurs de Bitume,* de

(2) Harry Alis : *Comme dit M. Zola... : Revue moderne et Naturaliste,* 1er janvier 1880.

(3) Edouard Rod : *Mes débuts dans les Lettres. La Semaine Littéraire,* de Genève, 18 février 1911.

Goudeau, *La Confession, histoire d'un seul* d'E. d'Haraucourt (*sic*), *la Veilleuse du Paradis* de Guy Tomel et *'Chand d'habits* du même et d'Harry Alis. Après quoi, ayant trois semaines durant clamé dans le désert, le 25 avril, elle expira avec son 4e numéro.

Ce faux départ ne découragea point Alis. Il avait l'âme d'un apôtre, de l'énergie à dépenser. Autour de lui, il voyait avec chagrin tant de talents se flétrir avant même de s'être épanouis. De quelque côté qu'ils se tournassent, les débutants se heurtaient à l'indifférence ou à l'hostilité. De partout repoussés, raillés et méprisés, ils vaguaient à la dérive, inédits malgré d'humiliantes démarches, perdant chaque jour un peu de leur belle assurance avec leurs illusions. A l'horizon décevant, comme dans un mirage, la terre promise se reculait sans cesse. Leurs efforts avaient besoin surtout de cohésion et de direction. Esprit positif, Alis, avec une précoce lucidité, avait diagnostiqué les causes du mal :

Nous sommes à une époque où la littérature est presque complètement abandonnée pour l'information et la réclame, reconnaissait-il (4). Les jeunes écrivains qui ont un peu le souci de leur art ne trouvent aucun débouché, enfermés qu'ils sont dans le triste dilemme posé par Balzac : d'un côté le journalisme, c'est-à-dire le plus souvent la vénalité de la conscience avec l'absence de dignité, — de l'autre, le travail et la pauvreté. Car toutes les puissances, le gouvernement, la presse, les écrivains arrivés, si indulgents et si favorables, lorsqu'il s'agit des comédiens, des peintres, des sculpteurs et des musiciens, sont sans pitié pour les jeunes écrivains.

Pour seconder ces parias, il conçut le dessein de mettre sur pied une revue où ils pourraient montrer ce dont ils étaient capables. Tous ensemble, ils prendraient leur élan, chacun courrait sa chance, en toute indépendance, sans se mettre à la remorque d'un groupe ou d'un

(4) Harry Alis : *A nos lecteurs*, *La Revue Moderne et Naturaliste*, 1er janvier 1880.

maître. Les amis d'Alis goûtèrent fort cette idée, mais ils la tinrent pour chimérique. Ils furent surpris autant que ravis le jour où Alis leur annonça que l'affaire était faite. Ils crièrent au miracle. C'en était un. Le Mécène qui s'intéressait à leur sort se nommait Auguste Allien. Imprimeur à Etampes, 3, rue du Pont-Quesneaux, par sympathie pour Alis, il s'engageait à assumer les frais de la publication.

Le 14 décembre 1878, le premier numéro de la *Revue moderne et naturaliste* sortait des presses de M. Allien, précédé de cette profession de foi, intitulée les *Vingt-sept :*

...Au rancart, la flamme divine, les amours éternelles, les orphelines ingénues, au rancart tous les vieux clichés! Vive le naturel, les ouvriers et les bourgeois tels qu'ils sont, curieuse association de bon et de mauvais, de qualités et de défauts.

...Nous voulons qu'en parlant des bergers, on ne les représente plus attifés en personnages d'opéra, conduisant avec une houlette enrubannée et un chien bien peigné des moutons à l'eau de senteur. Nous peindrons, nous, les pâtres tels qu'ils sont, avec leurs guenilles et leurs sabots, et s'ils chantent l'amour, ce sera un chant d'amour brutal (5).

Nous voulons que pour être reconnu poète, on ne soit plus obligé d'enfourcher le froid Pégase et d'aller sur un Hélicon démodé tenir à des muses radoteuses des discours à dormir debout.

Assez de ces vieux oripeaux...

L'écrivain naturaliste, c'est celui qui peint des choses et des faits conformes aux lois de la nature, à la raison, à l'usage commun.

Le réaliste raconte ce qui est ou s'est passé effectivement.

Le livre du premier contiendra des récits vraisemblables, analogues à ce qui a lieu tous les jours, celui du second seulement des choses vraies, des faits arrivés.

(5) Voilà de quoi enchanter les « populistes », qui ignorent une foule de choses et de gens, notamment P.-L. Courier (préface à sa traduction d'Hérodote).

Définis ainsi, les deux termes me paraissent presque se confondre.

Réalistes et naturalistes, nous pouvons nous donner la main, car nous poursuivons la même carrière : la destruction du convenu dans les arts et la littérature. Faisons donc la guerre côte à côte dans la *Revue Naturaliste* et bientôt, je l'espère, les Parnassiens en seront réduits à chercher des lecteurs parmi les vieilles momies de Chéops, seules capables de les comprendre et de les goûter.

Une place sera toujours réservée dans nos colonnes pour les chefs-d'œuvre de quelque côté qu'ils nous viennent et pour cela nous ajouterons à notre titre *Revue Naturaliste* le mot moderne.

Soyons intenses!... Soyons modernes!

La revue d'Harry Alis et des Vingt-sept ne dérogea point à ce programme. Elle fut intense, moderne et naturaliste, vivante aussi et combattive. Elle révéla les *Femmes du Père Lefèvre*, de Paul Alexis, des poèmes de Maurice Rollinat et d'Emile Goudeau, un sonnet et un essai sur Renan, de Paul Bourget, des vers et des portraits littéraires de F. Champsaur (Grévin, Zola, Cladel, Daudet), des *Symphonies parisiennes* de J.-K. Huysmans, des poèmes en prose de Gustave Kahn et des *Nouvelles lettres buissonnières* de Nadar. Henry Detouche y tenait la rubrique des salons et Harry Alis traitait « les questions littéraires du moment avec une pénétration et une sûreté bien étonnantes chez un jeune homme de vingt-deux ans (6) ».

En dépit de sa jeunesse, il avait galvanisé les camarades. S'inspirant de son exemple et de ses idées sur la solidarité, l'un d'eux, Emile Goudeau, lançait un club. Rue Cujas, il y avait un café, le café de la *Rive Gauche*, « dont la clientèle se recrutait parmi les escholiers de deuxième ou de vingtième année, futurs apothicaires ou

(6) Ed. Rod : *Mes Débuts dans les Lettres*, *La Semaine Littéraire*, 15 octobre 1910.

Harry Alis avait fondé aussi vers cette époque, la *Tribune des Employés*.

présidents de Cours d'Assises, ...joyeux gaillards [qui] venaient là, flanqués de musettes de ruisseau, se livrer aux émotions du rems ou pousser la queue du billard. Goudeau avait eu l'idée de provoquer au premier étage de ce café une petite réunion hebdomadaire où des artistes étaient venus déclamer des vers et faire de la musique (7). Transportées en un local plus vaste, au n° 29 de la rue de Jussieu, ces « mercredines » (8) étaient vite devenues fameuses sous le nom de séances du Club des *Hydropathes*. Là, chaque mercredi et chaque samedi, de 8 heures à minuit, sous la présidence de Goudeau, des poètes se succédaient sur l'estrade où, accompagnés par un piano, ils récitaient des vers, des chansons, des monologues dont les échos parvenaient jusqu'au boulevard et l'ami Champsaur (9), reporter au *Figaro,* avait, dans une longue chronique, fait la parade en l'honneur de cette confrérie dont le nom baroque semblait avoir été choisi pour exaspérer le bourgeois ahuri.

Aux Hydropathes, encadré de Guy Tomel et de Théodore Massiac, Alis applaudissait vigoureusement. A part lui, il trouvait qu'en général, ces jeunes gens « épris d'art au fond, s'occupaient beaucoup plus de fumisterie ». Mais, dans la bruyante cohue, il savait distinguer les vrais poètes, tel ce Rollinat,

debout, la main gauche dans la poche, la droite brandissant une cigarette fatale avec des saccades frénétiques. Sur son visage, plissé ironiquement, tiré du nez vers la bouche en rides amères, le front barré de sillons sataniques, volti-

(7) Jules Jouy : *Les Hydropathes, Le Tintamarre,* 2 février 1879.

(8) Georges Lorin : *Aux Origines du Chat Noir. Les Hydropathes, Figaro,*

(9) Harry Alis a tracé ce portrait de Champsaur, à cette époque « ...Ce grand jeune homme brun, d'aspect étrange, avec des cheveux immenses et une large bouche, est un journaliste presque débutant, un vrai Lucien de Rubempré... C'est un des dix mille méridionaux qui arrivent annuellement sur l'asphalte dans l'espoir de conquérir Paris... Très au courant de tout, il écrivait des biographies de gens célèbres [*Les Hommes d'Aujourd'hui*], ce qui lui avait permis de les connaître et surtout d'être connu d'eux. » *Hara-Kiri,* p. 347. Sur les débuts de Chamsaur, voyez ses lettres à Louis Blanc publiées dans l'*Esprit français* du 10 janvier 1931 (*Les Essais,* pp. 312-313).

geait une mèche, une terrible mèche, brune, fatidique, épouvantable, qu'un coup de tête rejetait en arrière et qui revenait obstinément mettre une barre d'ombre sur les yeux. Et, de la bouche, s'échappaient en paroles rauques, stridentes, plaintives, gouailleusement féroces, l'*Enterré vif*, l'*Amante macabre, Troppman*. La forme, le fond même disparaissaient devant l'art lugubre de la diction. On tressaillait d'épouvante sans savoir exactement pourquoi (10).

Alis en était à ce point féru qu'il le donna à lire aux Etampois.

Pour témoigner sa reconnaissance à M. Allien, il avait pris la direction de l'*Abeille*, journal des insertions judiciaires et légales de l'arrondissement, dont l'excellent homme était propriétaire. Du jour qu'il s'en occupa, l'*Abeille*, qui sommeillait, se métamorphosa en guêpe. Elle devint à la fois « plus littéraire et plus nettement républicaine », dardant son dard contre les cléricaux en général et les jésuites en particulier, lesquels « préparaient aux générations futures, après des années de guerre civile, des siècles de servitude et de souffrance (11). « Il n'y aura plus prochainement en France que deux grands partis », affirmait Alis : « les Républicains, qu'il serait plus juste d'appeler les Nationaux, parce qu'eux seuls ont souci de leur pays et de ses intérêts, et les cléricaux, qui reconnaissent un maître à l'étranger et sont de plus en plus inféodés aux jésuites (12) ». Afin de hâter le règne des Républicains, il avait, aidé de Guy Tomel, improvisé l'*Association philotechnique*, où des professeurs bénévoles enseignaient « le dessin artistique et linéaire et la comptabilité qui n'étaient pas enseignés dans les écoles primaires, puis l'histoire et la géographie qui, pour être professées, n'en sont pas mieux connues ». Des conférences données au Théâtre d'Etampes complétaient cet enseignement gratuit. Mais,

(10) Harry Alis : *Notes sur la Vie, Panurge*, 19 novembre 1882.
(11) Harry Alis : *La Pétition, L'Abeille*, 3 mai 1879.
(12) Harry Alis : *Un parti à la mer, L'Abeille*, 3 juin 1879.

étant payantes, elles n'obtinrent qu'un médiocre succès. Trois cents personnes à peine eurent la curiosité de s'initier à la vie et à l'œuvre de Molière. L'*Abeille* tança vertement les Etampois sur leur avaricieuse indifférence.

A jouer ainsi les Paul-Louis Courier et les Armand Carrel, Harry Alis ne récolta que des haines. Le parti réactionnaire d'Etampes chercha à se venger sur la *Revue Moderne et Naturaliste* de l'offensive de l'*Abeille*. M. Allien, étant en même temps que l'imprimeur le gérant de la revue, pour un mot risqué, se voyait depuis quelque temps convoqué au Parquet et menacé de poursuites (13). Bientôt, les menaces se précisèrent. M. Allien fut invité à s'expliquer sur l'insertion de deux pièces qui, d'après M. Tessier, le juge d'instruction, constituaient un outrage aux bonnes mœurs et à la morale publique : 1° des vers, intitulés *Une Fille*, et signés Guy de Maupassant, parus dans le n° du 1er novembre 1879 de la *Revue Moderne et Naturaliste;* 2° une nouvelle, *Adnia,* dont l'auteur signait Defentry Wright, parue dans le n° de décembre. M. Allien allégua pour sa justification que les vers incriminés avaient déjà paru dans la *République des Lettres,* revue publiée à Paris, dans son numéro du 20 mars 1876, dont il s'engageait à produire un exemplaire (14). Quant aux adresses des auteurs, que M. Tessier lui réclamait, il les ignorait, mais il promit d'obtenir le renseignement du directeur de la Revue, qui se trouvait à Paris. M. Allien ne manqua point d'aviser Alis de la tournure inquiétante que prenaient les événements, le priant par la même occasion de lui faire tenir les adresses de Maupassant et de Minturn, alias Defentry Wright, ainsi que le n° de la *République des Lettres* qui avait publié *Une Fille* sous le titre *Au bord de l'Eau,* et dont il avait égaré l'exemplaire,

(13) Lettre d'Harry Alis à Aurélien Scholl, publiée par celui-ci dans *L'Evénement,* du 13 février 1880.

(14) Lettre de M. Allien, publiée par Scholl dans l'*Evénement* du 13 février 1880.

après s'en être servi pour la composition. Alis envoya tout de suite les adresses, mais, s'étant aperçu qu'elles étaient erronées, il écrivit directement au juge d'instruction pour les rectifier.

A une nouvelle lettre de son imprimeur, il répondit :

Mon cher Allien,

Après Champsaur, j'ai encore montré vos lettres à Aubry, qui vous défendra définitivement devant le Tribunal d'Etampes.

Il est de mon avis et cet avis le voici.

Le Procureur Général est bien innocent des poursuites que l'on fait en son nom. Tout ceci est une cabale et les visibles tentatives de chantage judiciaire qui ont été pratiquées à votre égard en sont la preuve.

Tout cela est ignoble.

Cependant nous ne sommes pas assez de Landernau pour qu'on nous fasse prendre des vessies pour des lanternes. J'ai écrit au juge d'instruction, avant que vous me disiez de le faire.

L'adresse de Guy de Maupassant est 17 et non 19 rue Clauzel. Celle de Minturn, Hôtel d'Albe aux Champs-Elysées et non avenue Victoria.

Je ne sais où diable niche Minturn. Je n'ai avec lui que des relations indirectes et lui écrire serait peut-être compromettre à jamais nos négociations. Guy de Maupassant a dû être prévenu par Champsaur. Du reste je voudrais bien les voir arrêtés. Le Parquet ne saurait trop se couvrir d'odieux et de ridicule. Mais il ne le fera pas, soyez tranquille.

Nous, nous avons donné les adresses, nous ne pouvons pas prendre ces messieurs par l'oreille pour les amener.

J'ai déjà remué ciel et terre pour trouver le numéro en question de la *République des Lettres*. Je n'ai pu y parvenir. Mais nous le produirons au procès et c'est tout ce qu'il faut. Du reste la contestation qu'on oppose à ce sujet n'est pas sérieuse.

Priez cependant le juge s'il veut s'en assurer de faire constater à la Bibliothèque Nationale, dont nous ne pouvons

pas cependant étriper les exemplaires sans encourir les Travaux Forcés.

Pour répondre péremptoirement à cette autre blague qui consiste à dire que notre bureau n'est pas 46, rue M. Le Prince, je vous envoie des adresses. Il en vient une vingtaine par jour comme cela. J'en collectionnerai pour le Tribunal. Les huissiers envoyés par ces juges ne sont vraiment pas forts. Les facteurs sont plus habiles à découvrir les bureaux donnant sur la rue.

Je passe la nuit à conter par écrit cette ignoble affaire à tous les grands journaux républicains de Paris. Il en sera parlé mercredi, à moins que vous ne m'ayez télégraphié avis contraire. Maintenant si vous voulez voir le dessous des cartes, le voici :

Depuis notre arrivée à Etampes, à Tomel et à moi, l'*Abeille* a pris une tournure sérieuse qu'elle n'avait pas. Elle a un tirage considérable. Elle gagne, change l'opinion du pays, devient en un mot dangereuse.

Le parti clérical s'est ému.

Ça a été bien pis lorsque la section philotechnique a été fondée.

Alors on a commencé par faire sauter Tomel.

Maintenant, c'est mon tour.

On n'ose pas attaquer l'*Abeille* qui d'ailleurs ne prête pas l'épaule. On n'ose pas non plus m'attaquer ouvertement parce qu'on me sait gaillard à donner de solides coups de boutoir.

Alors, ces gens-là avec l'habitude jésuitique qui les caractérise, ont résolu de mettre à exécution le plan suivant :

Convaincre les juges qui sont très accessibles aux cléricaux, l'étant eux-mêmes. Extorquer la signature du Procureur Général, qui en donne des centaines, sans se rendre compte de ce qu'il fait.

Puis cela fait, s'appuyant sur cette signature, vous attaquer dans la Revue où nous avons commis la maladresse de vous laisser prendre le titre de gérant — quoique nous ne puissions tabler sur la coquinerie de la magistrature.

Vous condamner à quelque chose en me mettant hors de cause, de façon à vous indisposer contre moi.

Puis, débarrassés d'Alis comme ils l'ont été de Tomel, enta-

mer contre l'*Abeille* un autre plan que je ne puis deviner, mais dont vous verrez avant peu la manifestation.

Peut-être le journal d'Etampes figure-t-il dans ce plan à l'état d'élément inconscient.

Tout cela ressort évidemment des procédés ridiculement haineux de l'instruction. J'ai de riches démangeaisons de coller un nombre infini de jolis petits bâtons dans ce plan. En ce moment ces messieurs doivent se frotter les mains. Nous verrons.

Je vous la serre. S'il y a du nouveau, dites-le-moi.

Gardez-vous en tout cas de laisser voir à toutes ces canailles que nous les devinons.

HARRY ALIS.

Ci-joint de la copie. Il faut continuer et plus que jamais.

Revenant à la charge, le juge Tessier envoyait à M. Allien une nouvelle sommation :

Tribunal de première instance de l'arrondissement d'Etampes, département de Seine-et-Oise.

Mandat de Comparution.

Nous, Alfred-Louis Tessier, juge d'instruction de l'arrondissement d'Etampes, mandons à M. Allien, imprimeur, demeurant à Etampes, de comparoir en personne devant nous, en la Chambre d'Instruction à Etampes, proche la maison d'arrêt, le mercredi vingt-quatre décembre, deux heures, pour être interrogé et entendu sur les inculpations dont il est prévenu.

Mandons au premier huissier de citer le dit avec déclaration que, faute de comparoir aux jour, lieu et heure susindiqués, il sera contraint en vertu d'un mandat d'amener.

Fait et donné à Etampes, sous notre sceau, le 23 décembre 1879.

(Signé) : A. TESSIER.

L'an mil huit cent soixante-dix-neuf, le vingt-trois décembre.

A la requête de M. le Procureur de la République près le Tribunal de première instance séant à Etampes, y demeurant, lequel élit domicile en son parquet.

J'ai, François-Désiré-Augustin L'Hoste, huissier audiencier près les Tribunaux séant à Etampes, y demeurant, rue Saint-Antoine, n° 17, soussigné.

Soussigné, exhibé, notifié et laissé copie à M. Allien, imprimeur, demeurant à Etampes, en son domicile et parlant à sa personne,

Un mandat de comparution sustranscrit.

A ce que du contenu en icelui le susnommé n'en ignore et ait à y satisfaire et s'y conformer, je lui ai laissé cette copie.

Coût : quatre francs 38 centimes.

(Signé) : L'HOSTE.

M. Allien comparut aux jour, lieu et heure indiqués dans l'exploit du sieur L'Hoste, mais sans profit aucun pour M. Tessier. Depuis une quinzaine, les choses traînaient, quand une nouvelle assignation fut lancée à l'encontre, cette fois, de M. Allien, de Guy de Maupassant et de Minturn. M. Allien fut seul à se présenter au rendez-vous. Il tendit à M. Tessier le numéro de la *République des Lettres*, qu'il venait de retrouver, mais le titre en ayant été découpé pour faciliter la composition, M. Tessier, qui était de mauvaise humeur, refusa de prendre cette pièce en considération, « cet imprimé » pouvant bien « n'être qu'une épreuve d'un article non publié ». Il daigna, cependant, accorder un délai de grâce aux sieurs Maupassant et Minturn, défaillants. Si le lundi 11 janvier, à midi, ces messieurs ne venaient se déclarer les vrais auteurs d'*Une Fille* et d'*Adnia,* le mardi soir il lancerait mandat d'amener contre eux. « Prévenez-les, conseilla-t-il, car il pourrait leur arriver que, quoique arrêtés mercredi ou jeudi, ils fissent huit à dix jours de prévention à Paris avant d'être conduits par la gendarmerie à Etampes (15). »

M. Allien s'étant acquitté de la commission auprès d'Harry Alis, reçut, par retour du courrier, cette réponse :

(15) Lettre de M. Allen à Harry Alis, publiée par Scholl, dans l'*Evénement* du 13 février 1880.

Nous avons lu votre lettre, Champsaur et moi.

La veille, j'avais eu vent des assignations envoyées à Minturn et Guy de Maupassant. J'avais même, à ce sujet, écrit de suite une lettre au juge d'instruction d'Etampes pour rectifier les adresses et constater l'insertion précédente de la pièce de Maupassant.

Champsaur et moi sommes du même avis. Le procès est ridicule. Renfermons-nous avec calme mais avec fermeté dans notre droit.

Le numéro de la *République des Lettres* se trouve à la Bibliothèque Nationale, mais on ne peut l'avoir. Il est donc impossible de le produire à Etampes. Nous prouverons son existence lors du procès.

Je vais me démener dans la Presse. Un tel procès est ignoble. Si le procès a lieu, je vous jure que cela fera du bruit dans Landernau et même dans Lutèce. En attendant, pauvre immoral que vous êtes, je vous tends une main pure.

HARRY ALIS.

Soyez sans crainte. Cela n'est pas sérieux, surtout les *mandats* d'amener.

Cette lettre fut remise à M. Allien le dimanche 11 janvier, à la première distribution. Le 13, il télégraphiait à Alis : « Pas de communication aux journaux. Mieux vaut attendre ».

Plus d'un mois s'écoula. M. le juge Tessier faisait le mort. Maupassant et Minturn n'étaient plus inquiétés. L'affaire semblait classée. Mais cette demi-victoire ne satisfaisait pas Alis. Il lui fallait une revanche complète. Passant brusquement à l'offensive, il déclancha la campagne de presse que, par déférence pour M. Allien, il avait jusque là tenue en suspens. Le premier, dans l'*Evénement* du 13 février 1880, Aurélien Scholl, qu'il avait documenté de longue main, ouvrit le feu avec une chronique intitulé *La Chine à Etampes* (16).

(16) « Lapierre m'envoie le numéro de l'*Evénement* du vendredi 13 février (celui d'hier) où je vois que M. Guy de Maupassant va être poursuivi pour des vers obscènes. Je m'en réjouirais, mon cher fils, si je

Y a-t-il une justice pour Paris et une autre pour les départements? demandait-il. Il faudrait le dire une bonne fois afin que l'on sache à quoi s'en tenir... Il faut savoir si Etampes est soumis à une autre juridiction que Paris, si ce qui est permis et toléré ici est interdit et puni dans le département voisin.

...J'avais déjà lu la poésie de M. Guy de Maupassant dans la *République des Lettres;* je l'ai relue avec le plus vif plaisir. Ce sont de beaux vers, pleins de nerf, d'une grande allure et d'une haute couleur.

...*Adnia* est une petite négresse, fille d'une reine de l'Afrique centrale, qui est enlevée par un grand singe. Le singe la nourrit, l'élève loin de toute société. Adnia, qui a perdu la raison lors de l'enlèvement, ne connaît que lui, grandit à ses côtés et devient son épouse ou plutôt sa femelle, par un effet logique des lois rigoureuses de la nature.

Ce n'est ni bon ni mauvais; ce n'est même pas indécent.

Si l'on poursuit *Adnia,* il faudra condamner :

M. Littré qui a dit que l'homme descend du singe (17);

Balzac qui a écrit une *Panthère* (*sic*) *dans le Désert;*

Voltaire, qui a rapporté, dans son dictionnaire *philosophique,* des traits du même genre que le mariage d'Adnia;

Et enfin tous les *Voyages au Centre de l'Afrique.*

Que va faire le parquet d'Etampes?

Fera-t-il saisir les œuvres de Balzac? *La Fille aux yeux d'or* et la *Panthère* (*sic*) *dans le Désert,* que je désigne à ses rigueurs?

Va-t-il poursuivre la *Vie Parisienne?* interdire le territoire d'Etampes à la *Fille Elisa?* aux *Sœurs Vatard?*

Pourquoi y a-t-il des lois qu'on applique là-bas et pas ici?

Comment fera-t-on comprendre au public que ce qui s'imprimait impunément faubourg Montmartre ou rue Coq-Héron ne peut s'imprimer sans délit à Etampes?

...Si *Adnia* avait paru dans un journal du boulevard, on n'eût même pas songé à une poursuite.

Allons-nous donc avoir les parquets du Roi Pétaud?

n'avais peur de la pudibonderie de ton ministère. Ça va peut-être t'attirer des embêtements? Rassure-moi *tout de suite* par un mot... » Flaubert à Maupassant, lettre du vendredi 13 février 1880. *Correspondance* de G. Flaubert, *éd. du Centenaire,* Paris, Librairie de France, t. IV, p. 248.

(17) « (Et Aurélien Scholl *qui* écrit *que* Littré a dit « *que* l'homme descend du singe! » O âne!) » Flaubert à Maupassant, même lettre.

Quant à la police qui doit arrêter Guy de Maupassant et le jeune Américain pour les conduire à Etampes, elle sera beaucoup mieux employée à rechercher l'assassin de Marie Fellerath, du garçon épicier de Vincennes, — et de beaucoup d'autres qui n'écrivent pas dans la *Revue Moderne.*

Le 19 février, dans ses « Propos de ville et de théâtre », Scholl glissait cet entrefilet :

M. Guy de Maupassant dont la poésie a déplu au parquet d'Etampes nous écrit à ce sujet pour nous dire qu'il n'a jusqu'ici reçu aucune assignation (18). Sa lettre se termine par un renseignement assez curieux :

« M. Bardoux était ministre de l'Instruction publique. Moi, j'étais employé au ministère de la Marine, un vrai bagne. Mon grand ami et bien-aimé maître Gustave Flaubert, pris de pitié pour moi, alla trouver son camarade d'enfance, M. Bardoux, et, pour le décider à me prendre auprès de lui, il lui lut la pièce aujourd'hui incriminée. Elle plut au ministre, car, avec une amabilité dont je lui serai toujours reconnaissant, il m'attacha à son cabinet — et plus tard me félicita de cette œuvre. Le gouvernement n'a pas changé depuis lors, aucune réaction n'a pu armer les magistrats; aussi m'étonnerai-je d'être poursuivi par un parquet républicain (?) pour un délit qui m'a servi de recommandation auprès d'un ministre de la République. »

Flaubert accouru à la rescousse de son « cher bonhomme », rappelait le même souvenir et se servait du même argument dans une lettre datée de Croisset, 19 février, destinée à être rendue publique et qui le fut en effet dans le *Gaulois* du 21 :

J'en suffoque d'indignation.

(Qui va être surpris? L'ami Bardoux! Lui dont l'enthousiasme fut tel à la lecture de ta pièce qu'il voulut faire ta connaissance et te plaça peu de temps après dans son ministère. La justice les traite bien, ses protégés!)

(18) Cependant, Maupassant se rendit à la convocation de M. Tessier. Voyez, plus loin, p. 610, et l'article de M. Geo London, dans le *Journal* du 29 mars 1931.

Et Flaubert avouait ne comprendre goutte à cette ténébreuse affaire :

Es-tu la victime d'une vengeance personnelle? demandait-il. Il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable. Sont-ils payés pour démonétiser la République en faisant pleuvoir dessus le mépris et le ridicule? Je le crois (19).

C'est sur le Parquet d'Etampes que pleuvaient dru maintenant le mépris et le ridicule. Il avait mauvaise presse. Henry Fouquier, Jules Claretie, M. de Girardin s'instituèrent les champions de la littérature menacée par la magistrature provinciale. On évoqua les procès célèbres et scandaleux : celui des *Fleurs du Mal* et celui de *Madame Bovary*. Comique renversement des rôles, les juges étaient jugés et condamnés par l'opinion publique.

Harry Alis avait été bon prophète. L'affaire fit du bruit dans Landerneau et dans Lutèce. Il était vengé. Il triomphait sur toute la ligne. Pour fêter leur victoire commune, il alla passer une journée auprès de Maupassant :

L'autre dimanche, les rais brillants du soleil chassant les Parisiens de la grande cité, je suis allé voir Maupassant qui s'installait à Sartrouville. C'est une promenade agréable : on s'arrête à la gare de Maisons, on descend vers la Seine par un chemin tournant ombreux et, après avoir passé le pont, on suit le quai à gauche. Le poète habite là, au n° 38, dans une maison qu'il a louée, afin de travailler, m'écrivait-il, violemment.

Il allait demeurer là six mois à bûcher sans relâche, cano-

(19) *Correspondance de Gustave Flaubert*, éd. du Centenaire, t. IV, p. 257-261.

D'après le *Journal de Rouen* du 3 mars 1895 (*Chronique locale : Harry Alis et Maupassant*), Flaubert aurait mis « tout en œuvre pour étouffer l'affaire... Il fit parler à Grévy, à Wilson, écrivit à M. Cordier, le sénateur de la Seine-Inférieure, à Laurent Pichat, fit des démarches auprès de Mme Adam, qui devait insérer des vers de Maupassant, et puis auprès de Vacquerie. Puis Flaubert pense à Raoul Duval. « *Si les choses tournent mal, écrit-il à Maupassant, si tu es condamné à Etampes, tu en rappelleras à Paris, et alors il faudra prendre un grand avocat et faire un bouzin infernal. Raoul Duval en ce cas sera bon.* » Dans la lettre de Flaubert à Maupassant, du 13 février 1880, un passage a été omis. C'est vraisemblablement à la ligne de points qui l'a remplacé que correspond le fragment de lettre cité par le collaborateur du *Journal de Rouen*.

tant seulement et nageant pour se reposer. Ainsi il finirait pour l'hiver prochain son livre : *Une vie.*

...Guy de Maupassant, tête nue, un maillot de canotier à raies bleues (20) couvrant le buste et laissant passer les bras musculeux, hâlés au soleil, un cou de lutteur forain, se démenait dans ces paquets, plantant des clous, clouant des nattes, accrochant des cadres.

...Afin de ne pas demeurer oisif, je me mis en bras de chemise pour aider à l'emménagement. Et pendant que, très attentionnés, nous plantions des clous, on causait. Maupassant racontait sa comparution amusante devant les juges d'Etampes...

...Nous nous embarquâmes pour aller dîner près du moulin de Maisons. Maupassant, tirant l'aviron, remonte le courant rapide.

En dînant, nous nous ébaudissions à narrer des histoires gaies, excellent apéritif. Maupassant, ce robuste Normand, grand clerc au pourchas, nous parle d'aventures de femmes, un sujet aussi inépuisable que son tempérament amoureux. Il y en a de bien drôles. Entre autres, celle d'un journaliste russe, dont je mutile peut-être le nom biscornu, Boborygine, venu pour demander au poète des chroniques mondaines et qui s'enfuit épouvanté de cette virilité superbe.

Parvenus au bout de l'allée verte, nous sonnons la cloche du bac. Tandis que le bateau traverse la Seine, lentement, Maupassant nous dit une poésie; elle porte pour titre mystérieux un nombre.

Voilez-vous la face, ô juges d'Etampes (21).

C'est sur cet ultime sarcasme à l'adresse de ceux qui avaient juré sa perte que la *Revue Moderne et Naturaliste* termina sa carrière. Les difficultés matérielles la terrassèrent. Harry Alis annonça philosophiquement la chose à ses lecteurs :

La *Revue Moderne et Naturaliste* a vécu. Ce numéro est le chant du canard.

(20) Cf. Henry Roujon : *Guy de Maupassant* (*La Galerie des Bustes*, p. 11).

(21) Harry Alis : *Chronique littéraire. Chez Guy de Maupassant, La Revue Moderne et Naturaliste.*

Soyez philosophes. Elle a joué son rôle, utile quoique effacé, à une époque où la littérature et la sincérité ont peu de succès. Je le dis sans amertume.

La raison de sa disparition est celle qui a amené la chute de la *République des Lettres* et de tant d'autres recueils où le mérite tenait plus de place que le capital.

...Notre ami Allien a pu, à force de sacrifices, faire durer trois ans une œuvre qu'il jugeait bonne. C'est antique, mais c'est assez. Notre tâche est finie et notre mission terminée.

J'estime que nous ne tarderons pas à avoir du succès. Car il est des publications comme des écrivains. Lorsque la mort survient, la crainte d'une concurrence éventuelle disparaît et c'est avec un soulagement reconnaissant qu'on rend justice à des mérites solidement cloués dans la bière.

En attendant, la plupart de ses collaborateurs furent recueillis par la *Revue Artistique et Littéraire* qu'un riche amateur, Georges Lieussou, dit Jean de Leude, dirigeait conjointement avec Edmond Deschaumes.

Peu après, Alis quittait Paris en compagnie de Maupassant.

L'auteur de *Boule de Suif,* en ce moment en proie à une crise aiguë de sombre pessimisme, se disait las, las de tout, de tous et de lui-même,

las à pleurer du matin au soir, las à ne plus avoir la force pour boire un verre d'eau, las des visages amis vus trop souvent et devenus irritants, des odieux et placides voisins, des choses familières et monotones, de sa maison, de sa rue, de sa bonne qui vient dire : « Que désire monsieur pour son dîner? », et qui s'en va en relevant à chaque pas, d'un ignoble coup de talon, le bord effiloqué de sa jupe sale, las de son chien trop fidèle, des taches immuables des tentures, de la régularité du repas, du sommeil dans le même lit, de chaque action répétée chaque jour, las de soi-même, de sa propre voix, des choses qu'on répète sans cesse, du cercle étroit de ses idées, las de sa figure vue dans la glace, des mines qu'on fait en se rasant, en se peignant... (22).

Las, en un mot, et dégoûté du bas naturalisme.

(22) Maupassant : *Au Soleil.*

Harry Alis proposa une petite excursion du côté de l'Algérie. Il vanta les agréments de ce dépaysement : la sensation de l'été africain, l'imprévu que réservait la révolte de Bou-Amama (23). Maupassant se laissa convaincre et entraîner. Le 6 juillet 1881, il quittait Paris, s'embarquait à Marseille avec Alis sur l'*Abd-el-Kader*. Au soleil, il reprit goût à la vie. La lumière et les couleurs papillonnèrent devant ses yeux éblouis. A Alger, à Oran, à Constantine, il se divertit au spectacle de choses et de gens « farces ». Il s'intéressa à Bou-Amama et se fit raconter les origines et les épisodes de sa révolte. De Bône, au bout de deux mois, le *Kléber* ramena les deux amis en France. Maupassant, qui avait retrouvé sa bonne humeur, se remit à écrire des nouvelles; quant à Alis, il publia son premier roman, *Hara-Kiri* (24), dont Paul Alexis salua en ces termes l'apparition :

Malgré une certaine hâte dans la fabrication, l'odyssée de cet étudiant japonais qui vient faire la noce au quartier Latin, une noce à mort puisqu'il finit par en claquer, révèle un écrivain d'avenir. C'est un roman « à clef ». De quoi voulez-vous qu'on parle, si ce n'est pas de ce qu'on connaît? Harry Alis a étiqueté là ses souvenirs de plusieurs années du quartier. Tous ces personnages ont réellement vécu, même le japonais. Documents humains! c'est-à-dire armature solide, soutenant la glaise de la statue! antipathie à l'égard des banalités inventées! et déplacement de l'imagination! Sur ce terrain solide de la réalité, l'auteur d'*Hara-Kiri* ne peut faire de faux pas. La vie large et la réalité profonde : qu'il continue à vivre tout haut, tout en enfonçant davantage son scalpel par la suite. Mais Harry Alis a désormais une signature. Il n'a qu'à mûrir, comme nous tous, en se livrant à son développement. L'avenir est à lui, et je lui réponds qu'avant peu, il pourra si ce n'est déjà fait, lâcher complètement la politique.

Jamais pronostic ne devait être plus faux que celui du brave Alexis.

(23) Harry Alis : *Promenades en Egypte.*

(24) Paru en feuilleton dans le *Gil Blas* (17 mai-7 juillet 1881) sous le titre : *Le Prince Ko-ko.*

Comme il avait fréquenté le club des Hydropathes, Harry Alis fréquenta le cabaret du *Chat Noir*. Du nid de la rue de Jussieu, les camarades du *Sherry Gobbler*, sous la conduite d'Emile Goudeau, s'étaient envolés vers la rive droite, dont ils s'étaient vite annexés Montmartre. Boulevard Rochechouart, Harry Alis retrouvait la même atmosphère qu'aux Hydropathes, et les anciens du *Sherry Gobbler*, dans ce dernier « refuge de la bohème artistique et littéraire qui expirait le souffle divin entre une pipe et un bock ».

Il manquait un journal au *Chat Noir*. Harry Alis se chargea de l'en doter. Le 1er octobre 1882, *Panurge* faisait son apparition, ayant pour directeur Alis et pour rédacteur en chef Félicien Champsaur.

Si, comme nous l'espérons, nous réalisons nos désirs dans nos prochains numéros, nous serons ce que nous voulons être, un journal parisien, le journal de notre génération, artistique et mondain, promettait-il.

La fortune de *Panurge* ne devait pas être brillante, quoiqu'il se proposât de plaire, à la fois, par le côté littéraire à la rive gauche et par le côté mondain à la rive droite, intention que symbolisait son frontispice où, croquée par Luigi Loir, une Parisienne 1882 faisait face à un trouvère quelque peu rabelaisien. Rédigée par les collaborateurs de la défunte *Revue Moderne et Naturaliste*, *Panurge* accueillit de jeunes talents : Rachilde, Jean Lorrain, Ed. Rod, Oscar Méténier. Il présenta quelques tranches des livres à paraître : *Camus d'Arras*, d'Antony Blondel, *Au bonheur des Dames*, de Zola, le *Collage*, de Paul Alexis. Albert Wolff et Arsène Houssaye parlèrent des Parisiennes d'amour. Willette, Robida, Gil Baer, Henry Detouche jetèrent sur ses pages la fantaisie humoristique de leur crayon. *Panurge* se montra rusé, malicieux, spirituel; bon vivant et joyeux drille, le 27 dé-

cembre 1882, il réunit en un dîner ses collaborateurs et amis. Au souper de minuit, les « plus belles affranchies ou artistes », Valteste, Léontine Godin, Fernande Niart, Léonide Leblanc, Magnier, Alice Regnault, Réjane, Suzanne Pic, levèrent leurs coupes à la santé de l'hôte. Mais leurs gentils souhaits ne furent pas exaucés. Dans l'année même, le 15 avril 1883, *Panurge* trépassait, sans même lancer son cri de canard.

Harry Alis venait de publier *Reine Soleil,* sans se douter que ce roman allait provoquer du scandale.

Ayant posé sa candidature à la Société des gens de lettres, il se vit ajourné sur les conclusions défavorables du rapporteur, le romancier populaire Fortuné du Boisgobey (8 décembre 1884), qui lui reprochait d'avoir « versé dans le réalisme, dans le néologisme et même dans la pornographie ». Manifestement, Boisgobey immolait Alis à la fureur où le jetaient les audaces des disciples de Goncourt et de Zola.

C'est un jeune, disait-il avec dédain, il cherche sa voie, et en attendant qu'il l'ait trouvée, il va où le pousse le vent qui souffle en ces temps-ci sur la littérature. Il prend plaisir à traiter des sujets scabreux et à alambiquer la bonne vieille langue française. Dans dix ans, il écrira peut-être des berquinades et des tragédies classiques, car le goût sera changé.

Guy de Maupassant, dans le *Gil Blas* du 23 novembre 1884, releva le défi :

Voilà! s'écria-t-il, voilà la langue française défendue par M. Ferdinand (*sic*) du Boisgobey. O prodige! L'invraisemblance condamnée par M. du Boisgobey. O deux fois prodige! Et *Reine Soleil,* un livre d'artiste, étudié et écrit, curieux et vrai, jeté dans la hotte aux ordures par M. Ferdinand du Boisgobey avec l'*Assommoir* et *Germinal.* O trois fois prodige!

A la suite de Maupassant, toute la presse donna contre

la Société des gens de Lettres. On conspua les « comitards ». Vallès les traita de « parias dodus ». Le mépris et le ridicule plurent dru sur eux, comme naguère sur le parquet d'Etampes. Durant toute la dernière semaine de décembre 1884, ce fut un beau tapage. Alis n'en bénéficia guère.

Peu après, il faisait paraître la *Petite Ville,* étude balzacienne de la province qui obtint un succès d'estime. Collaborateur de la *Revue Contemporaine,* il y donna une très intelligente étude sur Edmond About, « neveu » dégénéré de Voltaire, et *Génie posthume,* une des nouvelles qu'il rassembla en 1889 sous le titre de *Quelques fous.*

Il avait trente-deux ans, du talent. Sans être riche, il possédait quelque fortune. Il avait franchi le cap dangereux des débuts difficiles. Les journaux lui étaient désormais ouverts. Du *Parlement,* il était passé au *Journal des Débats,* où il n'avait pas tardé à se tailler une importante situation. Les nouvelles et les romans qu'il avait publiés jusque-là n'étaient qu'une sorte de préparation à l'œuvre qu'on attendait de lui. Peut-être lui était-il réservé d'occuper une « parcelle de l'avenir », ayant été de ceux qui ont écrit pour l'élite actuelle, dont se rapproche de jour en jour, croyait-il, le niveau moyen. Après s'être si longtemps dévoué à aider les autres à mettre le pied à l'étrier, il pouvait un peu songer à lui-même.

Mais tout d'un coup un brusque revirement s'opéra en lui. La foi qui l'avait soutenu l'abandonna. La vanité des choses littéraires lui apparut. Il se détacha de tout ce à quoi il avait attaché le plus de prix. Comme certains renoncent au siècle pour entrer en religion, il renonça définitivement à la vie littéraire, à ses pompes et à ses œuvres, et se donna à la cause de la politique coloniale pour toujours.

Un soir d'avril 1889, il vit entrer dans son cabinet du

Journal des Débats, « enveloppé d'une vaste houppelande, produit bizarre des magasins de nouveauté de Libreville, jaune, amaigri, boitant bas et traînant par la main une petite négresse au nez orné de poils de queue d'éléphant », l'explorateur Paul Crampel, rencontré deux ans auparavant au cours d'un dîner offert à Savorgnan de Brazza avant son départ pour le Congo. L'homme, avec son visage d'apôtre, à la fois doux et énergique, lui avait tout de suite été sympathique. Non sans mélancolie, il avait envié son bonheur de courir librement, ni femme ni enfants ne le retenant à Paris, à la conquête de pays inconnus. Deux ans s'étaient écoulés depuis ce premier contact et ce qui s'était passé pendant ces deux ans d'Afrique, Crampel le lui raconta, ce soir-là. Brazza s'apprêtant à rentrer en France, il avait demandé qu'on lui fournît les moyens d'entreprendre une véritable expédition. Sur ses instances, le commissaire général du Congo y avait consenti : « Allez donc de préférence vers le Nord, lui avait-il dit. Je voudrais que vous partiez de Lastourville sur l'Ogooué, pour remonter jusqu'au 2e degré nord, et que vous reveniez ensuite vers la côte entre les rivières Benito et Campo (25). » Et Crampel était parti. Avec une misérable escorte, il avait atteint son but après toute une odyssée à travers le pays des M'Fans. S'il avait été soutenu, il eût fait encore des prodiges. A peine rentré à Paris, il n'avait qu'une idée en tête, repartir là-bas, prendre sa revanche, montrer ce qu'il aurait pu faire si *on* l'avait aidé. Alis jura de le seconder de tout son pouvoir. Il lut la plupart des auteurs qui avaient écrit sur l'Afrique septentrionale, occidentale et centrale. Penché sur des cartes, il étudia les campagnes du Haut Fleuve, les essais de pénétration par le sud de l'Algérie. Cette idée maîtresse germa en lui : *Unir à travers le Soudan Central les possessions françaises de l'Algérie-Tunisie, du Sénégal et du Congo,*

(25) Harry Alis : *A la conquête du Tchad.*

et fonder ainsi en Afrique le plus grand Empire colonial du monde.

Longtemps il discuta avec Crampel ce plan grandiose et n'épargna rien pour préparer sa réalisation. Il se fit apôtre-mendiant, remua ciel et terre, persuada, convainquit, s'assura la connivence du sous-secrétaire d'Etat aux Colonies et le concours financier de mécènes, — et Crampel était reparti.

Au service de l'Empire colonial français Alis déployait maintenant le même zèle que dix ans auparavant au service des lettres. Comme il avait lancé des revues, il lançait des expéditions, et, pour mieux soutenir le mouvement qu'il avait déclanché, créait le *Comité de l'Afrique française* (1er décembre 1890). Par la plume et par la parole, il prêchait la nouvelle croisade (26).

Du train dont vont les choses on peut prévoir, disait-il, qu'avant que dix ans se soient écoulés, l'Afrique entière sera partagée entre les diverses puissances européennes qui ont tourné de ce côté leur activité... L'avenir sera selon ce que chaque peuple aura mérité. Aide-toi, le ciel t'aidera... L'Algérie-Tunisie tend à se prolonger au sud vers le Tchad; le Congo français, longeant au nord l'Oubangui, remonte vers le Tchad. Toutes nos aspirations convergent vers le grand lac de l'Afrique centrale, dont l'existence si longtemps douteuse est encore à demi ensevelie dans la brume du mystère. Si l'on pouvait un jour joindre nos trois possessions sur la rive de ce lac, on aurait fondé, dans une sorte de prolongement de la France, l'un des plus vastes empires qui soient au monde et réservé, durant des siècles, un champ d'action à l'activité de nos nationaux. Quel rêve magnifique!

Afin d'avoir les mains libres en Afrique, Alis rêvait de déloger l'Angleterre de l'Egypte. Vers les derniers jours de 1893, il s'embarqua à Naples à bord du *Bengal* qui le déposa à Port-Saïd. De là, il gagna le Kaire. Pris par le charme de la ville arabe et du doux hiver

(26) Voyez *A la Conquête du Tchad* et *Nos Africains.*

égyptien, il ne fut d'abord qu'un voyageur artiste. Dans la Haute Egypte qu'il parcourut ensuite jusqu'à Ouady Halfa, il s'intéressa davantage au paysage et aux temples qu'aux questions politiques. Mais au retour il n'oublia point le but de son voyage. Il se livra à une enquête très serrée sur la situation des Anglais et dressa son plan de campagne de concert avec l'effendi Moustafa Kamel et avec Abbas II, Khédive depuis deux ans à peine, que Lord Cromer n'avait pas encore maté. Pour entretenir un ferment d'opposition, il créa le *Journal Egyptien* qui devait remplacer le *Bosphore* supprimé.

Toutes ses dispositions étant prises, il rentra à Paris et démasqua aussitôt ses batteries. Sous son inspiration, le *Journal des Débats,* se départant de sa modération habituelle, partit soudain en guerre contre l'occupation britannique de l'Egypte et se signala par l'âpreté de ses attaques. De ses colonnes, Alis endoctrina et excita les autres journaux.

S'imagine-t-on à Londres, écrivait-il (20 février 1895), que la contradiction qui existe entre les déclarations du *Foreign Office* et les actes des agents anglais en Egypte échappe à la clairvoyance du jeune souverain [Abbas II]? On n'a cessé de déclarer que l'occupation anglaise était une mesure transitoire; on a protesté de l'intention sincère où l'on était de mettre l'Egypte en état de se gouverner elle-même, de l'y préparer. Mais on agit au Caire dans un tout autre sens. Les initiatives prises par Lord Cromer ou par ses principaux collaborateurs ont pour but évident de diminuer l'autorité du khédive, d'introduire partout l'ingérence et la prépondérance anglaises, d'installer en fait le protectorat qu'on n'ose pas proclamer...

Sa campagne anti-anglaise allait bon train quand, fin février 1895, un différend (27) le dressa contre M. Le Chatelier, un de ses camarades du Comité de l'Afrique

(27) Les véritables causes de ce différend sont demeurées mystérieuses. Dans le *Journal des Débats* du 24 février 1895, au cours d'un article intitulé *les Concessions coloniales africaines*, Harry Alis ayant écrit ceci : « Au Congo français, M. Le Chatelier a obtenu deux concessions territoriales et a formé la Société d'études et d'exploitation du Congo français

française. Il lui écrivit une lettre qui fut jugée offensante. Le Chatelier envoya ses témoins à Alis, qui constitua les siens. Une rencontre fut décidée.

Elle eut lieu le 1er mars 1895, à 11 heures du matin, à l'île de la Grande Jatte, dans la salle de bal du Moulin Rouge.

Arrivé le premier, M. Le Chatelier, quittant aussitôt ses témoins, s'était dirigé vers un kiosque, dans le jardin. Vingt minutes après, MM. Bluysen et Hallays descendaient d'un landau et allaient s'entretenir avec MM. Beaudot et de Castelli. Harry Alis, demeuré seul dans la voiture, était pâle et semblait très affecté. Il pensait à sa femme (28) et à ses enfants, qui ne se doutaient de rien.

qui, entre autres objets intéressants poursuit la création d'un chemin de fer entre la côte et le bassin supérieur du Congo » — M. Le Chatelier rectifia dans une lettre aux *Débats* cette information qu'il déclarait inexacte. « Ce qui est vrai, disait-il, c'est que la Société d'études du Congo français, formée sans aucune dotation territoriale préalable, a reçu diverses concessions un an après sa constitution et après avoir engagé et effectué en partie une dépense de quelques centaines de francs en études destinées à la colonie. La nuance a sa valeur... Ce qui est vrai, c'est que les Belges ont entrepris la construction d'un chemin de fer entre la côte et le Stanley-Pool et que des intérêts importants sont engagés dans cette entreprise étrangère dont on évalue le montant probable à une centaine de millions. Le programme exactement inverse de la Société d'études du Congo français tendrait à l'ouverture d'une voie fluviale dont l'organisation permettrait, moyennant une dépense relativement minime, d'assurer les transports sur le Stanley-Pool, jusqu'à 400 kilomètes de la côte, à des prix différents de ceux d'une voie ferrée... » Harry Alis en publiant cette lettre, la fit suivre de ce commentaire : « Sur le premier point, la rectification de M. Le Chatelier est justifiée... Sur le second, nous avions cru lire, dans des documents publiés par la Société elle-même, qu'elle se proposait de franchir au moyen d'une voie ferrée la ligne de partage des eaux entre le Bassin de Niari-Konitou et le Bassin du Congo. Nous avons pu nous tromper. Mais alors comment la Société établira-t-elle ses communications entre les deux cours d'eau? Car il ne saurait sans doute être question d'établir une communication continue par fleuve ou canal depuis la mer jusqu'au Bassin supérieur du Congo. Quelle que soit la solution adoptée, nous ne pouvons que souhaiter le meilleur succès à toute entreprise qui aurait pour objet de relier la côte au Stanley-Pool à travers le Congo français. » La controverse paraissait close quand, selon un rédacteur du *Figaro* (2-3-1895), Harry Alis « à qui on avait rapporté des propos plus ou moins exacts tenus sur son compte par Le Chatelier depuis longtemps déjà, greffa une autre affaire sur la première. Il était irrité des procédés de Le Chatelier à son égard. Il lui envoya une lettre recommandée, lui reprochant de n'avoir pas agi avec franchise à son égard. « J'espère, disait-il, que si vous voulez bien vous souvenir que vous êtes un ancien officier français, vous aurez recours à des moyens plus francs, et alors vous verrez que vous ne me faites pas peur. »

(28) Sa première femme étant morte, Harry Alis avait épousé la fille de M. Lecesne, imprimeur à Etampes.

Le tenancier du Moulin-Rouge et M. Bluysen vinrent le chercher. Il franchit le seuil du bal au-dessous duquel une inscription parodiait les vers trop fameux du Dante: « Vous qui passez, venez vous réjouir », et montant l'escalier à double rampe pénétra dans la salle.

Les combattants, en bras de chemise avec plastron non empesé, se mirent en garde. Au commandement « Allez, Messieurs », ils esquissèrent tous deux un pas en avant. Après deux ou trois battements, Harry Alis se fendit, sans toucher Le Chatelier, qui, écartant son épée, se fendit à son tour. Alis, reculant, esquiva le coup, mais, comme il rompait toujours, son adversaire, se fendant de nouveau, le piqua sous l'aisselle droite. Il chancela, portant sa main droite à la poitrine. Les témoins se précipitèrent vers lui, l'aidèrent à s'asseoir sur une chaise, les deux médecins présents au combat posèrent un tampon d'ouate sur la plaie. Le sang coulait avec abondance. L'épée de Le Chatelier s'était faussée, elle avait traversé la poitrine. Alis défaillait. Il murmura : « Je suis perdu », ferma les yeux. Il était mort. En attendant l'arrivée du commissaire de police de Levallois, on transporta son cadavre au rez-de-chaussée, on l'étendit, recouvert d'un drap, sur un billard, remisé près d'une fenêtre. La tête légèrement inclinée, il semblait dormir sur ce lit improvisé, au-dessus duquel, barbouillée de couleurs vives, une scène champêtre et burlesque était tendue. A l'autre bout de la salle, dans une cage, deux tourterelles roucoulaient.

Comme naguère, autour des poursuites du parquet d'Etampes, comme autour du rapport de Boisgobey ajournant son admission à la Société des Gens de Lettres, pour la troisième, mais pour la dernière fois, Harry Alis déchaîna une polémique. Pour et contre le duel une controverse s'éleva. Les journaux rappelèrent succinctement sa double carrière. Trois ou quatre titres et quelques dates. Un écrivain comme beaucoup d'autres, un

homme d'affaires, comme il y en avait tant. Seul, parmi les critiques, Charles Maurras rendit hommage au talent de l'écrivain (29) :

Je reste fidèle au souvenir que me laissa vers 1889 ou 1890, un petit recueil de nouvelles signé Harry Alis et intitulé *Quelques fous*. On y voyait passer mille personnages étranges, mais très beaux de logique et dessinés avec une grande énergie. J'avoue que je fus sur le point de me demander si l'auteur de ce livre ne serait pas notre Edgar Poe...

Bien mieux que ses collègues du Comité de l'Afrique française, ces autres « parias dodus », Maurice Barrès, dans la *Cocarde,* exalta l'homme d'action :

M. H. Percher était non seulement un homme d'honneur et de rare droiture, mais une intelligence, une activité, une énergie précieuse pour notre pays où la jeunesse est fortement et méthodiquement abrutie par les innombrables fonctionnaires de l'Université. C'était un type très caractérisé de Français avec une merveilleuse réserve de forces accumulées en lui par une longue hérédité de campagnards... C'était un véritable homme...

H. Percher avait le goût de l'effacement, il était peu connu dans les milieux parisiens, car il n'aimait pas le monde; mais sa grande lucidité d'esprit, sa puissance de travail et sa méthode faisaient de lui, en un bref espace de temps, l'homme indispensable aux œuvres qu'il servait...

C'est un grand chagrin pour nous, s'il fallait une mort, de n'avoir pas à enregistrer tout simplement le décès de M. Le Chatelier.

Plus justes enfin que ses compatriotes, les Anglais, beaux joueurs, s'inclinant sur sa dépouille mortelle, reconnurent les qualités d'Harry Alis :

Peut-être, écrivait le *Times*, peut-être n'a-t-on pas en France une très haute opinion de la sincérité britannique; nous sommes persuadés cependant qu'on ne nous accusera pas d'exulter à l'occasion de la disparition d'un aussi formidable

(29) *Revue Encyclopédique*, 15 mars 1895.

adversaire. Outre le sentiment naturel de pitié et d'admiration que provoque la mort d'un adversaire, nous avons une autre raison de regretter les circonstances dans lesquelles M. Percher a succombé. Certains Français — ce ne sont pas les plus intelligents — auront peine à croire que le malheur qui frappe un adversaire éminent de leur politique ne soit pas dû aux machinations des Anglais, quoiqu'un tel postulat implique que M. Le Chatelier, ex-officier de l'armée française, est un traître plus exécrable encore que Dreyfus. Nous autres, Anglais, nous eussions préféré qu'Harry Alis continuât à médire de la politique anglaise, d'autant qu'il est certain d'avoir un successeur. *Uno avulso non deficit alter.* Et tout en étant aussi enragé que lui, ce successeur sera peut-être plus dur à entreprendre. C'est pourquoi nous déplorons la mort de M. Percher. Il est mort en brave et dans des circonstances romanesques et émouvantes qui sont faites pour toucher l'humanité en général et les Français en particulier.

Deux ans plus tard, c'était Fachoda, sept ans après Fachoda, l'accord anglo-français.

Le silence s'est fait définitivement sur Harry Alis. Il n'a plus de lecteurs, plus d'amis. Il est oublié. Nul ne prononce son nom.

Voici que le hasard a voulu que de vieilles lettres d'Harry Alis à Allien, à l'encre jaunie, venues en notre possession, aient permis de tirer au clair deux petites énigmes littéraires : les dessous du « procès » d'Etampes et l'adresse de Maupassant à l'époque où parut *Boule de Suif*. Ainsi par delà la tombe, Harry Alis sert encore la littérature à laquelle il consacra une partie de sa vie. On pourrait lui en savoir gré. Si on se décide à réparer l'erreur commise à l'égard de Maupassant, qu'on répare aussi l'injustice dont Harry Alis a souffert. Le jour où on déplacera la plaque-stèle du n° 19 au n° 17 de la rue Clauzel, qu'en même temps on scelle un morceau de marbre sur la façade du n° 24 de la rue Vauquelin. Celui qui vécut là est digne d'un tel hommage. N'a-t-il pas écrit : « Je considérerai comme l'éter-

nel honneur de ma vie de m'être fait le champion, modeste assurément, mais énergique et persévérant, d'une cause dont les générations qui viennent apprécieront la grandeur. » Cette cause est celle de l'Empire colonial Français, qui, dans un autre ordre d'idées, vaut bien, on en conviendra, la meilleure nouvelle des *Soirées de Médan*.

AURIANT.

« FIGURES »

LUCIE DELARUE-MARDRUS

—

Mme Lucie Delarue-Mardrus a débuté par des vers, comme à peu près tout le monde; mais ce n'était pas là manifestation juvénile de sa part, car elle a continué d'en écrire, lors même qu'elle composait de nombreux romans.

C'est qu'il y a chez elle un assez singulier mélange de lyrisme et de réalisme, d'excentricité et de bon sens, de violence, enfin, et de tendresse ou de douceur qui me semble devoir assez bien s'expliquer par le fait qu'elle est née à Honfleur, et que son enfance s'est développée en Normandie.

En effet, la plupart des écrivains originaires de notre vieille province de l'ouest ont, en même temps que le goût de la logique et de la vérité, le tempérament passionné et le sens héroïque ou romantique. Témoin Corneille, Flaubert et Barbey d'Aurevilly; et l'on décèle sous la si précise observation de Guy de Maupassant lui-même une fureur de pessimisme que n'apaise aucune indulgence.

La sérénité manque, sinon l'équilibre, à ces descendants des Vikings dont la malice gauloise et la raison latine ont séduit, sans la dompter, l'âme aventureuse...

Loin de chercher dans la poésie une discipline ou ces « gênes exquises » dont M. Paul Valéry a parlé, Mme Delarue-Mardrus y aspirait, à vingt ans, par le rythme libérateur, à une plus grande possibilité d'expression qu'en prose,

Les symbolistes lui avaient enseigné leur musique; mais elle troquait leurs procédés de stylisation contre une éloquence assez proche de celle de Victor Hugo, et qui rappelait, cependant, le délire rimbaldien, non sans l'imiter, peut-être...

« Moi, je parle bizarre, comme d'autres parlent français », lui a fait dire M. Charles Maurras; et la critique est juste qu'enveloppe d'ironie l'auteur de *l'Avenir de l'intelligence.*

Sous prétexte de sincérité, Mme Delarue-Mardrus contraint la langue à se plier, au risque qu'elle se rompe, aux plus téméraires exigences de sa pensée.

Dans sa hâte « d'aller jusqu'au bout d'elle-même », il arrive à Mme Delarue-Mardrus de gâter les plus belles trouvailles qu'une orageuse imagination lui fournit au cours de ses développements oratoires. La fougue de ses élans bouleverse ou déforme ses images, d'une originalité surtout sensible quand c'est à traduire des impressions de nature qu'elle s'efforce. Car elle a le tempérament plastique, comme son goût pour la sculpture l'atteste, d'autre part, et ses meilleurs poèmes sont ceux où elle évoque et chante la mer — sa sombre mer bleue natale — les prairies, les bois, les vergers luisants de pommes, entre deux averses, de la campagne normande.

On ne saurait dire néanmoins, que ce soit le désir seul d'étonner le Philistin qui inspire ses témérités verbales, tendant à la figuration d'hallucinations visuelles. Cette héritière des Northmen est demeurée, grâce au voisinage de l'Angleterre, en contact avec le tragique mystère septentrional qu'elle comprend mieux que celui des Celtes, si différent, nuancé qu'il est de mélancolie rêveuse et de fantaisie.

Elle a étudié la langue de Quincey et de Poe, et elle se l'est si profondément assimilée qu'elle a obligé la nôtre à en reproduire les allitérations les moins compatibles avec son génie. Mais il faut voir dans les

recherches les plus hardies de Mme Delarue-Mardrus, pour qui « la fixité constitue le mensonge », un témoignage de son inquiétude ou de son tourment, tourment et inquiétude qui dépassent, d'ailleurs, le problème de son individualité, quelque intérêt qu'il lui inspire, pour s'étendre aux hommes et à l'univers entier.

Elle est pitoyable et généreuse, et la vérité, sous sa forme sociale, la préoccupe autant que sous sa forme psychologique et philosophique. De là, dans son œuvre en prose, à côté de récits comme *L'Ex-Veto* qui raconte les farouches amours d'une « petite pirate », et où elle a mis beaucoup d'elle-même, ou comme *Le Roman de six petites filles,* tout rempli de souvenirs d'enfance, des histoires telles que *Marie fille-mère, Graine au vent, La petite fille comme ça,* qui remettent l'institution de la famille en question et s'émeuvent du sort des malheureuses dont la société se désintéresse, mais que la morale bourgeoise condamne...

Il y a bien du naturalisme dans tout cela; et l'on serait mal venu de faire à Mme Delarue-Mardrus le reproche de pudibonderie. Son audace me gênerait, plutôt, quelquefois, notamment dans *Tout l'amour...* Aussi, la préféré-je en des livres comme *Rédalga,* où je retrouve sa nature de poète et où s'exalte cette noble passion de l'art qui rend indulgent pour les écarts de sa pensée et de son style, si elle ne les excuse...

JOHN CHARPENTIER.

LES AMANTS HASARDEUX[1]

—

IX

LE VOYAGE

Le voyage résolu, on s'enquit des vaisseaux qui appareillaient pour Rhodes. On en choisit un qui était vaste et solide, et, au jour dit, on s'embarqua. Akontios et Anthéia n'étaient pas seuls : Leukôn et Rhodè avaient décidé d'accompagner leurs amis. On partit avec tous les souhaits possibles et tous les vœux, et le vaisseau était déjà loin du rivage que Lycomède et Mégasthène, Evippè et Thémistô faisaient encore à leurs enfants des signes fervents d'amitié.

La mer était tranquille. La nuit vint. Au ciel dansait le chœur innombrable des étoiles. Une brise heureuse chantait dans les mâts et dans la voilure. Des oiseaux volaient, des dauphins sautaient autour du vaisseau. Akontios se sentait entouré de paix et d'amour. Il écoutait et regardait, il n'osait parler, et ses yeux s'humectaient de larmes sereines.

Anthéia, près de lui, restait silencieuse aussi. Tout à coup, elle lui prit la main, elle le baisa tendrement au front et, d'une voix grave, elle dit :

« Nous sommes un fragment de ce monde immense dont le seul Erôs garde les lois et l'harmonie. Je comprends aujourd'hui quelle faute on commet lorsqu'on veut se soustraire aux règles établies par le dieu : on manque à la sagesse, on risque de fausser le rythme universel. Aimons-nous, Akontios, comme s'aiment la terre et le ciel, la mer et les étoiles. »

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 788.

Ils allaient, enlacés, épaule contre épaule, joue contre joue. Ils écoutaient et regardaient. Et Anthéia dit encore :

« Cette chanson qui passe dans les voiles, n'est-ce pas la chanson antique des Sirènes? Le vieil Homère la prétendait funeste aux mortels : il se trompait. La chanson des Sirènes est la bonne chanson. De ceux qui aiment vraiment, elle berce avec douceur l'amour attendri; à ceux qui n'aiment pas, elle enseigne l'amour. Le subtil Odysseus craignait de l'entendre; le subtil Odysseus ignorait l'amour et ne voulait pas le connaître. Il n'aimait pas sa Pénélope : il ne songea pas même à l'emmener à Troie. Il prit Kirkè, Kalypsô, combien d'autres? Il ignorait l'amour. Ecoutons la chanson des Sirènes, la chanson amoureuse qu'apporte ici la brise. »

Elle se tut, et ce fut Akontios qui, à son tour, parla :

« Les Sirènes aux ailes blanches vivent-elles encore? Nul ne le sait, Anthéia. Peut-être est-ce en effet leur voix qui nous enchante, peut-être est-ce la voix des amoureuses ravies à la terre et dont l'esprit est épars dans les airs et dans les ondes. Le monde est amour, Anthéia. Aimons! »

Anthéia reprit :

« Tu n'as pas oublié le chant des Sirènes? »

Et elle murmura :

Viens, viens à nous, ô toi, l'honneur des Achéens! Arrête ton vaisseau pour écouter nos voix. Quel matelot a jamais passé près de nous, sans se réjouir au chant de miel de nos lèvres? On nous quitte joyeux, ayant appris beaucoup : nous savons les secrets maternels de la terre.

Akontios dit alors :

« C'est toi qui es la Sirène, c'est toi qui es l'Amoureuse. Les dieux ne peuvent nous refuser de vivre, toujours mêlés l'un à l'autre, les heures merveilleuses qu'ils nous accorderont.

— Si leur cruauté nous séparait, Akontios, je vivrais pour la seule joie de te rejoindre et de me confondre avec toi. »

Ainsi parlaient Akontios et Anthéia, sur la mer, dans la nuit.

X

LE BANQUET

Ils arrivèrent à Rhodes. Kalliklès leur fit le plus favorable accueil. Il serra dans ses bras Akontios et le remercia non seulement de s'être mis en route, mais aussi d'avoir amené Anthéia. Il ne souffrit pas que Leukôn et Rhodè se séparassent de leurs amis : sa maison était grande, et rien ne le rendait plus heureux que d'y recevoir des hôtes.

Les voyageurs ne restèrent point inactifs. Kalliklès prenait plaisir à leur montrer les rues et les monuments de la ville, à les promener dans la campagne, toute fleurie de roses. Les jours passaient, doux et paisibles.

Kalliklès convia quelques Rhodiens de marque pour qu'ils connussent ses hôtes. On banqueta fort gaiement. La chère était savante. Comme, après les fruits et le fromage, les esclaves versaient dans les coupes des vins parfumés, Rhodè s'écria :

« Quel fromage tu nous as donné, Kalliklès!

— Il était bon?

— Admirable!

— Eh quoi, dit Kalliklès surpris, va-t-on, sur la fin d'un banquet, parler mets et boissons, et non physique et philosophie?

— Crois-tu donc, dit un poète qui avait acquis du renom à chanter les Argonautes, crois-tu que l'art de manger et de boire soit un art méprisable?

— Y a-t-il un art de manger et de boire?

— Regarde les Spartiates. Ils se croient les premiers

des hommes parce qu'ils se nourrissent d'un brouet sans saveur. Ils se trompent singulièrement. Qu'ont-ils fait? Ils ont gagné des batailles, ils n'ont laissé ni un poème ni un tableau ni une statue. Et le jour où il leur fallut un chanteur pour encourager leurs troupes au combat, ils durent l'emprunter aux Athéniens! Les pauvres gens!

— Est-ce, d'après toi, le goût du brouet qui a causé la stérilité des Spartiates dans les lettres et dans les arts? demanda Kalliklès.

— N'en doute pas, répondit le poète. Si, du moins, le goût du brouet n'est pas la cause, il est la preuve visible de l'infériorité spartiate. L'homme qui est vraiment épris de perfection ne cherche-t-il pas à pousser au plus haut point la satisfaction de l'esprit et celle du corps?

— Certes, dirent à la fois tous les convives.

— La satisfaction de l'esprit s'obtient, prétend-on, par l'ouïe et par la vue, la satisfaction du corps par l'odorat et par le goût. Que vaudra pourtant une pensée, si les mots qui l'expriment te déchirent les oreilles? Tu éprouveras, à entendre la phrase barbare, une souffrance qui empêchera ton esprit d'être satisfait. Il suffira de l'harmonie des lignes et des couleurs pour réjouir ta vue et, dès lors, pour satisfaire ton esprit. Tu m'accordes tout cela, Kalliklès?

— Je te l'accorde.

— Un poisson frais, cuit à point, assaisonné comme il sied, un fruit bien mûr, le vin d'une vigne heureuse ne te mettent-ils pas le corps en un tel état qu'une pleine satisfaction se communique à ton esprit?

— Je ne saurais le contester.

— Je pourrais te parler encore des parfums. Ecrase une rose et une violette : tes narines percevront la subtilité de leur essence, et ton esprit en sera satisfait.

— Tu ne te trompes pas.

— Tu saisis donc, ô Kalliklès, vous saisissez donc, ô mes amis, que le goût et l'odorat concourent, autant que

la vue et l'ouïe, à la satisfaction de l'esprit. Il n'est point de sens nobles ni de sens méprisables. Il est des hommes qui savent tourner tous leurs sens à la double satisfaction du corps et de l'esprit, et ceux-là, je les proclamerai nobles. Il en est d'autres qui, négligeant tel ou tel sens, n'arriveront jamais, quoi qu'ils disent, à la vraie satisfaction ni du corps ni de l'esprit, et ceux-là, j'affirmerai qu'ils sont méprisables. Les Spartiates sont méprisables : ils ne feront jamais que des guerriers. D'ailleurs, je louerais peu ceux qui mangent et boivent sans esprit : ils ne sont que des goinfres. »

On applaudit aux paroles du poète. Mais Akontios lui dit :

« Tu viens de philosopher ! Tu as disserté des sens et du rapport qu'ils ont avec la satisfaction du corps et de l'esprit. Mais tu n'as point, à la suite de Rhodè, parlé de ce fromage qu'elle jugeait admirable. On philosophe toujours à la fin d'un banquet.

— Si je parle du fromage, ne philosopherai-je pas ? reprit le poète. Je partage l'opinion de Rhodè : on nous a servi un fromage admirable. Mais ce fromage nous eût-il semblé du même prix s'il n'avait été précédé de ces figues sans défaut qui en ont fait valoir la saveur salée? Ce n'est pas tout pour un maître de maison que d'offrir à ses convives des mets préparés avec soin : il faut savoir en ordonner le service.

— Qui le conteste? dit Akontios.

— Nul ne le conteste, mais que de fautes je vois commettre dans l'ordonnance des repas ! Nous sommes tous émus par les horribles révélations qui, dans la tragédie, détruisent la gloire et la joie d'Œdipe et de Jocaste?

— Certes, s'écria-t-on.

— Et nous goûtons tous, dans la comédie, les chants ailés qui célèbrent les noces pacifiques de Trygaios et d'Opôra?

— N'en doute point.

— Eh bien, que penserions-nous de Sophocle si, après nous avoir troublés par les gémissements de Jocaste et les cris d'Œdipe, il nous faisait assister à une fête que célébreraient les Thébains délivrés de la peste? Et que penserions-nous d'Aristophane si, après nous avoir réjouis par les chansons légères d'un peuple heureux qui a recouvré la paix, il nous bouleversait par les plaintes des tristes héros qui ont perdu à la guerre les bras ou les jambes? La joie de Sophocle nous ennuierait et la douleur d'Aristophane nous semblerait fastidieuse. Il en va des repas comme des tragédies et des comédies : il faut les composer avec rigueur.

— Ainsi, dit Kalliklès, l'ordonnateur d'un festin devrait obéir aux mêmes lois que l'auteur d'une tragédie?

— Le poète vraiment habile gradue l'horreur des épisodes qui se succèdent. Mais, çà et là, il fera danser et chanter des chœurs vifs et gracieux qui délassent les nerfs des spectateurs. Quand Jocaste s'est retirée, devinant les liens affreux qui l'unissent à Œdipe, nous écouterions mal, tant nous sommes remués, le vieux serviteur de Laios qui va nous assener des coups terribles. Aussi, avant de l'introduire, Sophocle anime, un instant, les choreutes, qui nous peignent l'aimable Dionysos à la poursuite des Nymphes Héliconides. Tu nous as servi un lièvre qui avait mariné dans un vin vigoureux et dont les plus précieuses épices relevaient encore le fumet. Je t'en loue, mais quelle erreur tu aurais commise en nous donnant, aussitôt après ce lièvre excellent, le fromage si cher à Rhodè! Nous n'en aurions pas su apprécier toute l'énergie. Tes figues mûries dans la lumière ont reposé nos palais excités : elles nous étaient nécessaires pour goûter le dénouement du festin, comme aux auditeurs de Sophocle le chœur au rythme léger. Le fromage a paru, il nous a contentés : la pièce était d'un bon auteur. »

On rit, et le poète fut loué encore. Mais un convive l'interrogea :

« Blâmes-tu donc ceux qui, à la fin des banquets, offrent seulement des fruits et des gâteaux?

— Oui, s'ils nous ont offert d'abord des viandes fortes et des légumes sévères. Non, s'ils nous ont offert des viandes adoucies et des légumes indulgents. Mais, pour qu'un repas gracieux ne soit pas d'une insupportable fadeur, il y faudra mêler toujours un peu de gravité : entre une poule à la crème et des pommes, on accueillera sans regret un fromage bien salé. »

Le poète continua :

« Qui dira jamais toutes les qualités du sel ? Platon nous apprend, non sans le railler, qu'un savant homme avait, de son temps, écrit l'éloge du sel : il en disait les vertus, il en énumérait les services. J'ai longtemps cherché le livre, je ne l'ai pas trouvé et j'en suis fort chagrin : je l'aurais certainement lu avec profit. »

Il rêva un instant, puis, levant une coupe, il dit, en manière de conclusion :

« Buvons, Kalliklès, buvons, mes amis ! Buvons ces vins célèbres qui nous donnent la joie et le courage! Mangeons, chantons! Mais, que nous buvions, que nous mangions, que nous chantions, soyons toujours fidèles à l'art et à la science. »

XI

LES ADIEUX A KALLIKLÈS

Un matin, au cours d'une promenade, Akontios et Leukôn virent entrer dans le port un vaisseau du meilleur aspect. Ils lièrent conversation avec des matelots. Le vaisseau venait d'Egypte, ferait deux jours escale à Rhodes pour charger et décharger des marchandises, puis se rendrait à Milet et à Ephèse. Akontios et Leukôn

résolurent d'y prendre passage : ils ne doutaient point de l'assentiment d'Anthéia et de Rhodè.

Au jour fixé pour le départ, Kalliklès, très ému, s'approcha d'Akontios. Il portait un coffret d'ivoire et d'or.

« Voici, dit-il, le dépôt que je te confie, cher Akontios. Tu remettras ce coffret à ton père. Il y trouvera la somme qu'il m'a prêtée jadis. Il apprendra ainsi que je méritais son estime.

— Kalliklès, répondit Akontios, comment mon père eût-il douté de toi?

— Il est tant de malheureux que perd la prospérité! Mais, de toutes les joies qu'au cours d'une vie déjà longue j'ai dues à ton père, il n'en est pas de plus vive que celle-ci : à mon appel, il t'a envoyé vers moi. Je connais maintenant le fils de mon plus sûr ami, je le presse dans mes bras, j'entends sa voix, je goûte son esprit. Les dieux sont bons, qui me réservaient, au soir, cette pure félicité. »

Tous deux avaient de tendres larmes. Après un court silence, Kalliklès reprit :

« Jusqu'ici, mon enfant, tu as été chéri des dieux. Lycomède est de ces hommes qui forcent l'estime et attirent l'affection, et il a trouvé en Thémistô la femme qui était digne de lui. La chance est réelle de naître chez des parents bons et sages. La femme qu'à l'âge voulu tu as rencontrée me semble de celles qu'on peut dire parfaites. Elle est très belle, et elle en est aidée dans l'accomplissement de son premier devoir qui est, comme pour toutes les femmes, d'être plaisante. Une beauté rogue, et qui se néglige, met en fuite amants et amis. Une femme peu jolie, aux traits irréguliers, mais qui veille à se tenir droite, à marcher avec souplesse, à sourire agréablement, mais qui a l'art de s'habiller, de se coiffer, de se farder, se rendra séduisante, et il se pourra qu'on l'aime. Ton Anthéia, certes, n'a pas besoin des artifices qui remédient au

défaut des lignes, mais elle sait user de toute sa beauté. Elle t'aime comme tu l'aimes. Réjouis-toi, tu es chéri par les dieux. »

Un instant encore il se tut, puis il continua :

« Les dieux, qui ressemblent si fort aux humains, sont parfois capricieux. Ils s'amusent à renverser les fortunes : tu t'es endormi riche, tu te réveilles pauvre; on te couvrait d'honneurs, tu deviens un objet d'opprobre. Un jour viendra peut-être, Akontios, où tu apprendras la douleur et la misère. Pour ce jour-là, retiens mon conseil, ami. Dans les pires occasions, ne te livre jamais au désespoir, ami. Dis-toi qu'un retour du sort pourra te rendre, et au centuple, ce que tu auras perdu. J'ai quelque mépris pour ceux qui cèdent au chagrin, qui se laissent mourir ou qui se tuent. Souvent on les croit courageux, je les crois faibles. Ne désespère jamais, Akontios. Lutte, et contre toi-même, s'il le faut. »

Et il acheva, dans un sourire :

« Je souhaite, d'ailleurs, que mes conseils, si sages que je les juge, te soient toujours inutiles. »

L'heure de gagner le vaisseau approchait. Anthéia, prête au voyage, rejoignit Akontios et Kalliklès. Leukôn et Rhodè la suivaient.

« Belle Anthéia, dit Kalliklès, des Rhodiens, qui t'avaient aperçue, m'ont demandé si Aphrodite n'avait pas abordé dans leur île. Je n'ai pas osé leur répondre non.

— Et je pourrais t'en blâmer, dit Anthéia. Que ferais-je de la divinité, cher Kalliklès? Elle m'empêcherait d'aimer librement Akontios.

— Déesse ou non, reçois ces offrandes, Anthéia. Et que la charmante Rhodè accepte celles-ci. Vos amies, à Ephèse, apprendront que la soie de Rhodes vaut bien la soie de Kos, dont on leur a sans doute vanté la richesse.

— Je reçois l'offrande avec ferveur, non en déesse,

mais en femme. Elle me rappellera l'accueil de Kalliklès et me défendra l'ingratitude et l'oubli.

Rhodè, rougissant de joie, se confondit en remerciements. On se dirigea vers le port. Les voyageurs dirent encore à Kalliklès leur reconnaissance et leur amitié, ils montèrent sur le vaisseau. Et, du rivage, celui qui restait leur fit longtemps des signes émus.

XII

EN MER

La traversée s'annonçait agréable. Le ciel était pur, la mer douce. Une brise favorable poussait le vaisseau. Les passagers s'amusaient aux jeux rapides de la lumière dans les ondes. On pensait arriver assez vite à Milet.

Dans le port de Rhodes, Akontios et ses compagnons avaient remarqué une trirème fort riche, à la coque rouge rehaussée de filets d'or. Elle aussi avait pris la mer, comme pour aller de conserve avec le vaisseau qui les emportait maintenant. Elle fut pourtant dépassée au commencement de la navigation, et, tant que le vent souffla, le vaisseau garda l'avance. Mais, tout à coup, le vent tomba, les voiles s'affaissèrent, inutiles, et il fallut se résigner, pour un temps inconnu, à l'immobilité. La trirème alors eut l'avantage. Elle fit force de rames, et fut bientôt bord à bord avec le vaisseau à l'arrêt.

« Salut, cria d'une voix amicale le commandant de la trirème. Le ciel se déclare contre vous!

— Et nous n'en rions pas, répondit le commandant du vaisseau. Quand pourrons-nous continuer notre route?

— La patience est nécessaire au matelot. La brise est capricieuse. Elle aime à se moquer des gens qui vont en mer.

— Notre voyage était heureux.

— Console-toi, ami. Je suis prêt à te rendre service.

— Quel service me rendrais-tu? Tu ne détiens pas, comme Eole, l'outre des vents.

— Je ne détiens pas l'outre des vents, mais je détiens des outres où reposent des vins, enfants de vignes précieuses. En veux-tu quelques-unes? A boire, tes hôtes et toi recouvrerez quelque gaieté pendant le triste repos où vous condamne la méchanceté du ciel.

— Voilà qui est bien dit, s'écria le commandant du vaisseau. Que Dionysos te protège, ami! Mais, si les heures ne te pressent pas, nous boirons ensemble. Viens à notre bord, avec tes porteurs d'outres. Nous t'accueillerons par des chants, comme notre bienfaiteur.

— Qu'il soit donc fait à ton désir! »

Et, se tournant vers ses hommes, le commandant de la trirème ordonna :

« Rendez la joie à ces malheureux! Qu'ils goûtent le vin réservé à nos amis, le vin parfait, le vin dont vous connaissez toute la vertu! »

Il fut obéi. On porta dans le vaisseau des outres rebondies, en nombre imposant. Le commandant de la trirème suivit les porteurs. Les outres furent ouvertes. Le parfum du vin suffisait presque à enivrer. Les passagers et les matelots versèrent le vin dans les coupes. Ils burent.

« Eh bien, que te semble de mon vin? demanda le maître de la trirème.

— Je ne me souviens pas d'en avoir bu de pareil, répondit le commandant du vaisseau. Quel parfum subtil et quelle saveur pénétrante!

— Mais ne serait-il pas dangereux d'en trop boire? dit Akontios. Une seule coupe, et je sens déjà mon esprit s'alourdir, et voici mes paupières qui battent comme si j'étais pressé par le sommeil.

— Pour moi, je bâille, dit Leukôn.

— Où serait le mal, quand, par ce calme plat, vous dormiriez un peu? reprit l'homme de la trirème.

— Tu en parles à ton aise. Même par les grands calmes, celui qui commande... »

Le chef du vaisseau n'acheva point. Il chancela, la coupe lui tomba des mains, il roula sur le plancher. Akontios et Leukôn cherchaient à le relever, mais le sommeil les dompta, eux aussi, et, comme, vaincus, leurs yeux se fermaient, ils crurent voir l'homme de la trirème qui riait.

Akontios, à son réveil, regarda autour de lui. Il était toujours en mer, mais il ne reconnaissait rien du vaisseau où il s'était endormi. Où l'avait-on transporté? On l'avait étendu sur une peau de bouc. Il se trouvait las, il n'avait pas la force de se lever. Il porta des regards inquiets à sa droite et à sa gauche. Il aperçut d'abord, non loin de lui, Leukôn et Rhodè, puis, un peu à l'écart, Anthéia. Elle n'était point séparée de lui! Il poussa un cri de joie, et, soudain, il fut assez fort pour se lever et pour marcher : il voulait rejoindre Anthéia, et il se vit alors embarqué sur la trirème dont le chef l'avait si singulièrement enivré.

Le sommeil d'Anthéia semblait paisible. Peut-être qu'elle souriait. Akontios s'agenouilla auprès d'elle. Il craignait de l'effrayer par un brusque réveil, il osait à peine respirer, et pourtant il laissa échapper un tendre murmure :

« Anthéia! »

Elle ouvrit doucement les yeux, et, à son tour, très tendrement, elle murmura :

« Akontios! »

Leurs lèvres se cherchèrent et s'unirent. Mais, tout à coup, le regard d'Anthéia s'assombrit, et, d'une voix troublée, elle demanda :

« Que nous est-il arrivé, Akontios ? Oh, ni toi ni moi n'étions ivres? Rassure-moi. Il ne faut pas que j'aie à rougir de honte. Je n'ai pas vidé la coupe qu'on m'avait tendue.

— Non, non, tu n'étais pas ivre. Le vin avait un parfum étrange, un goût faux. On y avait mêlé le suc de quelque herbe perfide.

— Ah, je ne suis pas coupable! Merci, Akontios, merci! »

Ses yeux brillèrent, ses lèvres sourirent. Akontios s'était relevé, il la prit dans ses bras, et, toute légère, toute gracieuse, elle fut debout. Appuyée à l'épaule d'Akontios, elle fit quelques pas.

— Mais où sommes-nous? dit-elle tout à coup. Le vaisseau sur lequel nous avons quitté Rhodes était un vaisseau à voiles et, ici, je ne vois aucun mât, et j'entends le rythme des rames qui battent les flots.

— Oui, répondit Akontios, on a profité de notre sommeil pour nous porter dans la trirème aux outres mauvaises. Et nous n'y sommes pas seuls. Voici Leukôn et Rhodè qui s'éveillent, voici des matelots qui étaient nos compagnons sur le vaisseau. Ils s'éveillent aussi.

— Et où allons-nous? reprit Anthéia.

— Je ne le sais pas plus que toi.

— Et que pense-t-on faire de nous?

— Je l'ignore. »

En causant ainsi, ils avaient atteint le milieu de la trirème. Ils s'étaient approchés d'un homme d'aspect assez sauvage qui, armé d'une épée et d'une pique, surveillait les matelots et les passagers ravis au vaisseau : on les avait groupés à la poupe. Akontios allait interroger l'homme, mais il n'en eut pas le temps.

« Arrière, cria l'homme, arrière, esclaves! Le maître vous défend de franchir cette ligne! »

Et il montrait une ligne tracée sur le plancher. Il continua :

« Arrière donc, et, si vous ne m'obéissez pas, vous apprendrez que le fer de ma pique est pointu! »

Akontios bondit vers l'homme.

« Misérable! C'est nous que tu traites d'esclaves! Je

suis un libre citoyen d'Ephèse, et, comme moi, Anthéia, ma femme, est de race libre. Ta menace ne m'effraie guère. »

L'homme eut un gros rire.

« Libre! Peut-être serais-tu libre à Ephèse, mais tu ne l'es pas sur la trirème d'Apsyrte, tu ne le seras pas à Tyr, dans sa maison. Recule, esclave, ou je te pique comme un bœuf méchant. »

Sans lui rien répliquer, Akontios, d'une main rapide, lui saisit un poignet, et Anthéia, blême de colère, lui saisit l'autre. L'homme lâcha la pique. Rhodè, Leukôn et leurs compagnons, les servants aussi de la trirème accouraient au bruit de la dispute. Un combat s'engagerait-il? Combat inégal : un seul parti avait des armes.

L'homme, cependant, était fort agile. Il se dégagea, se baissa et réussit à ramasser la pique. Il la levait sur Akontios, quand retentit une voix sonore :

« Triple imbécile! Vas-tu laisser en paix ces jeunes gens? »

L'homme se retourna.

« Maître, dit-il, j'observais tes ordres.

— Mes ordres! Il est bon qu'on les observe, mais avec discernement. Ne vois-tu pas que cette jeune femme est d'une beauté souveraine, et, à jeter seulement un coup d'œil sur ce jeune homme, ne devine-t-on pas son rare mérite? Qu'ils aillent à leur gré de la poupe à la proue de la trirème.

— Ce n'est pas de la justice, grogna l'homme.

— Ma justice rend hommage à la sagesse et à la beauté, souviens-t'en! Et n'oublie pas qu'elle supporte mal les actes brutaux. »

Et le maître s'éloigna tranquillement.

XIII

APSYRTE

Ni Akontios ni Anthéia n'auraient voulu humilier leurs

compagnons d'infortune. Ils avaient regagné la poupe. Et là, ils causaient tristement avec Leukôn et Rhodè.

« Le destin se joue cruellement de nous, disait Akontios. Des pirates s'emparent de nous, et nous voici réduits en esclavage. Et c'est par moi, Anthéia, c'est par moi, Leukôn, Rhodè, que vous souffrez pareille ignominie!

— Par toi, cher Akontios! disait Anthéia. Je serais heureuse de souffrir par toi. Mais est-il certain que ta déférence au désir d'un ami ait causé notre malheur? Un dieu ne se vengerait-il pas sur quelque autre d'une insulte cruelle ? »

Rhodè, toujours souriante, s'efforçait de ne point céder à la tristesse. Leur esclavage serait de courte durée. On les délivrerait, ou, peut-être, ils se rachèteraient. Leukôn, aussi, essayait de ne pas se désespérer.

« Admets que nous restions esclaves. Nous servirons sans doute le même maître, nous vivrons ensemble, et, si nos maux empirent, nous aurons du moins la consolation de les supporter en commun.

— Maigre consolation! »

Comme Akontios prononçait à mi-voix ces mots, l'homme à la pique vint à lui. La rancune donnait au brigand l'air plus sauvage que jamais, et ce fut d'un ton brutal qu'il parla.

« Allons, suis-moi, vil esclave, et sur-le-champ.

— Et où te suivrai-je?

— Tu le verras. Obéis d'abord. Ce n'est pas parce que le maître est bon pour toi que tu dois faire le fier. Je te répète de me suivre. Et que la femme t'accompagne. Marchez donc tous les deux, et vite! »

Akontios et Anthéia se résignèrent. Ils suivirent l'homme. Il les conduisit vers la proue de la trirème.

Là, sur un lit de pourpre, était étendu le maître, Apsyrte. Il mangeait des gâteaux au miel et buvait un vin doré. Quand Akontios et Anthéia furent devant lui, joyeusement, il s'écria :

« Ah, vous voici enfin, mes bons amis! Je suis heureux de vous voir. Mangez de ces gâteaux : comme ceux d'Orphée, ils apprivoiseraient Cerbère. Buvez de ce vin : comme celui de Pholos, il réjouirait Hèraklès. »

Apsyrte emplit des coupes pour Akontios et pour Anthéia. Ils eurent, tous deux, un geste de refus. Apsyrte se mit à rire.

« Oh, dit-il, celui-ci, vous pouvez le boire sans crainte. Il est naturel, il ne vous endormira pas. Buvez, mes amis, buvez donc. C'est en buvant qu'on scelle une amitié. Et il m'a suffi de vous voir pour vous juger dignes de mon amitié.

— Ainsi, Anthéia, nous méritons l'amitié d'un pirate, dit Akontios, avec ironie.

— Pirate! Quel mot affreux, reprit Apsyrte. Tu me traites de pirate, mon cher... Mais comment t'appelles-tu?

— Akontios, fils de Lycomède, citoyen d'Ephèse.

— Et toi, femme, tu es Anthéia?

— Anthéia, fille de Mégasthène.

— Merci. Eh bien, mon cher Akontios, ma chère Anthéia, je n'ai rien du pirate. Un pirate est violent et sanguinaire; or, je ne saurais commettre la moindre violence et je ne puis ni voir ni sentir le sang, je n'en ai jamais versé une goutte. Je suis un collectionneur. Je collectionne jalousement tout ce qui est beau. J'aime les beaux poèmes. J'aime les belles peintures et les belles statues. J'aime les beaux hommes et les belles femmes. J'aime les belles maisons, les beaux meubles, les belles étoffes. J'aime les beaux voyages, sur de beaux chars ou sur de beaux navires. J'aime les beaux sentiments et les belles pensées, j'aime les beaux mensonges et les belles ruses. J'aime la belle cuisine et la belle pâtisserie, les beaux fruits et les beaux vins, les beaux parfums et les belles fleurs. J'aime aussi les belles aventures, et j'affirme que ma vie est belle, car je la passe à rechercher et à conquérir, sous toutes ses formes, la beauté. »

Akontios et Anthéia n'avaient pu s'empêcher de sourire à la faconde d'Apsyrte. De nouveau, il leur tendit les coupes de vin.

« Allons, dit-il, maintenant que vous me connaissez mieux, vous ne refuserez plus de boire avec moi. Ce vin est généreux, il vous réjouira. »

Ils prirent les coupes, ils y trempèrent les lèvres. La saveur du vin, franche cette fois, leur fit la bouche heureuse.

« Admirez, reprit Apsyrte, avec quelle adresse j'ai réglé ma vie. J'avais peu de bien, et mes désirs coûtaient fort à satisfaire. Mais, par bonheur, il ne me répugnait pas de recourir à la ruse. Je ne vous raconterai pas comment j'acquis d'abord une barque, assez petite, qui, pourtant, me permit d'accoster d'autres barques, et de commencer, sans grands frais, ma fortune, Maintenant, sur ma trirème, je vais de port en port. J'observe les vaisseaux, et, si j'en remarque un chargé d'objets qui me plaisent, je le suis, et, une fois en mer, je trouve toujours quelque moyen de m'aboucher avec ceux qui le montent. Je leur offre de goûter mon vin, ils boivent...

— Ils s'endorment...

— Tu l'as dit, Akontios. A mon vin est mêlé un précieux narcotique que me prépare un de mes esclaves. Pendant leur sommeil, je transporte à mon bord les plus beaux et les plus vigoureux, et je prends les objets de prix. Mais, sur chacun des vaisseaux que j'aborde, je laisse quelques matelots qui, au réveil, puissent le conduire dans un abri sûr. Le calme, aujourd'hui, m'a rendu la besogne facile. Mais il faut parfois que mes rameurs luttent de vitesse avec le vent : j'ai provoqué à la course l'équipage du navire à visiter. D'autres fois, je feins d'être en détresse et j'appelle au secours. Rien, d'ailleurs, ne me divertit plus que d'inventer des ruses nouvelles. »

Il se tut. Il riait à ses souvenirs. Akontios lui demanda:

« Et que fais-tu de tes captifs ?

— Que ferais-je de mes captifs, sinon des esclaves? Je vends les plus vulgaires, je garde pour moi ceux qui l'emportent par la beauté, par la force ou par l'intelligence. Ainsi, vous deux resterez à mon service. Je vous traiterai même en créatures de choix. Je ne vous emploierai point à des travaux grossiers. Je vends aussi les objets dont je vois sans plaisir la ligne ou la matière. Mais un vase, un meuble, un tableau m'agrée-t-il? J'en enrichis mes collections : elles ne sont pas méprisables. Il y a chez moi des pièces rares. Ne crois pas qu'Athènes soit seule à posséder une Athéna de Phidias, ni Olympie un Hermès de Praxitèle.

— Où nous mènes-tu? demanda encore Akontios.

— On ne te l'a pas dit? A Tyr. C'est là qu'en un lieu où la ville ancienne se fond avec la campagne j'ai bâti la maison si douce qui m'accueille entre mes voyages. J'y passe des heures heureuses à me reposer de mes heureuses fatigues. Elle n'est pas des plus grandes, mais on y respire la paix et la joie. Un jardin l'entoure, où fleurissent des roses lumineuses. J'y convie souvent des poètes et des philosophes qui m'honorent de leur amitié, et, à l'ombre des arbres que j'ai plantés et qui sont des plus nobles essences, ils échangent des propos tour à tour graves et légers. Ma vie est sage, ordonnée, exempte de doute et d'inquiétude.

— Tu n'as jamais connu le remords?

— Le remords? Pourquoi connaîtrais-je le remords? Je ne fais, en somme, de mal à personne, et je me fais beaucoup de bien. »

A entendre les discours d'Apsyrte, dont les amusait la vanité sans scrupule, Akontios et Anthéia oubliaient un peu leur misère et leur chagrin. Dans la maison de ce maître singulier, peut-être ne souffriraient-ils pas trop de l'esclavage. Leurs regards, pourtant, restaient mélancoliques et leurs sourires silencieux n'étaient que de pauvres sourires.

Apsyrte continua :

« Je parle, je parle sans presque m'arrêter, et vous vous taisez, vous. J'aurais peine à dire à quoi ressemblent vos voix. Je voudrais les entendre.

— Nous t'écoutons, répondit Akontios, avec le respect dû à la franchise.

— Oui, je ne sais pourquoi, vous me poussez à la confiance.

— Tu nous flattes, dit Anthéia.

— Non, non, je suis sincère. Vous en aurez la preuve quand je serai dans ma maison de Tyr-la-vieille. Je t'investirai de fonctions délicates, Akontios. Je te donnerai pour compagne à ma fille, Anthéia.

— Tu as une fille?

— Oui, Anthéia, j'ai une fille, Mantô. Tu m'obligeras en lui prodiguant des conseils de sagesse. Son caractère m'étonne et m'effraie. Elle est en âge d'être mariée. Elle est recherchée par un homme qu'estiment fort tous les Tyriens : il a de la prestance, il n'est pas sans esprit, et il possède des bois, des champs et des vignes qui lui rapportent gros. Elle est en âge d'être mariée. Elle le dédaigne. Et cependant elle n'est pas rebelle à Erôs. Ses yeux brillent au passage de certains esclaves, et je l'ai surprise, un jour, à embrasser un de mes palefreniers. Je lui ai fait de sévères reproches, et elle en a ri.

— De quelle utilité serais-je à une fille que tourmente Erôs?

— Instruis-la par ton vertueux exemple. Ne lui ménage pas les leçons. Recours aux remontrances et, s'il le faut, aux châtiments. Je rougirais d'une fille qui adorerait l'Aphrodite des carrefours. »

Anthéia s'enhardit.

« Apsyrte, dit-elle, tu nous promets, à Tyr, des grâces qui nous feront un heureux sort. C'est bien. Mais je vais, dès maintenant, t'éprouver.

— M'éprouver? Soit, après tout, dit Apsyrte. Je suis d'humeur débonnaire.

— En même temps que nous, tu as enlevé un ami et une amie qui nous sont très chers, Leukôn et Rhodè. C'était par affection qu'ils nous accompagnaient dans notre voyage. Ne les sépare pas de nous. Ne les vends pas à quelque maître indifférent.

— Leukôn et Rhodè? Je ne tarderai pas à te répondre. »

Il appela un de ses hommes et ordonna que lui fussent amenés sur-le-champ Leukôn et Rhodè. Il les examina et on l'entendit qui se disait :

« L'homme est un peu robuste, mais il semble assez fin. La femme est agréable. »

Puis, à voix plus haute, se tournant vers Anthéia, il conclut :

« Je garderai tes amis. »

XIV

LA MAISON D'APSYRTE

Libres, Akontios et Anthéia se seraient plu dans la maison d'Apsyrte. Mais ils songeaient sans cesse à leur lointaine patrie. Reverraient-ils jamais Ephèse? Et ils ne trouvaient comment faire connaître à leurs parents, qui les pleuraient, la misère de leur sort.

Le seul espoir qui leur restât était de s'enfuir un jour. Y réussiraient-ils? Apsyrte, certes, tenait sa promesse. Il ne semblait pas les traiter en esclaves et il affectait de leur marquer une amicale confiance. Mais il les soumettait à une étroite surveillance que, malgré tous ses soins, il ne parvenait pas à leur dissimuler.

Akontios n'allait point par la ville sans être accompagné d'un autre esclave : il pourrait avoir à porter quelque fardeau, et Apsyrte ne souffrait point qu'il s'impo-

sât la moindre fatigue. A la maison, il présidait à des travaux divers, et il redoutait les hommes qu'il dirigeait; il se sentait épié par eux.

Anthéia, par devoir, ne quittait guère Mantô. Et Mantô n'était pas une maîtresse agréable. Il eût été injuste de la dire laide : le port ne manquait ni d'aisance ni de majesté, elle avait le haut du visage assez pur et d'épais cheveux, très longs, très noirs, lui faisaient une parure naturelle; les yeux étaient grands et des points lumineux y brillaient. Mais la bouche était lourde, le menton brutal. La voix était impérieuse, violente. Mantô n'essayait pas de résister à ses caprices, elle ne comprenait pas qu'on les combattît. Elle ordonnait, il fallait obéir, sinon, elle infligeait des punitions dures, elle méditait de cruelles vengeances.

Elle s'efforçait parfois de montrer un peu d'égard à Anthéia. La possession d'une si belle esclave flattait sa vanité. Anthéia, comme l'y avait poussée Apsyrte, avait voulu profiter de sa bienveillance pour engager au mariage la rebelle Mantô.

« Je sais qui t'a ordonné de me tenir ce beau langage, avait dit Mantô.

— Et qui?

— Mon père, par les deux déesses! Crois-tu que j'ignore sa manie? Il désire me marier, et, en rêve, il m'a fiancée à Moeris.

— Un homme riche, estimé de tous les Tyriens.

— Que m'importe? Au plus riche des Tyriens, au plus sage je préfère le plus bas des esclaves, le plus stupide, s'il est fort, et si je frémis toute au feu de ses baisers.

— Ah, tes paroles m'effraient.

— Va, je connais l'amour, Anthéia, et depuis longtemps. Et j'épouserais un homme qui, par jalousie, peut-être, m'enfermerait dans sa triste demeure? Moeris ne satisfera jamais l'ardeur de mes désirs. Laisse-le soupirer, laisse-le se morfondre à ma porte. Et amène-moi, si

tu le peux, des esclaves qui m'enseignent des étreintes nouvelles. »

A de telles paroles, Anthéia tremblait : Akontios était si beau! L'impure Mantô pouvait un jour s'éprendre de lui, et, s'il la bravait, où n'irait-elle pas, dans sa colère? Anthéia confiait ses craintes à Rhodè, qui vivait confondue parmi les petites servantes de Mantô.

« Tu comprends ma souffrance, amie?

— Oui. Nous avons une terrible maîtresse.

— Ah! quelle est notre humiliation! Ce n'était point assez de tomber en esclavage! Ce n'était point assez d'avoir, nous qui sommes nées libres, à nous incliner devant une autre femme, en l'appelant maîtresse! Il faut que notre maîtresse ait les caprices affreux d'une courtisane! Elle a vu Akontios, peut-être l'aime-t-elle. Il sera sourd à ses prières, à ses ordres, à ses menaces, à ses cris. Quelle vengeance ourdira-t-elle?

— Ne va pas à l'extrême, Anthéia. Mantô aime Akontios, elle s'offre à lui, il la repousse : peut-être en restera-t-elle toute penaude. Sa folle hardiesse n'est sans doute que l'effet de la soumission flattée qu'on lui a montrée jusqu'ici.

— Tu es bonne, Rhodè, mais, quoi que tu dises, quoi que tu fasses, tu ne me guériras pas de ma peur. »

Anthéia pleurait, comme si, déjà, l'amour rebuté de Mantô eût perdu Akontios. Rhodè réfléchit.

« Ecoute, Anthéia, dit-elle. Tu sais que Leukôn sert aux écuries. Une nuit où son tour serait venu de garder les bêtes, nous nous glisserions près de lui, nous choisirions deux ou trois chevaux des plus vites et nous fuirions de cette impudique demeure.

— Tu crois que nous tromperions facilement la surveillance de nos maîtres?

— Facilement, non pas. Mais à qui est résolu rien n'est impossible.

— Et nous nous abaisserions à voler?

— Quel bizarre scrupule, Anthéia! Apsyrte nous a volé nos corps, nos biens, notre liberté, et nous regarderions à lui voler des bêtes, des bêtes qu'il a certainement volées lui-même? »

Tout à coup, Mantô parut.

« Que fais-tu ici, Anthéia ? demanda-t-elle d'un ton brusque. Je suis seule. Je m'ennuie.

— Je craignais de t'importuner, maîtresse. »

Elle haussa les épaules.

« Ton devoir est d'être auprès de moi. Laisse là cette souillon, et viens!

— Souillon! souillon! Pourquoi m'injurier? s'écria Rhodè. J'en vaux bien d'autres.

— Tais-toi, reprit Mantô, tais-toi, ou je te fais fouetter.

— Pauvre Rhodè! soupira, faiblement, Anthéia.

— Viens, suis-moi, et sans rien grommeler entre les dents, dit alors à Anthéia Mantô, qui s'irritait. Obéis, si tu ne veux pas, toi aussi, être fouettée. »

Il fallait obéir. Anthéia suivit Mantô dans sa chambre.

« J'ai à te parler, Anthéia, dit Mantô. Tu connais cet esclave qui est entré dans la maison en même temps que toi, cet esclave à qui mon père témoigne tant d'amitié? »

Anthéia fit, pour cacher son trouble, un grand effort, et n'y réussit guère. Elle balbutia :

« C'est d'Akontios que tu veux me parler?

— Oui, j'ai appris qu'on le nomme Akontios. Tu le connais bien?

— Ignores-tu donc, Mantô, qu'Akontios est mon mari?

— On me l'avait dit, mais j'en voulais tenir l'aveu de ta bouche. Eh bien, Akontios m'a, tout à l'heure, manqué gravement, Anthéia. »

La malheureuse Anthéia était près de défaillir. Elle dut s'appuyer au mur. Elle trouva pourtant la force de murmurer :

« Comment a-t-il pu commettre une pareille faute, maîtresse?

— J'étais au jardin. Je cueillais des roses. Je l'aperçus qui passait dans une allée. Il y avait du soleil, le ciel était bleu, je le trouvai beau, cet esclave. En riant, je jetai à ses pieds une des fleurs que j'avais cueillies. Il ne la ramassa point, l'insolent! Je lui criai : « Salut! » et je lui envoyai un baiser. Il continua son chemin, sans plus s'occuper de moi que si j'étais une ombre. Voilà le crime dont je devrais le punir.

— O maîtresse...

— N'intercède pas pour lui. Je suis bonne. Je veux bien, cette fois, l'épargner. Mais avertis-le que désormais j'exige qu'il me rende mes saluts et mes baisers. Tu m'as comprise, je pense. Va donc, et cherche-le. »

Sur un geste tranchant de Mantô, Anthéia sortit. Elle chancelait, et elle avait à peine franchi la porte qu'elle tomba lourdement sur le sol.

A.-FERDINAND HEROLD.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Georges Duhamel : *Géographie cordiale de l'Europe*, Mercure de France. — John Charpentier : *L'évolution de la poésie lyrique. De Joseph Delorme à Paul Claudel*, Les Œuvres représentatives. — Raymond Clauzel : *Une saison en Enfer et Arthur Rimbaud*, Edgar Malfère. — Jean de Cours : *Francis Vielé-Griffin, préface de Charles Cousin*, Honoré Champion. — René Boylesve et Marcel Proust : *Quelques Echanges et Témoignages*, Le Divan. — Louis Le Sidaner : *Gustave Flaubert, son œuvre*, Nouvelle Revue critique.

Que j'aille immédiatement au passage de cette **Géographie cordiale de l'Europe** qui m'a particulièrement touché! M. Georges Duhamel revendique sa tradition et sa tradition est celle de ces grands et libres esprits de France qui se nomment Rabelais, La Fontaine, Diderot, Beaumarchais sans parler de quelques autres. Je suis de ceux qui ne sont ni pour ni contre les traditions. Je ne refuse pas leur appui, mais quand je le juge bon, j'aime avancer sans guide et à tous risques sur mon solitaire chemin. Des traditions, je me sers comme des habitudes. L'expérience accumulée de nos pères à l'occasion m'allège la vie et m'offre un abri sûr. Mais j'aime parfois quitter les chemins bien tracés pour partir à l'aventure dans la brousse vierge. Ne pas vouloir user des traditions serait perdre un temps considérable à découvrir les quatre points cardinaux. Mais se murer dans une tradition peut enlever à l'esprit cet allant, ce mordant, ce goût des décisions vives et risquées qui donnent âpre et délectable saveur à la vie. Accepter en bloc ou rejeter en bloc, ce serait trop commode! Mais se servir des routes connues sans s'y asservir, juger du moment où il convient d'abandonner une coutume démontrée pour aborder les choses d'une âme neuve, en ne s'appuyant que sur soi; ah, le voilà le joli, le souple jeu! Véritable jouissance artistique comparable à celle du compositeur qui après avoir vogué sur les pistes sûres des accords éprouvés sent que le moment de la hardie dissonance est arrivé!

Oui, je loue aujourd'hui M. Georges Duhamel de nous rappeler à la tradition des plus grands et des plus libres esprits de France! Car parmi nos traditions, voilà peut-être celle qui est de beaucoup la plus affaiblie! Tu veux penser, tu veux rêver, tu veux chanter! Classe-toi, mon ami, prends enseigne visible! Entre dans un secteur ou dans un autre! Et voilà qui est fort bien pour la majorité des esprits qui de toute évidence ont intérêt à s'installer dans une position très nettement orientée d'un côté ou de l'autre! Mais s'il est quelques esprits qui ne peuvent être féconds qu'à condition d'aller à leur fantaisie sur un sentier écarté! Mais s'il est des esprits qui sont faits pour saisir les ensembles dans les oppositions légitimes qui les constituent! Mais s'il est des esprits que le vœu de la nature fait naître pour maintenir des liaisons entre ce qu'elle a voulu séparer et dont la position est pour ainsi dire entre les partis! Mais s'il est des Remy de Gourmont dont l'audace tranquille est le plus naturellement du monde tantôt une audace de droite, tantôt une audace de gauche. Mais s'il est des Sainte-Beuve dont la loi est de sympathiser avec les choses les plus contraires sans adhérer jamais parfaitement, parce que sa mission particulière est de devenir connaisseur d'humanité!

Que veux-je dire exactement? Une chose toute simple. J'aime mieux voir le monde partagé nettement en partis opposés que réduit à une nébuleuse d'indépendants ou de prétendus indépendants. Mais en accord avec M. Georges Duhamel, je plaide simplement pour les rares esprits que la Nature a voués aux sentiers qui cheminent en dehors des partis, des groupes et des écoles. S'ils se trompent sur eux-mêmes, la vie d'ailleurs se hâte de les rendre au néant!

Heureux M. Duhamel! Il a su rester indépendant, et il a réussi (tâche qui passe les travaux d'Hercule) à faire l'accord des partis sur son nom au lieu de les unir contre lui. Péguy, qui considérait le bonheur comme une vertu, louait Barrès d'avoir été un génie heureux. On éprouve même impression en face de M. Duhamel. Il semble que le bonheur le conduise par la main sur sa route d'écrivain! Son livre d'aujourd'hui comme ses autres livres se présente avec cet aspect cordial

qui suscite la sympathie. On entre de plain-pied et l'on est pris immédiatement par une atmosphère qui est tiède à l'âme. Chacun des livres de M. Duhamel naît à l'heure voulue en plein accord avec nos anxiétés, nos peines, nos désirs et nos espoirs du moment. M. Duhamel possède au plus haut point ce sens qui est contact de l'individu avec les courants vitaux de son époque. Sarcey parlait de la scène à faire. M. Duhamel a le sens du livre à faire et du moment exact où il doit être fait. Gœthe voulait que tous les poèmes fussent des œuvres de circonstance. Chacun des grands épisodes de la tragédie que nous vivons nous vaut un livre de M. Duhamel où il précise ce que nous sentons tous. En sorte que son œuvre est une sorte de méditation lyrique de notre vie collective d'aujourd'hui saisie dans ses scènes les plus significatives. Et quelle intuition certaine pour découvrir ces zones où les esprits les plus divers peuvent communier! Comme nous nous entendons tous sur le terrain de la compassion pour l'humanité du XXe siècle si accablée et si menacée! Comme nous nous entendons dans l'anxiété sur les destins de cette chère et misérable Europe ! Comme nous nous entendons tous dans une sorte d'insatisfaction en face de cette civilisation technique, affairée et affolée qui laisse l'âme en désarroi! Le propre de M. Duhamel, c'est de s'installer avec une aisance parfaite dans ces sentiments universels, dans ces grandes aspirations communes, dans ces larges idées si précises au cœur qui représentent le fonds sentimental de notre conscience collective d'aujourd'hui. Les esprits certainement s'entendraient moins sur les méthodes requises pour créer la paix en Europe et pour remédier aux abus de la civilisation technique qui mécanise l'homme et en fait une bête de troupeau. Mais là n'est pas le but de M. Duhamel. Il est un éveilleur d'âmes. Il va frapper en elles les points sensibles. Il leur suggère certaines tendances, certaines orientations. Et quel tact pour trouver les positions, entre deux versants contraires où l'on peut être soi-même sans trop blesser les convictions opposées! M. Duhamel nous donne sa profession de foi de bon Européen. Aux oreilles de certains, ces mots pourraient sembler bien suspects, voire inquiétants. Mais voyez avec quelle décision M. Duhamel s'installe dans son génie d'Ile-de-France,

dans son génie nettement, strictement français en un temps où l'on risque de passer pour singulièrement retardataire si l'on se vante de posséder des qualités françaises.

Esprit français! il a bien des aspects et même des aspects assez inattendus. Le livre actuel de M. Duhamel est l'un de ceux qui expriment le mieux ce qu'on dénomme génie français. Génie accueillant, sociable, mesuré, équilibré! Génie du bien dire, de l'expression sobre, fine et spirituelle! Goût des lumières délicates, et modérées! Rien d'abrupt, rien d'orageux, rien de torturé. Peu de brèches d'ombre et de mystère! Des émotions à demi retenues, mais pas de cris sanglants jaillis du plus nocturne de l'être! On est à l'aise dans le livre de M. Duhamel comme dans un paysage d'Ile de France!

Je vous laisse le soin de découvrir le contenu du livre. En gros, voici les thèmes. M. Duhamel se présente à nous avec une bonhomie et un humour savoureux. Il nous explique les intentions de son livre sur l'Amérique où il a voulu faire le procès de l'américanisme dont l'Amérique lui a fourni les exemples les plus curieux, sans rien méconnaître des qualités hautement estimables de l'Amérique et des Américains. Voyageur lyrique et ému, il nous ouvre son album de croquis où nous voyons les tableaux les plus alertes, les plus vivants, les plus frais qui se puissent rêver de divers coins de l'Europe! Enfin, M. Duhamel continue à s'interroger au cours de son pèlerinage à travers l'Europe sur le problème de la civilisation qui agite son esprit depuis quinze ans!

Comme artiste, M. Duhamel touche certainement au sommet de lui-même! Il nous offre une diversité de tons qui est un enchantement. Ah, il peut écrire un hymne à la variété. Il chante pour ainsi dire sa qualité majeure! Quant à l'expression, c'est un des rares livres d'aujourd'hui dont on peut dire qu'il vaut non seulement par les effets de style, mais par la qualité de la langue qui est à la fois ferme et aérée, sobre et musclée, lyrique et maîtresse d'elle-même, apte à porter les sensations aussi bien que les idées et toujours prodigieusement diverse dans ses tours et sa structure!

Avec la plus vive sympathie, j'ai suivi M. Duhamel dans ses anxiétés et dans ses espoirs! Ah, je sens bien que je l'aime

encore et plus que je ne crois l'aimer, cette merveilleuse et absurde humanité! Mais mon espoir en elle est bien meurtri! De plus en plus, je laisse à d'autres le souci de ce qui est d'ordre collectif pour contempler où je les trouve les rares individus d'exception qui m'empêchent de trop céder aux conclusions sur l'homme que m'a apportées une étude obstinée de l'homme.

Détournons nos regards de cette Europe que M. Duhamel avoue malade, bien malade, vers les lyriques qui, au cours d'un siècle (**De Joseph Delorme à Paul Claudel**) ont essayé de confier aux mots le plus secret et le plus frissonnant de nos âmes modernes. M. John Charpentier qui nous dirige dans ce pèlerinage est un guide excellent. Il est informé, il est perspicace et il a le désir de voir clair. Ce n'est pas un mince mérite que de dominer un sujet aussi vaste et, sur des questions qui mordent si vivement nos sensibilités, de ne se laisser emporter ni par des préférences personnelles, ni par des idées préconçues sur la nature de la poésie. M. John Charpentier essaie d'être juste envers tous les talents et d'accorder à tous les mérites une sympathie qui n'exclut pas l'indépendance.

Dans sa critique qui, une fois de plus, nous remet en face de ce Romantisme, brandon de discorde, M. Charpentier s'efforce d'éviter les jugements qui louent ou qui condamnent en bloc. Il n'adopte pas ces règles que Victor Hugo dictait à la critique dans son *William Shakespeare* lorsqu'il disait que le génie est une montagne qu'il faut prendre ou laisser. Fort souvent, il nous dit d'une manière heureuse ce qui dans une grande œuvre a été terni par le temps et ce qui reste toujours vivace. A mon avis, le temps est venu où dans un ensemble aussi complexe que le Romantisme, il faut procéder à coups de dissociations. Nous devons avec prudence et hardiesse dresser le bilan de cet immense mouvement en vue de distinguer ce qui est mort, inexorablement mort et ce qui a été un apport vivant qui a enrichi notre littérature et nos âmes. Quelle différence entre les *Méditations* et les poètes élégiaques du XVIIIe siècle? Une seule. Les « Méditations » sont une mise au point plus parfaite, un heureux achèvement. C'est par l'art plus sûr de Lamartine que les poètes mineurs du XVIIIe siècle

voient leurs efforts se couronner d'un chef-d'œuvre. Après les *Méditations*, Lamartine, sûr de son génie, est victime d'un laisser aller qui ne choisit plus. Le lyrisme des *Nuits* de Musset? Sur un thème passionnel, Musset s'abandonne à des effusions oratoires qu'il prend pour l'expression de sa sensibilité la plus secrète. Nous touchons à ce qu'on peut nommer la mésaventure romantique. Le romantisme cherche le jaillissement intime, la spontanéité inspirée. Par manque de concentration, par relâchement, par inhabileté à descendre aux sources vraiment intimes, il tombe dans le piège de la facile et redondante éloquence. Au moyen d'une rhétorique relâchée, on développe toutes sortes de lieux communs, toutes sortes d'idées simplistes. Dans la mesure où le Romantisme, cherchant le jaillissement lyrique, est tombé dans l'effusion oratoire, il est mort et bien mort. Dans la mesure où, cédant à une autre rhétorique facile, le poète est devenu une machine à faire du pittoresque, un commissaire-priseur tout occupé à dresser l'aride inventaire de toutes les formes et de toutes les couleurs du monde, — le Romantisme n'est plus. Mais le Romantisme n'était pas que cela. Il avait mis la main sur des richesses d'un autre ordre. Le moment arriva avec Baudelaire où les poètes comprirent qu'un mouvement lyrique se déployant sur les formes de l'éloquence se dénature; ils commencèrent à prendre conscience des plans superposés du moi et à discerner la région vraiment génératrice de lyrisme. Alors naquit le lyrisme moderne. Je ne puis m'attarder davantage sur des idées qui ont hanté souvent ma méditation.

Voici deux passages fort significatifs de M. John Charpentier. Un jugement sur le Romantisme :

> Les images que recueillent les romantiques sont autant de fleurs de sincérité au milieu de l'ennuyeuse et stérile moisson d'idées politico-sociales qu'ils font dans le champ sans bornes de la sottise où le démon de l'orgueil les a égarés.

Vous voyez la dissociation pertinente. Et voyez (p. 153) la même dissociation quant à la poésie d'Hugo. M. John Charpentier distingue du Hugo qui s'abandonne à « une déclamation vaine » un autre Hugo dont l'intérêt ne faiblit pas, celui

qui est un prodigieux « interprète des correspondances de la Nature ». Voilà qui est fort juste.

Lisez après le livre de M. John Charpentier celui de M. Raymond Clauzel : **Une saison en Enfer et Arthur Rimbaud,** — un assez bon nombre de remarques aiguës feront remarquer la différence entre le lyrisme de Rimbaud et le lyrisme oratoire des Romantiques. Vous verrez se jouer la tragédie sanglante d'une âme qui nous oblige à contempler nous-mêmes notre tragédie propre. M. Raymond Clauzel dit excellemment d'*Une saison en Enfer* :

> Ce procès-verbal singulier d'une faillite morale, par delà les égarements particuliers de l'individualité en cause, atteint chacun de nous au point le plus anxieux de la conscience, dans cette région où le doute et la foi entrecroisent leurs rayons contraires.

Voilà bien l'essence de ce lyrisme! Et quels curieux rapprochements entre des textes de Rimbaud et des textes de Nietzsche et de Papini!

Voulez-vous un lyrisme tout différent de Rimbaud? Voici que, dans un livre posthume, Jean de Cours ramène nos attentions sur la poésie de M. Vielé-Griffin (**Francis Vielé-Griffin : son œuvre, sa pensée, son art**). M. Charles Cousin a écrit pour ce livre une très suggestive préface dans une prose serrée et frémissante. Il nous présente Jean de Cours et caractérise heureusement la poésie de cet écrivain d'avenir emporté par une mort précoce. Et que de judicieuses et pénétrantes remarques d'ordre général dans cette brève préface comme celle-ci, par exemple :

> Les théories, si fécondes quand elles se dégagent de l'œuvre et se vérifient en elle, sont tout à fait funestes si elles la commandent.

L'étude de Jean de Cours est la plus riche et la plus fouillée qui ait été consacrée à la poésie de M. Vielé-Griffin. Les thèmes, les formes d'art sont étudiés avec soin. De copieux extraits permettent de saisir sur le vif l'art si personnel de M. Vielé-Griffin. Et vous apprécierez en plus juste connaissance de cause une œuvre qui est une offrande lumineuse à la vie et à la vie intense!

Je vous recommande tout particulièrement un petit livre

que j'ai ouvert négligemment et qui m'a si vivement intéressé que je l'ai relu trois fois. Il s'intitule *René Boylesve et Marcel Proust :* **Quelques échanges et témoignages.** J'ai rencontré là quelques pages de Boylesve sur Proust d'une plénitude, d'une richesse, d'une pénétration et d'un charme tels que je les préfère à toute une bibliothèque proustienne. Tous les éléments de la complexe tapisserie proustienne ont été vus et la manière dont ils s'entremêlent pour la magie totale. Lisez cela. Vous ne serez pas déçu.

Et si vous voulez avoir sur l'œuvre de Flaubert une étude d'ensemble judicieuse et alerte, lisez la brève monographie de M. Louis Le Sidaner (**Gustave Flaubert. Son œuvre**). Fort exigeant pour tout ce qui touche à Flaubert, j'ai pris plaisir à cette perspective d'ensemble et çà et là de personnels et perspicaces jugements m'ont incité à la réflexion.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Paul Valéry : *Poésies*, Nouvelle Revue Française. — Marcel Ormoy : *La Vie est à ce prix*, Garnier. — André Fontainas : *Vers l'Azur*, Société des Bibliophiles et Iconophiles.

Poésies. M. Paul Valéry, pour le grand bonheur des fervents de sa pensée et de tous les amis de l'art lyrique, s'est décidé enfin à réunir l'ensemble de tous ses écrits en vers. Il a renforcé de morceaux auparavant omis *l'Album de Vers Anciens;* il a fait précéder *Charmes* de *la Jeune Parque* qui n'avait été jusqu'à présent incorporée dans aucun recueil. Et tout ce que l'on a senti, tout ce que l'on a dit d'admiratif à l'égard de ce grand et original poète se renforce sans restriction par cette présentation complète, où on assiste d'abord à l'affleurement motivé et volontaire d'un esprit sensuel à la fois et vigoureux, encore en partie captif au réseau d'abord salutaire des influences; il se clôt dans une longue pause de silence où en secret il s'interroge et s'examine; il projette cette mystérieuse et ambiguë révélation d'une âme libérée qui se conquiert et se replie, flamme sans cesse surgissante et s'absorbant en soi-même, rêve de la vie immatérielle, proie encore de la terre et de la mort; et enfin la spiritualité intelligente s'épanouit aux fleurs diversement éclatantes de *Charmes*,

poèmes dégagés de toute emprise sinon des liens que l'esprit à soi-même se propose, merveille ainsi dans cette contrainte nécessaire de jaillissements d'autant plus libres et saisissants.

Vais-je, une vingtième fois, redire ce que j'aime et qui me confond de sympathie et d'admiration dans l'art de Valéry? Je ne convaincrai pas ceux qui ont résolu d'en détourner le regard, ni ceux qui n'admettent pas ce qui les détourne, même pour un beau séjour, de leur voie. A ceux qui comprennent je n'apprendrai rien.

Je saisirai seulement le prétexte d'une particularité de la présente édition des *Poésies* de Paul Valéry, pour formuler, à ce sujet, quelques réflexions.

Vers la fin de *la Jeune Parque*, par exemple, où se trouvaient ces vers :

> Si l'âme intense souffle, et renfle furibonde
> L'onde abrupte sur l'onde abattue, et si l'onde
> Au cap tonne, *et me trempe à l'insulte des jeux*
> *Immortels,* immolant un monstre *d'or neigeux,*
> *Si la tempête t'ouvre, ivre manteau sans tache*
> *Que ma victoire adverse à l'invisible arrache,*
> Et sur toute la peau que morde l'âpre éveil,
> Alors, malgré moi-même, il le faut, ô soleil
> *Que je l'adore, lui qui mes ombres pénètre.*
>
> *Je te chéris, éclat qui semblais me connaître,*
> *Et* vers qui se soulève une vierge de sang
> Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant!

Je souligne les passages soumis à des variantes; on lit à présent :

> Si l'âme intense souffle, et renfle furibonde
> L'onde abrupte sur l'onde abattue, et si l'onde
> Au cap tonne, immolant un monstre *de candeur,*
> *Et vient des hautes mers vomir la profondeur*
> *Sur ce roc, d'où jaillit jusque vers mes pensées*
> *Un éblouissement d'étincelles glacées,*
> Et sur toute ma peau que morde l'âpre éveil,
> Alors, malgré moi-même, il le faut, ô Soleil ,
> *Que j'adore mon cœur où tu te viens connaître,*
> *Doux et puissant retour du délice de naître,*

Feu vers qui se soulève une vierge de sang
Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant !

Je ne pense pas que les changements apportés au texte par la conscience en éveil du poète puissent ne pas être tenus, sauf deux ou trois détails contestables, pour une amélioration. Le fait n'est pas isolé; mais j'en viens tout de suite au scrupule fort curieux qui, dans *Album de Vers Anciens,* a engagé Valéry à imprimer côte à côte deux versions différentes d'un seul et même sonnet : *Féerie* et *Même Féerie* les a-t-il appelées. A les confronter, on partage l'embarras de l'auteur.

La lune mince verse une lueur sacrée.

Ainsi débutent-elles, l'une et l'autre, mais une très petite différence : *Toute,* dit la première; *comme,* corrige la seconde,

....une jupe d'un tissu d'argent léger...

et ma préférence va à la leçon première : *toute,* infiniment plus décisive et sonore, source lumineuse d'où se répand l'argent ailé de ce tissu; tandis que, aux deux autres vers du quatrain, ma prédilection acquiesce à la seconde version, à tout le moins en ce qui concerne le troisième vers..., et cependant c'est, dans l'ensemble, je crois, la première version qui m'enchante davantage.

Quelle entreprise délicate et périlleuse, introduire dans un poème fait, des changements, des leçons nouvelles, une expression nouvelle à une donnée, à une aspiration, à une signification d'ensemble, qu'il faut, peut-être, renforcer, et tout au moins ne pas affaiblir. On sait comme y a failli Ronsard, de qui la dernière édition parue de son vivant est celle par-dessus toutes qu'il convient d'éviter. Et Lamartine, dans sa rédaction dernière, retranchait au *Lac* malencontreusement deux belles strophes, et dénaturait d'une platitude la dernière, remplaçant par « ils ont *passé* » — ce que signifiait, tendresse et volupté douloureuse, : « ils ont *aimé*... ». Il est des retouches plus heureuses, et, au premier chef, celles de Baudelaire : *les Fleurs du Mal* sont, par ses soins, aux derniers jours de sa vie, rehaussées de variantes prodigieuses par la fermeté du dessin et la sûreté de l'expression. Mallarmé aussi a resserré

ses vers et concentré ses images; parfois, *Placet futile*, on ne saurait s'empêcher d'apprécier les deux leçons presque également, miroirs de deux moments dans l'évolution de l'esprit mallarméen; pourquoi chérir plutôt l'un, quand les deux sont, différemment, parfaits? Ailleurs la correction ajoute une grandeur d'art plus conscient; *le Guignon*, dans la première version, se ressent d'une forte influence de Baudelaire et même de Gautier; le poème est purement mallarméen sous sa forme définitive. Que faire? se satisfaire de ce qui fut le résultat voulu, réfléchi ou spontané, d'une heure dans sa vie? Retoucher? sans doute, et pourquoi non? Mais avec quel tact, quel discernement!

Plusieurs fois, en des chroniques récentes, je me suis plu à rendre hommage à la maîtrise affirmée dans son art par Marcel Ormoy. L'ensemble de ses derniers poèmes, **La Vie est à ce Prix**, n'est certes pas fait pour que je m'en dédise. C'est, de facture comme de sentiment, un des recueils de vers les plus sereinement émouvants, les plus vrais, les plus discrets et les plus hauts par la pensée comme par le sentiment, que j'aie lus depuis longtemps. On s'est accoutumé déjà au ton élégiaque très particulier de ce beau poète. Très mêlé par son âge et par son éducation aux choses de la vie, et fort observateur, et fort sensible avec une sorte de discrétion poussée jusqu'à la timidité, les horreurs de la guerre, dont il a subi sa forte part, l'atroce disparition d'un grand nombre de ses amis, de tant d'adolescents ses contemporains, les rudes tristesses de la vie sociale n'ont pas moins influé sur lui que les déceptions sans fin répétées, la rupture soudaine de ses meilleures espérances, les amères désillusions de ses rêves, la vanité de ses élans vers l'idéal constamment brisés sur les obstacles de la réalité ambiante. Son ingénuité native en sortit toute meurtrie, tout effarée, lamentable, agonisante presque dans le renoncement et la stupeur. Le moindre souffle d'un espoir a suffi, mais non sans crainte, à faire renaître en lui un peu d'espoir. Quel rêve magique alors il a vécu, mais en pressentant, hélas! l'inévitable déconvenue que des âmes loyales acceptent d'affronter lorsque leur satisfaction ne peut aboutir qu'à la ruine, au désastre autour d'eux... Il s'est réfugié, un moment, dans le désir des consolations qu'offre aux

affligés la sagesse réconfortante des religions. Pourtant il sentait, pur certes, mais trop perméable à l'haleine de beauté qui se dégage de maintes heures, des êtres lumineux, des choses diverses et diaprées. Il est trop poète pour se satisfaire d'une adoration absolue en dehors du chant et de l'amour. La rencontre du bonheur, plutôt que le désir du renoncement, occupe ses recherches. S'il se souvient avec une joie encore douloureuse de ce qu'il nomme « mon plus tendre climat », son âme, « Psyché », ce mûrit et se trempe dans la ferme adoration de la nature :

Nuits pleines de mystère et de subtils échanges,
Qui portez l'avenir dans vos astres inscrit
Belles nuits où l'été se recueille et mûrit
Pour l'automne futur l'or sacré des vendanges,

O nuits de nos désirs les plus impatients,
Saurez-vous nous griser d'une assez forte ivresse
Pour effacer le goût d'amertume que laisse
La fuite des saisons aux lèvres des amants?

La Vie est à ce prix, — à quel prix? dormir, renoncer, se détourner du cours des jours et des saisons? Tous les biens naguère désirés ne sont que cendre; ah! que retombe l'oubli sur les choses défuntes! N'y a-t-il au monde des présents merveilleux? ces arbres que rebrousse le vent, des rêves encore prompts à nous enchanter?... Quoi! poète, poète! la « silencieuse muse aux paupières fermées » ne peut céler en toi le feu qui te consume; consens! ta fatigue ne se peut comparer à l'automne, tu te trompes, emplis ton cœur de la beauté de cet azur que reflète la mer latine, sache la goûter partout autour de toi; victorieux alors du désastre obscur, tu ne saurais manquer de t'enflammer aux feux prochains de l'aurore éternelle : *la Vie est à ce prix!* Et ainsi, enfin, dans ce morceau magnifique, le poète est amené à se rendre à soi-même un juste témoignage :

J'aurai porté si haut le goût de la beauté,
J'aurai tant poursuivi sur la face des choses
Le multiple reflet de tes métamorphoses,
Amour, prince cruel d'un royaume enchanté

J'aurai jusqu'à la mort tant adoré la vie,
Payant d'un jeune espoir le prix de chaque adieu
Et dans la cendre encor trouvant l'éclat du feu,
O larme vainement à l'étoile ravie!

J'aurai d'un tel désir appelé le bonheur
Et de sa claire absence orné les mornes grèves;
J'aurai, vainqueur de l'ombre et prisonnier des rêves,
Consumé si longtemps une secrète ardeur;

J'aurai d'un vol si prompt surmonté la défaite
Où faillit tant de fois s'abîmer l'avenir
Que même le tombeau ne saura retenir
L'essor désespéré d'une âme insatisfaite.

Il existe, à Bruxelles, une Société de Bibliophiles et d'Iconophiles dont les travaux ne se bornent pas à reproduire en des éditions d'une fidélité scrupuleuse et d'une grande beauté les manuscrits à miniatures, trésor trop peu connu de la riche Bibliothèque de Bourgogne; elle ne néglige point le livre moderne, qu'elle excelle à présenter avec un goût typographique, un choix parfait dans l'agencement de chaque détail et de l'ensemble, comme, matériellement, dans l'adoption du papier et des caractères. Elle m'a fait l'extrême honneur de réunir ainsi, dans un volume de tirage restreint, avec deux fines et sensibles eaux-fortes en couleur sur des dessins de Pierre Laprade, quelques poèmes inédits, sous le titre : Vers l'Azur, par

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Paul Wenz : *L'Echarde*, Editions de la Vraie France. — Jean Pallu : *L'Usine*, Editions Rieder. — Pierre Hubermont : *Treize hommes dans la mine*, Librairie Valois. — A. t'Serstevens : *Gens de Provence*, Editions du Cadran. — Jean d'Esme : *Tornade*, L'Edition d'Art H. Piazza. — Louis et René Gerriet :*La maladie au village*, Denoël et Steele. — Pierre Humbourg : *Aux mains des innocents*, Au Sans Pareil. — Georges Normandy : *Le train fantôme*, Editions Baudinière. — Han Ryner : *Prenez-moi tous*, Editions du Tambourin. — Georges Simenon : *M. Gallet décédé; Le pendu de Saint-Pholien*, A. Fayard et Cie.

M. Firmin Roz qui a écrit pour le roman de M. Paul Wenz, L'écharde, une substantielle préface, a raison de dire de cet écrivain qu'il est le romancier de l'hémisphère austral. Avant lui et ses *Contes australiens* nous ne connaissions point cette

île, *A l'autre bout du monde,* que la race anglaise colonise et dont la superficie est presque égale à celle de l'Europe. L'admirable, c'est l'esprit que M. Paul Wenz, qui descend de bons bourgeois rémois, apporte à l'évocation de l'Australie et de ses habitants. Imaginez, à travers l'humour le plus britannique, quelque chose de la délicate sensibilité française; un rien de malice, aussi, dans la façon de s'accommoder aux goûts de ses modèles, et vous vous rendrez compte du charme très particulier de l'art de M. Paul Wenz. Je ne crois pas qu'il ait rien fait de plus réussi que le présent roman. Fille d'un chef piqueur d'équipage en Irlande, et écuyère consommée elle-même, Susie a quitté par ambition la « verte Erinn » pour venir tenter la fortune en Australie. Barmaid, d'abord, à Adelaïde, elle est bientôt appelée à Tilfara, non loin de la région désertique où les pluies sont rares, pour y tenir la maison d'un certain John Iredale, gros éleveur de moutons, et célibataire. Elle se met dans la tête de se faire aimer de ce gaillard énergique et froid; mais comme elle est plus séduisante et plus affinée que sa condition ne devrait le comporter, il hâte prudemment son mariage avec la jeune fille à laquelle il est fiancé. La haine s'installe, dès lors, dans le cœur de Susie qui ne vit plus qu'avec la pensée de nuire à John. Mais cette haine est toute mêlée d'amour. L'orgueil exaspère la pauvre fille et l'incite à commettre cent folies. En vain. Elle ruine l'homme qu'elle a épousé par dépit, et gâte son existence sans parvenir à causer plus à John qu'un malaise comparable à la sensation « lancinante, sourde, énervante » d'une écharde qu'on a dans la main... Je passe sur les péripéties dramatiques du roman de M. Paul Wenz et sur les scènes, d'une grande beauté, qui en composent l'atmosphère. C'est d'un réalisme expressif, mais *raisonnable* et modéré, jusque dans l'accumulation des plus petits détails, comme celui qu'on trouve aux anciennes gravures anglaises. M. Paul Wenz ne cultive pas le pittoresque; mais il connaît les âmes de ses personnages, et l'on vit avec lui dans un monde qui restitue sa candeur à la rudesse primitive des fils de la Vieille-Angleterre. De celle-ci, la malheureuse Susie qui aspire à s'élever sur l'échelle sociale, et qui n'a pas oublié l'humiliation que lui infligea jadis une *lady,* est un produit authentique. Son infortune vient de l'idée qui, à

son insu, la hante, de se laver de cet affront. Elle meurt, réconciliée avec Dieu et avec son cher ennemi, ayant fini par dégager de sa passion l'élément moral — ou si l'on veut l'idéal très *middle-class* — qu'elle renfermait... Je souscris pleinement à l'opinion de M. Firmin Roz quand il écrit de l'auteur de *L'écharde* qu'il y a, dans son talent, « quelque chose de salubre et de fort, de rassurant aussi ».

La nouvelle, genre si longtemps discrédité, trouverait-elle un regain de faveur? Voilà plusieurs fois, en tout cas, que depuis quelque temps, des recueils de courts récits paraissent, et qui ne se composent pas seulement de ceux-là qui ont paru dans les journaux et dont on fait tant bien que mal un bouquin... Celui que nous donne M. Jean Pallu, et par lequel, chose extraordinaire, cet écrivain débute, emprunte son unité à *L'Usine* dont il évoque quelques types avec une remarquable sobriété de moyens. M. Pallu est-il ou a-t-il été ouvrier? Je l'ignore. Mais il connaît ce dont il parle, et même il en parle un peu trop en technicien ou comme s'il s'adressait à des gens du métier. On ne le suit pas toujours. Toutefois, si j'ose émettre un doute, quant à sa vocation littéraire, c'est seulement parce qu'il néglige d'écheniller son style ,car il a des dons de conteur dont beaucoup lui envieraient la vigueur; de l'intelligence et surtout un ton d'honnêteté qui impressionne au plus haut point. Aucun artifice, il est vrai, dans ses histoires et notamment dans *Le père Rivat* où l'on voit un vieux contremaître, devenu veilleur de nuit, après avoir été victime d'un accident, s'en aller travailler clandestinement dans les ateliers que l'on a confiés à sa garde; et dans *Une heure volée à l'usine*, où un ancien soldat, présentement employé dans une usine, « jongle avec des lambeaux de souvenirs » ou plutôt les fait tourner au fond de sa pensée comme dans un kaléidoscope... M. Pallu méprise l'effet; et loin d'exploiter les situations les plus pathétiques en elles-mêmes, les dépouille jusqu'à la sécheresse. Mais il y a dans ce mot quelque choee de péjoratif qui caractérise mal le détachement de l'auteur, lequel détachement ne va pas sans brutalité ni un certain cynisme. A preuve *Le boulot*, effarant et désarmant tout ensemble, à cause de la candeur même de son audace.

Comme les nouvelles de M. Jean Pallu, le roman de M. Pierre

Hubermont, **Treize hommes dans la mine,** s'impose à l'attention par sa sobriété. C'est, si l'on veut, un roman prolétarien, en ce sens que M. Hubermont qui est de nationalité belge, a exercé le métier de mineur avant d'écrire. Aucune revendication de classe, cependant, aucune déclamation, surtout, au cours de cette histoire d'un éboulement dans une mine, et de l'ensevelissement de treize malheureux. Impossible de délivrer les captifs sans noyer les galeries, et, en arrêtant le travail, provoquer le chômage... On les voue donc à la mort. M. Hubermont émeut par des moyens simples, ce qui ne veut pas dire dépourvus de force ni de grandeur. Nous sommes loin, avec lui, du romantisme de Zola et même de son compatriote Lemonnier. Son naturalisme rappellerait plutôt celui de Constantin Meunier, mais l'esprit utilitaire qui commande l'industrie contemporaine et préside à son rendement se retrouve dans l'art avec lequel il décrit le pays wallon où se passe son drame, et les attitudes et les gestes de ses personnages. M. Hubermont a un moindre pouvoir de suggestion que M. Pallu. Son trait ne va pas très profond; mais sa précision est remarquable et sa netteté, classique.

M. A. t'Serstevens nous offre dans **Gens de Provence** une gerbe de récits dignes de figurer sans désavantage à côté des délicieuses *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet. On y voit un chasseur qui n'ose tirer le gibier, crainte de perdre son plomb et sa poudre — cela coûte, aujourd'hui, si cher! —; un mendiant sédentaire qui fait à un camarade errant les honneurs de sa pauvreté; un berger qui veut goûter aux joies des riches: une certaine Mme Brûlard qui n'en finit pas de guérir... ou de mourir, que sais-je encore?... Tout cela, en pleine lumière, évoqué avec une verve et un éclat, une précision, aussi, qui sont d'un maître.

C'est dans une bien jolie édition, illustrée de motifs empruntés à l'art nègre, que M. Jean d'Esme nous présente son dernier roman exotique ou colonial : **Tornade.** De tornade, toutefois, il n'en est point, en l'occurrence, d'attribuable aux éléments déchaînés, et ce n'est qu'au figuré que M. Jean d'Esme s'exprime. Sous l'instigation d'un méchant sorcier les indigènes d'une subdivision française, dans le Congo, se révoltent. Grâce à son énergique initiative et à son courage, le

commandant Bissières a raison du mouvement insurrectionnel; mais son bonheur est emporté dans la tourmente. Déprimé par l'effort qu'il a fourni, il meurt, en effet, du désespoir d'être abandonné par sa femme, réalisant ainsi la prédiction du sorcier qu'il a vaincu... M. Jean d'Esme dont le récit est pittoresque et dramatique, et qui le mène rondement, ne s'attarde guère à creuser la psychologie de ses personnages. Aussi bien, ai-je surtout goûté le début de ce récit où l'on sent une mystérieuse menace envelopper le poste du commandant Bissières.

Dans **La maladie au village,** MM. Louis et René Gerriet nous content l'histoire d'une agglomération rurale dont les habitants vivent dans la paix la plus parfaite depuis deux lustres environ. C'est que l'amour a cessé d'y être connu et pratiqué. Point de disputes, de jalousies, de haines. Le curé se loue d'avoir des ouailles aussi vertueuses, pusqu'au jour où, du fait de l'étourderie de l'instituteur qui lui a prêté un livre, et par la faute d'un automobiliste qui la baise aux lèvres, la jeune et jolie Estelle Maréchon se laisse contaminer par le mal qui perdit Troie. La contagion se répand aussitôt, et voilà le village en folie. La donnée philosophique ou satirique du petit roman de MM. Louis et René Gerriet n'est pas d'une exceptionnelle originalité, comme on voit. Mais leur récit a un charme de légende. Il contient d'agréables descriptions, et il est écrit avec finesse, encore qu'avec gaillardise.

Un aspect de la génération qui eut de douze à seize ans à l'époque de la guerre, voilà ce que M. Pierre Humbourg nous présente dans **Aux mains des innocents.** Et c'est un excellent chapitre d'autobiographie pour servir à l'histoire de ce siècle. « Nous sommes des êtres fatigués et neufs, dans un pays déprimé, mais nouveau. » La définition me semble bonne. M. Humbourg ne nous cache pas qu'il a été déçu de voir la guerre *lui échapper,* à un mois de ses dix-sept ans. « J'étais triste comme un chanteur à qui l'on refusait un public ». Faut-il chercher le nouveau romantisme à la source de cette déception? Mais comment expliquer, dès lors, la simplicité de ton de M. Humbourg et sa lucidité grave?...

M. Georges Normandy qui est l'historien de Guy de Maupassant, se souvient d'avoir pratiqué l'auteur des *Contes de la*

bécasse et du *Horla,* dans **Le train fantôme** où il a rassemblé une trentaine d'histoires extraordinaires et comiques. Ces histoires sont brèves, mais d'un naturalisme souvent expressif. Elles atteignent leur but qui est d'émouvoir ou d'amuser.

On a fait à M. Han Ryner la réputation d'être un philosophe doublé d'un conteur, une manière de Socrate coiffé de la perruque de Voltaire. Mais si cette réputation n'est pas usurpée, ce n'est point son dernier livre, **Prenez-moi tous,** qui la justifiera à mes yeux... J'ai cherché, en vain, trace d'atticisme dans ce récit qui enveloppe dans un marivaudage assez fade une peu plaisante priapée.

M. Georges Simenon qui vient de publier, coup sur coup, deux romans policiers : **M. Gallet décédé et Le pendu de Saint-Pholien,** a le mérite de nous présenter un nouveau type de détective : le commissaire Maigret, lequel doit moins ses succès à son imagination qu'à son entêtement, à sa subtilité qu'à sa logique. C'est un brave homme, au surplus, et qui sait que la lettre de la loi n'est pas toujours conforme à l'esprit de la justice. Aussi classe-t-il les deux affaires dont il a trouvé la clef. Je laisse au lecteur le plaisir de le suivre dans ses recherches. C'est ingénieux et captivant.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Reprise de la *Vie Parisienne,* de Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Jacques Offenbach, au théâtre Mogador.

Voilà un ouvrage de gaîté qui passe allégrement de génération en génération. On trouve dans les ennuis et les embarras d'une vie de plus en plus assujettie aux commandements et aux méthodes de l'étranger, des raisons plus urgentes de s'en émerveiller et de s'y distraire.

Si l'on se reporte aussi aux mémoires de l'époque, combien voit-on que nos grands-oncles étaient aimables, moqueurs, légers, galants et plaisants.

En 1866, lors de la création de la **Vie Parisienne** au Palais-Royal, il n'y avait là de véritable chanteuse que Zulma Bouffar (rôle de Gabrielle), transfuge du Théâtre Lyrique où elle avait été la Papagena de la *Flûte Enchantée.* Mais Honorine, Céline

Montaland étaient de parfaites « diseuses ». Et quant aux hommes, leur rôle musical était très réduit.

Quelle troupe! Homogène et si familière au public! Brasseur père (le Major, le Brésilien), Gil Perez (Bobinet), Priston (Gardefeu), Hyacinthe (Gondremark), et les femmes que j'ai nommées.

Quant à la pièce (que je viens de revoir, mais hélas! présentée avec le manque d'à-propos et de goût habituel aux Isola), au milieu de ses grosses bouffonneries, de ses farces carnavalesques (qui sont très loin d'être enlevées aujourd'hui avec la conviction, l'entrain irrésistible d'autrefois), que de jolis traits d'esprit, et même de psychologie! Dans la musique, quelle verve endiablée, de trouvailles rythmiques! A l'époque, Offenbach — victime de la hiérarchie des genres — ne fut pas apprécié à sa juste valeur. Aujourd'hui les plus sévères musicologues, Camille Bellaigue, par exemple (1) le tiennent pour un grand maître... dans un petit genre, — un *Mozart de l'opérette.* C'était d'ailleurs un musicien expert. S'il n'a fait que discrètement entrevoir sa science, c'était surtout pour ne pas excéder les ressources de l'orchestre et de la troupe des Variétés, du Palais-Royal, des Bouffes.

En 1866 et environ, la vie était autrement facile et gaie qu'aujourd'hui. On comptait par louis et non par billets. « L'art de rendre les hommes mécontents de leur sort » (Lichtenberg) n'était pas aussi avancé. L'ouvrier ne profitait que bien peu du droit de grève qui lui avait été octroyé en 1863. Le paysan vendait bien son blé, ses cochons. Chacun s'en tenait volontiers à son sort. Les fils de bourgeois n'avaient guère à s'inquiéter de leur destinée future. Ils n'avaient qu'à suivre, en général, la carrière ou la profession de leurs papas — sans craindre l'âpre concurrence des nouvelles couches. Et puis, ils pouvaient compter sur les rentes — petites ou grandes — placées en fonds d'Etat ou en obligations.

(1) « Parfois, sur la blague d'Allemagne la petite fleur bleue a fleuri. Elle embaume telle valse que le Weber du *Freischütz* n'aurait pas méprisée. L'allègre duo de la *Vie Parisienne* est mieux qu'un chant professionnel en l'honneur de la botte et du gant, tour à tour. Par le rythme et l'élan, il rappelle Brahms, Wagner par la poésie; la scène d'Hans Sachs et d'Eva dans les *Maîtres chanteurs* n'a rien de plus germanique que celle où la gantière émue tend au bottier un pied consentant à l'essayage et près de s'abandonner. » (Camille Bellaigue. *Etudes musicales*, 1898).

Certes, il y avait des mécontents — anciens proscrits et leurs fils, et des intellectuels qui soupiraient après « la liberté »; mais ce n'était qu'une faible minorité — et ça n'empêchait pas de s'amuser. D'ailleurs, à cette époque, l'Empire détendait ses ressorts. Les principaux critiques dramatiques étaient : P. de Saint-Victor (*la Presse*), J. Janin (*Débats*), Th. Gautier (*Moniteur*), Ch. Monselet (*Etendard*), Louis Ulbach (*Le Temps*), Sarcey (*Opinion nationale*). Dans la critique littéraire : Sainte-Beuve. Ce fut un temps de grands journalistes : Prévost-Paradol, Ed. Hervé, J.-J. Weiss. Le talent du journaliste politique ne se déploie que dans les périodes de liberté limitée, alors qu'il faut *la manière, le doigté,* — et lorsqu'on ne s'adresse qu'à un public restreint et intelligent.

Bien peu de gens discernaient les menaces qui se préparaient à l'étranger. 1866 était l'année de Sadowa. Mais les Français étaient tellement convaincus qu'ils ne feraient, le cas échéant, qu'une bouchée des Prussiens!... Les gloires du premier Empire, les victoires de Crimée, d'Italie, les avaient grisés. Notre armée était réellement superbe, — et pas seulement comme uniformes. Le Français ne pouvait supposer les déficiences du matériel, du nombre, du commandement. Puis l'exposition de 1867 fut une véritable apothéose.

On s'amusait ferme! Les plus modestes se réjouissaient d'aller voir aux Champs-Elysées défiler les beaux équipages, les grandes cocottes dont chacun savait les noms. Les petits journaux étaient pleins de chroniques boulevardières : duels, fêtes demi-mondaines, incidents de Mabille ou de Bullier, etc...

Un homme d'aujourd'hui trouverait que l'on était singulièrement dépourvu de confort : pas d'ascenseurs, pas d'électricité, pas de chauffage central, pas de salles de bains (des *tubs*), pas de téléphones, pas d'autos, de métro, etc... Mais on se passe fort bien de ce qu'on ne connaît pas. Et d'ailleurs, pour mon goût, en l'occurrence, on se passe de tout cela encore plus facilement lorsqu'on en connaît le confort tout apparent et illusoire. Ainsi, pour ne parler que de la question transports, les courses étaient beaucoup moins étendues et la circulation infiniment plus facile. Il n'y a pas si loin, pour trente sous, plus cinq sous de pourboire, on se faisait promener en

fiacre jusqu'aux portes du bois. Il y avait aussi l'impériale de l'omnibus, à trois sous.

A propos de l'interprétation à la reprise de la *Vie Parisienne* au théâtre Mogador, je prétends que M. Paul Bekker a encore raison aujourd'hui (2) :

Le secret de l'art d'Offenbach a été emporté dans la tombe avec son créateur. Et, avec la génération qui propageait dans le monde son joyeux évangile, l'art de l'interprétation offenbachique a lui aussi disparu de la terre. Nous sommes devenus plus lourds, plus matériels qu'on ne l'était à cette époque, qui savait toujours revêtir d'une forme artistique ses satires les plus effrontées, et son plus fol dévergondage.

Ces lignes étaient écrites il y a vingt ans. Combien sont-elles devenues plus vraies à notre époque hétéroclite, négroïsante !

Offenbach connaîtra un gros regain de succès quand il sera tombé dans le domaine public (3) et que des initiatives pourront s'exercer, ainsi que des artistes, en dehors de la lourde férule des financiers. La servitude générale à Mogador est trop manifeste pour qu'il soit possible d'exprimer, au détriment des acteurs, nos avis sur leur jeu sans sel, sans accent ni pittoresque. Parmi des figurants, ils sont des figurants sous l'impératif des directeurs : s'agiter sans arrêt. Au milieu de tout cela, Mme Marnac joue des gambilles à la manière de la grenouille dépouillée des laboratoires, animée sous le courant voltaïque.

Je viens de m'apercevoir que le centenaire de la naissance de l'un des auteurs de *La Vie Parisienne,* Meilhac (février 1831), n'a été nulle part — que je sache — l'objet d'une commémoration, alors que l'on commémore à satiété une foule d'auteurs qui le méritent moins. Il est le maître du « genre parisien » qui s'est continué — avec déchet (Capus, Lavedan, de Flers, etc.).

ANDRÉ ROUVEYRE.

(2) *Jacques Offenbach.* Berlin, 1909.

(3) Il est mort en 1880; mais la guerre a fait ajouter 6 ou 7 ans au délai légal de 50 ans. Et puis, Meilhac et Halévy ne sont morts, respectivement, qu'en 1897 et 1908.

PHILOSOPHIE

Camille Spiess : *Le sexe androgyne ou divin.* Le Monde moderne, 1928; — *Mémoire sur la genèse des sexes et leur synthèse occulte.* Colombes, Athanor, 1930. — Paul Sauvage-Jousse : *Le métaverbe,* Alcan, 1928. — Louis Lavelle : *De l'être,* Alcan, 1928.

Nous signalions ici même, le 15 janvier 1926, l'originalité de la « psycho-synthèse » de Spiess. Il s'est ajouté depuis lors aux pages que nous recensions d'autres textes sibyllins, qui vaticinent à propos du culte de l'**androgyne.** L'auteur proclame avoir fait, le 22 juin 1929, à 4 heures de l'après-midi, une découverte fondamentale sur « l'hermaphrodisme double ou la double polarité de l'individu, c'est-à-dire la quadri-uni-polarité de l'Androgyne humain ». Comme tout effort vers l'absolu, la tentative dont s'avise Spiess aspire à dépasser une relativité. Il s'agit de transcender la « polarité sexuelle » pour révérer la synthèse innocente et chaste — si nous comprenons bien — des deux sexes dans l'Adolescent. Une sublimation de la pédérastie platonicienne, comme but; une assimilation de Nietzsche et de Gobineau comme méthode; une égale antipathie à l'égard du libertinage masculin et de l'inversion gynandrique comme principe moteur.

M. Spiess nous permettra-t-il de souhaiter qu'il ne se contente pas de jongler avec d'étranges formules et qu'il cherche dans une étude approfondie des mythes quelque appui à de telles intuitions? Semblable démonstration, qui n'a pas mal servi la psychanalyse, pourrait aussi étayer la psycho-synthèse. L'Inde en particulier lui fournirait des thèmes prestigieux : Les Enfances de Krichna; l'identité en Çiva de l'ascète et du phallus, identité qui domine de loin la Çakti féminine du dieu; les pratiques des Tantras. Mais il faut chercher ailleurs que dans les Upanishads, ailleurs que dans la Gîtâ ou que chez Guénon; il faut plonger dans le chaos des cultes populaires, tout pénétrés de mythes et de dogmes.

Dépasser, dominer les relations : tâche philosophique par excellence. C'est pour y parvenir que C. Spiess s'enchante de son érotisme, comme jadis Platon, qui croyait nécessaire à cet effet une dialectique. L'obsession ontologique persuade volontiers les esprits qu'ils tiennent davantage d'*être* en

remontant à la source du relatif, qu'en prenant un bain, salutaire pourtant, dans la relativité universelle. Voici deux ouvrages très caractéristiques à cet égard.

La métaphysique fougueuse, ivre de métaphores, à laquelle se grise M. Sauvage-Jousse, exprime tout juste cette prétention de saisir l'être par-delà non seulement le « je pense », mais la copule qui unit deux termes en un jugement. Prétention inverse de l'effort critique, pour lequel il n'y a d'être positif que dans l'art de juger. Le **métaverbe** désigne ainsi cet « Urgrund » des mystiques allemands, cet « Ens in se et per se » qui transcende toute opposition. Notion archaïque, notion permanente, sans doute logiquement inévitable à travers toutes les diversités de la pensée humaine. L'individualité de l'auteur apparaît moins dans le mot de « métaverbe » (qui ne semble paradoxe et jargon qu'à ceux qui ont tout à apprendre en philosophie), que dans la façon dont il se complaît à une sorte de lyrique du dogmatisme dont certes les plus grands métaphysiciens ne se privèrent point, mais qu'ils cherchèrent à codifier en logique.

Louis Lavelle, lui, est philosophe de carrière comme de tempérament, et il a enseigné, il enseigne la philosophie dans des postes de choix. En découvrant l'absolu, il sait que c'est l'absolu d'Aristote et de Spinoza comme de quelques autres; il n'ignore pas l'art d'extraire des grands systèmes des principes qui constituent autant de documents sur la structure de notre pensée. Menu d'apparence, le livre qu'il nous soumet équivaut à un compendium de la métaphysique dogmatique; il mérite d'être consulté comme bréviaire pour les dogmatistes, comme objet d'étude pour les criticistes et les relativistes. Il est plein, tout chargé de réalité non moins que de réflexion, bien que cette réalité se trouve exprimée dans l'abstrait. Et la nécessité même force l'auteur à fournir un exposé par axiomes et démonstrations, ainsi qu'il advint à tous ceux pour qui la philosophie fut autre chose qu'un impressionnisme.

On croit s'attacher au vrai ou au beau, aspirer au désir, aimer une femme ou s'aimer soi-même, travailler au bien d'autrui. On prétend « être », on veut **l'être.** En cela coïncident l'égoïsme brutal et les raffinements de la spiritualité

la plus désintéressée. La religion, comme l'arrivisme « mondain », fait de nous des parasites de l'Etre, exigeants et rapaces, même sous le masque du quiétisme. La mysticité constitue l'exploitation intensive de l'être, tout comme l'industrie ou la politique. Kierkegaard et Hegel, d'authentiques Occidentaux, avides et « impérialistes » non moins que Krupp ou que Ford. N'en déplaise aux positivistes, le dogmatisme de l'être garde sur nous sa formidable emprise.

P. MASSON-OURSEL.

SCIENCE SOCIALE

Carlo Rosselli : *Le Socialisme libéral*, Librairie Valois. — Ludovic Naudeau : *Enquête sur la population*, L'Illustration. — Mémento.

Enfin, voici un livre dont le seul titre, **Le Socialisme libéral**, jette un éclair de lumière. Dès qu'on prononce ce mot liberté, tout s'illumine, tout s'ensoleille! « Liberté, ton soleil, ou la nuit du tombeau! » disait déjà le bon Casimir Delavigne. Hélas! les mauvais casimirs de nos jours (n'appelle-t-on pas casimirs les torchons, en argot de garçon de café?) ont remplacé ce noble alexandrin par la devise : Esclavage ou la mort!

Le socialisme libéral, ce n'est plus le socialisme de nos politiciens, odieuse machine marxiste d'asservissement, d'abêtissement et d'avilissement, c'est une joyeuse doctrine de coopération synergique réalisant la mise en commun de tous les moyens d'améliorer le sort des pauvres humains, lequel ne peut l'être que par le travail, l'épargne, l'étude, la concorde et la discipline. En dehors de ce libre effort, il n'y a que servitude et misère; et tout ce que, depuis Karl Marx, nous appelons socialisme, ne mérite que condamnation parce que tyrannique et destructeur.

Sans donc insister sur les obscurités et difficultés de la thèse nouvelle, car enfin société et liberté doivent être harmonisées à chaque pas, louons l'auteur, M. Carlo Rosselli, d'avoir, lui marxiste, poussé le cri libérateur : Plus de marxisme! Karl Marx peut être considéré comme un des plus grands malfaiteurs intellectuels de l'humanité : tout ce qu'il a dit et écrit est œuvre d'erreur stupide et de discorde méchante, et l'on se

demande comment un pareil messie a pu susciter tant de séides fanatiques. Heureusement augmente peu à peu le nombre de ceux qui se défanatisent et qui s'aperçoivent enfin qu'il faut aller « au delà du marxisme ». Sans doute, ils conservent souvent la phraséologie pédantesque de leur ancienne chiourme et ils continuent à parler de lutte des classes et de matérialisme historique, mais le simple adjectif « libéral » renverse et dissipe tous ces fantômes; au-dessus de l'entre-extermination ou entre-asservissement, le mot magique Liberté évoque l'association spontanée et raisonnée comme au-dessus de l'abjection matérialiste il éclaire le souci de l'idéal, seul digne de l'être pensant et conscient qu'est l'homme.

Il est très possible que ce soit le succès du fascisme, dont Carlo Rosselli est l'ennemi, je n'ai pas besoin de le dire, qui lui ait ouvert les yeux sur la valeur de la liberté; sans avoir, comme le marxisme, élevé l'esclavage intégral à la hauteur d'un dogme, le fascisme a tendu à outrance la corde autoritaire; sous son règne, il n'y a ni liberté de la parole ni liberté de la presse, il n'y a plus de parlement, il n'y a même plus d'élections; mais le fascisme continue à respecter la société et la famille, la patrie et la religion, la morale et le travail, la propriété et la dignité humaine, et cela le met à mille coudées au-dessus du bolchévisme; le fascisme reste dans l'orbe de la civilisation humaine, tandis que le bolchévisme en est sorti. D'autre part, Carlo Rosselli et tous les ennemis du Duce ne peuvent pas nier qu'au point de vue économique seul, le fascisme a réussi (relativement, tout ici-bas est relatif) à maintenir et accroître le bien-être général tandis que le bolchévisme a échoué de la façon la plus complète. Mais alors, c'est la nécessité d'abandonner toute l'armature économique du socialisme marxiste et de reprendre l'ancienne armature morale des vieux socialismes fouriérien, proudhonien, etc., qui seuls (avec la science des plus vieux encore économistes classiques) sont de taille à lutter avec le fascisme.

Si l'auteur est logique, ou seulement s'il est judicieux, ce qui est meilleur, car la logique est souvent dangereuse, il reconnaîtra, tout ceci dit, que le choix n'est pas entre tel ou tel socialisme, mais qu'il est entre liberté et tyrannie, ou plus haut encore entre civilisation et barbarie, entre bien et mal;

la liberté n'est pas un bien par elle-même, c'est entendu, mais elle est l'atmosphère nécessaire au bien; tout ce que nous appelons bien : dignité, responsabilité, vertu, dévouement, etc., ne peut fleurir que dans un milieu libre; et l'autorité n'est légitime que quand elle se met au service de la société pour défendre la liberté contre tous ses ennemis innombrables, apaches et filous dans le plan privé, tyrans royaux et dictateurs prolétariens dans le plan public.

Que l'on conserve d'ailleurs ce mot socialisme, cela se peut; socialisme veut dire simplement prédominance de l'intérêt social sur l'intérêt individuel, ce que tout le monde admet, mais qu'on y ajoute l'adjectif libéral, sans quoi on court forcément à la tyrannie; et qu'alors on se rende compte que ce socialisme libéral s'identifiera complètement avec notre société capitaliste moderne que les marxistes anathématisent. Une société ne peut pas exister sans capitalisme, on le voit par la Russie soviétique, ni sans inégalités sociales, on le voit par elle encore plus, mais elle ne peut non plus exister et progresser que par la liberté et la propriété individuelle, et le marxisme qui les supprime n'arrive qu'à supprimer la société elle-même.

Le socialisme, dit notre auteur, n'est ni la socialisation ni le prolétariat au pouvoir ni même l'égalité matérielle; il est la réalisation progressive des idées de liberté et de justice. La formule est d'autant plus acceptable par tout le monde qu'elle n'ankylose rien; il faudra encore savoir ce que c'est que la justice et où doit finir la liberté; mais avec un peu de bon sens, on y arrivera.

M. Ludovic Naudeau a terminé la grande **Enquête sur la population** qu'il publiait depuis deux ans dans l'*Illustration*. En attendant que cet énorme travail paraisse en volume, on peut en apprécier les conclusions qui ont été reproduites par la plupart des journaux. Ces conclusions forment un ensemble de 16 points dont aucun n'est négligeable, mais qui sont échelonnés dans un ordre qui n'est certainement pas celui de leur importance. Après avoir, par exemple, posé dans son premier point que toutes les questions quelles qu'elles soient devraient être subordonnées à celle-ci : repeupler d'éléments français

la France continentale, M. Naudeau formule son second point : Nécessité manifeste et définitivement reconnue de la décentralisation. Or, la décentralisation n'a que des rapports bien lointains avec la repopulation, et il semble que pour réaliser celle-ci, il faut avant tout centraliser les moyens de la favoriser. Justement, dans son troisième point, l'auteur demande la réforme de l'administration préfectorale restée étrangère jusqu'à ce jour au problème natalitaire et l'importante extension de ses responsabilités. Mais c'est là de la centralisation au premier chef, et d'ailleurs de l'excellente centralisation!

Essayons donc de mieux hiérarchiser les seize remèdes proposés par M. Ludovic Naudeau. Ici, nouvelle désillusion. Ce ne sont pas des remèdes qu'on nous apporte, mais des incitations à les trouver : « Etude, dit l'article 9, des moyens propres à stimuler la natalité dans celles de nos contrées où elle est restée naturellement forte afin de pouvoir fournir un jour une immigration française à nos zones dépeuplées. » Il semble que le programme aurait été meilleur ainsi formulé : Réaliser dans les zones dépeuplées les diverses conditions existant dans les zones à natalité satisfaisante; surtout si l'on précisait ces conditions, et les moyens de les maintenir ou de les faire naître. L'immigration métèque en effet, telle qu'elle est pratiquée, peut avoir de très gros inconvénients.

Les principaux remèdes que la grande enquête donne sont de nature politique, et je suis loin de nier la part qu'a la mauvaise politique à notre déplorable natalité. Tout, jusqu'à ces dernières années, semblait calculé dans notre réglementation politicienne pour décourager les familles nombreuses, et actuellement encore les avantages qu'on leur accorde chichement sont superficiels et presque toujours compensés par de nouvelles charges qui poussent les gens à rester sans enfants ou presque. M. Ludovic Naudeau propose ici, d'abord l'adoption du vote familial, ensuite le réajustement du nombre des députés au nombre des électeurs, et enfin l'adoption de l'idée suivant laquelle les arrondissements par trop dépeuplés pourraient finir par perdre leurs droits politiques et être placés sous tutelle administrative. Mais en vérité, cette dernière sanction serait bien choquante et la première implique un changement si considérable dans notre suffrage universel

qu'on se demande si jamais le Parlement osera l'adopter. Je crois avoir indiqué un meilleur moyen, détourné, de réaliser ce que l'on cherche, en organisant une Chambre consultative de pères de familles nombreuses; ceci, il semble qu'un Parlement, même politicianisé comme le nôtre, aurait plus de facilité à l'admettre.

Continuons la liste des remèdes proposés : Retirer aux maires toute autorité relative à l'application des règlements, sur l'hygiène, pour en charger les préfets. Excellent, mais c'est de la centralisation! Subordonner le plan de rééquipement national à la nécessité de bâtir des habitations. N'exagérons pas. Les gens ne sont tout de même pas à la rue; et d'ailleurs dans le plan d'outillage national une part imposante est donnée, sauf erreur, à ces constructions. Extension de l'appui donnée aux filles mères. Petite musique. Refonte des conditions qui détermineront l'avancement des fonctionnaires : la prolificité devrait désormais, à titre d'exemple,devenir l'un de ses principaux éléments. Ceci fera certainement sourire. Peut-être à tort, car faire avancer un fonctionnaire parce que franc-maçon est encore plus sot que le faire avancer parce que père de famille nombreuse; mais tout de même on ne devrait choisir les fonctionnaires supérieurs ni pour l'une ni pour l'autre de ces causes.

Il y a d'autres remèdes encore parmi les 16 articles, mais combien inattendus! Réorganiser l'école primaire dans un sens professionnel et régional. Rendre inutile le travail de la femme mariée par l'augmentation de la production et du salaire de son mari. Développer la recherche de la paternité. Instituer la liberté de tester. Comme tout cela serait inefficace, et parfois dangereux! Et par contre, aucune indication de ce qui pourrait véritablement favoriser la natalité : 1° fortes primes à la naissance; 2° primes d'entretien; 3° primes de retraite ; 4° avantages pour le service militaire ; 5° avantages pour le recrutement des fonctionnaires inférieurs; 6° mesures sanitaires (prévention ou guérison des maladies sexuelles, soins aux femmes enceintes et aux femmes en couches, leçons de puériculture); 7° mesures créatrices d'une atmosphère de morale, religieuse ou laïque, peu importe; 8° petites faveurs variées (décorations pour les mères et même les

pères de familles nombreuses, fêtes et félicitations officielles, un voyage familial gratuit par an, etc), et enfin 9° remaniement complet de nos impôts dans un sens favorable aux familles nombreuses. Et c'est dans ce sens qu'il conviendrait de compléter, pour obtenir une bonne synthèse, l'analyse si consciencieuse et si profonde qu'a faite M. Ludovic Naudeau.

MÉMENTO. — Louis Le Leu : *L'Organisation sociale,* Editions Vallot. L'auteur, philosophe ésotérique, et qui dédie son livre à la mémoire de deux occultistes connus, Saint-Yves d'Alveydre et Charles Barlet, a écrit un ouvrage rempli d'idées à la fois remarquables et hypothétiques. Dire que la société moderne est une simple colonie d'Israël est faire bon marché de tout l'hellénisme, même en admettant que le mot Israël soit un hiérogramme signifiant Humanité évoluée selon l'intelligence divine. Au surplus, cette société moderne semble avoir mal évolué, puisque l'auteur est si sévère pour notre régime parlementaire! Ses critiques sont d'ailleurs approuvables. Ce qui semble l'être moins, ce sont ses remèdes: le retour aux Etats Généraux, qu'est-ce que cela veut dire? et est-il exact que les Etats Généraux d'avant 1789 fussent d'une nature exclusivement sociale? et puisque subsisterait en dehors un gouvernement politique, comment serait-il constitué? D'après la formule monarchique? Soit! Mais alors les Etats Généraux pèseront bien peu dans la balance. A moins que, comme en 1789, ils prennent le dessus. Tout cela est bien intentionné, mais bien nuageux. — Antoine Scheikevitch : « *Nous prendrons l'argent où il est* », Paul Catin. Ceci est plus précis, et aussi plus spirituel. Il s'agit d'un dialogue entre un voleur individuel et un voleur social, et on sourirait si le premier, qui rapportait au second la montre qu'il lui a volée, la lui remportait une seconde fois. Le mot qui sert de titre ironique à la plaquette est un programme bien facile. Le vrai coup de génie serait, ô Renaudel! de prendre l'argent où il n'est pas. — *Le Procès de Rosa,* Librairie Valois. Ce procès est celui d'un antifasciste, qui essaya de tuer à Bruxelles le prince héritier d'Italie venu pour se marier (ce sont les risques du métier! disait son grand-père, le roi Humbert) et qui fut condamné à cinq ans de réclusion, peine que l'auteur semble approuver. Ce Rosa, dans sa jeunesse, avait tué un de ses amis, en nettoyant un revolver, et on ne voit vraiment pas pourquoi l'auteur voit dans cet accident un symbole du régime fasciste, et dans la tentative d'assassinat une logique impitoyable des événements. Tout cela est d'une raison soubresautante. — *L'Animateur des Temps Nouveaux* du 13 mars reproduit une curieuse statistique

d'un journaliste de Montauban, M. Bellegarde, sur les naissances allogènes (pour ne pas dire alliéogènes) en Rhénanie pendant le temps d'occupation : Paternités américaines, 1.850; anglaises, 990; françaises, 767; belges, 199; nègres, 15. D'où il ressort que la « honte noire » dont les Allemands ont parlé avec tant de trémolos dans la voix n'a pas existé en somme, et que les Français, en dépit de leur réputation galante, ont été beaucoup plus continents que les Anglais et les Américains, ce qui, pour ces derniers surtout, donne une souriante idée de leur puritanisme. La chose est tout à fait amusante.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

L'Affaire Dreyfus : L'idée de la forgerie du Bordereau (1).

Après avoir été l'instrument indispensable à la condamnation de Dreyfus; 22 décembre 1894, **l'Idée de la forgerie du Bordereau** deviendra l'instrument indispensable à l'acquittement d'Esterhazy : 11 janvier 1898.

Mais alors que les juges qui condamnèrent Dreyfus pensèrent que Dreyfus avait décalqué sa propre écriture, ceux qui acquitteront Esterhazy penseront que Dreyfus a décalqué l'écriture d'Esterhazy!

Il ne fallait rien de moins pour que la « terrible ressemblance » que le traître reconnaissait exister entre le Bordereau et son écriture ne l'envoyât pas à l'Ile du Diable à la place de sa victime. « Que dois-je faire (écrivait-il à celui des généraux de l'Etat-Major chargé de surveiller l'instruction ouverte contre lui), puisque les experts se refusent à conclure comme vous l'espériez? Comprenez donc bien que, si vous êtes véritablement les maîtres de l'instruction et des experts, je ne puis que m'en rapporter absolument à vous, mais que si cela vous échappe, je suis dans l'obligation absolue de démontrer que le Bordereau est calqué par Dreyfus avec mon écriture. » On sait que la peine de cette démonstration lui fut épargnée et que trois experts associèrent la muse de l'expertise au coup monté par le traître avec le Bureau des Renseignements dont Henry est alors le chef. On sait que les sieurs Belhomme, Couard, Varinard, déclarèrent que Dreyfus avait calqué le Bordereau sur l'écriture d'Esterhazy.

(1) V. *Mercure* des 1er février, 1er mars et 1er avril.

§

Mais enfin, le Bordereau donne-t-il, par son allure générale, par quelque signe, par le moindre je ne sais quoi, l'impression qu'il ne serait point d'une écriture naturelle? — Pas le moins du monde. Depuis que l'écriture existe (et ce n'est pas d'hier, à en croire les briques de MM. Fradin et Morlet), on n'a jamais vu écriture plus visiblement naturelle, spontanée, courante, que celle du Bordereau

Admettre le contraire, c'est dire qu'il fait nuit noire en plein midi-roi-des-étés. Eh bien! la plupart des experts interrogés par Bernard Lazare ont cru que le Bordereau — d'après eux tous, inapplicable à Dreyfus — constituait un laborieux faux en écriture. Trois seulement se sont aperçu que le blanc n'était pas noir.

« L'écrit anonyme est visiblement tracé d'une façon très franche, à main courante; il montre une homogénéité de type parfaite... L'écrit anonyme n'a aucun caractère fantaisiste. Je le répète, il est incontestablement tracé d'une façon courante et naturelle », affirme l'expert belge De Marneffe.

« L'écriture du document anonyme est homogène et conséquente avec elle-même. Cela est écrit sans hésitation et naturellement. Je ne vois rien qui vienne à l'appui de l'hypothèse que ce puisse être une écriture déguisée », écrit l'Anglais Walter de Gray-Birch.

Et un autre Anglais, J. Holt Schooling, déclare : « Le document incriminé n'est pas d'une écriture déguisée. Le geste et le mouvement de l'écriture sont si libres, naturels et spontanés que la personne, quelle qu'elle soit, dont ce document émane, n'a pu l'écrire d'une écriture intentionnellement déguisée ou simulée. De cela je me sens parfaitement certain. »

Entre ces clairvoyants et les aveugles, l'expert suisse et graphologue bien connu, de Rougemont, se place curieusement. Le Bordereau lui paraît, dès qu'il commence son rapport, « d'une écriture naturelle, non contrefaite et rendant bien la personnalité vraie de celui qui a tenu la plume. » Mais bientôt certains indices importants lui rendent « plausible la supposition qu'on aurait cherché à imiter l'écriture du capitaine Dreyfus. » Son bon cœur et la graphologie lui

permettent cependant de repousser cette indication. Car « il faudrait admettre chez celui qui aurait tenté la chose une perversion morale si odieuse, une haine personnelle si féroce, que j'ai peine à croire à pareille noirceur. » En dernière analyse, il ne peut pas « rejeter absolument l'hypothèse » d'une imitation (« bien maladroite », en tous cas, dit-il) de l'écriture du condamné.

Crépieux-Jamin conclut, au bout d'un rapport interminable, qu'« il est probable que la pièce de question a été faite avec l'intention d'imiter l'écriture de l'auteur des pièces de comparaison. »

Paul Moriaud (professeur à l'Université de Genève) : « Le Bordereau est l'œuvre d'un faussaire, imitateur grossier de l'écriture de Dreyfus. »

Gustave Bridier (expert à Issoudun) : La pièce de question est d'un graphisme si « appliqué » qu'il y a autant de différence entre elle et les pièces de comparaison — écrites, elles, au courant de la plume — « qu'entre un homme mort et ce même homme vivant. »

Thomas Gurrin (Anglais) : « Le document attribué au capitaine Dreyfus (et qui, bien évidemment, n'a jamais été écrit par lui) n'est pas d'une écriture déguisée, mais d'une écriture simulée. »

Carvalho (Américain) : « La pièce incriminée est l'œuvre d'une personne qui a consacré beaucoup d'efforts à son écriture et qui a cherché à imiter certains traits caractéristiques particuliers et dominants de l'écriture authentique du capitaine Dreyfus. »

Ames (Américain) : « L'écriture du Bordereau est le résultat d'un effort tendant à imiter ou à contrefaire l'écriture du capitaine Dreyfus; elle n'est pas l'écriture déguisée de ce dernier. »

Enfin (2), l'expert Français Hoctès affirme « qu'après examen des pièces et vérification continue pendant plusieurs

(2) Il reste deux contre-experts, l'un allemand : Preyer, l'autre suisse : Hurst, mais nous ne connaissons que la conclusion de leur examen bornée à ceci : « le bordereau anonyme et les lettres authentiques du capitaine Dreyfus émanent de deux écrivains différents ». — V. notre chronique au *Mercure* du 1er mars.

jours et même plusieurs semaines... l'hypothèse d'un faussaire se dessine de plus en plus. »

§

Comment une pareille aberration s'explique-t-elle? Elle est le produit, d'abord, de la subjectivité et de la sentimentalité mises là où il était indispensable d'être uniquement objectif et raisonnable. Les contre-experts ne peuvent pas, dans la candeur de leur âme, supposer qu'un traître soit assez privé de pudeur et de bon sens pour écrire d'une façon franche une pièce attestant, d'une façon aussi patente, sa trahison. C'est d'ailleurs le sentiment de tous ceux qui ont admis de bonne foi, à l'Etat-major, la culpabilité de Dreyfus. C'est le sentiment très net de Du Paty, pour ne citer que celui-là.

Et, en somme, supposons une minute que Dreyfus ait été le traître.... Ou plutôt supposons — l'hypothèse ne sera pas plus singulière — que vous ou moi ayons eu à écrire le bordereau : il est archi-sûr que nous ne l'eussions pas écrit franchement. Sans doute n'aurions-nous pas été assez stupides pour décalquer notre écriture en la falsifiant sur quelques points caractéristiques : ce machiavélisme bertillonesque ne nous serait pas venu; nous eussions fait au contraire le possible et l'impossible pour que l'écriture du Bordereau se gardât de faire songer à notre écriture. Pour écrire le Bordereau d'une écriture naturelle, spontanée, courante, il a fallu un individu vraiment inimaginable; un individu comme Shakespeare, Balzac, Rachilde et Ponson du Terrail lui-même seraient incapables d'en inventer un, mais comme la Nature en crée sans effort! Et il a fallu un individu non seulement d'une scélératesse extraordinaire, mais encore un demi-fou — ce qui ne veut, certes, pas dire un individu inintelligent et privé de ruse et de machiavélisme. Il a fallu un être à la fois très impulsif et tout à fait fourbe. Il a fallu Esterhazy.

Les contre-experts n'eurent pas eu assez d'imagination pour imaginer un être pareil; et voilà, je crois, l'une des deux principales raisons qui les aveuglèrent.

L'autre raison, c'est que, quand on leur montrait le Bordereau, on leur montrait une pièce dont on contestait l'attri-

bution à Dreyfus, mais dont on ne contestait pas le caractère de pièce forgée. Sans vouloir diminuer le mérite de Gobert et de Pelletier, les contre-experts étaient dans de moins bonnes conditions qu'eux pour découvrir que le Bordereau était d'une écriture courante. Il y avait, sur ce point de la forgerie, chose jugée par le Conseil de guerre d'une façon que chacun croyait définitive. C'est de ce point que partaient les contre-experts. Bernard Lazare et la famille de Dreyfus partaient aussi de ce point — et Dreyfus lui-même. Non pas que le malheureux ait jamais soutenu l'hypothèse de l'imitation de son écriture : cet argument mis en avant par ses adversaires était une complète fausseté; je l'appellerais une atroce perfidie si je voulais sortir de mon terrain de psychologue. La première fois *qu'après sept semaines de détention* Du Paty lui montre le Bordereau (jusqu'au 29 novembre, alors qu'il a été arrêté le 15 octobre, Dreyfus ignore l'existence de cette pièce!) que répond-il? Le procès-verbal dressé par son tortionnaire enregistre ainsi sa réponse: « J'affirme que je n'ai jamais écrit cette lettre infâme. Un certain nombre de mots ressemblent à mon écriture, mais ce n'est pas la mienne; on n'a même pas cherché à l'imiter. » Cependant il ne s'est pas demandé si le Bordereau était ou non d'une écriture naturelle. Il a admis implicitement ce que tout le monde, lui disait-on, considérait comme certain : à savoir que le Bordereau n'était pas d'une écriture naturelle. Lui aussi n'avait pas imaginé qu'un Esterhazy fût possible!

Enfin il est juste de noter, subsidiairement, que les experts de Bernard Lazare n'ont pas eu à leur disposition le Bordereau, mais un fac-similé publié par *Le Matin* d'après une photographie de cette pièce. Ils n'ont même pas su que le Bordereau était écrit sur le recto et sur le verso d'une feuille de papier. Ils ont cru qu'il était écrit sur un seul côté de la feuille. Ils ont été égarés aussi par le fait des déchirures de la pièce, et des altérations (d'ailleurs très légères) que certains mots avaient subies du fait du recollement. Ajoutez les bavures de l'encre d'imprimerie. Voilà ce qui explique que Crépieux-Jamin ait pu croire que le Bordereau n'avait pas été écrit d'un seul coup. « Cette pièce n'est pas exempte de

tares; écrite en deux fois avec des marques de contraction, elle m'inspire une forte méfiance. »

§

Et j'en ai fini avec mon analyse du germe qui féconda la paradoxale graine de l'Affaire; mais, pendant que nous y sommes, pourquoi ne regarderions-nous pas d'un peu près l'ouvrage qui me donna l'occasion de cette analyse? Pourquoi ne rechercherais-je pas ce que *Les Carnets de Schwartzkoppen* apportent de nouveau sur la question; ce qu'il faut en retenir, ce qu'il faut en rejeter?

Mémento. — Alex. Zévaès : *L'Affaire Dreyfus* (Ed. Nouvelle Revue critique). C'est l'Affaire, non pas racontée d'un point de vue politique, mais rapportée par un homme qui en fut témoin placé dans le milieu de la politique où se recrutèrent les premiers partisans de Dreyfus. M. Zévaès ne traite pas son sujet sans chaleur, mais l'impartialité et la mesure ne lui font défaut. L'ouvrage constitue un bon compendium, en une matière où ils sont rares. Il donne en annexe les deux arrêts de la Cour de cassation. — Jean Ajalbert : *Clemenceau* (N. R. F.). C'est vraiment là l'œuvre d'un peintre sinon d'un historien, à quoi l'auteur ne vise point. Il a vu le Tigre et il le met sur la toile; il nous donne quelque chose d'équivalent aux fameux portraits de Manet, de Raffaelli qui illustrent d'ailleurs son volume. A propos du rôle de son personnage au cours de l'Affaire, Ajalbert cite l'article qu'il écrivit, lui Ajalbert, au *Gil Blas* du 9 janvier 1895. Par une manière de divination qui semblait ne partir que de son cœur et qui vint d'abord de sa raison — nous le voyons aujourd'hui, — il y protestait non pas contre la parade de dégradation du condamné (car il acceptait comme tout le monde le jugement) mais contre l'attitude de la foule et la férocité des comptes rendus de toute la presse. — De Monzie : *Grandeur et servitude judiciaires* (Kra). Beau titre! mais nous attendions une méditation de philosophe et l'on nous fait lire une affiche électorale. — Paul Reboux : *L'Affaire La Roncière* (Lemerre). L'auteur qui ne romance pas désagréablement ce procès fameux, adopte — justement à mon avis — l'explication que M. Gaston Delayen nous donna, voici cinq ans, d'un mystère où la Psychopathie se croyait un peu trop chez elle. La mythomanie de Mlle de Morell fut très relative, et la culpabilité du lieutenant La Roncière ne sortit pas de son imagination toute. Pas de tentative de viol, mais un acte à mi-chemin de l'attentat à la pudeur avec violence et de l'outrage pu-

blic à la pudeur. D'où cette phrase de Stendhal, en 1841, phrase que M. Reboux aurait pu mettre en épigraphe à son livre : « La Roncière s'est conduit comme le plus plat sujet, comme une arsouille; c'était une raison pour ne pas le voir, mais non le mettre dix ans en prison. » — Pierre Vachet : *L'énigme de la Femme* (Grasset). L'auteur, qui nous promène un peu parmi les mythomanes qui eurent à faire avec Thémis, gagnerait à lire le précédent ouvrage et surtout une relation de l'Affaire Fualdès digne de ce nom. Il cesserait alors de voir en Mme Manson l'hystérique dont « l'abracadabrante mythomanie aida à faire condamner cinq personnes à mort ». Sans Mme Manson, Bastide, Jausion et leurs complices eussent été condamnés tout de même. Le singulier cas de ce témoin malgré lui relève entièrement de la psychologie, et de la mythomanie pas une minute. La malheureuse, conduite par un rendez-vous amoureux dans le bouge où Fualdès fut assassiné, assista sans le vouloir au drame. Elle s'était cachée dans un placard. Les assassins l'en tirèrent. Bastide décida qu'on l'égorgerait. Jausion obtint sa grâce en lui faisant jurer de se taire. Elle eut le tort de confier le terrible secret à son amant qui informa la Justice. On vit alors la malheureuse dire la vérité et puis se rétracter une fois mise en présence de ce Jausion qui lui avait sauvé la vie. Voilà, en bref, l'histoire de Mme Manson, toute claire, quand on lit les pièces du procès au lieu d'un roman, comme celui de M. Armand Praviel. — Robert Lœwel : *Condamnés* (Ed. des Portiques). L'auteur est-il un réformiste naïf? Ou bien sa sauce moralisante est-elle là pour faire passer un poisson qu'on sert au public peut-être un peu plus souvent qu'il ne faudrait? Penser beaucoup au problème de la criminalité; en parler peu, ce serait peut-être un bon pas dans le chemin du remède. Trop de prisons, et, en tout cas, pas assez d'asiles! Tel est son refrain, d'ailleurs qui ponctue des couplets, je veux dire des chapitres qui se laissent lire. « D'après le docteur Dupouy, il y a à Paris cent mille psychopathes de toute nature. On ferait bien de les surveiller avant qu'ils deviennent dangereux... » Oui, — et les trois cent mille, au très bas mot, surveillants qu'il faudrait pour cette tâche; il est facile, n'est-ce pas? de les trouver! M. Lœwel espère aussi que « la stérilisation des anormaux, déjà appliquée en Amérique, et le certificat prénuptial deviendront des mesures obligatoires ». En attendant... — Geo London : *Les grands procès de l'année 1930* (Edit. de France). En attendant, les criminels continuent... et M. Geo London aussi.

MARCEL COULON.

FOLKLORE

Achille Bertarelli : *L'Imagerie populaire italienne*, in-4°, ill. de nombreuses planches en couleurs et en noir, Editions Duchartre et van Buggenhout. — Emile van Heurck et G. J. Boekenoogen : *L'Imagerie populaire des Pays-Bas* (Belgique-Hollande), éditions Duchartre et van Buggenhout. — Emile van Heurck : *Voyage autour de ma Bibliothèque*, Anvers, chez l'auteur. — Emile van Heurck : *Les Images de Dévotion anversoises du XVIe au XIXe siècle*, Anvers, E. de Cocker. — Ph. de Las-Cases : *L'art rustique en France, Dauphiné et Savoie*, Albin Michel. — J. Désaymard : *Entretien sur l'Art populaire en Auvergne*, Au Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. — Editions des Horizons de France : *Gascogne*, par Raymond Escholier, ill. par Clément Serveau; *Bretagne*, par Pierre Guéguen, ill. par Mathurin Méheut; *Ceux de Normandie*, par Joseph l'Hôpital ,ill. par Gérard Cochet; *Le Pays des Basques*, par Gaëtan Bernoville, ill. par Iñigo Bernoville. — Mémento.

Aux éditions Duchartre, deux admirables volumes s'ajoutent aux précédents pour nous faire connaître **l'Imagerie populaire** des divers pays de l'Europe. Le volume de M. Bertarelli sur l'Imagerie italienne sera sûrement une révélation, non seulement par son abondante et précise documentation, mais aussi par le classement des images populaires que l'auteur a réussi à élaborer après bien des années de recherches. Tour à tour l'auteur étudie les rapports de l'image populaire avec la psychologie des masses, la littérature, la gravure sur bois primitive. Puis vient, selon le plan analytique que les folkloristes nomment d'après son auteur le plan Bertarelli (partout employé maintenant pour le classement dans les musées), une étude approfondie des diverses périodes, des divers ateliers et des divers styles de l'imagerie italienne. Les reproductions sont d'une exactitude parfaite, comme on peut s'y attendre de la part d'un éditeur qui compte lui-même parmi les meilleurs connaisseurs.

Passer à **l'Imagerie populaire des Pays-Bas** est très intéressant : bien que les techniques nécessairement se ressemblent, l'allure, le style, les sujets sont tout autres. Chacun des auteurs a pris la peine, à l'intention des collectionneurs, de dresser la liste complète des images publiées par diverses maisons, analogues à nos Pellerin d'Epinal. Ici aussi les illustrations en noir sont nombreuses et typiques, les planches en couleurs sont des merveilles d'exactitude. J'insiste sur ceci : car les images qu'on vend couramment donnent une idée fausse des anciennes couleurs et surtout de leurs rapports de valeurs,

que seules certaines affiches modernes ont su reconstituer.

Pour la Belgique on trouvera de précieux compléments, la plupart destinées aux bibliophiles et aux collectionneurs plutôt qu'au grand public, dans deux volumes charmants d'Emile van Heurck. Dans son **Voyage autour de ma Bibliothèque**, il décrit avec soin des livres populaires et des livres d'école flamands in-4°, et montre l'importance de ces publications dans la vie du peuple flamand aux seizième et dix-huitième siècles. L'autre volume, avec 16 reproductions, décrit des **Images de Dévotion rarissimes**, nommées *sanctjes* en flamand, et dont le centre de production était Anvers. Un répertoire, avec biographie des graveurs et éditeurs anversois, complète la description de ces images et rendra les plus grands services aux collectionneurs et aux conservateurs de musées. M. Emile van Heurck ne publie décidément que des chefs-d'œuvre d'érudition et de soin; j'ajoute qu'il a un sens artistique très sûr et que c'est grandement à lui qu'on doit un revirement en Belgique en faveur de ces arts populaires autrefois tant méprisés de la bourgeoisie et des pouvoirs publics; mais je n'oublie pas pour cela l'activité inlassable, dans le même sens, de M. Louis Cricq (aux Musées du Cinquantenaire) et d'Albert Marinus (au Folklore Brabançon).

Chez nous aussi, il reste quantités de trésors populaires à faire connaître, comme me l'a prouvé une fois de plus une récente tournée de conférences dans le Nord; j'annonce dès maintenant la publication vers la fin de l'année, chez Duchartre, de mon traité, longtemps retardé, sur *Les arts populaires des provinces de France*. Les monographies locales sont chez nous, malheureusement, insuffisantes. Je signale pourtant une jolie brochure dans laquelle Joseph Désaymard a bien analysé **L'Art populaire en Auvergne**. Et un nouveau volume de M. Las Cases, sur **Le Dauphiné et la Savoie**, dont le moins que je puisse dire est qu'il est très incomplet et n'apporte guère de matériaux autres que ceux déjà connus; en ce qui concerne la Savoie, j'en ai montré les lacunes dans la Revue de Riff; pour le Dauphiné, on n'y trouve que des meubles et objets du Queyras, déjà décrits par Muller. Mais ne soyons pas trop sévères; les monographies de M. Las Cases ont au moins le mérite d'attirer le grand public à ce domaine

de l'activité populaire qui était auparavant dédaigné, et est ensuite tombé aux mains d'industriels du meuble dit régional, lequel n'est trop souvent que la copie déformée du meuble des classes nobles et riches de Paris.

§

La série des *Horizons de France* s'est augmentée rapidement de beaux volumes qui, s'ils ne traitent pas exclusivement de folklore, contribuent au moins à le faire aimer. Pour tous, je tiens à avertir le lecteur de se méfier de leur valeur documentaire. Dans le volume sur la **Gascogne,** Escholier s'est amusé à bloquer dans la Gascogne le Languedoc, la Guyenne et en somme toutes sortes de « pays » dont le seul caractère commun est de se trouver dans le bassin de la Garonne... et même en dehors. Il a voulu faire un Gascon type et a fabriqué un hybride pire que la Chimère de l'antiquité; sans compter que le document est pris de droite et de gauche, mais non le résultat d'une exploration personnnelle. Ceci dit, comme Escholier sait écrire, ça se lit volontiers.

Plus originale est la **Bretagne,** de Pierre Guéguen; c'est une suite de tableaux, vus et sentis; cette fois, ce n'est pas le Breton en soi, mais des êtres bien vivants, localisés dans divers villages. Les descriptions sont franches; le mouvement est naturel; moins littéraire, ce texte évoque mieux le pays et ses habitants.

La **Normandie** de Joseph l'Hopital est celle qu'on nomme la Marche (département de l'Eure); il avertit honnêtement son lecteur. Et je le dis, car il y a, pour un folkloriste, une quinzaine de Normandies, de celle du pays de Caux au bout de la Manche et des environs de Rouen au bas de l'Orne et au haut de la Mayenne. Le Normand de l'Eure est déjà peu singulier. L'auteur a su tout de même le rendre pittoresque, et, sachant bien le patois, connaissant les coins et recoins du pays, a réussi à rendre sympathiques des ruraux qui comptent parmi les moins développés de France, ou les plus primitifs, si on veut.

Du **Pays des Basques,** seul est ici décrit le versant français : Labourd, Basse-Navarre et Soule. De tous les livres de cette collection, celui-ci est certes le mieux construit, le plus sim-

plement écrit, sans les flaflas et les roucoulades pseudoromantiques et l'attendrissement bébête qui trop souvent dépare les autres et les rendra illisibles dans une dizaine d'années. L'auteur connaît le pays, qui est le sien; il avoue avoir utilisé les ouvrages de Vinson, Lhande, etc., mais il l'a fait adroitement.

Si déjà les textes des divers volumes sont très variés (ceci n'est pas un reproche) que dire des illustrations? Celles de Serveau, pour la Gascogne, grosses têtes, verts, rose violacés, bistres malades, paysages qui sont de partout et d'ailleurs, m'horripilent. J'aime mieux la vraie imagerie populaire. Celles de Méheut pour la Bretagne sont des merveilles, puissantes, simplifiées; mais pour en apprécier les profondeurs, l'atmosphère, mettez-les à deux ou trois mètres de vous; chacune donne quelque chose; pas de redites, pas de surcharges non plus. Celles de Cochet, toutes d'une tonalité brun rouge, me laissent froid; le procédé à l'estompe aplatit et, bien qu'on soit en plair air, supprime les profondeurs; les paysages seraient aussi bien pris en Vendée ou en Alsace; les têtes n'ont rien de caractéristique; sans la blouse, pourquoi serait-ce des Normands? Iñigo Bernoville a aussi bien interprété ses Basques que Gaëtan; documentaires, ses dessins sont travaillés; paysages, ils sont simplifiés; ni mélo, ni fricotage, des impressions directes.

Mémento. — Le tome II de la revue d'A. Riff, *Les arts populaires français*, éditée chez Istra, Strasbourg, est aussi riche que le précédent, comme sujets et illustrations. Le plus simple est d'en reproduire la table des matières : Gauthier, *Maisons du Marais breton;* Mesple, *Pigeonniers de la Terre d'Oc;* Désaymard et Desforges, *Dévotion à saint Verny, patron des vignerons d'Auvergne;* Theuret, *Survivances païennes sur des croix en Lorraine;* Boissel, *Inscriptions et ornements des tombes basques;* Le Bondidier, *Plats de quête en bois sculpté des Pyrénées;* Philippe, *Portes d'armoires eucharistiques en tôle, Lorraine;* Algoud, *Poteries et verreries populaires en Provence;* Sadoul, *Couvots et pelles à couvots en Lorraine;* Gaudron, *Vierges en faïence d'Argonne;* Cordonnier-Détrie, *Une écuelle en céramique de Ligron, Sarthe;* Haug, *Notes sur la peinture sous verre;* Van Gennep, *Notes sur le travail du bois en Savoie (plaques à beurre, quenouilles, rouets)*; Riff, *Plaques à beurre en Alsace;* Cordonnier-Détrie, *Imagerie mancelle;* Saulnier,

De l'imagerie populaire à l'imagerie enfantine; Jeanton, *Costume tournugeois,* Notes et enquêtes.

Cette belle revue revient très cher. Elle est la seule de ce type en Europe. Il faut l'aider à vivre, empêcher qu'elle ne sombre. L'abonnement est de 68 francs (Musée alsacien, Palais de Rohan, Strasbourg).

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Grande Revue : en Allemagne : éducation sexuelle des adolescents; le sentiment public sur la guerre; pacifisme et bellicisme. — *Le Divan :* souvenirs d'une famille à propos de Mme de Rénal. — *La Bourgogne d'or:* le souvenir d'Emile Despax; son père, magistrat, chansonnier et poète. — *L'Archer :* poèmes de M. Michel de Bellomayre. — Mémento.

M. J. Gaudefroy-Demombynes publie dans **la Grande Revue** (mars) les observations que lui ont fournies « Deux mois dans les lycées allemands ».

La première fois — écrit-il — que j'ai vu un professeur et ses élèves en liberté, j'ai eu le sentiment très net que j'avais changé de latitude. C'était à l'Exposition internationale de l'Hygiène à Dresde, le 23 juillet 1930. Dans une des salles du Pavillon allemand, garçons et filles de dix-sept ans environ écoutaient, avec le sérieux qu'on a au catéchisme, les explications extrêmement détaillées que leur donnait le professeur devant des planches murales représentant les organes sexuels de l'homme et de la femme, ainsi qu le processus de la procréation. J'ai observé ces enfants. Pas le moindre sourire en biais, pas le moindre regard en coulisse, naïveté totale et grande attention scientifique.

J'espère qu'il en est de même chez nos étudiants en médecine; mais je n'imagine pas du tout semblable conférence devant nos élèves de rhétorique, surtout en présence de filles. J'avoue même que ce n'est pas sans une certaine gêne, et le rouge au front, que j'ai suivi les explications du consciencieux pédagogue. La même gêne que j'éprouverais probablement la première fois que j'entrerais dans un camp de nudistes. Question de climat? Les Allemands moins inflammables que les Français? Cela est vite dit, et pourrait presque sembler désobligeant. Je préférerais dire : question de sérieux, de discipline, de contrôle sur soi.

D'autant plus que j'ai observé ultérieurement, dans beaucoup d'autres domaines, ces qualités qui me semblent former la clef de voûte de la mentalité allemande, et faire sa force et sa beauté.

M. Gaudefroy-Demombynes a noté maintes déclarations qui

montrent un peuple irrité contre nous et qui ne peut comprendre nos rancunes. Une Allemande, jeune institutrice dans une famille parisienne avant la guerre, lui rapporte qu'on l'y a reçue, depuis, sans l'inviter à dîner ni à revenir :

Dans l'escalier de cette maison où elle avait vécu de si beaux mois de sa jeunesse, les larmes de la jeune fille éclatèrent. Oui, je le conçois; mais ce qui est symptomatique, c'est que cette Allemande si cultivée, si raffinée, quand elle me fait ce récit, ne comprend pas que Mme X..., ayant perdu ses fils à la guerre, ne pouvait pas la recevoir les bras ouverts. Ce qui est symptomatique, c'est l'inconscience totale des Allemands en ce qui concerne la responsabilité de l'Allemagne à la guerre. J'ai cité un cas. Je pourrais en citer des centaines, semblables, observés directement. Aucun Allemand n'a le sentiment de la responsabilité de son gouvernement dans le déchaînement de la guerre. Et, plus grave encore : les Allemands se croient les seules victimes de la guerre et des Traités qui l'ont sanctionnée : ils n'ont pas la moindre idée de ce que les Français ont pu souffrir, soit dans leur amour-propre, soit dans leurs biens, soit en perte d'hommes. Et ils sont stupéfaits lorsqu'ils s'aperçoivent qu'en dépit de notre sympathie à leur égard, et de notre esprit de paix, nous n'avons pas comme eux une abyssale faculté d'oubli.

On oublie si facilement le mal qu'on a fait aux autres!

Ailleurs, notre compatriote remarque : « les femmes allemandes sont beaucoup plus francophobes que les hommes. » Comme elles tendent à les remplacer dans la carrière universitaire, il déclare : « C'est assez inquiétant au point de vue international. » Au cours d'une visite en Saxe, il observe par contre : « Comme en France, les instituteurs allemands sont généralement pacifistes. »

A Falkenstein, « petite ville industrielle » et communiste, le voyageur a « trouvé une cordialité affectueuse qui réchauffe le cœur du Français à l'étranger ». Partout, invité à parler aux enfants en classe, il a reçu « un accueil charmant » d'une « audition compréhensive ». Toujours, il a « précisé » sa « position avant tout nationale ». L'atmosphère a changé à la veille des élections :

Sur la grande place de Falkenstein, une foule amorphe écoutait passivement le discours du candidat socialiste. Quand les Hitlériens,

dans 40 camions chargés de 25 hommes, ont fait leur apparition sur la place, cette même foule tout à l'heure si sage, si pondérée et paisible, a été électrisée par le cri hurlé en chœur par les occupants de chaque camion : « Allemagne, réveille-toi ! » Délaissant l'orateur socialiste, lequel s'enfuit rapidement, elle se disputa les tracts de Hitler, ces tracts extraordinaires d'enflure et d'obscurité, où l'on promet le pain et la liberté, le châtiment des exploiteurs du peuple, et où l'on prêche l'ordre, la paix bourgeoise dans laquelle chaque individualité s'épanouirait, « comme avant la guerre ». *La pax romana*, sans doute, *ferro et igni*...

Le déchaînement de cette foule enthousiaste au passage des uniformes et des drapeaux, cette mobilisation des consciences m'ont produit une impression difficilement effaçable. Et qu'arriva-t-il le lendemain, 14 septembre? Victoire des Hitlériens, écrasante.

J'ai la conviction que cette même foule d'ouvriers, dans ce repaire du communisme, suivra comme un seul homme, et avec un enthousiasme égal, Hitler ou tout autre entraîneur, le jour de la mobilisation pour la guerre.

Alors, les excellentes intentions et le sincère pacifisme des instituteurs?... Faut-il désespérer?

§

Les stendhaliens sauront gré à M. Jean Rodes de cette note qu'il a donnée au **Divan** (mars) et qui contient un témoignage bien curieux :

Une arrière-petite-nièce de celle qui, sous le nom de Mme de Rénal, fut l'héroïne du roman *Le Rouge et le Noir,* a fixé par écrit le souvenir de ce que, dans son enfance, elle a entendu dire, de l'auteur, par ses grands-parents. Cette note sera lue avec curiosité par tous ceux qu'intéressent les moindres circonstances de la vie d'Henri Beyle. La voici telle qu'elle nous a été adressée :

« *La véritable histoire du* Rouge et du Noir *s'est passée à Brangues, village sur le Rhône, dans l'Isère. — Mme de Rénal s'appelait Mme Michoud de La Tour; elle était mon arrière-grand'tante. Le précepteur de ses enfants,* Antoine Berthet, *est devenu Julien Sorel. Celui-ci avait réellement l'âme inquiète et ambitieuse que lui donne Stendhal. Son intrigue avec Mlle de Cordon, fille d'un autre châtelain de Brangues, a créé le roman de Mlle de La Môle, parallèle avec son amour pour Mme Michoud de La Tour...*

« *L'attentat ayant eu lieu dans une église, crime capital à cette époque, Antoine Berthet est monté sur l'échafaud, non sans avoir*

laissé une lettre de repentir et de regret, témoignant l'innocence de ses relations avec Mme Michoud de La Tour...

« *Celle-ci était la cousine du Président Michoud de La Tour, mon arrière-grand-père, grand ami de Stendhal, ainsi que mon autre arrière-grand-père Odru, élevé avec lui au Collège de Grenoble. Il parle assez longuement de mon arrière-grand-père Michoud, dans la* Vie d'Henri Brulard, *et avec beaucoup moins de sympathie de son camarade Odru.*

« *La famille Michoud de La Tour n'a pas pardonné à Stendhal la divulgation de ce drame intime qui avait passionné le Dauphiné. Ma grand'mère en parlait encore comme d'une offense inoubliable et je l'ai entendue traiter Stendhal, avec un air très dédaigneux, de pique-assiette et de parasite...*

« *N'est-ce pas invraisemblable et amusant?*

« *Il y a une trentaine d'années, le* « Temps » *avait publié une note sur les origines du* Rouge et du Noir, *disant qu'Antoine Berthet avait été guillotiné à cause des hautes influences et de la situation de mon arrière-grand-père, le président Michoud de La Tour. Mon père, ému de ces affirmations inexactes, a pu établir qu'au moment du procès d'Antoine Berthet, mon arrière-grand-père venait de mourir.*

« *Mon arrière-grand-père Michoud, M. Etienne Crozet et Stendhal étaient trois amis intimes, mais la publication du* Rouge et du Noir *a mis fin aux relations de ma famille avec Stendhal. On a brûlé, après les avoir lues, les éditions originales de ce qu'on disait être un roman à scandale, compromettant une famille. Dans notre bibliothèque dauphinoise, je n'ai trouvé, de Stendhal, qu'une petite brochure sur* Racine et Shakespeare, *datée de 1823, et* l'Amour.

*** — ***

née Michoud de La Tour.

Pour bien apprécier toute la piquante saveur de cette attitude de la famille Michoud de La Tour, il faut peut-être se rappeler que Stendhal n'était plus un jeune homme quand il publia le *Rouge et le Noir :* il allait avoir cinquante ans et il venait d'être nommé Consul de France à Civita Vecchia, après avoir occupé le poste de Trieste.

§

La Bourgogne d'Or (avril) contient une étude de M. Camille Pitollet sur « Emile Despax », les amis et la famille du poète. On sait le goût de M. Pitollet pour le document. Il a fureté, butiné, rassemblé de petites trouvailles. De leur ensemble, ré-

sulte un « souvenir du poète landais » qui satisfera bien des curiosités. Emile Despax écrivit ses premiers vers sur un « cahier noir » que « le 30 avril 1898 », il adressa à « Mme Bacler d'Albe, sa tante à la mode de Bretagne ».

M. Pitollet nous renseigne ainsi :

Il venait — « en prenant sur ses jours de dur piochage » — de transcrire là un millier de ses vers. « Ceux que tu verras datés de 1895 — précise l'enfant inspiré — sont mes premiers. J'avais 14 ans, beaucoup de feu sacré, mais nulle habileté. » De ces vers de la première heure, le journaliste landais qui signe *Serge Barranx* — son nom véritable est Jean Vignau — m'écrivait, dans ce même automne 1927, qu'ayant fondé en 1896 à Dax, comme supplément de l'*Echo de Dax*, un fascicule littéraire : *L'Echo littéraire et artistique de Gascogne*, mensuel, un vieil ami de sa famille, M. Danty père, lui apporta alors des rimes du jeune élève du Lycée de Bordeaux, encore sous l'influence de Heredia et de Samain, qu'il publia avec enthousiasme. La plaquette de 1902 : *Au seuil de la Lande*, a sans doute recueilli ces premiers fruits d'une Muse qui, d'année en année, allait se révéler plus habile dans l'art si délicat de ciseler des vers, vers d'un impressionnisme subtil, révélant une personnalité délicate, un peu triste et mélancolique, en somme très artiste, aux notations de choix, aux touches évocatrices et rares.

M. Pitollet a découvert des poèmes, datés de 1864 à 1869, qui sont l'œuvre d' « Hippolyte Despax, classe de troisième, collège de Dax », plus tard auteur de romances qui connurent « la gloire des cafés-concerts parisiens », avocat, puis magistrat colonial. C'était le père d'Emile Despax. Il était conseiller à la Cour d'appel de Saïgon, quand il y mourut en 1900.

Cet homme ingénu avait continué, en dépit du *fatum* adverse, à chercher dans la pratique de la poésie un dérivatif à ses chagrins. Les derniers vers qu'il a écrits sont sans doute ceux-ci, cri du cœur d'un père désolé par l'absence et adressés de Saïgon à Gabriel et Frédéric Despax, pour leur rendre grâces de lui avoir offert, avec les vers du premier, un porte-plume :

Tu m'as adressé, mon doux être,
— Premier fils qu'elle me donna —
Des vers que ta mère, peut-être,
En toi, comme un chant, entonna.

Car ton essai, plein de tendresse,
Renferme une note du cœur,
Effleurant, comme une caresse,
L'aïeule et le père-tuteur.

Et, dans des extases étranges,
Je vois, unis en essaim,
Son mari, sa mère, ses anges :
Toutes nos têtes sur son sein!

Sur Emile Despax — en opposition à des témoignages qui le montrent paresseux — M. C. Pitollet cite ces lignes de M. Gérard Batbedat (1) :

Des auteurs, quelquefois, meurent jeunes, qui, avertis par leur mal secret, ont hâtivement consumé, avant de s'en aller, toute l'huile de leur lampe. Rien de semblable pour Despax. Au contraire. Sa fin sera un accident imprévisible. Il se sent, il se croit sur la ligne de départ. Tout son livre est amour des fleurs, amour des jeunes filles, amour de la vie. Avec quelle belle assurance — dont le Destin, debout derrière lui, pouvait assurément sourire — il écrit pour son meilleur ami malade, et que la Mort va emporter loin du familier décor :

Mais moi, moi qui vivrai longtemps, peut-être, encor!...

Maudite donc soit la Guerre, qui nous a privés de la maturité d'Emile Despax, comme des fruits que réservaient ces quatre cent cinquante écrivains, comme lui massacrés!

§

L'Archer (mars) publie ces beaux poèmes de M. Michel de Bellemayre, « mainteneur des Jeux Floraux » :

JOUR DE DEUIL

J'ai souffert tout un jour de la mort d'une enfant;
Jamais plus le matin ne luira comme avant.

Tout un jour délaissant la famille et la bêche,
Des voisins ont rôdé près de la tombe fraîche;

Un homme, tout un jour, dans son habit de deuil,
Les mains sur son visage, est resté sur le seuil;

Le torrent tout un jour a regretté la morte,
Et le chien tout un jour a gémi sur la porte;

Tout un jour au logis le silence est entré,
Et près d'un lit désert une femme a pleuré;

Tout un jour la servante a rangé la demeure,
Et la morte a semblé plus morte d'heure en heure;

(1) Anthologie des Ecrivains morts à la guerre.

'ai souffert tout un jour de la mort d'une enfant...
-- Le lendemain, la vie a repris comme avant.

INSCRIPTION POUR UN CADRAN SOLAIRE

Il est plus tard que tu ne penses;
Passant, ne crois pas le soleil;
L'heure folle que tu dépenses
Mène peut-être au grand sommeil.
N'espère pas mes confidences;
Mon cadran ne laisse pas voir,
O toi qui ris, ô toi qui danses,
Si tu seras vivant ce soir.

Il est plus tard que tu ne penses...

MÉMENTO. — *La Revue de Paris* (1er avril) : De M. Maurice Parturier : « Mérimée et ses amis de Passy », et des lettres inédites de l'écrivain à la famille Delessert.

La Nouvelle Revue française (1er avril) : M. L. Trotsky : « La Révolution étranglée » et une réponse de M. André Malraux. — « Sur Dostoïewky », par M. Marcel Arland.

L'idée libre (avril) : « Un témoin de la débauche romaine » (c'est-à-dire Joachim du Bellay), par M. Roger Garnier. — M. Maurice Phusis, « biologiste », instruit le procès du pain qu'il classe parmi « les grands toxiques ».

La Nouvelle Revue (1er avril) : « E. A. Bourdelle », par M. Marcel Clavié. — « Les fourriers de l'invasion asiatique », par M. A. de Pouvourville.

Cahiers Léon Bloy (mars-avril) :Souvenirs sur Léon Bloy », de M. E. Faure. — « Quelques mots sur Léon Bloy », par M. Jehan Rictus.

Le Génie français (avril) : « Poèmes » de M. Emile Vitta. — « La T. S. F. et la Poésie », par M. Villedieu-Benoît. — « Jets d'eau », par M. Yvanhoé Rambosson.

La Revue Mondiale (1er avril) : Enquête sur « Les Enfants du Spectacle ». — Souvenirs de M. Gaston Picard. — « Le Thyrse et la Croix », par M. Gabriel Trarieux.

Etudes (5 avril) : « Instinct et intelligence », par M. Lucien Roure. — « D'Oberammergau à Mansfield Theatre », par M. Paul Doncœur.

Nouvel Age (avril) : M. Georges Sorel : « Sur Lucien Jean ». — « Jeux de la rue », de Lucien Jean. — « Rimsky-Korsakoff et ses aînés », par M. Blaise Cendrars. — M. E. J. Finbert : « Chansons populaires égyptiennes ». — « Banlieue-Nord », poème de M. A. Sou-

lillou. — « Le marxisme et la littérature prolétarienne », controverse entre M. Henry Poulaille et M. S. Engelson.

La Revue de France (1er avril) : « Hominum Voluptas », poème de M. Fernand Gregh.

Le bon plaisir (mars) : « Stances », de M. Marcel Montpezat, où nous entendons ce beau cri :

Un grand vers de lumière, ah! l'écrire à demi,
Pour que le trouble humain s'allume d'espérance.
Je jure de me taire après son infini.
Un beau son, pour grandir, a besoin du silence.

Palestine (décembre et février) : « Le Théâtre juif dans le monde », par divers.

La croisade contre-révolutionnaire (15 mars) : « Au bagne en Russie rouge ».

Les documents de la Russie neuve (mars) : M. René Maugal : « Les plans d'intervention contre l'U. R. S. S. ». — « Le procès de Moscou ».

La Revue Universelle (1er avril) : « Souvenirs de la Cour impériale », de M. Frœhner; l'auteur présenté par M. F. Cumont. — « Requête pour les cris de Paris », par M. J. Renouard.

Europe (15 avril) : « Le plan russe », par M. Michel Farbman. — « L'Espagne et son Roi » par M. G. Charensol.

Par une coïncidence piquante, cet article est paru le lendemain même de la proclamation de la République en Espagne.

Le début de l'auteur, mieux informé par ailleurs, est celui-ci :

Pour les Français, le roi d'Espagne est toujours le fils charmant de la Reine Amélie (*sic*).

La conclusion de M. Charensol n'est pas d'un prophète authentique :

Certes, le peuple ne veut plus de la monarchie, et surtout il ne veut plus du roi. Mais au-dessus du peuple il y a l'aristocratie : celle du sang et celle de l'argent. Il y a l'Eglise!

Quand les puissances financières s'unissent aux puissances spirituelles pour consolider un trône, celui-ci peut garder l'espoir de défier les ans.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition Paul Bret : galerie de la Renaissance. — Exposition Schoellhorn : galerie de la Renaissance. — Exposition J. Marval, Flandrin, Marque, etc. : galerie Druet. — Exposition Kokoschka : galerie Georges Petit. — Le Nouveau Salon : Palais de Marbre. — Exposition d'un groupe de peintres modernes : Galerie d'Art du *Quotidien*. — Exposition Toulouse-Lautrec : Musée des Arts décoratifs.

Parmi nos jeunes peintres, **Paul Bret** est un de ceux à qui leur talent promet le plus large avenir. Il sait beaucoup du

métier; on ne peut jamais affirmer, à propos de ce difficile métier de l'art, qu'un peintre en sait tout, mais enfin, à vingt-quatre ans, Paul Bret était capable d'architecturer une grande décoration, dans un style personnel et avec des nouveautés dans l'ordonnance. S'il y a des peintres du récent passé, vers qui ses admirations l'orientent, c'est Puvis de Chavannes, et surtout c'est Chassériau dont on retrouve chez lui, à certaines figures, la volonté de charme strict et de volupté sobrement exprimée. Avec cela, un fond classique, une attirance vers la Grèce et la magnificence nue de son paysage et de ce que son soleil retient de rayons d'Orient. Aussi, c'est une belle œuvre vaste et claire que sa synthèse réalisée de Mykonos, un petit port de l'une des Cyclades, entre Délos et Naxos, où une rade se borne d'un détour de quais blancs, d'une petite ville aux maisons basses, à larges terrasses, qui serait blanche si, dès l'aube, la lumière ne s'y jouait en reflets à peine roses que de l'or très pâle vient toucher, de sorte que ce blanc offre une polyphonie délicate et variée. Dans une des rues qui longe un pâté de maisons, voici une petite file de bourriquots, bâtés et harnachés, d'un effet pittoresque. Des femmes descendent, d'une hâte souple, des escaliers. D'autres débouchent des rues, la jarre de cuivre sur la tête. Sans doute, tous les hommes sont en mer. Aucun mâle ne vient projeter sur cette blancheur chaude l'épaisseur de sa silhouette qui pourrait être lourde. Cette absence contribue à l'aspect édénique de la petite cité assise devant la plus belle plaque bleue à filets d'argent, du large qui se puisse voir. Ce calme de la mer évoque l'idée d'un beau cadre pour une naissance d'Aphrodite. Pourtant c'est plutôt du côté de la mer provençale que Paul Bret a noté le cirque d'eau et les coteaux où l'extase des pêcheurs accueille l'arrivée de la déesse, immobile et grave. On ne peut varier le thème célèbre que par l'artifice décoratif. Paul Bret n'y manque pas et il a cette jolie idée que des Amours soulèvent pour la draper ou la rattacher, des épaules d'Aphrodite, une longue traîne, un grand manteau blanc auxquels ils se sont pittoresquement accrochés. Paul Bret n'a pu transporter dans cette salle sa Nausicaa, encore moins sa décoration de la Maison des Etudiants (rue de la Bûcherie), ni son entrée de roi médiéval dans un grand

paysage de vieille cité. Mais les esquisse sont là pour les rappeler, et la cimaise foisonne de tableaux de dimensions moyennes, préparation aux grandes œuvres, notes sur un voyage en Grèce. Paul Bret a retenu l'âpreté majestueuse de Delphes, l'éclat du soleil couchant sur le cap Sunium et son temple, une vision serrée de l'ensemble d'Athènes, des coins de Naxos, des aspects de Mycènes, le bloc argenté d'une église massive au fronton découpé qu'ont laissée là les Vénitiens. Trois de ses meilleurs paysages décrivent un mas provençal, ses entours, une magnifique allée avec de grands arbres bordant son sol rose.

Il a une très intéressante série de portraits peints ou dessinés. Bourdelle, Dauchez, Gustave Bret, le compositeur père de l'artiste, Yves de Brayer, le peintre, et des portraits de femme d'une grâce pénétrante. L'art de ce jeune peintre est souple, et ses dons d'harmoniste lui donnent la gamme de couleurs forte et concentrée, sans éclats qui briseraient la tonalité générale et qui convient à la grande décoration.

§

Schoellhorn a le culte de Marseille, et le célèbre en nombre de toiles où se mirent la silhouette de la ville cimée de Notre-Dame-de-la-Garde, les aspects des placettes claires où l'air vibre autour de maigres palmiers, et surtout des coins de rues avec du soleil mobile sur des maisons vétustes et des devantures où les pièces de soie amortissent la lumière en se parant de ses reflets et des paillettes qu'elle pose sur les arêtes de leurs plis.

§

Galerie Druel, un groupe : **Jacqueline Marval,** de ses fenêtres du quai Saint-Michel, synthétise l'espace légèrement bleuâtre qui se fond dans la masse encore un peu brumeuse de Notre-Dame, et à cette fenêtre elle a disposé dans un plat de verre quelques fleurs coupées et un beau bouquet jaillissant. Elle montre un autre bouquet, serti d'un vase, sur un guéridon, d'un semblable charme printanier.

Elle expose aussi des lithographies en couleurs, dont les unes sont de frais portraits de jeunes femmes aux traits clas-

siques, à la grâce toute moderniste, et des femmes à mantilles d'un joli caprice.

Jules Flandrin nous montre un bar-dancing avec quelques groupes de danseurs, sculpturalement modelés. Il tend sur un paysage aux couleurs pâles et mouillées la parure de l'arc-en-ciel. Une cavalière passe dans une Arcadie automnale. Voici aussi de larges espaces de montagnes et de vallées avec toute la symphonie agreste des verdoyances variées.

De belles études de Charles Guérin, notamment une bayadère, sans recherche exagérée d'exotisme, des pages de Dufrénoy, de Pierre-Eugène Clairin et d'Henry de Warocquier.

La sculpture est représentée par **Albert Marque**, dont un groupe d'enfants et des études pour une œuvre de grande dimension, *L'Hiver*, affirment tout le grand talent de souple pureté et l'originalité de plasticien.

§

Nous avons à Paris le plus grand désir de connaître les artistes étrangers, et, en ce moment, d'être tenus au courant de l'art allemand. L'exposition qu'on nous montre des œuvres de **Kokoschka**, qui est en ce moment la plus solide des notoriétés nouvelles d'outre-Rhin, était donc bien faite pour nous intéresser, et pour ce qu'elle nous révélerait d'un tempérament original et de l'état des influences de l'art français sur la peinture des pays germaniques. Kokoschka est un Autrichien. Il continue la longue série d'efforts des artistes viennois vers l'originalité, efforts qui ont abouti dans l'art décoratif, et parfois dans l'art pictural. Il y a dans l'œuvre de Kokoschka deux séries principales : des portraits et des paysages. Les portraits sont péjoratifs, cherchés dans le caractère, mais au moyen de la déformation. La ligne en est sèche, l'expression caricaturale, la couleur désagréable. En revanche, les paysages sont fort intéressants, surtout les paysages de villes, ramassés en multiples détails dans de très fines vibrations de lumière. Il y a des notes sur Londres très variées, terrasses de calme des grands parcs, poudroiement de foules sur les ponts et une vision de Lyon, des quais de Saône à Notre-Dame-de-Fourvières, d'un émouvant mouvement lumineux. Des influences de Turner, de Monet, de Dufy et tout de même, dans

la violence nuancée du faire, une vision personnelle et une personnalité d'exécution.

§

Le **Nouveau Salon** présente sa sélection annuelle, toujours heureuse, sans hardiesses excessives, mais avec un aspect général de métier sûr et d'art sincère. C'est Gaston Balande qui le recrute avec un goût très sûr et lui apporte l'appoint de sa forte personnalité. A ses côtés, Raoul Carré avec de limpides visions de Savoie, Berjonneau avec un lumineux paysage d'Ardèche. Mme Babaian, un beau bouquet à la fenêtre ouverte sur un clair paysage, et un port de Concarneau d'une sobre harmonie. André Strauss montre un beau paysage d'Italie, Tristan Klingsor des notes très poussées sur Espalion et sur Douarnenez.

Isailoff inonde de soleil la côte de l'île de Porquerolles, en rend à merveille l'escarpement fleuri et la course de la houle fouettée d'un souffle de mistral. Delauzières est le peintre doué des villages de la côte de Saintonge; ce jeune artiste est doué d'une sensibilité rare que sert un excellent métier. Mania-Mavro expose un remarquable portrait de jeune fille sicilienne qu'entoure un paysage captivant de vérité. Le Meilleur demeure l'excellent peintre des clos et de vergers normands. Madet-Oswald expose des coins de banlieue miséreuse et de vieux Paris croulant dans une lumière très juste. René Marca donne une bonne aquarelle du port de Marseille, en vif mouvement. Georges Migot nous montre des coins de paysage de l'Yonne, justes et sensibles. Montézin a une très belle page : les *Tilleuls*. La finesse et la complexité de son observation dotent ses œuvres de vérité poétique. Mme Pascalis excelle à peindre dans des jardins éclatants des jeux d'enfants aux parures versicolores. Charles Sayers a une belle image d'un marché au Caire, d'une chaude harmonie foncée. M. Tastemain a une excellente nature-morte. Notons MM. Venet, Azéma, Mme Bendix, qui peint clair et juste, M. Perrin, Emile-Domergue, de Lassence avec un lumineux matin à Quimperlé, une notation de Saint-Tropez du remarquable graveur Duplain, qui est aussi un bel harmoniste de la couleur, Ingold, Jean-Sopena, Centore, Denis-Valvérane avec une éblouissante

et véridique placette de vieille ville du Midi, Desèvre, Pégurier, Romanet, intéressant paysagiste.

La sculpture est fort intéressante : un admirable buste de femme de Despiau, un buste excellent de Dimitriadis, représentant notre confrère Mario Meunier, de sveltes chevrettes du bon animalier Huggler, un beau buste de Heugg, un autre de Mme Embirigo.

Rivaud peuple une vitrine d'une nombreuse série de bijoux d'argent de l'imagination la plus variée et des proportions les plus eurythmiques. C'est une très belle réussite de bijouterie populaire de style artiste.

A la galerie d'art du **Quotidien,** Victor Charreton, avec une de ses plus belles études de neige et l'éblouissement floral d'un grand jardin; de fortes études de figurants de music-hall, et de beaux paysages de Ludovic Rodo, un retour du travail, en Lorraine, d'Adrienne Jouclard dans sa manière subtile et puissante; des paysages de féerie ensoleillée avec des rubans de fleuve parés de baigneuses aux figures pures de Walter Le Wino, des fleurs de Mme Renée Baillé, une nature-morte et un portrait de jeune fille où Breitweser affirme ses très intéressantes qualités de coloriste en même temps que la vérité de son émotion, de très belles fleurs de Mme Babaian, un nu savoureux, encadré d'un paysage diapré par Denis-Valvérane, des miniatures du meilleur dessin de M. Dossik, des fleurs éclatantes et de belle ordonnance de Mme Suzanne Ody. M. Roger Schardner nous donne des paysages du Bois de Boulogne, notés avec infiniment de charme dans la solitude matinale et la fraîcheur de leur lumière. Bertrand-Py a un très beau portrait et une nature-morte d'une très belle qualité. Mme Ponge étudie des coins du Paris qui s'en va. Elle donne de l'intérieur de la cour du Dragon une très intéressante vision. Elle sait rendre, avec la vétusté des vieux murs et la vérité de leurs lézardes et de leurs fléchissements, la poésie qu'ils dégagent d'avoir abrité tant de vies, et parfois de vies d'écrivains et d'artistes.

L'art décoratif est représenté par Mme Anita Conti, qui grave et sculpte la plaque de cuir de ses reliures somptueuses avec un goût très sûr et en modèle avec originalité les beaux ornements.

Mlle Guidette Carbonell est une remarquable céramiste. Elle ornemente aussi des plats et des sébiles de bois d'une illustration aux vives couleurs, aux motifs de chansons et de décoration populaire, d'un élan personnel et libre et d'un art très logique en ses caprices heureux.

§

Entre autres mérites, **Toulouse-Lautrec** apparaît comme un des premiers, en date et en qualité, des peintres du soir de Paris, d'un Paris renouvelé le soir par la lumière électrique. Avant Seurat et Lautrec, Whistler a dit que c'est quand les lumières s'allument dans le crépuscule et la nuit que le monde devient le domaine du peintre. C'est une variation à la méthode impressionniste, qui pousse le peintre à se lever dès l'aube pour surprendre les jeux les plus jeunes et les plus fugitifs de la lumière. Il y a des exceptions, et glorieuses, l'admirable rue de Montmartre, diaprée de lanternes vénitiennes, un soir de fête nationale, le premier, le trente juin, par Claude Monet, et Degas peint des danseuses dans le prestige de la lumière électrique. Mais ce n'est point tout à fait la recherche d'harmonies des *Nocturnes,* ni l'étude d'atmosphère de nuit et de lampes de la *Parade* de Seurat, à qui la théorie de Whistler semblait une incontestable vérité. Sans attendre que Stéphane Mallarmé, dans sa traduction du *Ten o'clock,* ait révélé le postulat whistlérien, jeunes impressionnistes et néo-impressionnistes fréquentaient, le soir, le music-hall avec tout ce qu'il fallait pour dessiner et noter des rapports de couleur, à compléter par le travail de l'atelier. Lautrec se trouva à ce tournant. Au premier moment, il a réfléchi tout ce qu'il voyait en mouvement, cavaliers aux grandes manœuvres, calèches et mail-coachs lancés en vitesse. Il a peint dans des décors de parcs des personnes de sa famille. Puis il s'est passionné de Degas. La disgrâce physique de Lautrec l'induit à aimer le pessimisme plastique de son maître. Durant quelques années, il admettra que les modèles d'atelier ont mauvais caractère, et que cette acrimonie native et cultivée sait se traduire dans l'expression de leur physionomie. Puis il arrive à plus de sérénité et à une grande générosité de lignes

et de couleurs, par l'amour du music-hall, dont l'atmosphère de joie lumineuse l'enchante et le dilate. Et pourtant, encore qu'il l'ait traduite parfois merveilleusement, sans emphase, mais de grande justesse, ce n'est point le ton féerique de la lumière qui l'intéresse le plus, c'est l'allure des personnages, le relief de leur apparition dans l'ombre d'une loge ou leur éclat au passage d'un couloir très éclairé ou sur le vaste parquet de la salle de danse. C'est surtout le bal qui le requiert, l'Elysée-Montmartre, où commencent à se produire, sous l'étiquette de danses naturalistes, les danses de bal public. Les noms fameux de Grille-d'Egout, de la Goulue, de Valentin le Désossé marquent cette date de l'histoire du cancan, du quadrille et du grand écart. Rayon d'Or et la Sauterelle qui suivirent ne parurent pas à Lautrec mériter le même intérêt que les promoteurs du genre. Au contraire, les profils des chansonniers du Chat Noir n'apparaissent pas dans son œuvre et il a patiemment représenté leur imitateur, Bruant. Il y a, dans son choix des héros représentatifs de cette période, de l'arbitraire, mais ce n'est pas un historien. Tout de même, en dehors du prestige de sa superbe exécution, il est à consulter pour toute la notation de cette assez longue minute du plaisir parisien, pour le music-hall et aussi pour le théâtre d'opérette, ainsi qu'en témoigne sa description du finale d'un acte de *Chilpéric*, avec cette jolie mise en page de figurants autour de Marcelle Lender.

Latéralement, il a peint une série de portraits d'un vif intérêt. C'est tout un groupe de lettrés et d'artistes qu'il inscrit sur ses carnets de dessins, ou qu'il évoque picturalement, Tristan Bernard, Coolus, Ibels, Natanson, Dethomas, Emile Bernard, des artistes dramatiques comme Berthe Bady dont il a laissé le plus attachant portrait.

Mais ce qu'il a donné peut-être de plus puissant, c'est quand il était déjà très malade, une série de dessins sur le cirque, allant du salut de l'écuyère de haute école engoncée dans sa longue robe, aux plus vivantes études de clownesses, aux mouvements périlleux des trapézistes. Il s'y retrouve peintre de chevaux en même temps qu'évocateur de mouvements rapides. Il conserve toute la grâce de ces agilités subtiles. Il n'y a guère d'aussi belles et d'aussi complètes séries de dessins

sur un même thème et ainsi cherché dans les multiples variations de son spectacle.

L'exposition qu'on vient de nous donner de son œuvre, sans nous la représenter absolument toute entière, synthétise phase par phase l'évolution de Lautrec et représente toutes les faces de son très grand talent.

GUSTAVE KAHN.

PUBLICATIONS DART

Emil Szittya : *Le Paysage Français*, éditions « Ars ». — Emile Waldmann : *La Peinture allemande contemporaine*, Crès. — Emil Szittya : *Tendances modernes dans la peinture suisse*, éditions « Ars ». — L. Bachelin : *Stoïca*, « Cartea romanesca », Bucarest. — Jacques Daurelle : *Essai sur le meuble provençal*, éditions de la « Vieille Provence », Vence. — Joseph Desaymard : *Entretien sur l'art populaire en Auvergne*. « Au Pigeonnier », Saint-Félicien-en-Vivarais. — Daniel Marquis-Sébie : *Une leçon d'Antoine Bourdelle à la Grande Chaumière*, « Artisan du Livre ». — Léon Arnoult : *L'Œuvre d'art, son infini et son parfait*, « la Salamandre ». — Pierre Guastalla : *L'Esthétique et l'Art*, Vrin. — Valentin-Bresle : *Charles Lemant*, « Mercure de Flandre », Lille. — Baron Desazars de Montgailhard : *Les artistes toulousains au XIXe siècle*, Marqueste. — Mémento.

Pendant des siècles, les peintres ont fait le voyage d'Italie pour ouvrir leur âme à une conception plus pure de la beauté sur cette terre où l'homme, de Renaissance en Renaissance, a toujours joui des choses avec tant d'intensité qu'à tout moment la vie lui semblait recommencer. Nous envoyons encore nos élèves des Beaux-Arts à Rome comme s'ils ne pouvaient aller que là pour achever leur éducation. Il y a pourtant plus de deux cents ans que Paris a succédé aux villes italiennes comme capitale de l'art et il n'est pas de pays qui ait eu une école de peinture comparable à l'école française depuis le XVIIe siècle.

Les étrangers reconnaissent cette suprématie et viennent travailler chez nous. Je me figure qu'ils y apportent parfois l'arrière-pensée de supplanter nos artistes au lieu de prendre modèle sur eux. Ils proclament qu'en France seulement on peut parler d'une école de peinture. Certains d'entre eux inclineraient à en exclure tout ce qui est vraiment français.

M. Emil Szittya, auteur de nombreux essais en langue allemande, vient de faire paraître à Paris une étude sur **Le Paysage Français.** Dans son opinion, ce serait une vue super-

ficielle de penser que la tradition a amené l'art du paysage en France à son point de perfection.

C'est surtout le paysage français lui-même, et sa fluide lumière d'une incroyable douceur, qui ont donné corps à la grandeur de la peinture française.

Cette affirmation nous paraît grosse de conséquences. Les peintres de l'Europe centrale n'ont qu'à se précipiter sur les sites de France pour composer des paysages qui égaleront, qui dépasseront ceux des peintres français. Le « nach Paris », pour être inspiré par une moins atroce cupidité qu'en 1914, reste le mot d'ordre de nos voisins de l'Est. Notre Occident exerce une étonnante attraction et, aussi loin qu'on remonte dans l'histoire, les migrations venues du Soleil Levant y ont achevé leur course. Nous sommes chez nous et nous nous croyons des droits exclusifs à notre ciel et à notre sol, sans comprendre que d'autres peuples brûlent de partager notre bien. Quand ils arrivent pacifiquement, nous leur cédons volontiers une place parmi nous. Un fils d'étranger élevé, instruit en France peut devenir un excellent paysagiste français. Mais les peintres de l'Europe centrale, peignant au milieu de nos paysages, demeurent des étrangers et c'est une lourde faute de ne pas nous défendre contre leurs idées, leurs préférences, leurs arrêts, qui créent parmi nos artistes une échelle de valeurs inacceptable pour le goût français et les encouragent à sortir de leur voie naturelle. Sur les 32 reproductions de tableaux contenues dans le livre de M. Szittya, une dizaine tout au plus sont signées de noms français. Est-ce un hasard si la plupart des autres nous révèlent des patronymes de consonance germanique?

Entre Allemands et Français, il peut y avoir communauté d'intérêts, bonne volonté mutuelle, mais, quand on rapproche les uns des autres, l'entente s'établit difficilement : les caractères, les tempéraments, les idéaux s'opposent et toutes les réactions sont différentes. M. Emile Waldmann, qui présente un tableau de **La Peinture Allemande Contemporaine**, nous dit qu'elle s'est souvent rencontrée avec la peinture française au XIX[e] siècle : les peintres allemands n'ont ignoré ni nos réalistes ni nos impressionnistes ni, hélas! nos cubistes. Quant à nous,

nous admirons certaines œuvres d'un Grosz, voire d'un Kokoschka, sans être attirés par les artistes allemands. Nous sommes séparés d'eux par notre conception du plaisir esthétique, même par celle de la volupté.

Nous rencontrons au contraire assez vite des motifs d'accord avec les Suisses et c'est sans doute parce qu'à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, nous nous sentons chez nous, comme les citoyens de ces villes se sentent chez eux en France. Nous gagnerions souvent à prendre leurs conseils, à solliciter leur avis ou leurs critiques, parce qu'étant hors frontières, ils sont capables de juger de nos affaires avec plus de clairvoyance et d'impartialité que nous-mêmes. Nos artistes sont bien accueillis chez eux et plus d'un parmi les leurs a obtenu sa consécration à Paris. Si l'on en croit M. Szittya, dans son étude sur les **Tendances modernes dans la peinture suisse**, l'influence de la peinture allemande a été, même en Suisse française, pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle, plus forte que celle de la peinture française. L'impressionnisme est entré en Suisse par Van Gogh et, à partir de ce moment, les peintres suisses ont participé au mouvement d'émancipation de la peinture en Europe. Bâle, qui conserve une partie importante de l'œuvre de Holbein, a donné plus de deux cents peintres et est demeuré le centre vivant de l'art suisse. Nous nous demandons d'ailleurs pourquoi l'atmosphère, le ciel de Bâle seraient moins favorables que ceux de France à l'éveil d'une vocation de peintre et en particulier de paysagiste.

Peintres allemands et peintres suisses inclinent vers un art d'extrême avant-garde : l'Allemagne a eu l'école expressionniste et la Suisse le mouvement rouge-bleu. M. L. Bachelin, parlant du peintre roumain Stoïca, nous dit qu'il

> ne s'est pas laissé influencer par les théories abracadabrantes des derniers temps — le tricolorisme, le futurisme, le cubisme, le dadaïsme et d'autres élucubrations hybrides qui, sous prétexte de simplifier et de quintessencier les motifs, font fi des formes et des couleurs qui doivent les exprimer.

Stoïca a eu l'originalité de résister à la mode et au point de vue de la technique et au point de vue des sujets. Peintre

d'histoire, il s'est attaché à la résurrection des scènes tragiques ou touchantes de son pays. D'ailleurs, même dans leurs poussées vers l'art le plus avancé, les artistes des régions méridionales mettent moins de cérébralité que ceux de l'Europe Centrale. Ils tendent à saisir le côté heureux des choses au lieu d'accuser leur lourdeur.

Si la peinture contemporaine nous déroute très souvent, que d'excès n'a-t-on pas commis dans les arts appliqués! L'art décoratif est résolument, effrénément moderne, et c'est un véritable désastre. Pour quelques heureuses réalisations de Sue et Mare, de Dufresne, de Follot, combien de mobiliers de pacotille ne fabrique-t-on pas à l'usage d'acheteurs à peine dégrossis! Par réaction, la faveur d'une large partie du public se porte sur les meubles anciens, les meubles rustiques, les meubles provinciaux. **L'Essai sur le Meuble Provençal** de M. Jacques Daurelle est une excellente contribution à l'étude des mobiliers de nos provinces. Les musées d'Avignon, d'Arles, de Grasse, de Marseille renferment seulement un petit nombre de bons meubles provençaux. Il y a un art provençal du meuble qui a dégagé sa personnalité à partir du commencement du XVIIIe siècle et trouvé sa principale incarnation dans le style Louis XV. Il emploie des motifs décoratifs qui lui sont propres (vase, panier, lyre, colombes, cœur) et mérite d'être apprécié des connaisseurs.

Parlant des visiteurs des musées, M. Daurelle déclare :

A côté de la clientèle des touristes, il y a une clientèle peu nombreuse, j'en conviens, mais de qualité et, à mon sens, la plus intéressante : c'est la clientèle qui fréquente les musées pour s'instruire.

Voilà qui est tout à fait juste. Les visiteurs les plus intéressants des musées sont ceux qui sont guidés par un penchant naturel, un besoin de culture, et ce sont ceux auxquels on ne pense jamais. Ces quelques visiteurs balancent toute la clientèle des touristes, des curieux, des promeneurs du dimanche, et même des érudits. Quand comprendra-t-on quel tort on a fait à la culture française en mettant dans nos grands musées un droit d'entrée, dont le produit est grotesquement faible et qui exclut le plus grand nombre des visiteurs désinté-

ressés? Il y aurait là pour M. Herriot et pour son parti une campagne à entreprendre, plus belle, plus utile, plus urgente que celle du lycée gratuit et de l'école unique.

M. Jacques Daurelle s'est appliqué à définir les traits généraux du meuble provençal. M. Joseph Desaymard, dans son **Entretien sur l'art populaire en Auvergne,** insisterait plutôt sur les traits qui distinguent une région de la région voisine et sur ceux qui se contredisent dans une même région. Deux amateurs de traditions locales se promènent dans la campagne et aperçoivent une bergère :

> De près, la fille a les cheveux courts, la jupe courte, les bas de simili-soie couleur chair, d'une vendeuse à l'étalage faubourg Montmartre.

Ils croisent une femme du pays, qui les salue :

> La figure ronde et vernie comme un pot neuf, ses voiles de deuil au vent, elle roule en moto.

Les promeneurs sont à l'ouest de la Basse Auvergne, aux confins de la Marche : ici des toits bleus et bruns, là-bas les toits roses du pays de Combrailles, et l'auteur signale

> dans cette variété des architectures paysannes pour un district qui selon la nature est le même, la profonde dissemblance qu'a pu introduire dans les mœurs des hommes cette simple ligne de partage : une frontière de province.

Le meuble de l'Auvergne, comme son architecture se caractérise par la sobriété de lignes et d'ornementation et la robustesse de construction. L'ornement, dans l'art rustique auvergnat, se fonde presque toujours sur des éléments linéaires.

Depuis que Bourdelle est mort, on ne cesse de parler de lui ni de le faire parler. Un de ses élèves, M. Daniel Marquis-Sébie, nous rapporte **Une leçon d'Antoine Bourdelle à la Grande Chaumière.** Des dialectes se croisent : italiens, américains, japonais, tchécoslovaques, scandinaves. Le maître invite à chercher la précision, la vérité, et à dessiner :

> La sculpture, bien que cela puisse vous surprendre, n'est que du dessin.

Et il ne cesse de répéter cet avis :

> Veillez à l'ensemble.

Dans sa préface au livre de M. Léon Arnoult sur **L'Œuvre d'art, son infini et son parfait,** M. Paul Géraldy assure que cet écrivain a voulu déterminer les lois de la beauté et faire de l'esthétique une science. Par malheur les esthéticiens sont généralement plus sensibles aux raisonnements qu'à la beauté artistique. M. Arnoult croit que

> si le savant veut vivre, l'artiste et le religieux veulent survivre. L'œuvre d'art, dit-il, trouve son utilité capitale dans le prolongement des souvenirs des générations passées.

L'artiste a souvent l'ambition de se survivre, mais son premier désir est de lutter contre l'ennui et d'exprimer ce qu'il sent. Pour M. Guastalla, qui a écrit un livre abondant sur *L'esthétique et l'Art,* on rencontre chez tous les artistes d'une part l'activité créatrice, d'autre part le goût de jouer avec leurs émotions ou leurs sensations. Voilà vraiment les premiers mobiles de l'artiste : la volonté de se survivre, quand elle vient, n'apparaît que plus tard.

MÉMENTO. — Valentin Bresle : *Un paysagiste de la lumière froide, Charles Lemant.* Essai critique, accompagné de hors-texte, sur un jeune peintre lillois. — Baron Desazars de Montgailhard : *Les Artistes toulousains et l'Art à Toulouse au XIXe siècle. Le Consulat et l'Empire.* Troisième livraison d'un ouvrage d'une excellente documentation.

PÉRIODIQUES. *Cahiers de Belgique* (mars 1931). Articles d'Albert Dasnoy et Jean Milo sur le peintre et graveur Tytgat, dont les œuvres sont réunies actuellement en une exposition rétrospective au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles.

MICHEL PUY.

ARCHÉOLOGIE

Jacques-Th. de Castelnau : *Le Paris de Charles V,* Hachette. — Auguste Marguillier : *Saint Nicolas,* Laurens. — Claude Champion : *Sainte Odile,* Laurens.

Parmi les récentes publications concernant l'archéologie, on peut signaler le volume de M. Jacques-Th. de Castelnau sur **le Paris de Charles V** (1364-1380). On sait que le Paris primitif se trouvait confiné dans la Cité; il déborde aujourd'hui ses dernières fortifications et menace de couvrir bientôt

tout le département de la Seine. Très réduit encore avant Charles V, il prit bientôt une telle extension qu'il fallut en reculer les limites. L'ensemble des possessions y était-il surtout réparti entre la Royauté et l'Eglise. Lorsqu'on venait de Vincennes, alors manoir royal, on découvrait d'abord la Bastille, encore en construction (1370), qui faisait partie à l'est d'une nouvelle enceinte fortifiée, que faisait élever le roi. Cette nouvelle enceinte avait englobé diverses agglomérations, qui s'élevaient hors le Paris de Philippe-Auguste, et plusieurs espaces non bâtis, comme les marais du Temple et la culture Sainte-Catherine. En entrant dans Paris par la porte de la Bastille, on rencontrait sur la gauche les vastes bâtiments récemment construits de l'hôtel royal dit Hôtel de Saint-Pol, qui comprenait de vastes jardins et une ménagerie. A côté se trouvaient les hôtels de Sens, de Saint-Maur et de Pute-y-Muce. Du côté de la rue du Roi-de-Sicile, on trouvait la culture du Temple et la rue Chapon, surtout habitée par des femmes de mœurs dissolues. Du même côté était tout un quartier, formé par les pittoresques rues de Rohard des Poulies, de Pastorelle, du Noyer, de Jean Luillier, des Bouchiers, du Chaume, Barbette, etc. Bientôt on rencontrait l'enceinte fortifiée du prieuré de Saint-Martin des Champs, qui gardait son droit de justice sur tout le territoire s'étendant entre les rues du Temple et Saint-Martin. Au carrefour Guilleri se trouvait le pilori où l'on coupait les oreilles; plus loin, sur la place de Grève, la Maison-aux-Pilliers, ancêtre de notre Hôtel de Ville actuel, et sur la Seine le port au blé, le port au bois, le port au grain, le port au vin, etc. Au nord de la Maison-aux-Pilliers, on voyait l'hôpital du Saint-Esprit et les clochers des églises Saint-Jean et Saint-Gervais. Dans la rue Saint-Denis étaient les armuriers et un peu plus haut on arrivait à la fontaine des Innocents, déjà indiquée comme une des plus jolies de Paris, qui n'en comptait que trois. De ce côté était le cimetière du même nom, avec ses galeries de cloître dont les combles recélaient des ossements qui constituaient un véritable foyer d'infection. A proximité se trouvaient les halles ou « champiaux » et au nord-ouest l'église Saint-Eustache. Au bord de la Seine, on voyait le Louvre reconstruit et dont l'allure de forteresse

avait été déjà modifiée. Traversant la Seine sur le Grand-Pont, on se trouvait en face du Grand-Châtelet et de l'église Saint-Barthélemy; un peu plus au sud, devant la Sainte-Chapelle. La Cité d'ailleurs renfermait un bon nombre d'églises dont Saint-Michel, Saint-Germain-le-Vieil, Saint-Mathias, etc... Le parvis Notre-Dame, la cathédrale sur laquelle M. Jacques-Th. Castelnau n'a donné que de trop brèves indications — était environné d'églises, des bâtiments de l'Hôtel-Dieu et de l'Evêché. En quittant la Cité par le Petit-Pont pour aller sur la rive gauche, on trouvait rue Saint-Jacques les églises Saint-Julien-le-Pauvre et Saint-Séverin, qui ont subsisté. Rue Saint-Victor était l'abbaye du même nom et l'église des Bernardins; et, tout près, Saint-Nicolas-du-Chardonnet; du même côté, l'abbaye de Sainte-Geneviève, une des plus importantes de la capitale. En revenant rue Saint-Jacques, on retrouvait encore Saint-Etienne-des-Grès, l'église Saint-Benoit, tout proche Saint-Hilaire, Saint-Mathurin, et le palais des Thermes (Cluny); rue Hautefeuille, l'église Saint-André-des-Arts et dans l'ouest la grande abbaye de Saint-Germain-des-Prés, dont le territoire s'étendait sur toute cette partie de la ville et dont les fortifications, à la demande du roi, venaient d'être reconstruites. Au bord de la Seine se dressait la tour de Nesle, dont on connaît la curieuse légende. Le volume de M. Jacques-Th. de Castelnau parle longuement de la vie de Paris à l'époque, de ses métiers divers; des cris poussés par les petits marchands; de l'organisation des corporations, ainsi que de leurs coutumes; des tavernes de la place de Grève et des jeux qu'on y pratiquait; des théâtres et spectacles divers; des promenades du roi et de son brillant cortège; du traitement des maladies et spécialement des précautions prises contre les lépreux; des prisons et de la justice, etc. Ce sont en somme des détails pittoresques et intéressants, pour lesquels nous devons renvoyer au volume qui se termine par une curieuse ordonnance-règlement d'Hugues Aubriot, prévôt de Paris et concernant la geôle du Châtelet. Une illustration remarquable et un plan agrémentent ce volume, qui est une des publication heureuses de la librairie Hachette.

La Collection Laurens « l'Art et les Saints » s'est augmentée de deux ouvrages, l'un de M. Auguste Marguillier sur Saint

Nicolas, l'autre sur Sainte Odile, de M. Claude Champion et publié après sa mort par les soins du premier. Saint Nicolas est un personnage dont s'est emparée la légende, et les histoires merveilleuses que l'on raconte sur lui depuis sa tendre enfance le montrent prédestiné au rôle évangélique qu'il devait jouer. Il est né vers 270 à Pature (Lycie), de famille riche, mais consacra son bien à d'abondantes charités. Il fut, pour ses mérites, providentiellement désigné comme évêque de Myr, et la population n'eut pas de plus ardent défenseur. Il prit une part active au célèbre conseil de Nicée. On lui attribue de nombreux miracles popularisés par l'iconographie (vitraux, statues, peintures, tapisseries, etc.). Il est surtout le protecteur de l'enfance, mais a été choisi comme patron par de nombreux métiers et professions. La brochure de M. Auguste Marguillier, heureusement documentée, offre une nombreuse illustration, fournie surtout par les œuvres d'art qui reproduisirent ses miracles.

Le petit volume de M. Claude Champion sur *Sainte Odile* est encore un tissu d'histoires merveilleuses. Sainte Odile, fille d'un haut seigneur des bords du Rhin, naquit aveugle en 660. Son père, devant cette infirmité, voulut la faire mourir et, sur les prières de sa mère, consentit seulement à la voir disparaître de sa présence. Elle fut élevée au monastère de Palma, près de Besançon. On a raconté que l'évêque Erhard, de Ratisbonne, fut envoyé pour la baptiser et la guérir par une vision de Notre Seigneur Jésus-Christ, et aussitôt elle recouvra la vue. Elle voulut se rapprocher des siens et écrivit à son frère Hugon qui s'entremit pour elle, mais n'obtint rien de son père Adalric, et même fut frappé si violemment qu'il trépassa; pris de remords, Adalric accueillit sa fille et elle put reprendre sa place au foyer paternel. Mais à la suite d'une demande en mariage, Odile, voulant se consacrer à Dieu, dut s'enfuir, passer le Rhin, poursuivie par son père et toute une suite de cavaliers. Elle ne dut son salut qu'à un miracle, un rocher s'étant ouvert pour la recevoir au moment où son père allait la saisir. Devant ce prodige, touché par la grâce, il promit de la laisser libre et le rocher lui rendit Odile. Nous savons que, par la suite, elle fonde le monastère auquel reste attaché son nom. Il y aurait nombre de choses à mentionner

encore dans ce volume sur sainte Odile; nous y renvoyons, faute de place, ainsi qu'aux précieuses gravures dont le texte est abondamment pourvu.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Sur une hache inscrite provenant d'Ongles (Basses-Alpes). — La grande leçon d'Altamira.

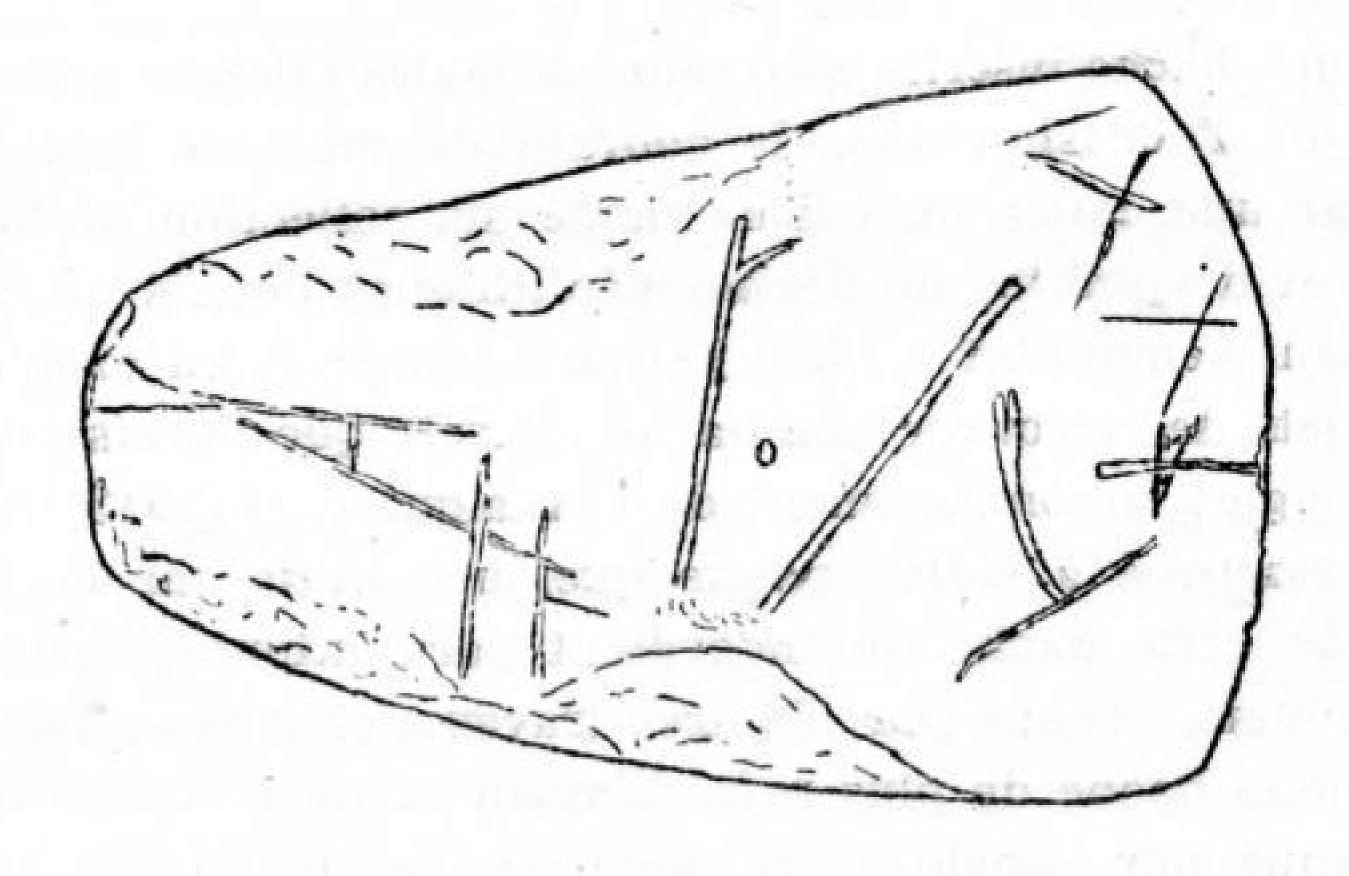
Sur une hache inscrite provenant d'Ongles (Basses-Alpes). — Ayant eu l'occasion dans le courant du mois de mars 1931 d'ouvrir une caisse où j'avais rangé ma collection de haches polies et de pointes de flèches néolithiques depuis un déménagement remontant à 1920, j'ai eu la surprise en examinant ces objets de retrouver une hache inscrite que j'avais recueillie à Ongles, arrondissement de Forcalquier, en 1913. J'avais bien remarqué à cette époque quelques traits sur les deux faces de cette hache qui m'avaient paru intentionnellement tracés, mais, occupé par d'autres travaux, je n'avais pas examiné cette hache de plus près. L'ayant revue récemment, j'ai été frappé par l'analogie de quelques-uns des signes qu'elle porte avec les caractères signalés par le Dr Morlet et E. Fradin sur les objets de Glozel.

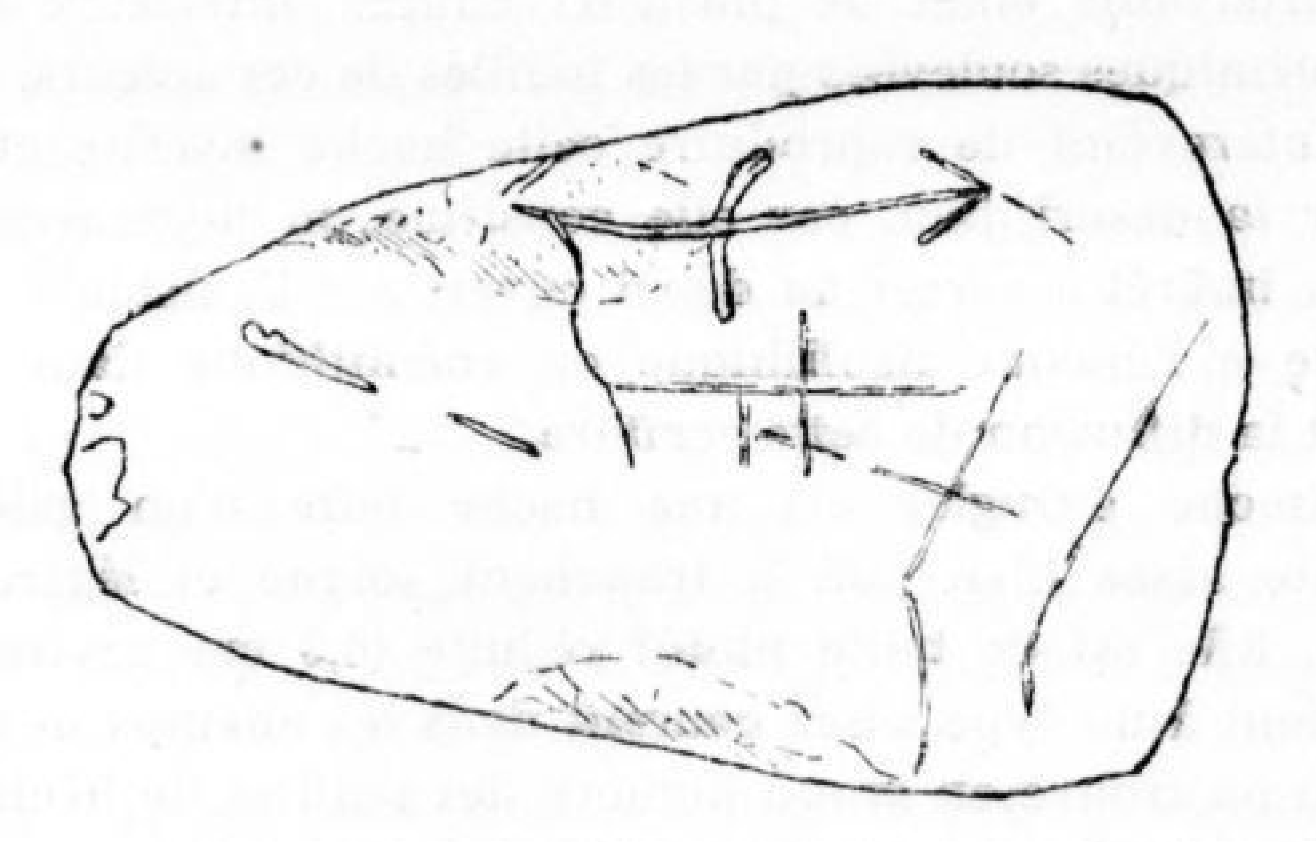
Ma trouvaille étant de plusieurs années antérieure (1913) aux polémiques soulevées par les fouilles de ces auteurs, il m'a paru intéressant de reproduire cette hache inscrite et d'en donner la description, car elle constitue un document d'un certain intérêt à verser au débat ouvert sur l'existence d'une écriture à l'époque néolithique ou énéolithique dans notre pays et la diffusion de cette écriture.

La hache d'Ongles est une hache faite d'un galet de quartzite assez bien poli à tranchant soigné et légèrement courbe. Elle est de taille plutôt réduite (6,5 cm environ) et appartient à un type assez courant dans les champs de la région où on trouve en grand nombre des pointes de flèches de silex et en quelques points des maillets à rainures.

Une des faces de la hache montre dans le voisinage du sommet un trait oblique profondément gravé, surtout dans sa partie supérieure. Cette face, la plus large et la mieux polie, pré-

sente des traits et des signes pour la plupart très légèrement tracés. Le seul fait qui nous paraît digne d'être signalé, c'est l'existence dans une dépression située à la partie moyenne du bord droit de cette face, se prolongeant sur la partie polie en direction du tranchant d'un signe très net qui semble bien figurer une flèche emmanchée traversée par une ligne courbe assez épaisse qui doit représenter un arc schématisé. La flèche





Hache polie à inscriptions d'Ongles (B.-A.). Grandeur naturelle.

est un signe qui se retrouve sur le nodule de schiste de Montcombroux décrit en 1917 par M. F. Pérot de Moulins, mais elle est plus courte et sans arc. Près du bord tranchant un

grand signe très légèrement marqué rappelle le signe 7 du signaire de Glozel relevé par le Dr Morlet (1).

L'autre face est plus intéressante par l'existence à sa partie moyenne de caractères profondément gravés s'apparentant de façon plus nette encore aux caractères alphabétiques de Glozel. On voit sur la surface polie un grand signe formé de deux traits obliques et convergents. Entre eux on distingue un point comme dans les caractères 8 et 14 de Glozel. Plus près du tranchant, un autre caractère très net rappelle les signes 39 ou 41 avec plus de certitude encore. C'est le tau primitif.

A la partie inférieure de la hache, tout au voisinage du tranchant se voient des signes, très légers pour la plupart. Il semble que la hache aurait subi un nouveau polissage qui aurait eu pour résultat d'effacer en partie des caractères existant antérieurement, mais il est difficile de l'affirmer avec sûreté et il est possible que les caractères aient été tracés très légèrement dès l'origine. Quoi qu'il en soit, tous les traits, même les plus fins, sont patinés en blanc sale, alors que les surfaces polies sont d'un gris verdâtre.

Près du sommet, on voit un signe assez compliqué, qui est à peine indiqué, peut-être effacé lui aussi par repolissage. On peut le rapprocher du signe 60 du relevé du Dr Morlet, mais avec moins de certitude que pour les précédents.

Ce qui frappe lorsqu'on examine l'ensemble de l'inscription tracée sur cette face, c'est l'absence d'alignement des signes. Il y a là un caractère primitif sur lequel a insisté Flinders Petrie (2) et qui constitue une marque indubitable d'archaïsme.

La hache d'Ongles peut être rapprochée de la hache de Sanssat, quoique plus riche en signes alphabétiformes, ainsi que des nodules de schiste inscrits de Montcombroux et de Montmarault (Allier). Elle nous paraît offrir un intérêt documentaire particulier, parce qu'elle a été trouvée dans une région assez éloignée du centre de la France, les Basses-Alpes, où jusqu'à présent, au moins à notre connaissance on n'avait pas signalé d'objets néolithiques ou énéolithiques portant des caractères alphabétiformes rappelant ceux des disques ou des

(1) Voir Dr A. Morlet. *Glozel*, Desgrandchamps, édit. Paris 1929.
(2) Voir Flinders Petrie. *The Formation of the Alphabet*, London 1912.

nodules de schiste de l'Allier et des galets et briques à inscriptions de Glozel. Elle prouve la diffusion d'une écriture ancienne à affinités glozéliennes dans notre pays à une époque que nous croyons pouvoir faire remonter à l'Enéolithique.

D[r] MARC ROMIEU (3),
Professeur à la Faculté de Médecine,
Président de la Section d'Archéologie de Marseille.

§

La grande leçon d'Altamira. — La leçon d'Altamira, — ou l'authenticité des magnifiques peintures quaternaires découvertes par un amateur, M. de Sautuola, fut systématiquement niée par les tenants officiels de la préhistoire en France, — a-t-elle servi à nos modernes préhistoriens?

Telle est la question que se pose dans la *Revue Archéologique* (nov.-déc. 1930) M. Salomon Reinach, conservateur du Musée de Saint-Germain. Rendant compte des premières livraisons de l'histoire universelle de l'art, publiée par la maison Firmin-Didot, l'éminent savant s'exprime ainsi :

Sur le préhistorique proprement dit, la doctrine et les divisions adoptées sont celles de deux abbés qui ont entrepris de *truster* la préhistoire (comme jadis G. de Mortillet, mangeur d'abbés) et d'en écarter ceux qui travaillent et pensent librement. C'est assez dire qu'au grand dam de cette première livraison (octobre 1930), il n'est tenu aucun compte des découvertes d'Alvao et de Glozel, qui ne sont même pas mentionnées (1884, 1925). Le peintre I.-Em.

(3) Le professeur Romieu débuta très jeune dans l'archéologie et la préhistoire. *Nous tenons à signaler ici que son maître Cartailhac avait désiré le voir lui succéder dans son enseignement de la préhistoire à la Faculté des Lettres de Toulouse.* Mais M. Romieu opta pour le professorat de médecine et devint bientôt un des plus jeunes agrégés de France.

Il n'en continua pas moins ses recherches d'archéologie. Auteur de nombreuses fouilles dans les grottes et les tumuli de l'Aveyron et de la Lozère, il a recueilli un grand nombre d'objets préhistoriques, déposés aujourd'hui dans plusieurs musées, et des squelettes néolithiques qui sont exposés dans une vitrine spéciale du Conservatoire d'anatomie de la Faculté de médecine de Montpellier.

Grâce à ses documents personnels et à ceux du Museum de Toulouse, il fit sous la direction de Cartailhac un travail d'anthropologie intitulé : *Considérations sur le péroné cannelé des races préhistoriques.* Le D[r] Romieu soutenait en 1923 devant la Sorbonne sa thèse de doctorat ès sciences naturelles et prit comme seconde thèse un travail sur l'*Homme de Néanderthal*, fait sous la direction du prof. Boule.

Enfin le D[r] Romieu a donné dans diverses revues des notes de palethnologie, de paléopathologie et d'archéologie préhistorique qui ont consacré sa réputation d'observateur sagace et d'érudit préhistorien. — N. D. L. R.

Blanche a pourtant, en 1928, qualifié les dessins découverts à Glozel de « prodigieux » et déclaré que seuls Picasso ou Bourdelle pourraient en faire autant (*Débats*, 11 août 1928). Mais voilà! Ces dessins, en partie très remarquables (bien que M. Blanche exagère), ont le tort d'avoir été découverts par un chercheur indépendant et voulant le rester.

En note, M. S. Reinach ajoute :

C'est exactement le pendant de ce qui se passa quand Cartailhac, publiant son livre sur la préhistoire de l'Espagne et du Portugal (1886), s'abstint, sur le conseil de G. de Mortillet (qui était un ordre), de mentionner même les peintures d'Altamira, publiées depuis 1880 et qu'un inepte rapport de Harlé (*Matériaux*, 1881, p. 275) avait déclarées modernes. On a beaucoup loué Cartailhac d'avoir écrit en 1902 (*Anthropologie*, p. 348), son *Mea culpa d'un sceptique*, mais cet acte d'honnêteté vulgaire vint bien tard, alors que des peintures et gravures analogues avaient été signalées en 1889 et 1895 à Chabot, en 1896 à Pair non Pair, en 1897 à Marsoulas, en 1901 aux Combarelles, etc., alors surtout que Piette, dès 1887, s'était rangé à l'opinion des savants espagnols qui admettaient la haute antiquité d'Altamira. En « libérant sa conscience », comme tel autre plus illustre, à la dernière heure, Cartailhac volait simplement « au secours de la victoire ». Cette tache imprimée à l'école préhistorique française (j'y ai ma part de responsabilité, n'ayant rien dit d'Altamira dans mon volume de 1889) aurait dû empêcher la répétition de cette injure à la vérité scientifique et au bon sens, près d'un demi-siècle plus tard (1925).

Si, dans sa haute conscience, M. S. Reinach croit devoir se reprocher de n'avoir pas inséré les belles découvertes espagnoles dans son volume de 1889, il n'aura pas, comme d'autres, méconnu plus tard *la grande leçon d'Altamira.*

Lorsqu'en 1925, le docteur Morlet fit connaître au monde savant les découvertes de Glozel, le conservateur du musée de Saint-Germain fut un des premiers à se rendre sur place, pour examiner les objets découverts et faire exécuter, en sa présence, des fouilles en des points choisis par lui.

Et après avoir longuement étudié le gisement et les trouvailles, il fut le premier à les présenter à l'Académie des Inscriptions, bientôt suivi de M. Depéret à l'Académie des Sciences.

Aujourd'hui encore c'est lui qui donne à ces découvertes « étonnantes et incontestables » une place dans un livre d'enseignement. Dans la dernière édition (96e mille) de son merveilleux *Apollo,* il s'est arrangé pour gagner un peu de place, en remaniant les clichés, et a imprimé ce qui suit :

Lorsque la période du froid eut pris fin, le renne fut à peu près remplacé par le cerf. Les gravures deviennent alors plus rares; mais on en trouve encore avec les premiers essais de poterie ornée et, chose étonnante, avec une écriture linéaire sur os, sur argile et sur pierre, qui s'est rencontrée à Alvao (Portugal) et à Glozel (Allier). Cette écriture offre de curieuses analogies avec celles de la Phénicie et de la Grèce, beaucoup plus récentes; toutefois, on ne peut encore établir de connexion suivie entre l'art des chasseurs de rennes et ceux de l'Orient; on ne peut que la présumer, en attendant d'autres découvertes.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La maison habitée par Guy de Maupassant, rue Clauzel. — On vient d'apposer une plaque sur la maison qu'a habitée Guy de Maupassant avant 1881. Cette plaque a été placée sur l'immeuble n° 19 de la rue Clauzel.

Une controverse s'est élevée à ce sujet et, d'après Me Zévaès, c'est au 17 qu'a demeuré Maupassant et non au 19.

Me Zévaès a raison et Maupassant, qui devait connaître son adresse, la donne dans une lettre dont nous avons l'original en mains; il prie son correspondant de lui répondre au Ministère ou *17* rue Clauzel.

Pourquoi, avant d'apposer cette plaque, n'a-t-on pas, administrativement, consulté le dossier que, comme employé, Maupassant doit avoir au Ministère de l'Instruction Publique? Son adresse doit certainement s'y trouver.

Pourquoi n'avoir pas consulté les archives des contributions ou celles de la mairie de l'arrondissement, le 9e?

C'eût été trop simple en vérité, et il valait mieux commettre une erreur.

Au surplus, voici la lettre dont nous parlons, qui avait trouvé place, le 20 octobre 1911, dans une des chroniques publiées par Jules Claretie au *Temps :*

P.-S. — A propos de ma dernière causerie, où je contais les débuts au théâtre de Guy de Maupassant, M. P. V. Stock, l'éditeur voisin de la Comédie, m'a communiqué une bien précieuse lettre écrite par le jeune romancier à propos d'une pièce que devait publier sa librairie dans *Saynètes et Monologues*. Cette pièce, intitulée *Une répétition* et qui succéda à l'*Histoire du vieux temps*, est assez jolie et le poète y montre de la grâce :

Je cours après le bonheur;
Plus je cours, plus il va vite.
Mais ce bonheur qui m'évite,
Dis, n'est-il pas dans ton cœur?

Mais *Une répétition* coûta beaucoup de travail à Maupassant et lui fut déplorablement payée. Attaché au cabinet du ministre de l'instruction publique où notre ami M. Roujon, avec sa bienveillance habituelle, fermait les yeux sur les absences de cet attaché fort détaché, Guy de Maupassant, peu « arriviste » de sa nature, voulait « arriver » à force de labeur et par la toute-puissance de son talent.

Je remercie M. Stock, — qui garde l'original de cette intéressante lettre dans l'exemplaire d'*Une répétition* destiné à sa bibliothèque — je lui sais gré de me permettre de publier ce document précieux et poignant à la fois sur les débuts et les premières « épreuves » du maître écrivain.

Cabinet
du
MINISTRE
de l'Instruction Publique
et des Beaux-Arts
—

Paris, le 22 août 1879.

Toute affaire d'intérêt me paraît si difficile à aborder que j'accepterais n'importe quelle proposition plutôt que de soulever une objection. C'est ce qui m'est arrivé chez vous hier soir; et je me disais en m'en allant que je ne devrais traiter ces questions que par correspondance.

J'ai accepté vos conditions, reculant devant une discussion d'argent. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer que notre traité me met dans une situation dure et embarrassante; et je ne doute point que vous ne reconnaissiez la justesse de mes raisons.

Vous m'avez demandé de faire pour votre recueil une petite pièce avec des costumes Louis XV. *Comme vous devez vous le rappeler, j'ai d'abord hésité à cause des travaux entrepris qu'il me fallait*

interrompre pendant quelque temps. Vous avez insisté, témoignant un vif désir d'avoir cette pièce, et alors, pour commencer avec votre maison de bons rapports qui pourront, je l'espère, durer fort longtemps, je me suis mis à l'œuvre, sans même vous interroger sur la rémunération à en attendre. J'ai travaillé deux mois. J'ai, en outre, remanié ma pièce sur votre demande : et vous m'offrez cinquante francs; juste ce que me rapporte en ce moment chaque chronique que je fais pour les journaux et qui me prend au plus deux heures.

C'est en réalité bien peu. C'est même légèrement humiliant. Si la pièce est jouée, vous me donnerez cinquante francs de plus. Or, si la pièce est jouée, elle me rapportera au moins 500 *francs ou* 600 *francs. Cette somme de* 50 *francs devient donc presque insignifiante. Mais je rencontrerai pour la faire jouer des difficultés qui proviennent des conditions mêmes dans lesquelles elle est faite, difficultés que je n'avais point d'abord prévues, il est vrai.*

Vous m'avez demandé des costumes Louis XV. Or, M. Ballande, qui est tout prêt à jouer ce que je lui apporterai, et qui me presse de lui faire quelque chose, a interrompu l'année dernière les représentations d'un petit acte, l'Habitant de la lune, *parce que les costumes lui coûtaient* 30 *francs de location par soirée, et que les faibles recettes de son théâtre ne lui permettaient pas de faire ces sortes de dépenses. Il n'a pas non plus de costumes Watteau. Je vais donc me heurter à cet obstacle que je ne pourrais aplanir, même en abandonnant mes droits d'auteur qui seraient insuffisants (environ 7 fr. par soirée). En dehors de ce théâtre, qui m'est ouvert dans des conditions ordinaires, du Français et de l'Odéon peu abordables, du Gymnase, qui ne joue pas de vers, je ne sais trop où faire recevoir une petite pièce, surtout littéraire, conçue et écrite spécialement en vue des salons et de votre recueil, à la manière des proverbes de société, avec une intrigue légère et sans ces effets un peu gros qu'il faut sur la scène et qui choquent dans le monde.*

Si donc la question du costume fait, comme je le crains, reculer M. Ballande, j'aurai, sur votre invitation, travaillé plus de deux mois pour recevoir 50 *francs. N'aurais-je pas mieux fait à tous les points de vue de continuer les œuvres de longue haleine que j'avais entreprises?*

Je vous fais juge de ces raisons, Madame, et tout en me déclarant prêt à subir vos conditions que j'ai acceptées un peu vite, je viens vous demander si vous ne pensez pas, en toute équité, que notre traité puisse être un peu modifié dans ce sens :

100 *francs contre la remise du manuscrit, puisque la pièce a été*

commandée par vous, et écrite à votre intention dans des conditions spéciales de costume.

Si la pièce est jouée, et j'y ferai tous mes efforts puisque c'est mon intérêt, mes droits d'auteur me suffiront comme rémunération sans que j'exige rien de vous. Vous vous engagerez simplement à faire un tirage à part.

Vous voyez que cela ne changerait pas la somme totale. C'est encore peu, bien peu, et je n'accepterais plus un semblable marché. Enfn, de cette façon, je n'aurai point l'humiliation, comme homme de lettres, de recevoir cinquante francs pour une œuvre qui m'a coûté deux mois de travail.

Veuillez avoir l'obligeance de me répondre un mot, et agréez l'assurance de mes sentiments respectueux.

GUY DE MAUPASSANT,
17, rue Clauzel
ou au ministère de l'instruction publique.

« La Vie à Paris », *Le Temps*, 20 octobre 1911.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La Maison du Livre belge. — André Baillon : *Délires;* Collection *Les Belges.* — Pierre Daye : *La Clef anglaise;* Renaissance du Livre. — Maurice Carême : *Chansons pour Caprine;* Henriquez, Bruxelles. — Mémento.

Pour combattre ce que l'on a un peu solennellement dénommé la « Grande Pitié » de nos lettres, l'*Association des Ecrivains Belges* vient de fonder à Bruxelles une **Maison du Livre** où, sans avoir à redouter les rebuffades d'un marchand ignorant, il sera désormais loisible d'acquérir toutes les productions, tant anciennes que récentes, de nos romanciers et de nos poètes. Nul doute que cette institution ne rende de grands services puisque, centralisant des ouvrages presque toujours tirés à petit nombre et de ce fait aussi inconnus des libraires que du grand public, elle permettra aux curieux de tous les pays de prendre enfin contact avec des écrivains trop souvent confidentiels.

Tout le monde y trouvera donc son compte et, pour peu que nos auteurs s'emploient à ne point décevoir leurs lecteurs, on pourra bien augurer de cette louable tentative.

Il faut reconnaître d'ailleurs, que la *Maison du Livre* a été créée sous d'heureux auspices. Par un hasard plus ou moins providentiel, son ouverture coïncida en effet avec le lancement d'une collection de romans nés sous le double signe de

la Maison Valois et de la firme bruxelloise *Labor*. Grâce à M. André Baillon qui lui apporte un de ses meilleurs livres, cette collection affirme d'emblée son excellence et, comme on y annonce la publication prochaine d'ouvrages inédits ou depuis longtemps épuisés d'Hubert Krains, d'Edmond Glesener, d'Hubert Stiernet, de Richard Dupierreux, de Léon Chenoy, de Paul Bay et d'Omer Englebert, tous écrivains éprouvés quoique mal connus outre frontière, on peut s'attendre à ce qu'elle obtienne, tant à Paris qu'à Bruxelles, le succès qu'escomptent ses promoteurs.

Pour M. André Baillon dont presque tous les livres ont vu le jour en France et qui s'est assuré un public international, le problème ne se pose guère, car quelque restrictive que soit l'étiquette sous laquelle il présente son nouvel ouvrage, elle ne lui assurera que mieux la sympathie de ses compatriotes tout en ne diminuant en rien l'admiration de ses lecteurs étrangers.

Le sujet de deux longues nouvelles qu'il réunit sous le titre mystérieux de **Délires** n'est d'ailleurs pas spécifiquement belge. A peine devine-t-on à la saveur de certaines images la nationalité de leur auteur. Pour le reste, elles procèdent des meilleures traditions françaises et leur style menu, incisif et précis fait songer à la fois à Jules Renard et à Stendhal.

C'est uniquement par la qualité de leurs investigations qu'elles diffèrent de leurs modèles. On a parfois, et non sans raison, comparé M. André Baillon à Edgar Poe. Asservis l'un et l'autre à l'Ange du bizarre, ils prospectent en effet tous les deux des domaines également singuliers. Mais contrairement au poète du *Corbeau* qui se plaît à de constantes évasions, le romancier de *Délires* ne convie point son Démon à des expéditions lointaines. Peu soucieux d'étendre à l'univers des recherches qu'il consacre à ses propres abîmes, M. André Baillon trouve en lui-même ses meilleurs champs d'expérience et comme son cœur et son esprit, sans cesse troublés par la tempête, ne manquent jamais de ramener à fleur d'eau des épaves et des trésors inconnus, le Démon qu'il traîne après soi y trouve aisément de quoi repaître sa curiosité.

A peu de chose près, le premier récit de *Délires* transpose

dans la vie réelle, l'aventure du Prince de Cynthie, si délicieusement narrée par Charles van Lerberghe.

Comme le héros de ce conte célèbre, le pauvre hère dont M. Baillon relate l'histoire devient le prisonnier des mots issus de sa plume ou proférés par ses lèvres. Mués en animaux fantastiques, ils s'emparent de son cerveau, l'imprègnent de leurs poisons et, après l'avoir torturé de mille manières, y détruisent en fin de compte les derniers vestiges de la raison.

Bien que résonnant d'autant d'échos insolites, le second récit de M. Baillon se déroule sur un plan moins ambigu où le délire s'amenuise à la proportion des héros qu'il envahit. Un petit garçon et une petite fille, entraînés par l'esprit d'aventure, profitent d'un beau soir d'été pour quitter la maison paternelle et partir à la recherche de la chimère dont l'aile les a frôlés pendant leur sommeil. Tout à l'émoi de la surprendre, ils errent par monts et par vaux pour échouer, à la nuit tombante, dans un bourg inconnu où, sous la forme, hélas, trop concrète d'un sergent de ville, la triste réalité quotidienne met fin à leur équipée.

Tandis qu'ils se gavent de songes, leurs parents qui les ont vainement cherchés s'inquiètent et se désolent. Sans en être dupes, ils commencent par se jouer la comédie de l'indifférence, qui bientôt dégénère en tragédie et aboutirait au pire mélodrame si, accompagnés du bon policier, les enfants ne ramenaient tout à coup la paix dans les esprits.

Pour tout honnête conteur, l'histoire s'arrêterait à ce diptyque brossé à travers des réminiscences maeterlinckiennes (*L'Oiseau bleu* et *Intérieur*) avec un évident souci d'objectivité.

Mais qu'il le veuille ou non, le démon de M. Baillon ne peut abandonner à leur béatitude des êtres au fond desquels il a fait germer son ivraie. Ce serait la négation même de sa toute-puissance. Aussi s'empresse-t-il de glisser sa folie redevenue vacante dans l'âme de l'innocent policier, ce qui lui permet de demeurer fidèle à lui-même et de restituer à son vrai destin un récit jusqu'alors fallacieusement enfermé dans les bornes du raisonnable.

A cette littérature de cauchemar dont il est impossible de nier la probité, le pittoresque et la puissance, M. Pierre Daye qui, lui, n'a rien d'un halluciné, oppose dans **La Clef Anglaise** de confortables certitudes. Ce n'est point faute pourtant d'avoir erré sur un sol mouvant ni de s'être heurté à quelques énigmes. L'Angleterre où le grand voyageur qu'est M. Pierre Daye promène cette fois sa curiosité ne traverse-t-elle pas, en effet, une crise angoissante et de tous les Etats européens, n'est-elle pas, malgré les apparences, celui qui fut le plus profondément ébranlé par la guerre? A en croire M. Pierre Daye, son livre éluciderait l'actuel problème britannique. Le titre dont il l'a orné ne laisse d'ailleurs aucun doute à ce sujet. Suivons-le donc dans ses différents chapitres et examinons les conclusions qu'il nous propose.

Reconnaissons tout d'abord que, comme dans ses précédents ouvrages, M. P. Daye s'y montre observateur expert et, ce qui ne gâte rien, psychologue assez averti pour tempérer les austérités de son enquête d'une élégance de pensée et de goût qui n'est pas loin de ressembler à de la poésie.

Non qu'à l'exemple de certains voyageurs illustres, il ait emporté dans ses bagages une provision d'images dont, selon ses besoins, il étiquètera les sites et les personnages qu'il lui sera donné de découvrir.

C'est d'instinct et au hasard de ses rencontres qu'en écrivain loyal il décoche l'épithète opportune, comme c'est d'instinct encore qu'il repère les individus et les lieux utiles à sa documentation.

Sans parcourir toute l'Angleterre et sans avoir interrogé tous ses hommes d'Etat, il s'est donc renseigné partout où il a cru trouver réponse à ses demandes.

Il a recueilli ainsi, au cours de nombreux entretiens, quelques aperçus intéressants sur la situation présente de l'Empire britannique, sans réussir toutefois, comme nous pouvions l'espérer, à en tirer des conclusions suffisamment pertinentes pour justifier le titre plus spirituel qu'exact de son ouvrage.

Sans doute ne s'est-il pas assez souvenu qu'à quelque classe qu'il appartienne, l'Anglais ne dialogue jamais aussi bien qu'avec lui-même et qu'en présence d'un interlocuteur étran-

ger, il s'enveloppe aussitôt dans la réserve qui régit tous ses actes et qu'il tient, non sans raison, pour sa primordiale vertu.

Sans tomber dans un fatalisme brutal qui ne cadrerait d'ailleurs ni avec ses goûts ni avec son tempérament, il s'est cependant trop frotté à l'Orient pour ne pas en avoir subi l'empreinte et, quand poussé dans ses derniers retranchements, il oppose à l'irrésistible argumentation de M. Pierre Daye un flegmatique : « Nous en avons vu bien d'autres », on peut être sûr qu'il obéit à l'injonction d'un Dieu lointain, bien plus qu'à son fameux orgueil insulaire dont il est le premier à se gausser.

Ce qui fait qu'à part les thèmes courants des journaux britanniques, M. Pierre Daye ne nous a guère fourni d'éléments inédits sur le drame politico-économique d'outre-Manche.

Par contre, il s'est montré excellent stratège en transplantant ses batteries dans le « monde » et parmi la jeunesse universitaire. Rien ne pouvait, du reste, mieux plaire à ce dandy qui, après s'être illustré sur les champs de bataille, parvint à forcer sans peine les salons et les clubs les plus fermés. Aussi, que de grâce il déploie autour de la belle Lady Mary M... dont s'émerveillerait M. Dekobra lui-même, et quelles jolies guirlandes il tresse à la gloire d'Oxford et de Cambridge, villes élues de la juvénilité! Parfois même, emporté par une rafale lyrique, il fixe en traits magistraux les sombres féeries du port de Londres et l'on en arrive à déplorer qu'armé de tels dons, il n'ait pas cherché parmi les écrivains et les artistes, cent fois qualifiés pour la lui livrer, la fameuse clef anglaise que lui refusèrent, non sans ironie, des politiciens avant tout préoccupés de la découvrir eux-mêmes.

Bien qu'il n'ait jamais quitté son pays natal, M. Maurice Carême est cependant, lui aussi, un grand voyageur.

Mais quand l'envie de partir le tenaille, il se contente de s'asseoir devant sa table de travail où, selon son humeur, il fait surgir comme autant de terres inexplorées, tantôt un jeu de l'oie, tantôt un petit hôtel des bords de la mer, tantôt enfin un jardin dédié à l'Amour aussitôt converti en allègres strophes. Lorsqu'en 1925 il découvrit le jeu de l'oie, ses ambi-

tions ne dépassaient guère celles du tout jeune homme qu'il était alors, si bien qu'épris de simples images, il s'appliqua à nous les retracer avec la charmante gaucherie qu'elles réclamaient.

Un séjour à la mer du Nord lui inspira *Hôtel Bourgeois*, qui lui valut le prix Verhaeren de 1926.

Certes, il n'était pas beaucoup plus vieux, mais instruit par une première expérience, il s'était vite aperçu qu'à transposer trop brutalement les choses, il risquait d'en faner la fleur. Aussi malgré son inévitable plasticité, *Hôtel Bourgeois* est-il déjà traversé d'appels inquiets que révèlent tant bien que mal maints des poèmes qui le composent.

Aujourd'hui, délaissant la poésie à programme, M. Maurice Carême célèbre dans les **Chansons pour Caprine** les tendres émois de l'amour.

D'habitude, un poète en fait le thème de ses premiers balbutiements, et peut-être faut-il savoir gré à M. Carême d'avoir attendu sa maturité lyrique pour aborder un tel sujet avec la gravité qui convient.

Cinq ans séparent les *Chansons pour Caprine* d'*Hôtel Bourgeois*. Si, au cours de ce long terme, M. Carême a eu le loisir de parfaire son métier et de mûrir son inspiration, il s'est aussi laissé tenter par de récentes doctrines auxquelles, sans souci des servitudes qu'elles impliquent, il a jugé bon d'adhérer aveuglément. Tant et si bien que, toutes marquées qu'elles soient d'une griffe personnelle, les *Chansons pour Caprine* se réclament d'un surréalisme déjà périmé et portent en elles, malgré le talent qui s'y déploie, d'incontestables signes de caducité. Est-ce à dire qu'elles en soient mortellement frappées et que l'excellent poète que demeure malgré tout M. Maurice Carême ait renoncé, au profit d'une mode, à l'expression de sa vraie personnalité?

Sitôt qu'on les délivre de leur vêture éphémère, les *Chansons pour Caprine* accusent, fort heureusement, une harmonie intérieure que dans ses précédents ouvrages M. Carême n'avait jamais atteinte.

Certaines d'entre elles, échappées à la contrainte scolastique, s'élèvent même aux plus purs sommets et, vierges d'ornement superflus, trahissent en toute innocence l'âme élue

où elles sont nées. M. Carême semble donc avoir trouvé son chemin et il ne reste plus qu'à le mettre en garde contre les nouvelles embûches qui l'y attendent.

MÉMENTO. — *M. Georges Rency* a été reçu à l'*Académie de Langue et de Littérature françaises* où il succède au poète *Albert Giraud.*

Le Prix Picard pour 1930 a été décerné à *M. Albert Guislain* pour son livre *Découverte de Bruxelles* dont il a été parlé dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1931.

Le Prix littéraire du Centenaire : Le Jury chargé par le Comité du Brabant des fêtes du Centenaire de décerner les prix institués par ce Comité en faveur d'œuvres inédites en langue française, a terminé ses travaux. Sur 167 manuscrits envoyés, 30 ont été retenus et 3 ont été finalement couronnés. Trois prix égaux de dix mille francs chacun ont été répartis: au meilleur recueil de poèmes, au meilleur essai et au meilleur roman. Pour la poésie, le prix est attribué aux *Brabançonnes à travers les arbres,* de Mme Marie Gevers; pour l'essai, au *Pont de Waelhem* de M. Pierre Nothomb; pour le roman, à *Non,* de M. Robert Vivier.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ALLEMANDES

Le théâtre politique en Allemagne. — Hermann Kesser : *Rotation, Schauspiel in Szenen* (Rotation, spectacle présenté sous forme de tableaux), chez Zsolnay, Berlin, Wien, Leipzig). — Franz Werfel : *Das Reich Gottes in Böhmen, Tragödie eines Führers* (Le Royaume de Dieu en Bohême, La tragédie d'un chef politique), chez Zsolnay, Berlin, Wien, Leipzig. — Mémento.

Hermann Kesser — dont l'Allemagne littéraire a célébré l'année dernière le cinquantième anniversaire — est dans toute la force du terme un écrivain d'avant-garde. Au Théâtre, comme dans le roman et dans la nouvelle, il a formulé une série de diagnostics impressionnants dont quelques-uns ont fait figure, après coup, de prophéties politiques (1). La dernière pièce, **Rotation,** qui vient d'être montée par le *Schauspielhaus* de Francfort-sur-le-Mein, et qui s'annonce comme un des succès de la saison, a soulevé de véhémentes polémiques. C'est qu'aussi elle pose et discute le problème le plus angoissant de l'heure présente : celui du chômage. « *Arbeitslosigkeit* » — c'est le mot fatidique projeté en

(1) Voir l'article qui lui a été consacré dans le *Mercure de France* du 15 septembre 1926, sous ce titre : *L' « expressionnisme » dans les nouvelles de Hermann Kesser.*

caractères monstrueux sur un écran, dans la salle de rédaction d'un grand journal cosmopolite, l'*Internationale Metropol-Zeitung*, où arrive en sourdine la trépidation des grandes presses rotatives; — c'est le thème inscrit à l'ordre du jour d'un Congrès international convoqué en vue d'instituer une enquête sur les causes du chômage; — c'est l'inévitable sujet de conversation, discuté dans les salons, dans les soirées, entre deux coupes de Champagne, aussi bien que sur les chantiers envahis par les miséreux sans-travail — bref, c'est le spectre obsédant, l'Ombre qui continuellement grandit, s'étend menaçante à la fois sur cette humanité d'en haut entraînée par le rythme haletant de ses plaisirs, de ses affaires, de ses scandales financiers, et sur cette autre humanité d'en bas qu'on voit broyée par le mouvement inflexible d'un mécanisme dont les rouages commencent à tourner à vide, dont rien ne peut plus freiner la « rotation », arrêter la vertigineuse course à l'abîme.

Plus encore que le fond du débat, ce qui nous frappe c'est la formule et la technique nouvelles dont cette pièce nous apporte une des réalisations scéniques les plus curieuses. Hermann Kesser lui-même a bien voulu dégager cette formule et cette technique dans deux conférences sur le théâtre politique en Allemagne, faites l'une au Centre d'études germaniques de Strasbourg, l'autre à l'Institut germanique de la Sorbonne. Il s'agit, dit-il, de faire l'éducation politique du public allemand, tâche à laquelle s'est consacrée une équipe d'écrivains, les Toller, Brezcht, Kaiser, Lampel, Friedrich Wolf, Ferdinand Bruckner, Hermann Kesser, pour ne citer que les noms les plus marquants. Non certes que cette orientation politique soit une nouveauté sans précédents dans l'histoire du théâtre allemand. Il suffit de rappeler, au XVIIIe siècle, l'*Emilia Galotti* de Lessing, les drames de jeunesse de Schiller (*les Brigands, Kabale und Liebe*), au XIXe siècle les pièces de théâtre de ce génie vraiment précurseur qu'on vient seulement d'exhumer, après cent ans d'oubli, Georg Büchner, l'auteur de *la mort de Danton* et de *Woyzek*. Et comment ne pas songer aussi au drame naturaliste de la fin du siècle et au père du drame social en Allemagne, erhart Hauptmann, l'auteur des *Tisserands?* Mais ce qui

manquait à ce théâtre c'était un public, c'était la résonance politique d'une époque. Il a fallu une Allemagne nouvelle, l'Allemagne d'après-guerre, bouleversée par la catastrophe jusque dans ses fondations, pour que fussent réalisées les conditions d'une pareille résonance, d'une opinion publique prête à diffuser et à amplifier les vibrations parties de la scène.

Voici une première équipe, encore contemporaine du désastre, celle des Hasenclever, des Franz Werfel, des Fritz von Unruh. Elle a apporté la première formule du nouveau drame politique, la formule « expressionniste ». C'est alors qu'on vit sur toutes les scènes des fils se dresser contre les pères, des soldats se mettre en rébellion contre leurs chefs, des blessés ou des mutilés de guerre invectiver leurs bourreaux, en une succession de visions effrayantes, d'apostrophes forcenées et d'appels pathétiques à la fraternité humaine ou à la paix universelle. Ce pathétique outrancier, aujourd'hui bien démodé, traduisait d'ailleurs fidèlement le désarroi d'une génération encore tout étourdie du choc qui venait de la frapper. Il n'était que cri, sanglot, bégaiement, vagissement informe. Il avait la sincérité d'un symptôme. Il indiquait la température d'une fièvre. — Très différent nous apparaît le théâtre politique de ces dernières années. Ici tout est réflexion, discussion, enquête méthodique, culte du fait — *Sachlichkeit* — et il est fait appel à toutes les ressources d'une technique perfectionnée. L'unique préoccupation : frapper la vue en imitant les procédés d'une réclame supérieurement combinée, passionner l'opinion publique en discutant des problèmes d'actualité sensationnelle — juridiques, politiques, économiques, financiers — (l'article 218 du code pénal sur l'avortement a fourni l'occasion d'une véritable propagande au théâtre comme au cinéma, et on sait le procès où vient d'être impliqué Friedrich Wolf, l'auteur de la fameuse pièce *Cyankali*, qui avait été interdite dans bon nombre de villes allemandes). On veut provoquer la contradiction, obliger le spectateur à manifester, à prendre position, tout au moins on veut l'éclairer, l'instruire en jetant dans la circulation des formules, des mots-forces, des arguments, des chiffres et des faits.

Voyez cette autre pièce de Friedrich Wolf, *Tai Yang se réveille.* Elle apporte une véritable étude sur la condition des coolies en Chine. A peine un semblant d'action dramatique : l'histoire d'une ouvrière chinoise. L'essentiel, c'est l'enquête, la documentation rendue sensible à l'œil par tout un appareil d'affiches, de vues, de projections lumineuses, de pancartes, de bannières avec inscriptions, habilement disposées sur la scène. Des interpellateurs, disséminés parmi le public, lancent brusquement une question à laquelle l'appareil projecteur donne instantanément sous forme d'images la réponse adéquate. Pas de dénouement. Qu'importe comment finit cette histoire particulière? Au moment où les ouvriers révoltés vont entrer en collision avec la troupe un speaker s'avance, sépare les groupes, se lance dans une véritable conférence sur les conflits entre le travail et le capital qui départagent désormais le monde entier en deux camps antagonistes. Pareillement dans la pièce de Hermann Kesser, une des scènes qui fait le plus grand effet est celle du fameux Congrès chargé de résoudre le problème du chômage. Par une disposition ingénieuse, le congrès siège, non pas sur la scène, mais dans la salle. La tribune où prendront la parole les différents orateurs domine la première rangée des spectateurs et les interpellateurs sont disséminés dans la salle. Au lever du rideau un film nous fait assister, sur le fond de la scène, à l'arrivée du public qui se presse aux abords du théâtre transformé pour l'occasion en salle de Congrès, et des microphones nous apportent le bruit des automobiles qui stoppent, les cris des camelots, le brouhaha de la foule. Ainsi les spectateurs se voient transportés sur la scène, alors que les acteurs siègent dans la salle. Le rideau de fer, la rampe, toutes ces vieilles conventions théâtrales, qui isolaient le drame du public, sont abolies. Le réalisme tire ses dernières conséquences.

Du coup la conception qu'on se fait de l'auteur dramatique est modifiée. Le personnage important, tout au moins le collaborateur indispensable, est aujourd'hui le régisseur. On sait les innovations apportées dans cet art de la régie par celui qui semble devoir être pour la nouvelle génération ce que Reinhardt était pour la génération précédente : Erwin Piscator. C'est lui qui a renouvelé la mise en scène en faisant

appel à cette technique nouvelle : le film, le projecteur, le radio, l'affiche, la bande mobile, les dessins animés, la scène compartimentée. C'est lui qui a conçu le théâtre comme une sorte de réunion publique, comme une entreprise de propagande sociale ou politique. Le théâtre devient un succédané de la presse. Aussi voyons-nous Hermann Kermann Kesser choisir comme héros de sa nouvelle pièce un journaliste, rédacteur en chef de la *Metropol-Zeitung,* Kellermann. Le point culminant du drame est le moment où Kellermann, sortant de la séance du Congrès, écœuré de ces palabres stériles, de ces âpres disputes d'intérêts, de ces enquêtes qui n'osent pas conclure, le même soir se précipite dans la salle de rédaction, fait stopper les machines et, au grand étonnement des dactylos et des typographes accourus, à la place du compte rendu bénin et hypocrite, où se reconnaît le travail d'un sous-œuvre docile et falot, qu'ils avaient déjà commencé de composer, lance, en une improvisation fougueuse, l'article dénonciateur qui éclatera le lendemain comme une bombe et le fera mettre à pied par l'administration du journal. Ainsi, par un simple renversement du mécanisme rotatif, les esprits du mensonge sont contraints, au moins ce jour-là, à faire œuvre de vérité. En face d'une presse inféodée aux puissances de l'argent, il s'agit par le moyen de la littérature, du théâtre, du cinéma, du radio, de grouper les forces novatrices de l'art et de la technique et de les mettre au service d'une propagande politique et sociale : voilà le mot d'ordre.

Est-il besoin de dire qu'il n'est pas sans dangers pour l'art? C'était déjà un programme assez analogue que préconisait naguère le « naturalisme conséquent » de feu Arno Holz. Ici aussi la technique prenait de plus en plus la place de l'art. A la vision créatrice de l'artiste se substituait une sorte de cinéma enregistreur, et l'action intérieure du drame se pulvérisait en un déroulement d'instantanés pris du dehors sur une action tout extérieure. Et sans doute cette réalité-là est éminemment contrôlable, plus contrôlable que celle qui nous était proposée dans une tragédie classique de Sophocle ou de Racine, dans un drame de Schiller ou de Kleist. Mais est-elle nécessairement préférable? Quel danger de simplification des problèmes humains, de schématisation des carac-

tères, de standardisation collective de la psychologie! Et n'est-ce pas singulièrement étriquer l'horizon de l'art que de le limiter strictement à la réalité constatable, à l'actualité contemporaine, aux luttes bruyantes de l'heure présente?

Aussi peut-on voir une sorte de correctif salutaire à cette formule étroite, quelque peu doctrinaire et sectaire, du théâtre politique en Allemagne, dans la dernière tragédie de Franz Werfel), **das Reich Gottes in Böhmen** (*le Royaume de Dieu en Bohême*). Nous quittons cette fois, au moins en apparence, le monde contemporain et nous sommes transportés cinq siècles en arrière, à l'époque où sévissait en terre tchèque la révolution hussite. Ce n'est pas qu'ici même des rapprochements ne s'imposent, à tout instant, avec l'époque présente, en particulier avec la révolution russe. Nous respirons un peu le même air qu'à Moscou qui est devenu le nouveau Tabor, la Ville Sainte du Communisme.

Mais grâce au recul dans le temps, l'atmosphère est purifiée de tout ressentiment, de toute polémique actuelle, comme apaisée et saturée d'éternité. Ce qui paraît à présent au premier plan, c'est l'éternel et insoluble conflit entre l'esprit politique et l'esprit religieux, symbolisés dans deux grandes figures qui à la fois se repoussent et s'attirent, tels les deux pôles magnétiques opposés de l'humanité. L'une de ces figures est celle du chef politique des Taborites, Prokop, successeur de Ziska, sorte de Cromwell, plus exactement : le Lénine du xve siècle, dont le rêve est d'instaurer, par la prédication et par les armes, sous les espèces d'une théocratie communiste, le royaume de Dieu en Bohême. L'autre figure, chargée de lui donner la réplique, est celle du cardinal-légat Julien Cesarini, qu'anime le plus ardent apostolat chrétien et qui est chargé par le Saint-Siège de combattre l'hérésie hussite. Il a d'abord essayé de la manière forte. Mais après que le sort des armes s'est prononcé contre son armée, il s'est rendu, au risque de sa vie, déguisé en moine, dans le camp des rebelles victorieux pour tâcher de comprendre, dit-il, « pourquoi Dieu leur a donné raison ». Il ne tarde d'ailleurs pas à démasquer le mensonge secret qui mine l'âme du redoutable Prokop. Car, idéaliste puritain et fanatique, ce dernier ne peut maintenir son autorité qu'en étouffant tous les sentiments naturels. Il

est vrai qu'apôtre de la paix il refuse de porter lui-même les armes; mais il fanatise les combattants, il signe sans remords des arrêts de mort en masse, et il se rend compte qu'il ne pourra établir son royaume de Dieu qu'en faisant couler à flots le sang humain. Ce prédicateur de l'amour est l'homme le plus cruel. Il est l'homme qui « parle continuellement dans deux langues à la fois ». Et c'est ce qui fera la tragédie de ce chef politique. — Sur ce fond historique et symbolique, des scènes se détachent, poignantes, inoubliables; des physionomies se dessinent, étonnamment diverses et vivantes, paysans, commerçants, soudards, gentilshommes polonais félins, brutaux ou cyniques, théologiens diplomates ou fanatiques. C'est l'éternelle humanité, à toutes les époques identique dans ses représentants essentiels, avec ses idéalistes de gauche, ses idéalistes de droite, et ses cyniques finalement victorieux. Et au-dessus de ce grouillement humain, voici le rêve non moins éternel de ce Royaume de Dieu, toujours attendu, indéracinable utopie, tour à tour annoncée et reniée, magnifiée et bafouée. Que ce grand drame historique « aux cent actes divers », avec ses batailles, ses costumes, ses décors, ne soit pas selon la recette du jour, cela est possible. Il rappelle parfois *le Camp de Wallenstein* de Schiller; plus souvent encore on songe au *Florian Geyer* de Gerhart Hauptmann, cette sombre tragédie de la Guerre des Paysans en Allemagne. Mais le drame de Werfel vit de sa vie propre; il a son charme particulier où se mêle au messianisme judéo-chrétien beaucoup de la mystique rêveuse de l'âme slave, et aussi tout le parfum d'une terre particulière. Et comme toutes les œuvres de Werfel, il nous apporte moins une technique qu'une âme, moins un programme qu'un poème — à la fois vision dramatique et psaume religieux.

Mémento. — Aux lecteurs qui désirent avoir une vue d'ensemble sur la production littéraire allemande, signalons la Revue « *die neue Literatur* » (chez Avenarius, Leipzig) dont vient de paraître, sous forme de volume, muni d'index précieux et de registres remarquablement bien tenus à jour, le 31ᵉ volume pour l'année 1930. Cette Revue, qui paraît mensuellement, apporte, dans chaque numéro, outre des articles de fond, la bibliographie complète de l'œuvre d'un auteur du jour, des comptes rendus des nou-

veautés et des « premières » théâtrales, une revue des principaux périodiques, enfin des portraits et des fac-similés. Tout particulièrement dans les numéros de février et de mars de cette année même, on lira deux articles fort suggestifs de M. Forst de Battaglia intitulés « *literarisches Dumping* », où l'auteur met le public français en garde contre une certaine littérature d'exportation que lui servent les traducteurs de nouveautés allemandes, littérature dont la cote sur le marché international ne répond pas toujours à la valeur intrinsèque des œuvres choisies, et dont les grandes vedettes donnent une image assez inexacte des idées et des forces nouvelles qui travaillent l'Allemagne littéraire et intellectuelle de l'heure présente.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ESPAGNOLES

Luisa Carnès : *Natacha* (Editorial Mundo Latino). — Les traductions de l'Editorial Cenit. — Jose Maria de Cossio : *Sous les cendres de l'ennui* (Consultor Bibliografico). — J. Sanchez Moreno : *Distinction sociale et Etiquette mondaine* (Ed. Lux). — Cesar Arconada : *La turbine* (Ulïses). — Sofia Casanova : *Le péché* (Rivadeneyra). — Artemio Precioso : *Les Espagnols en exil* (Ed. Vulcano). — Vicente Làmperez : *Histoire de l'Architecture chrétienne espagnole.* Tome II (Calpe). — Augusto L. Mayer : *Le style gothique en Espagne* (Calpe). — Españolito : *L'homme de notre temps* (C. I. A. P.).

José Francés, heureux romancier espagnol de formation très française, est le découvreur de Luisa Carnés, dont le talent de bâtisseuse de romans éclate dans cette **Natacha**, qui laisserait supposer que les jeunes Espagnols de 1931 sont moins regardants que leurs aînés quant à la vertu intrinsèque de leurs partenaires amoureuses. Le sentiment prendrait, à croire l'authoresse, une forme moins agressive dans la jeune Espagne. Et cette transformation de la psychologie castillane était à noter au cours d'un livre assez bien mené, encore que quelque peu encombré de personnages accessoires. La fermeté mélancolique de son style ne manque pas de charmes. Sa féminité a su rendre intéressant ce qu'elle raconte.

La marque de l'influence russe est évidente dans la récente production littéraire de Madrid non seulement par le choix de titres et le baptême d'héroïnes comme cette Natacha, mais surtout dans le grand nombre de traductions que publient actuellement les éditeurs espagnols. **L'Editorial Cenit** qui a révélé Trotsky a d'ailleurs traduit la majorité des ouvrages

allemands sur la guerre et elle donne maintenant des traductions de Shervood Anderson : « La Risa negra », de Breitbach : « Rojo contra rojo », qui oppose à l'amour de la révolution l'amour tout court, ou ces « Hommes dans la prison » de Victor Serge qu'a préfacés Panaït Istrati. Et j'oubliais : « Cumbres de Espanto » de Ramuz que l'éditeur appelle « l'écrivain qui exerce actuellement le plus d'influence sur le jeune mouvement intellectuel du prolétariat français ». Car ce qui est le plus typique de la jeune littérature actuelle castillane, c'est ce désir de ne plus ignorer les écrivains étrangers. La prédominance de Russes, Allemands, Anglais, vient, je crois, de ceci que leurs langues sont moins familières au public espagnol que la nôtre. Et aussi de ce que le côté social, internationaliste des auteurs choisis, est plus éclatant que chez les écrivain français dont les éditeurs espagnols étaient accoutumés à publier des traductions. D'où le succès de vente de ces ouvrages alors qu'autrefois nul éditeur n'aurait osé offrir des idées à la masse. Celle-ci, au contraire, accueille favorablement des traductions comme « Codine » de Panaït Istrati, le terrible livre de Hernan Robleto, « Sangre en el tropico », qui est le « Feu » d'un Barbusse anti-yankee, et, aux yeux des patriotes espagnols, les vengent moralement de Cuba. Enfin, il faut mentionner le livre illustré par les photos du cinéma, comme ce « Cuirassé Potemkine » qui atteint une vente respectable. Ce choix d'ouvrages ne manquera pas de renseigner le lecteur sur la qualité spéciale de l'activité intellectuelle espagnole.

Une traduction qui atteindra un public plus restreint, vu d'abord son édition de luxe, et son thème, c'est celle de **Sous les cendres de l'ennui** de Fidelino de Figueiredo pour laquelle J. M. de Cossio a fait preuve de styliste. On trouvera autour de ce livre le terrain d'entente des sentiments castillans et lusitaniens : la compréhension de la solitude.

Dans un autre livre, qui n'a aucune valeur littéraire mais qu'il faut mentionner pour donner les aspects de cet esprit espagnol que nous nous efforçons de dépeindre ici, apparaissent des traits purement ibériques. M. J. Sanchez Moreno attribue dans ses **Distinction sociale et étiquette mondaine** une importance très grande à des détails qui ailleurs n'eurent

jamais, ou ont perdu toute signification, comme la façon de corner les cartes de visite dans les cas de rendez-vous, de bal, d'anniversaire. Je ne m'attarderai pas à ce manuel du savoir-vivre, mais je le donne en référence à ceux qui croiraient, par les lignes qui précèdent, que l'Espagne s'est spontanément et totalement internationalisée. Grâce à Dieu, comme disent les Espagnols anciens, elle garde encore sa pittoresque conception de la vie.

D'ailleurs cette opposition de la conception moderne de l'existence et des habitudes d'une vie ancienne est constante, témoin ce roman : **La Turbine** du biographe de Greta Garbo dont j'ai parlé en son temps. M. César Arcona étudie le cas d'un village encore primitif où l'on va installer l'électricité. Opération qui paraît simple et doit être bien accueillie. Mais on est dans un pays traditionnel. Alors il existe un clan de paysans qui ne désirent nullement l'électricité. Cette différence de points de vue permet à l'auteur de développer des caractères ruraux où les plus vulgaires, et aussi les plus généreux sentiments humains s'affrontent. Un donjuanisme de bas étage, celui des électriciens qui font la razzia des filles du village, ne manque pas de vérité. Et la turbine naturellement joue son rôle symbolique : le père de la jeune fille séduite se venge en précipitant le séducteur dans la machine, au moment où la lumière jaillit. On avouera que si ce n'est pas là un dénouement à la russe, c'est que l'Espagne est imperméable aux littératures qui expriment une sensibilité analogue à la sienne.

Très espagnol aussi est ce roman de Mlle Sofia Casanova : **Le péché,** mais espagnol dans un sens terrien moins monté en couleurs quoique non moins racé. La poétesse galicienne montrerait cependant une tendance moderniste aussi. En effet, son héroïne a affaire à un Don Juan qui, comme il convient dans un pays aux mœurs rigoureuses, lui parle de mariage. Ceci ne sort pas de la pure tradition espagnole. Mais quand ce séducteur révèle à l'héroïne qu'il va l'abandonner, celle-ci — et c'est là la nouveauté en même temps qu'un signe d'une évolution de la mentalité — ne lui annonce pas qu'elle va, par désespoir, entrer au couvent. Simplement, j'allais dire sporti-

vement, elle réformera ses idées et son plan de vie. A dire le vrai, le fond du décor suscite peut-être plus d'intérêt : un paysage sympathiquement décrit en jolies demi-teintes. On ne peut s'empêcher de penser que ces sortes de romans espagnols côtoient d'assez près les romans anglais. Ceci constitue un état de fait, nullement le résultat d'une intention et d'un effort de disciples.

Maintenant, passons à la politique. Le lecteur aura appris que depuis les drames extra-littéraires de Jaca et de Madrid qui ont attiré son attention sur l'Espagne, l'unanimité des littérateurs espagnols est passée aux partis de gauche. Et tous se sont doublés de politiques. La littérature espagnole actuelle consiste pour le moment en manifestes républicains publiés, ou prononcés en public, par des écrivains. Seulement, au lieu d'y trouver matière à un rajeunissement de style et de thèmes, les auteurs espagnols en font généreusement et passionnément l'unique objet de toutes leurs activités littéraires. Dans le temps où ils désirent le plus ardemment voir l'étranger accorder crédit à leurs capacités rénovatrices et se convaincre que l'Espagne de demain sera capable de prendre place parmi les grands peuples modernes, on regrette qu'ils cessent de communiquer avec les autres intellectuels.

Comme des politicaillons de province acharnés à des querelles que les considérations de personnes rendent mesquines, des Professeurs qui semblaient vouloir diriger l'élite spirituelle espagnole et même le mouvement éditorial, interrompent toutes communications avec l'étranger. On se demande si M. Pedro Sainz Rodriguez n'est pas perdu corps et biens, lui et sa *Gaceta Literaria* dont l'administration doit être si occupée par la politique qu'elle retarde pendant trois mois d'envoyer le journal à ses abonnés. Un ami très sûr des hispanisants amateurs ou professionnels, j'ai nommé, à la librairie espagnole de Paris chez Sanchez Cuesta, M. Vicens, n'a pu me fournir la *Gaceta Literaria* de décembre à février. Les livres de la C. I. A. P. ont-ils cessé de paraître? Ma table en est vide. Ceci représentera le compte-rendu du livre collectif non écrit actuellement par les littérateurs espagnols : comment et pourquoi un pays qui cherche à se rénover com-

mence-t-il par s'entourer de silence et d'indifférence aux curiosités quémandeuses de ses amis?

Un premier livre de reportage politique arrive du moins entre nos mains : **Les Espagnols en Exil.** M. Artemio Precioso est de ceux qui cherchent à faciliter aux Français la connaissance des littérateurs-politiciens espagnols. L'auteur a, dans son pays, fait beaucoup pour la France. Convaincu que l'*intercambio* franco-espagnol doit servir à la comparaison des littératures française et espagnole, il a traduit *Un homme se penche sur son passé* et *La Bourrasque*, révélant au public castillan un auteur dont il ignorait tout. Le roman espagnol toujours abondant de matière et généreux d'inspiration manque parfois de limitation de ces dons. La traduction, par M. Precioso, de *Climats* où l'art très français montre comment maintenir une passion qui aurait pu être espagnole, ou encore d'œuvres de Carco (y compris son *Printemps d'Espagne* pour qui certains Espagnols se révélèrent injustes), voire des romans de Kessel, Arland, Bove... Aujourd'hui, M. Precioso décrit la vie en France de quelques exilés. Certains sont pour le lettré français des auteurs inconnus. D'autres, jeunes ou d'âge mûr, journalistes ou écrivains, occupèrent l'actualité : Unamuno, ou Ibañez, pour ne parler que des plus notoires. Et le livre est intéressant qui nous rapporte, en un style familier et rapide, les intimités des écrivains. Un Blasco Ibañez quelque peu administratif apparaît, qui parmi les soucis de la renommée trouve le temps d'écrire à un ami éditeur pour lui demander de ne pas oublier de joindre à ses droits d'auteur les 9 pesetas remises par l'Agence Cook, en restitution d'une somme perçue indûment. On comprendra mieux aussi son œuvre en apprenant qu'il put remettre au même éditeur une nouvelle par mois pendant l'année 1926, et que le besoin d'activité le tourmentait même quand il était entouré d'Ortega et d'Espla. Blasco apparaît comme un de ces hommes de la Méditerranée bouillants et travailleurs en dépit de paresses proverbiales, à qui l'on ne pourrait reprocher au contraire qu'une prodigalité de labeur intellectuel. Un Allemand me disait un jour que ses compatriotes ne lui pardonneraient pas ses *Quatre cavaliers de l'Apocalypse* et j'ai souvent pensé que ce reproche entrait pour beaucoup dans le discrédit où

certains, chez nous, voudraient voir tomber son œuvre. Sur l'Unamuno tribun, souvent de café, pendant son exil, M. Artémio Précioso nous donne de vivantes pages nécessaires à la compréhension de l'évolution des écrivains espagnols à qui il ne manqua qu'une « Affaire » pour atteindre l'importance sociale à laquelle les prépare leur littérature politique. Il semble que désormais leur rôle est tracé : organiser, à l'aide de la collaboration de tant d'esprits brillants depuis les Ortega à Marañon, un plan sérieux d'Instruction Publique. Pour la culture de l'Europe à laquelle l'Espagne doit et peut contribuer abondamment, l'on souhaite que ce programme soit élaboré le plus tôt possible.

Revenons au plan pacifique et tranquille de l'Art. Calpe, qui semble avoir la spécialité des livres bien présentés, publie le tome II de **L'Histoire de l'Architecture chrétienne espagnole.** Entre autres raisons, Vicente Lamperez restera comme archéologue, parce qu'il ne sépara jamais le cadre, la terre inspiratrice, l'influence géologique, du produit humain : le monument. Son chapitre sur l'art roman, qui pourrait se publier à part en un volume, compte autant de sous-écoles romanes que de régions ethniques espagnoles. Il différencie ainsi Castille-Léon de Salamanque, Galice, Andalousie et Navarre. Il groupe sous la dénomination d'architecture romane dans les domaines des Comtes catalans « et plus tard Rois d'Aragon » les manifestations architectoniques romanes des haute et basse Catalogne et celles d'Aragon. Malgré son sens si convaincant des généalogies archéologo-architecturales, Lamperez ne nous convainc pas qu'il y ait entre l'inspiration catalane et l'inspiration aragonaise la même parenté que celle unissant Castilles et Léon. Quant au style ogival, la façon de technicien constructeur dont il traite cette solution de bâtisseurs et cette conception artistique, fait de sa vaste étude une chose purement personnelle.

Le même éditeur Calpe nous donne d'ailleurs, traduit exactement par F. Villaverde, sous ce titre : **Le Style gothique en Espagne,** l'ouvrage d'Augusto L. Mayer, qui permet une démonstration parce qu'abondamment illustré de figures parfaitement tirées. Quand les éditeurs espagnols veulent vraiment s'occuper d'art, ils ne ménagent pas ces pièces justifica-

tives que sont les reproductions et arrivent à mettre en vente des ouvrages à des prix plus abordables que chez nous. Augusto L. Mayer distingue les œuvres gothiques en Espagne de celles du gothique espagnol et il pose le problème de l'existence d'un art, entièrement ou relativement, gothique espagnol. Ayant reconnu que l'Ile de France avait été le berceau de l'art appelé par erreur gothique, l'auteur montre les efforts isolés mais d'une intensité parallèle des rois de Castille et d'Aragon pour attirer en Espagne le plus grand nombre possible de sculpteurs, architectes et ornemanistes gothiques. Une culture sérieuse et un goût réel pour les belles choses décida les personnages de l'époque à consacrer les immenses richesses de l'Amérique à l'édification de monuments religieux. Les convertis juifs ne figurent pas en vain sur les sculptures des retables : ils furent dans la vie de leur temps de généreux mécènes. Jusqu'assez loin, dans le XIVe siècle, ce furent les maîtres français qui dominèrent par le nombre et l'influence. Même au XVe siècle, les relations furent très suivies entre Français et Espagnols. Burgos, après avoir été « l'acropole, un jour, de l'ogival français, vit Juan de Colonia fonder une importante colonie allemande qui prospéra pendant un siècle. » Les Bruxellois s'établirent à Tolède, le Lyonnais Juan Guasch trouva son domaine qui fut pendant longtemps attribué à des artistes nés espagnols. Les œuvres de Gil de Siloé furent attribuées à un sculpteur influencé par un artiste du bas-Rhin. Définissant ce qui est purement espagnol, Augusto L. Mayer écrit fort justement : « Toutes ces œuvres sont plus vigoureuses que leurs contemporaines de France ou d'Italie, la grande qualité est plus rare que dans ces pays. Mais le profil en général, spécialement dans la plastique, est plus respectable et nous y rencontrons toujours une conception entièrement virile, quoique exprimée souvent avec une certaine dureté. Quand on reconnaît une trace sentimentale, elle ressemble plus à l'art du Rhin qu'à celui de Sienne. La note mélancolique, héritée des Maures, donne plus d'expression à l'élément psychique et renforce le contenu spirituel des œuvres, aussi idéales que naturalistes. La structure est parfois lourde et dénote volontiers certaine rusticité; mais de même qu'on le constate fréquemment dans les Pays-Bas et en Alle-

magne, elle sacrifie habituellement la beauté à l'expression. » A dessein, j'ai traduit ces quelques lignes parce que, faute d'un résumé impossible à faire en si peu de place, elles donnent l'analyse du ton de l'ouvrage et l'orientation des idées de l'auteur. Sans aucune lourdeur, même avec élégance, cet Allemand arrive à désigner la nuance spécifiquement espagnole dans l'analyse spectrale du gothique. C'est par là que son livre est recommandable.

A l'instant même, pour être précis, vient de paraître un roman de Constantino Suarez, dit Españolito, dont le titre seul avoue la pénétration de la politique dans la littérature : **Un homme de notre temps.** D'abord ce n'est pas une œuvre indifférente. Le héros a conçu pour son pays un amour d'un nationalisme romantique et, lorsqu'il revient de la Havane en Espagne, c'est pour tomber dans le révolutionnarisme platonique. Plus qu'un roman politique, c'est une profession de foi, mais non d'action. Serait-ce l'explication du décalage qui, en Espagne, sépare une activité bouillonnante de l'absence presque totale de réformes proposées ou demandées? Le parti-pris — cette unique inspiration des grands écrivains espagnols — rend sympathique au héros ce jeune anticléricalisme qui fit les délices de nos pères à l'époque du Symbolisme et des manches à gigot. Sous cette attitude, s'accumulent les données d'un problème social important : la famille. Le frère du héros, catholique fervent, épuise sa femme à force de maternités. L'étonnement du revenu, qui n'arrivera pas à comprendre cette servitude, sera une des causes de son dépaysement et, plus tard, de son retour à la Havane. En somme, l'auteur montre un sincère serviteur d'idéaux de la jeune Amérique en heurt avec la partie effritée et périmée, et surtout inadaptée, de l'Espagne qui a besoin de croire, puisque son accusateur : ce héros de roman qui n'est nullement un apôtre, oppose au fond, un culte laïque à un culte religieux. L'aisance de l'expression ne nuira pas à la diffusion de ce livre qui fera réfléchir.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES CATALANES

Carles Soldevila : *Fanny* (Llib. Catalonia). — **D. Guansé** : *Com vaig assassinar Georgina* (Llib. Catalonia). — **F. Mas-Abril** : *De cara al mar* (s. éd.). — **T. Catatsus** : *Robins de Mangrana* (la Revista). — **Josep Lleonart** ; *Odes i Ciutats de Visio* (la Revista). — Mémento.

Un esprit limpide, un regard attentif et toujours présent, une ironie souvent contenue, c'est peut-être à cause de ces qualités que Carles Soldevila est le plus français des écrivains; il mériterait ce titre s'il n'avait fait que traduire *Candide, Le Crime de Sylvestre Bonnard* et les *Lettres de mon Moulin*, car un tel choix démontre assez la direction de son goût. Le modèle de phrase qu'il a retrouvé dans ces ouvrages semble lui avoir permis de donner à la sienne une allure discrète, qui était déjà sensible dans l'un de ses premiers recueis : *Una atzagaiada i altres contes*. D'autres nous avaient donné un catalan populaire et leurs écrits étaient comparables à ces plantes qui gardent la terre molle sur leurs innombrables racines. Carles Soldevila, au même titre que Carner, et avec moins de préciosité, nous a enfin donné un catalan citadin, dont je ne vois pas beaucoup d'exemples. Il écrit dans la *Publicitat* des commentaires pleins d'aisance et il donne la note la plus juste à ce quotidien qu'il dirige. Il écrit normalement, en accordant plus d'intensité à la pensée qu'au vocabulaire; les mots ne dépassent pas la ligne décisive des caractères; et c'est là une politesse dont il faut lui savoir gré. Une autre politesse de Fanny, son dernier roman, c'est que le volume n'a pas plus de deux cents pages. C'est une garantie. Il en est de la prose comme de la poésie : les plus courtes sont souvent les meilleures. Peut-être aussi le récit est-il si bref parce que C. Soldevila emploie le procédé du monologue intérieur. Le personnage qui parle ou qui pense se prête beaucoup à cette brièveté. Fanny est une créature toute franche, toute neuve, trop occupée par son travail et par le désir de gagner sa vie pour que le monologue s'égare dans les détours inutiles. Jeune aristocrate, des revers de fortune l'obligent à s'engager dans un music-hall du Parallèle, où elle ne devra compter que sur la perfection de ses jambes. Par bonheur, son esprit est également agile, et elle garde assez de clarté pour ne pas chavirer dans les remous de la coulisse.

Une colombe toujours blanche malgré les bourbiers : c'est encore la formule qui plaisait tant à Cervantès. Fanny lutte sans effort. Sa mère ne s'accommode pas d'abord de cette nouvelle situation, qui est une déchéance. Mais quand, ornée de rubans, de perles, de velours, sa Fanny représente sur la scène la déesse des Amours, elle cède encore à l'orgueil maternel, et sa fille n'essaie même plus de la ramener à une vision plus simple. Une telle sûreté de jugement pourrait faire croire que Fanny manque de sensibilité. Elle sait fort bien que sa véritable vie ne se déroule pas sur les tréteaux. Il est normal qu'elle devienne amoureuse, mais elle reconnaîtra à peine ce sentiment à sa naissance. Une compagne de music-hall explique sa froideur en déclarant à son amoureux et à qui veut l'entendre qu'elle a une maladie honteuse. Et la calomnie se répand : « Elle est très jolie. Elle danse à ravir. Mais n'y touchez pas. Danger de mort. » Fanny apprend la nouvelle. Elle pénètre dans une bibliothèque et ouvre une encyclopédie à la lettre S pour se renseigner sur son mal; mais enfin la voici délivrée. Elle peut rappeler son Jordi qui s'était brusquement éloigné d'elle. D'autres circonstances font encore que Jordi doute de Fanny et qu'elle frise le désespoir jusqu'à l'heureuse matinée où elle se réveille auprès de son amant. Ces voies subtiles de l'amour, ces angoisses et ces aveux mêlés à l'observation des événements ordinaires, enfin le caractère de Fanny, net et tendre, volontaire sans calcul, libre sans hardiesse, tout cela favorise l'élan du monologue intérieur; et je ne sais rien de plus intellectuellement voluptueux que cet art où l'auteur ne s'interpose jamais entre le lecteur et les décisions d'une belle créature. Fanny est belle sans être ravissante. De même il n'y a aucune coquetterie visible dans ce style rapide mais toujours exact dans l'observation des sentiments. L'art du monologue intérieur rappelle celui de la tragédie. Un romancier peut ainsi laisser entrevoir dans son œuvre son aptitude à l'art dramatique, un poète aussi.

Je ne serais point étonné si Domenec Guansé, l'auteur d'un recueil de nouvelles, Com vaig assassinar Georgina, et traducteur de *Manon Lescaut*, se laissait séduire par le théâtre.

Il rédige la chronique théâtrale de la *Publicitat* avec une grande probité d'observation. La nouvelle qui donne le titre à son recueil est l'étude dramatique d'un crime passionnel. Une femme assassine le mari qui la trompe, mais le désordre envahit son esprit. Un homme éprouve pour elle un attrait mystérieux, mais sa personnalité s'insère dans celle du mari défunt. Il la trompe; l'angoisse le domine et il ne peut s'en délivrer qu'en assassinant Georgina.

L'auteur, qui se souvient de Mérimée ou de Kipling, se plaît à laisser l'esprit du lecteur dans l'indécision. Il renouvelle des sujets fantastiques, comme dans ce *Bandit Romantique,* qui délivre une jeune fille au péril de sa vie et se suicide. Le défaut de ces histoires est qu'elles laissent parfois apparaître l'habileté de l'auteur, mais on aimera son ingéniosité et sa manière qui est fine et vibrante.

§

J'ai reçu ces temps derniers plusieurs livres de poésie, notamment **De Cara al Mar** de F. Mas Abril. Et il m'a plu de partager avec cet auteur le pain quotidien du sentiment populaire. Le livre de T. Catatsus, **Robins de Mangrana,** nous montre la vie et les forces éparses du paysage. Quelques vives couleurs et une sorte d'abandon ne laissent pas toujours voir la direction de son lyrisme, mais les fragments que je traduis montrent la délicatesse à laquelle il parvient naturellement : « Un oiseau passe dans le ciel et tout est gris. Tu viens et tu t'assieds près de moi, silencieuse... » — Et il pleut. Il pleut doucement. Je vois mes tempes blanches dans la glace. Soudain les bûches s'écroulent en gémissant. Tes yeux sont clairs et doux... Ils sont doux de tristesse et clairs d'amour. »

Le léger recueil de Josep Lleonart, **Odes i Ciutats de Visio,** est l'un des plus riches de substance qui aient été publiés cette année, bien que l'auteur ne parvienne pas à une architecture définie. Josep Lleonart se montre moderne, sans abandonner tout à fait le classicisme et le romantisme dont il ne prétend pas nier la double attraction. Il ne se laisse pas enrôler par ces écoles d'avant-garde où une qualité lyrique s'exerce aux dépend des autres qualités. Son vœu essentiel est de voir la

ville s'ordonner. La régularité du décor de la ville ne l'empêchera pas d'observer le travail de l'ouvrier. Il le retrouve partout : « Tu es l'or de ma bague. Tu es la blancheur de mon drap de fil. » Tel est ce travail qu'il se confond avec les éléments. Mais ces considérations ne conduisent pas l'auteur vers des idéologies connues. Il saura tout aussi bien chanter avec une franche ampleur les avenues du Bois de Boulogne. Un parc est toujours classique. « Je goûte ici la boisson sacrée des hommes et de Dieu. » Quand le poète trouve une occasion d'affirmer, il ne la néglige pas. A cet amour de l'architecture naissante semble s'opposer une forme un peu heurtée, un vers-librisme plus franc qu'il n'est musical, comme celui d'André Spire, mais supérieur à tant d'alexandrins! La seconde partie contient des élégies dramatiques ou expérimentales. Dans *L'home i el passat* le poète veut connaître ces anges malicieux qui l'ont abandonné dans son sommeil à la place de celui qu'il était. Dans la *Rue aux cinq ports,* les balcons sont ornés de mille palmes : « La rivière, gonflant sa veine, est orgueilleuse de porter un œillet qui se fond soudainement. Quelle sirène l'a dérobé? La musique d'un vent presque invisible porte des regrets. Où sont les rêves de la jeunesse? Où est la vie? Où est le monde?... Temples et amis, plaisirs et danses! » Les sensations s'amplifient et restent toujours profondes : « Je pense à tant de morts que mon visage vieillit. » En feuilletant ces quelques pages on découvre des aspects différents et extrêmes de la sensibilité, des figures rendues à leur vraie lumière, comme celle d'Arlequin, de la collégienne dans un parc, du chasseur au regard d'imperator : « Et quand la mort viendra le vaincre... il verra encore dans sa pensée un ciel d'argent, une perdrix qui lève le vol. Et à son arrivée dans le haut bercail resplendissant, le visage affable et tanné, il suspendra son arme sous le porche et prendra place avec Dieu à la grande table. » C'est assez chanter les divines énergies. J'aurais beaucoup à dire sur ce petit livre, car il place le nom de Josep Lleonart à côté de celui des meilleurs poètes catalans; il existe une forme moderne de l'émotion, mais n'est pas moderne qui veut.

MÉMENTO. — Je devrai parler des *Obres completes* de Maragall

dont je viens de recevoir le tome VII. Le dernier cahier de la *Revista* contient des poèmes de Gabriel Boissy, traduits par A. Maseras, d'admirables versions de Rupert Brooke, par Maria Manent, un curieux Journal intime d'A. Esclasans.

JOSEPH S. PONS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Emil Ludwig : *Lincoln*, Berlin, E. Rowohlt. — Emil Ludwig : *Guillaume II*, Payot. — Paul Marion : *Deux Russies*, La Nouvelle Société d'Edition. — Mémento.

Après avoir débuté comme poète, romancier et auteur dramatique, M. Emil Ludwig est devenu historien, mais comme il est naturel à un romancier, il n'écrit que de l'histoire romancée. C'est un genre de production qui demande moins de travail et séduit plus aisément le lecteur que l'histoire qui vise à être exacte. Quand l'auteur d'une histoire romancée ne sait pas ce qui s'est passé, il l'invente, ou tout au moins le suggère par des rapprochements. Un des maîtres du genre fut Renan. Sa *Vie de Jésus* (un sujet qui ne se prêtait guère à l'histoire romancée) et la plus grande partie de ses *Origines du Christianisme* ne sont que des histoires romancées. Renan travaillait simultanément à l'*Histoire littéraire de la France* et savait comment on écrit l'histoire qui vise à être exacte et qui reste souvent « incertaine » dans tant de détails et tant de conclusions. Mais pour donner carrière à son imagination, il se mit « à solliciter les textes » et écrivit ainsi sur les *Origines du Christianisme* un certain nombre de volumes dont la valeur historique est, pour chacun d'eux, en raison inverse du succès qu'il a eu. Lincoln était pour M. Emil Ludwig un sujet autrement aisé à bien traiter que Jésus pour Renan. Sur le second, on n'a que quelques récits plus ou moins frelatés; pour le premier, il y avait une énorme littérature. M. Ludwig eût pu, en se bornant à dire ce que l'on savait, écrire aisément un livre fort intéressant et à peu près exact. Il a préféré être moins exact et introduire dans son récit d'innombrables reconstitutions des raisonnements et des sentiments. Qu'en savait-il? Généralement, rien. Ce sont de pures conjectures, et en histoire, 99 fois sur 100, quand on conjecture, on se trompe. Les auteurs dramatiques comme

M. Ludwig reprochent généralement au public d'apprécier une pièce de théâtre d'après l'intérêt de son intrigue et de ses péripéties. Ils sont, eux, au-dessus de cela : la vérité dans la peinture des caractères, voilà ce dont ils voudraient que le public se contente. Dans le *Lincoln* de M. Ludwig, près des deux tiers du volume sont occupés par des exposés de faits qui sont certainement presque toujours exacts (M. Ludwig n'a eu qu'à copier ses prédécesseurs); le reste, plus du tiers, est constitué par des conjectures sur ce qu'a senti et pensé Lincoln. Je prends la liberté de croire que l'œuvre n'eût rien perdu à ce que presque toutes ces conjectures eussent été biffées avant que le manuscrit ait été livré à l'impression.

C'est d'ailleurs bien une vie de Lincoln, et non des événements auxquels il a été mêlé, qu'a voulu écrire M. Ludwig. Il consacre à sa vie sociale, ou même familiale, presque autant de place qu'à son action politique. Et le sujet était non seulement intéressant, mais précisé dans ses détails par des témoignages et des documents abondants. La mère de Lincoln était un enfant naturel. Qui était mon grand-père? a dû se demander le jeune Lincoln. Sans doute quelque élégant jeune homme du Sud, qui n'a pas voulu l'épouser, se répondait-il. Ce fut probablement une des causes de son horreur pour l'irrégularité dans les mœurs et pour les élégances mondaines. Si le père et la mère de Lincoln étaient pauvres, ils avaient des parents riches, enrichis et servis par des esclaves; le jeune Lincoln haït de bonne heure l'esclavage, qui avilissait le travailleur libre en le mettant en concurrence avec l'esclave. Lui-même était avant tout un travailleur infatigable; il commença par être le meilleur bûcheron de son pays, mais il avait appris à lire, et dès qu'il avait un instant de libre, il lisait et s'instruisait, ce qui lui permit de devenir successivement marchand, maître de poste, arpenteur, capitaine de volontaires et député à l'Assemblée provinciale. A 27 ans, il se fiança enfin; celle qui l'avait captivé était Anna Rutledge, la fille d'un pauvre aubergiste, qui avait été abandonnée par un premier fiancé, mais elle mourut presque aussitôt de la malaria. La douleur de Lincoln fut immense. Une dame qui en fut témoin, un an plus tard lui proposa d'épouser sa sœur; Lin-

coln, qui avait vu celle-ci trois ans avant et l'avait trouvée agréable, accepta; mais quand elle vint, il la trouva déparée par un énorme embonpoint et comprit qu'il ne pourrait jamais l'aimer. Il commença alors une longue comédie, remettant toujours le mariage; quand, finalement, il déclara à l'obèse qu'il l'épouserait si elle l'exigeait, elle refusa. Six ans plus tard, une petite jeune fille élégante, Mary Todd, vint habiter à Springfield chez son beau-père, qui était député à l'Assemblée provinciale. Le petit et élégant Douglas, un collègue du beau-père, lui fit la cour activement; elle choisit Lincoln, qui l'admirait plus qu'il ne la recherchait, mais elle rêvait déjà de devenir présidente de la République, et Lincoln lui semblait avoir plus de chances que Douglas de le devenir. La noce fut fixée au 1er janvier 1841, mais ce jour-là, Lincoln, au lieu d'aller chez sa fiancée, qui l'attendait, parée, au milieu des invités, alla à l'Assemblée provinciale et déclara à ceux qui vinrent le chercher qu'il haïssait Mary. Celle-ci, pendant un an, disparut, puis revint à Springfield et y revit Lincoln qui avait plus souffert qu'elle, car il était inconsolable d'avoir manqué à sa parole.

Une question qu'il adressa alors à son meilleur ami, qui venait de se marier, éclaire sur ce qu'il ressentait : « Est-ce vrai, lui écrivit-il, que le mariage rend heureux? » La réponse de l'ami ne suffit d'ailleurs pas à le décider. Mary dut agir de ruse pour le ressaisir. Lincoln avait publié trois lettres sous un pseudonyme, où il raillait un général. Mary en publia une quatrième, véritablement offensante. Un duel au sabre fut décidé. Lincoln était immense et le général minuscule. Quand les adversaires furent en place, Lincoln commença à plaisanter, le combat n'eut pas lieu; seulement, l'incident avait rapproché Lincoln et Mary; il l'épousa peu après, mais il n'y eut cette fois ni invités, ni noce.

Mary et le contraste que faisait son élégance avec la rusticité de Lincoln occupent une grande place dans le livre de M. Ludwig; mais il contient aussi un exposé clair et attachant des causes de la guerre de la Sécession et de ses péripéties. M. Ludwig a bien compris que cette guerre avait surtout des causes sociales; peut-être n'a-t-il pas assez mis en lumière

la part des sentiments chrétiens, les Américains étant le plus religieux, ou plutôt, comme le disait Ballin en 1917, le plus idéaliste des peuples; de causes économiques à l'antagonisme du Nord et du Sud, il n'y en avait guère, car leurs productions se complétaient.

Le Guillaume II de M. Ludwig, dans ses procédés de composition, ressemble à son *Lincoln*. M. Ludwig commence par un aveu typique : « Nous sommes presque trop renseignés à présent sur Guillaume II », écrit-il. Si M. Ludwig avait mieux utilisé cette masse en effet énorme de renseignements, cela lui aurait évité mainte erreur. Mais il ne pouvait être impartial s'il voulait avoir du succès dans son pays. Les 200.000 exemplaires de l'édition allemande qui ont été vendus prouvent qu'il a réussi à l'obtenir; mais c'est au prix d'une certaine déformation de la vérité. Comme un dramaturge qui transporte un personnage historique sur le théâtre, M. Ludwig exagère toutes les scènes qu'il raconte. « La vérité, a écrit Renan, est une question de nuances. » M. Ludwig force les teintes de tous ses coloris. On verra dans son livre Waldersee « suivant la politique de Bismarck pour s'y opposer systématiquement » (quand c'était plutôt le contraire), « les partisans parisiens de la revanche », les « princes guerriers de Pétersbourg », la « vanité de Poincaré » et « Iswolsky jouant d'une façon criminelle avec la guerre ». Mais M. Ludwig ne charge les Alliés d'une partie de la responsabilité de la guerre que pour en décharger l'Allemagne. Il reste passionnément sévère envers Guillaume; il lui reproche non seulement ses fautes, mais celles de ses ministres; n'était-il pas leur chef? Pour la même raison, il lui reproche les fautes de Hindenburg et de Ludendorff. Finalement, il l'écrase de son indignation et de son mépris parce qu'il a abdiqué et s'est sauvé en Hollande au lieu d'aller se faire tuer au milieu de ses fidèles. Ainsi ont voulu finir Charles le Téméraire, Charles XII et Napoléon. Mais il paraît que ce n'est pas si facile que cela d'y réussir, car les deux derniers, à Poltava, Bender et Waterloo, n'y parvinrent pas.

ÉMILE LALOY.

§

Deux Russies, par Paul Marion. — Voilà un ouvrage qui doit être un livre de chevet pour qui s'intéresse aux choses de Russie. M. Paul Marion, communiste français de marque, qui était allé en Russie Soviétique en admirateur fervent du système social inauguré par Lénine, y séjourna pendant deux ans, fréquentant tous les milieux, procédant à des enquêtes multiples et détaillées et finit par revenir en France transformé en ennemi conscient du communisme russe. A l'encontre de presque tous les écrivains étrangers qui ont visité la Russie ces derniers temps, M. Paul Marion n'est pas allé demander des renseignements aux dignitaires soviétiques; il ne s'est point laissé berner par des guides prévenants et charmeurs; il s'est méfié des données statistiques complaisamment fournies par des chefs des établissements d'Etat. Non, il a puisé sa documentation aux sources non officielles, lors de ses visites nombreuses chez des particuliers, — employés de l'Etat, savants, techniciens, coopérateurs, la plupart du temps ouvriers et paysans dont plusieurs étaient membres du parti au pouvoir. MM. Corcos et Pierre Dominique, qui sont allés également en Russie pour se documenter, sont d'avis que la connaissance de la langue russe est absolument inutile pour une enquête de cette espèce. M. Paul Marion professe à cet égard une autre opinion, il dit avec justesse : « Tant que vous êtes incapable de converser tant soit peu en russe, le pays semble vous échapper. Vous le contournez, vous ne le pénétrez pas » (p. 15). C'est pourquoi il apprit le russe et évita ainsi les intermédiaires gênants et suspects.

Les voyageurs étrangers, en particulier les visiteurs communistes, sont reçus à Moscou à bras ouverts. On les conduit partout, il semble qu'on leur fait voir tout. Mais un observateur attentif commence bientôt à sentir certains doutes se formuler en lui. Au cours des visites dans divers établissements, des employés — surtout des femmes parlant le français — laissent comprendre aux visiteurs étonnés que ce qu'ils voient là est exceptionnel ou très rare à Moscou même. Dans les usines on apprend qu'en régime soviétique il existe

dix-sept types de salaires et qu' « un père de famille ayant sept enfants peut ne gagner, dans un pays où la vie est très chère, que 60 roubles (750 francs) par mois » (pp. 12-13). La détresse de la population russe partout, dans n'importe quelle ville de la Russie, est ostensible, on ne peut pas ne pas la voir. Le militarisme, « un peu enfantin et tapageur », qui à vrai dire devrait être déplacé dans un régime communiste, s'étale pourtant partout. Bref, il ne faut pas être un génie de perspicacité pour discerner à travers la Russie officielle une autre Russie, la vraie Russie.

M. Paul Marion vit, ausculta cette Russie, « une Russie cachée, ignorée, enveloppée d'épaisses ténèbres, une Russie souterraine et tragique » (p. 26). Il dresse un tableau surprenant de la bureaucratie soviétique dont les traits saillants sont l'hypertrophie et la gabegie, de l'industrie qui sur le papier est socialisée, organisée et en réalité n'est pas capable d'assurer une marche rationnelle de la production; de la coopération qui n'est pas en état d'établir une distribution normale des marchandises à travers le pays et coûte beaucoup plus cher aux consommateurs que le petit commerce mercantile, lui-même (p. 52), etc.

« On ne peut construire le socialisme sans le contrôle de la collectivité », disait Lénine. Rien n'est plus vrai, fait observer M. Paul Marion; mais son œuvre vient d'aboutir aux pouvoirs incontrôlés de directeurs de trusts chargés par quelques chefs communistes de réaliser coûte que coûte leur programme de production.

La haine volontaire des ouvriers déportés, emprisonnés ou surveillés, la haine résignée des chômeurs et des ouvriers *noirs*, l'obéissance active des ouvriers communistes et sympathisants sont autant de preuves qu'en U. R. S. S. la « dictature du prolétariat » n'est qu'une formule mensongère (p. 85).

Le plan quinquennal sera-t-il réalisé? Sera-t-il couronné de succès?

J'en doute, répond M. Paul Marion, car cette opération est lourde de catastrophes économiques. Qui sait? En sacrifiant des centaines de milliers d'esclaves, les pharaons n'ont-ils pas édifié les Pyramides d'Egypte? Mais il est une œuvre que la « dictature du prolétariat » n'enfantera jamais : le socialisme (p. 85).

Cette conclusion est basée sur une longue argumentation. En fin de compte, M. Paul Marion écrit :

Ce n'est pas à cause des erreurs, des injustices, des cruautés, des sottises inévitables dans toute révolution que j'ai rejeté le bolchévisme, c'est au nom des objectifs qu'il s'était lui-même fixés. Qu'il ne les ait pas atteints, ce serait fort compréhensible, qu'il ne s'en soit pas rapproché, ce serait inquiétant, mais qu'il ait abouti à des résultats exactements inverses de ceux prévus, voilà qui entraîne condamnation.

Il devait fonder progressivement un ordre économique plus élevé que le capitalisme moderne : il a créé un type d'économie inférieur au capitalisme mercantile, un étatisme onéreux, arriéré et qui s'avère d'autant plus régressif qu'il s'étend davantage.

Il devait substituer à l'Etat classique un Etat nouveau, populaire, qui allait se confondre avec la masse même des travailleurs : il a forgé le plus monstrueux, le plus compliqué et le plus hypocrite des systèmes de domination que jamais tyran ait imposé à son peuple.

Il devait libérer le travail de son caractère servile : il en a fait une corvée rebutante accomplie sous une contrainte et une surveillance rigoureuses. Il devait permettre aux plus humbles d'accéder à la culture et de s'élever selon leurs capacités : il a monopolisé au bénéfice exclusif d'une caste l'enseignement, les charges, le bien-être (p. 250).

Tel est le jugement porté par M. Paul Marion sur le régime des Soviets; il résume une enquête menée durant deux ans de la façon la plus objective et la plus scrupuleuse.

S. POSENER.

MÉMENTO. — Maurice Laporte : *Sous le Casque d'Acier,* A. Redier (En « Six semaines avec Hitler et les Bolcheviks », l'auteur a tant vu qu'on hésiterait à se porter caution de l'exactitude de tout ce qu'il raconte si agréablement; a-t-il bien assisté, dans le bois de Riésa (Saxe) aux manœuvres d'avions silencieux sans être humain à bord, mus et dirigés par les ondes hertziennes? Le secret de ces avions aurait été livré par les Allemands aux Bolcheviks, et ces derniers en auraient à Tver une escadre chargée de répandre en Pologne la « lèpre galopante »; plus croyable est ce qu'il dit, que, le 4 décembre 1923, il assista au 4e Congrès de l'Internationale, à Moscou, à une discussion où Radek et lui proposèrent d'adresser

des félicitations aux ouvriers allemands qui avaient fait échouer le coup d'Etat de Hitler et de Ludendorff. Frounze, Boudiény et Toukatchevski s'y opposèrent, disant que « le plus grand bonheur pour la Russie serait que des hommes comme Hitler deviennent les maîtres à Berlin ». Zinoviev et Trotski défendaient la même cause que Radek, et l'appui de Lénine leur permit de faire triompher leur opinion, mais M. Laporte « sait que Staline partageait pleinement la façon de voir de Toukatchevski qu'il a nommé, d'abord, membre du Conseil supérieur de guerre, puis, en 1930, chef du gouvernement militaire de Leningrad »). — Jacques Moreau : *Clemenceau en bloc,* Tallandier (L'auteur [un homme que Clemenceau « aimait bien »] explique et défend ingénieusement l'œuvre politique et les conceptions scientifiques du Tigre). — J. S. de Givet : *Aristide Briand,* Prométhée (Biographie adroitement écrite, mais dans un but de dénigrement haineux; l'auteur n'indique qu'exceptionnellement ses sources, qui ont été souvent des témoignages oraux; il a voulu, évidemment, être cru sur parole; exigence exagérée !). — N. Dombrowski-Ramsay : *La Morale humaine et la Société des Nations,* Alcan (L'opinion mondiale s'est donné un idéal digne de l'Humanité : le bien de tous et la réalisation de la justice internationale et de la morale humaine; la Société des Nations a donc la morale pour base principale; grâce à la Société, la paix universelle sera réalisable). — Giorgio Quartara : *Les Etats-Unis d'Europe et du Monde,* Les Œuvres représentatives (Dialogues éloquents et ingénieux de deux amants sur la guerre, l'arbitrage mondial, le libre échange, la libre émigration et l'amour libre; c'est cette dernière partie qui détermina l'« Osservatore Romano » et autres périodiques catholiques à demander l'interdiction de l'original italien édité par Bocca à Turin; le gouvernement fasciste leur donna satisfaction en le faisant saisir). — G. Charensol : *L'Affaire Dreyfus et la Troisième République,* Kra (Résumé pas très bien ordonné, mais accompagné d'illustrations intéressantes). Amédée Vulliod : *Aux sources de la vitalité allemande,* Rieder (Eloquente et chaleureuse description des écoles allemandes qui ont subi l'influence du « mouvement de jeunesse », qui reproche « à l'école traditionnelle de dresser l'enfant au combat pour l'existence et d'entretenir l'inégalité des classes et le déplorable esprit de caste par le mauvais exemple qu'elle donne de ses catégories injustifiables »; c'est aussi une apologie de l'école « unique, neutre et simultanée [c'est-à-dire interconfessionnelle] » instituée par l'article 146 de la Constitution de Weimar; l'auteur, qui loue longuement nos instituteurs d'éliminer tout élément « belliciste » des livres de classe, se garde bien de dire si les Allemands [tout au

moins ceux qui s'inspirent du « nouvel idéal éducatif »] en font autant).

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Comte Etienne Tisza : *Lettres de guerre* (1914-1916), note biographique et traduction de Victor Régnier, préface de Jérôme et Jean Tharaud, Les Œuvres représentatives. — Louis Lefebvre : *Histoire de ma guerre pour mon fils*, Les Etincelles. — Mémento.

En ouvrant les **Lettres de guerre** du Comte Etienne Tisza, chacun s'attend à y trouver une élucidation définitive du rôle joué par Tisza, alors président du Conseil de Hongrie, dans les événements de juillet 1914. Les uns, en effet, voient dans ce personnage un des rares hommes d'Etat qui ont essayé de conjurer la guerre, les autres sont tentés de le regarder comme presque aussi coupable que Berchtold, parce que, ayant plus intelligemment que celui-ci discerné le danger d'une guerre mondiale, il ne s'en est pas moins rallié au clan des bellicistes. Hélas, les lettres de Tisza ne les départageront point, car les éditeurs se sont bornés à traduire un recueil déjà ancien, sans éprouver la curiosité d'y ajouter ou tout au moins d'y signaler les missives retrouvées plus récemment. C'est ainsi que nous ne trouvons dans ce livre qu'une seule lettre de Tisza pour la période décisive comprise entre le 13 juillet et le 5 août 1914. Il s'ensuit que cette publication reste très en deçà de ce que nous savions déjà sur l' « évolution » de Tisza au cours du mois de juillet; elle a notamment le grave tort de tenir pour non-avenu le recueil de documents diplomatiques sur les origines de la guerre publié en 1930 par la République d'Autriche.

Faisons le point. Il est désormais acquis, d'après la correspondance aujourd'hui connue de Tisza, que celui-ci exécuta, aux environs du 10 juillet 1914, une volte-face complète. Du 1er au 8, il tint la Serbie pour innocente et la guerre pour indésirable; le moment lui paraissait inopportun, la Bulgarie étant épuisée et la Roumanie peu sûre.

Mais le 10 juillet un revirement se dessine dans son esprit. Alors que le 3 il déclarait qu'il « n'était guère probable que

la Serbie fournisse (aux Austro-Hongrois) une occasion équitable de recourir à des mesures militaires », il se prétendait, le 10, en possession de renseignements « très précis » sur les agissements ou les négligences des milieux officiels serbes et il priait le baron Ivan Skerlecz, ban de Croatie, de lui faire connaître s'il croyait pouvoir envoyer bientôt « des pièces particulièrement compromettantes » (*sic*).

Ces pièces, nous les connaissons : ce sont celles qui ont étayé, en octobre 1914, le réquisitoire du procureur Svara contre les accusés de Sarajevo. Pour les juger décisives, il faut que Tisza ait pris son mot d'ordre à Vienne, ou plutôt à Berlin.

Le 14 juillet, il voit Berchtold et l'ambassadeur allemand Tchirchsky : à ce dernier il déclare :

Il m'a été pénible de conseiller la guerre, mais je suis maintenant convaincu de sa nécessité et je déploierai toutes mes forces pour la grandeur de la Monarchie.

Le 22 juillet, il affirme à Berchtold que « les exigences du gouvernement austro-hongrois sont réellement très énergiques, mais parfaitement justifiées et nécessaires, et qu'une discussion à leur sujet est inadmissible ». Il va plus loin encore puisque, au témoignage de Berchtold et de Tchirchsky, il réclame une aggravation des conditions (peu modérées cependant!) imposées à la Serbie dans l'ultimatum remis le 23 juillet. Et le 25 il se fait auprès de François-Joseph (1) l'avocat de la guerre. On s'explique le mot de Guillaume II : « Enfin, voilà un homme! » On comprend moins la complaisante légende qui a fait de Tisza un obstacle au déclenchement de la guerre. En réalité, il a suffi de quelques apaisements sur la Bulgarie et la Roumanie et d'assurances plus concrètes du côté allemand pour mettre le vieil homme d'Etat à la remorque des Berchtold, von Merey, etc., indiscutables fossoyeurs de la Double-Monarchie. Les frères Tharaud s'expliquent mal ce revirement, qu'ils attribuent à un fléchissement de volonté (assez surprenant de la part de ce calvi-

(1) Télégramme publié par Gooss, *Das Wiener Kabinett und die Entstehung des Weltkrieges*, Vienne, 1919.

niste têtu) ou à un acquiescement aux idées des Etats-Majors allemand et autrichien sur la nécessité d'une guerre préventive.

Ma conscience est tranquille — dira Tisza. Le lacet qui, si nous ne l'avions coupé dès maintenant, nous eût étranglé le moment venu, était déjà passé autour de notre cou.

Avons-nous là le fond de la pensée de Tisza? Ou n'est-ce qu'une défaite, imaginée après coup pour masquer une peu honorable docilité? C'est le seul point qui reste à éclaircir; encore est-il du ressort de la psychologie plutôt que de l'histoire.

On trouve d'ailleurs une non moins suggestive volte-face dans l'attitude préconisée par Tisza vis-à-vis de l'Italie. Dans une lettre à Burian du 5 janvier 1915, il déconseille toute concession aux démarches allemandes à Rome en vue de satisfaire les exigences de l'Italie, ce qui ne l'empêchera pas d'écrire au même le 17 avril :

Nous devrions nous donner bien plus de peine pour changer les sentiments hostiles des Italiens à notre égard... Nous devons démontrer qu'une partie seulement des revendications italiennes sont inspirées par l'idée d'union nationale et que, à l'exception de Trieste, nous sommes prêts à les satisfaire.

On lira avec intérêt ce recueil de lettres, en regrettant qu'il ne dépasse guère l'année 1915. Tisza y paraît sous les traits d'un homme plus prévoyant qu'énergique, auquel s'appliquerait parfaitement le « deteriora sequor » de l'Ecriture. Avec des côtés de candeur nationaliste, dont cette phrase donne la mesure :

Grâce à l'esprit de liberté que possède le peuple hongrois, les sujets non magyars ont toujours été placés sur le pied de l'*égalité absolue,* jouissant non seulement des mêmes droits que les Hongrois, mais souvent favorisés par d'importants privilèges.

Sans commentaire...

ALBERT MOUSSET.

§

Quoique ayant écrit « pour des oreilles d'enfant », M. Louis Lefebvre, dans son **Histoire de ma guerre pour mon fils,** a composé un récit plus intéressant et plus instructif que nom-

bre de ceux où les auteurs semblent avoir surtout compté sur l'effet de l'accumulation de jurons et de trivialités. D'abord lieutenant d'infanterie dans la territoriale, Louis Lefebvre s'engagea dans l'active et en janvier 1915 fit connaissance avec le front dans le secteur de Suippes; en avril, son régiment fut envoyé pour participer à une attaque à Flirey; les fils de fer n'ayant pas été détruits, elle fut contremandée pour lui.

Les chefs d'un autre régiment avaient eu le courage de ne pas faire exécuter cette attaque impossible dont, pour eux, on avait maintenu l'ordre; le chef du corps d'armée, général Des..., fit appeler les chefs de bataillon; d'abord, le commandant Y... « Pourquoi n'avez-vous pas attaqué? — Les défenses n'étaient pas détruites, il n'y avait rien à faire. — Il y a toujours quelque chose à faire. — Quoi? — Se faire tuer. — Bien, mon général. » Y... salue, se retire, regagne son secteur, monte sur le parapet et tombe mort. Le commandant C... reçut les mêmes observations; il se précipita sur l'accusateur; il allait le frapper, que sais-je, l'étrangler... On a entraîné le général dans une salle voisine, d'où cet homme est sorti, peu après, les mains tendues, grandi soudain par un mouvement de son cœur : « Mon pauvre C..., a-t-il dit, qu'est-ce que la guerre a fait de nous? »

Louis Lefebvre dut à son âge d'être, en juin 1915, nommé porte-drapeau; de ce poste moins dangereux, il assista à la lutte à Arras et au Labyrinthe en juillet 1915, à Verdun, sur la Côte du Poivre, en avril 1916, à Soissons pendant l'été 1916, sur la Somme, à Biaches et à Capy, de septembre 1916 à janvier 1917, en Champagne, à Capron (entre Souain et Massiges) de janvier à novembre 1917. De là, il passa en Italie.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — J. Delest : *Le Phare de Douaumont*, éd. Saint-Michel (dialogues sur la guerre mondiale, la paix manquée et les « ruines de Locarno »; la conclusion de l'auteur est que « tout mouvement de rénovation nationale et sociale est nécessairement antiparlementaire. »). — Maurice Fronville : *Voleurs de Gloire*, Les Etincelles (l'auteur, évidemment un combattant belge, a développé ses souvenirs dans un roman où il raconte les aventures du petit volontaire Germond, qui finit par devenir lieutenant; il a d'ailleurs encadré les scènes où il raconte l'héroïsme des combattants dans d'autres où il flétrit les profiteurs, les couards et les embusqués, ces « voleurs

de gloire »). — Raymond Pelloutier : *La Voix d'un Jeune,* E. Figuière (Souvenirs et impressions d'un « bleuet » de la classe 1917 qui a écrit un des rares bons livres sur la guerre; il a su, en effet, tout en décrivant le milieu où souffraient les combattants, tenir sans cesse au premier plan de son récit ce qui se passait dans son âme et dans celles de ses voisins; soldat mitrailleur, il monta en ligne pour la première fois en octobre 1916 en avant d'Hermonville (à l'ouest de Reims) ; le 16 avril 1917, il prit part à l'offensive sur les bords de la Miette, près de Pontavert et de Craonne, et resta ensuite dans le secteur de Fismes. En 1918, la défaite anglaise ayant fait transporter son régiment en avant de Noyon, il y fut fait prisonnier vers le 25 mars). — Gaston Riou : *Journal d'un simple soldat; vues et jugements sur la guerre,* Valois (réimpression d'un livre paru en 1916; l'auteur, ambulancier, fut fait prisonnier à Kerprich vers le 19 août 1914; il ne raconte donc que sa captivité; bien intéressante et curieuse préface de M. Edouard Herriot, datée du 2 septembre 1916). — Lucien Souchon : *De Sedan à Locarno,* A. Fayard (Histoire de l'organisation de l'armée française de 1870 à 1926, mais nullement objective, et avec la conviction que Locarno, « c'est Metz qui prépare Sedan »). — Tocaben : *Virilité,* Flammarion (Souvenirs d'un lieutenant au 44e bataillon de chasseurs à pied, où le président André Tardieu était capitaine; il servit au plateau de Vimy depuis février 1915, puis, en mars 1916, fut transféré à Verdun, arriva le 20 mars devant Douaumont, assista le 2 (?) avril à l'attaque de la brigade Mangin contre la redoute de la Caillette [« un spectacle divertissant pour les Allemands »] et fut envoyé en arrière le 4 avril; récit instructif et souvent émouvant). — Pierre Valdelièvre : *Une « Récappée », Mme d'Hoëst-Dentant, héroïne lilloise,* Lille, Mercure de Flandre (Quand, en octobre 1914, les Allemands occupèrent Lille, Mme Dentant hébergea clandestinement des territoriaux restés isolément dans la ville; elle en eut jusqu'à 90; le 6 juillet 1915, elle fut arrêtée, et le 13 condamnée à mort; mais sa peine fut commuée, le 7 août, en 10 ans de réclusion; jusqu'au 27 janvier 1918, elle subit avec Louise de Bettignies les traitements, souvent indignes, que le Boche prenait plaisir à infliger à ses ennemies, puis on la relâcha; M. Valdelièvre a raconté d'une façon captivante son histoire héroïque). — C. Jerabek : *Le Monde en flammes,* Valois (intéressant roman décrivant la vie des soldats tchèques et leur dégoût de se battre pour des intérêts autrichiens et allemands).

PUBLICATIONS RÉCENTES

Lettres antiques

Poetae minores, traduits et commentés par Ernest Raynaud, Garnier.

Littérature

Duchesse d'Abrantès : *Mémoires.* Introduction de Georges Girard. Tome III : *Souvenirs historiques sur l'Empire,* tome I; Cité des Livres. » »

Agrippa d'Aubigné : *Les Tragiques.* Préface et Notes de Georges Mongrédien; Garnier. 9 »

Jean Balde : *Les Rogations.* (Coll. *Les Belles Fêtes*) ; Flammarion. 10 »

Charles Baret : *On fit aussi du théâtre...,* souvenirs du temps de guerre; Figuière. 12 »

Konrad Bergovici : *La vie d'Alexandre le Grand,* traduit de l'anglais par Yves Lapaquellerie. (Coll. *Vies des hommes illustres*) ; Nouv. Rev. franç. 15 »

Georges Champenois : *La chasse aux bobards.* Les bobards historiques et plusieurs autres; Edit. Bossard. 13,50

Maxime Dullaert : *L'affaire Verlaine;* Messein. » »

Marie Gasquet : *Ce que les femmes disent des femmes;* Flammarion. 12 »

Rodolphe Kassner : *Les éléments de la grandeur humaine,* traduit de l'allemand; Nouv. Revue franç. 15 »

A. Laurain : *Le sang de la France;* Nouv. Editions Argo. 15 »

Charles Maurras : *Quatre nuits de Provence.* (Coll. *Les Nuits*) ; Flammarion. 10 »

P.-A. Nicolas : *Lettres d'un colon.* Avec un dessin de F. David; La Kahena. 6 »

Jean Plattard : *Une figure de premier plan dans nos lettres de la Renaissance: Agrippa d'Aubigné;* Boivin. 12 »

Ch. Quinel et A. de Montgon : *Dunois et les compagnons de Jeanne d'Arc.* Avec des illust.; Nathan. » »

Stendhal : *Pensées. Filosofia nova.* Etablissement du texte et Préface par Henri Martineau. Tomes I et II; Le Divan. » »

Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes.* Tome XI (et dernier) : *Propos d'Au-delà. Chez les Passants. Pages posthumes;* Mercure de France. (Bibliothèque choisie). 25 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Edmond Delage : *La tragédie des Dardanelles;* Grasset. » »

Maréchal Foch : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de 1914-1918.* Tome I : Avec 18 gravures et 12 cartes. Tome II : Avec 26 gravures et 4 cartes; Plon. Les deux vol. 60 »

P. Petit-Didier : *Deux ans dans les Flandres,* visions de guerre. 1916-1918. Avec 8 grav. h.-t.; La Caravelle. 15 »

Philosophie

Sigmund Freud : *Délire et rêves,* dans un ouvrage littéraire : *La « Gradiva » de Jensen,* traduit par Marie Bonaparte. Précédé du texte traduit par E. Zak et G. Sadoul; Nouv. Revue franç. 15 »

Mecca M. Varney : *L'influence des femmes sur Auguste Comte;* Presses universitaires. 30 »

Poésie

Lilian Doire : *Pâture de vent.* Avec un bois de Louis Maillé; Edit. J. Snell. » »

Politique

Léo Apric (Louis Coquel) : *Les héritiers de la Toison d'Or*; Maisonneuve. » »
Henri Béraud : *Emeutes en Espagne;* Edit. de France. 15 »
Alexandre Block : *Les derniers jours du régime impérial*, traduit du russe par Hélène Isvolsky; Nouv. Revue franç. 15 »
Boris Eliacheff : *Le Dumping soviétique.* Préface de M. Etienne Fougère; Giard. 15 »
F. de Gérando : *Le complot rouge en Ruthénie. Un reportage en Russie subcarpathique.* Avec 3 cartes; Jouve. 15 »
Dagobert von Mikusch : *Ghazi Mustapha Kemal.* (*La résurrection d'un peuple*), traduit de l'allemand par A. Vaillant et J. Kuckenburg; Nouv. Revue franç. 15 »
B. Mirkine-Guetzevitch et Georges Scelle : *L'union européenne.* (Coll. *Documents de politique contemporaine*); Delagrave. 20 »
Anatole de Monzie : *Petit manuel de la Russie nouvelle;* Firmin-Didot. » »
Constantin H. Rindoff : *Les Etats-Unis des Balkans*, étude critique sur la possibilité d'une entente politico-économique et moyens de réaliser l'union fédérative des Etats balkaniques; Jouve. » »
Claude Servet et Paul Bouton : *La trahison socialiste de 1914;* Bureau d'éditions. 6 »
André Siegfried : *La crise britannique au XXe siècle;* Colin. 10,50
Luigi Sturzo : *La communauté internationale et le droit de guerre*, traduit sur le manuscrit italien inédit par Marcel Prélot. (*Cahiers de la Nouvelle Journée*, n° 185); Bloud et Gay. 20 »
Pierre Taittinger : *Rêve rouge;* Ed. du « National ». 15 »

Questions coloniales

Jean Despois : *La Tunisie.* Avec 127 héliogravures et 7 cartes dont une en couleurs h.-t.; Larousse. 30 »
René Vanlande : *Visions de Tunisie;* Peyronnet. » »

Questions médicales

Mme Alice La Sauge : *Croquons la pomme!* Catin. 12 »
A. Kotzareff : *Traitement des cancers dits inopérables, incurables et abandonnés par radon, colloïdes électriques et ondes hertziennes ultra-courtes.* Avec 26 figures et 6 tableaux; Vigot. 30 »
D[r] Claude Testu : *Essai psychopathologique sur Villiers de l'Isle-Adam;* Jouve. » »

Questions religieuses

Marie Fougeron : *Le témoignage de Judas ou Comment j'ai reconnu le Christ dans l'Instructeur du Monde : Krishnamurti.* 1928; Figuière. 6 »
Raymond Jouve : *La conquête d'une banlieue : Croix Luiset.* Préface de Paul Claudel; Bloud et Gay. » »
R. P. Lecanet : *Les Dernières années du Pontifical de Pie IX, 1870-1878*, nouv. édit.; Alcan. 50 »
R. P. Lecanet : *Les premières années du pontificat de Léon XIII, 1878-1894*, nouv. édit.; Alcan. 50 »

Roman

Marcel Allain : *L'heure d'aimer;* Nouv. Revue critique. 12 »
Marcel Allain : *Miss Téria; Du sang sur une fleur;* Férenczi. 12 »
Emile Boniface : *L'amour déjoue... tous les calculs;* Nouv. Editions Argo. 12 »
Léon Bopp : *Est-il sage, est-il fou?* Nouv. Revue franç. 15 »
Rose Celli : *Le châle indien;* Flammarion. 12 »
Jules Chancel : *Pour sa Demoiselle,*

illust. de René Giffey; Delagrave. 12 »
Delly : *Le candélabre du temple;* Flammarion. 15 »
Renée Dunan : *Casino;* Quérelle. » »
A. C. and Carmen Edington : *Un meurtre au studio,* traduction de Sabine Berritz ; Nouv. Revue franç. 12 »
Marguerite Grépon : *Maxence vierge faible;* Férenczi. 12 »
Albert Guichard : *Les poires du régime;* Catin. 12 »
Charles Le Goffic : *Les pierres vertes;* Lemerre. 12 »
Pierre Lelong : *Moro la proie;* Jouve. 12 »
Léon Lemonnier : *Les destins solidaires;* Flammarion. 12 »
Sinclair Lewis : *Sam Dodsworth,* traduit de l'anglais par Jeannine Antoine Goldet; Plon. 16 »
Arthur Martial : *Au pays de Paul et Virginie;* Figuière. 12 »
Arthur Martial : *La poupée de chair,* récit de l'Ile Maurice; The General Printing, Port Louis, Ile Maurice. » »
Suzanne Martinon : *L'heureuse imprudence;* Plon. 15 »
Paul Melotte : *L'Œil de chat.* Préface d'Yves Pascal. Illustration d'Edmond Delra; La Vie Wallonne, Liége. » »
Meryem-Jane : *Sous le signe de l'amour;* Le Rouge et le Noir. 12 »
Jean du Perrier : *Le reflet dans l'étang;* Renaissance du Livre. 15 »
Raymond de Rienzi : *Tremblante et nue,* roman criminel; Nouv. Société d'éditions. 12 »
M. et R. de Rigné : *La cité vivante.* Œuvres d'Olivier Raynal : *Mariage nul;* La Renaissance universelle. 15 »
Charles Silvestre : *Monsieur Terral;* Plon. » »
Guido Stacchini : *Itinéraire galant à travers dix-sept nations,* version française de Max Daireaux; Edit. du Tambourin. » »
Guy Velleray : *A l'Immortelle;* Nouv. Revue franç. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos du projet de journal « La Comédie humaine ». — Les Amis de la Prononciation française du Latin. — Une lettre inédite de Berlioz. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

A propos du projet de journal « La Comédie Humaine ».

Monsieur Vallette,

Dans le dernier numéro du *Mercure*, vous parlez de l'intention que Zola, Flaubert et Maupassant avaient de fonder un journal, *La Comédie Humaine,* et l'article finit en demandant pourquoi la rédaction et l'administration étaient fixées à Saint-Cloud, et avaient un bureau à Paris.

Après la Commune, tout journal politique qui voulait se publier à Paris devait déposer un fort cautionnement, alors que ceux qui avaient leur résidence officielle dans une localité de Seine-et-Oise étaient moins durement taxés. Les journaux à petit capital usaient donc du procédé, en fixant leur administration en dehors de Paris.

Je suppose que le cautionnement existait encore à l'époque en question.

Cordialement. — JEAN GRAVE.

§

Les Amis de la Prononciation française du Latin. — Le chant grégorien ne date pas d'hier, puisqu'il est ainsi nommé de Grégoire le Grand, qui fut pape de 590 à 604. Il n'est la propriété de personne dans l'Eglise catholique. Charlemagne contribua beaucoup à le généraliser en France. Lyon, Cambrai, Toul, Dijon eurent leurs écoles de musique religieuse. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les chantres français ne voyaient qu'avec peine la préférence donnée au chant étranger. Charlemagne qui, nous dit Mézerai, *avait fort à cœur cette chanterie,* eut beaucoup de peine à triompher de toutes les résistances qu'il éprouva et à mettre d'accord les chantres français et les chantres italiens qui se haïssaient, se disputaient et se moquaient les uns des autres.

Le nouveau chant l'emporta du reste, tout en s'accommodant très bien de la prononciation française du latin que nos pères n'ont point abandonnée et à laquelle nous souhaitons pouvoir rester fidèles.

Nous croyons, à ce propos, devoir donner ici le vœu formulé sur la proposition de son président, par la Société académique de l'Aube :

La société académique d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du Département de l'Aube, après avoir entendu le rapport de M. de La Perrière, son président, et en avoir délibéré,

Considérant combien il est regrettable que la prononciation du latin tende à se scinder en deux suivant que cette langue est utilisée dans l'enseignement ou dans l'église;

Considérant que la restitution d'une prononciation conforme à celle de l'antiquité est une simple recherche scientifique, ouverte aux travaux de tous les romanistes, et dont la solution apparaît actuellement comme inaccessible et en tout cas utilisable seulement pour des travaux d'érudition;

Considérant que, dans cette impossibilité pratique de reconstituer une prononciation se rapprochant de l'une des prononciations anciennes, il y a intérêt à ne pas accroître les déformations résultant du mécanisme vocal par les déformations supplémentaires devant inévitablement résulter de l'emploi de phonèmes étrangers;

Considérant en effet que l'utilité pratique du latin est :

1° dans les sciences, de permettre la réalisation de nomenclatures accessibles à l'universalité des peuples civilisés,

2° dans le chant sacré et les lectures liturgiques de faire participer les fidèles à l'office, grâce à des textes identiques en tous lieux;

Considérant que, dans le premier cas, le seul but à atteindre est de permettre à chacun de restituer aisément, au moyen de l'audition et en tenant compte des habitudes de sa langue, la graphie des vocables employés;

Considérant que, dans le second cas, il est essentiel de rendre les textes accessibles aux fidèles en les rapprochant autant que possible de la langue qu'ils parlent couramment, alors qu'une prononciation étrangère élève une barrière entre ces textes et eux;

Considérant que l'exécution des chants dits grégoriens ne commande en rien une prononciation spéciale et s'accommode parfaitement de la manière traditionnelle de parler latin existant dans chaque pays; que, au contraire, la musique française, plus récente, basée sur l'accentuation française, perd beaucoup à être exécutée avec une prononciation basée sur des principes différents;

Considérant, en outre, que l'introduction d'une prononciation étrangère à la langue du pays présente, au point de vue national, les plus graves inconvénients, qu'elle incite notamment ceux qui l'adoptent à faire renaître inutilement des particularismes ou des tendances dont le temps et l'histoire paraissaient avoir fait justice;

Emet à l'unanimité le vœu que soit maintenue ou rétablie la prononciation traditionnelle du latin dite « à la française »,

soit dans l'enseignement,
soit dans les usages scientifiques,
soit dans les offices religieux.

§

Une lettre inédite de Berlioz? — Le *Mercure* du 1er mars, dans sa rubrique des « Revues », p. 462, a reproduit une lettre de Berlioz, publiée par M. Pierre Rossillion dans la *Revue universelle* du 1er février. Cette lettre, adressée à Hiller, l'ami et le « postillon d'amour » de Berlioz, à cette époque, serait inédite, d'après M. Rossillion. Or, elle ne l'est plus depuis plus d'un demi-siècle, et l'on peut la lire, pages 67-68 de la *Correspondance inédite,* celle-là, publiée pour la première fois, par Daniel Bernard, en 1879 (Calmann-Lévy, éditeurs). Daté, dans ce recueil, de « Paris, 1829 », cet ex-inédit paraît d'ailleurs devoir se placer, dans la correspondance de Berlioz, au mois de mars de l'année suivante, 1830. — J.-G. P.

§

Le Sottisier universel

[Recevant Alfred de Vigny à l'Académie française], Molé protestait..., en témoin indigné, contre la conversation de Napoléon et de Pie VII telle qu'elle est présentée dans *Stello.* — ÉMILE HENRIOT, *Le Temps,* 31 mars.

Et, tout comme l'*Odyssée,* l'*Iliade* et nos tragédies classiques, l'épopée de Ras-Shamra était composée en « vers » de douze syllabes divisés généralement en hémistiches. — *Le Journal,* 11 avril.

Budapest. — 8 h. 15 : Concert... *Si j'étais roi* (Liszt). — *Radio Magazine,* 29 mars.

Berlin. — 15 h. 30 : *La victime musicale* (Joh.-Séb. Bach). — *Radio-Magazine,* 29 mars.

Munich, 26 février. — A la fin, a-t-il dit [Hitler], ce sera pourtant notre mouvement qui sortira vainqueur... Je peux prophétiser qu'un jour viendra où la moitié du Reichstag sera brune, puis les deux autres tiers suivront rapidement. — *L'Œuvre,* 27 février.

Albert Frongneux déboucha du métro et voulut s'arrêter comme l'eût fait un lièvre inquiet, qu'un concert d'aboiements et de coups de fusil accueillerait au sortir de son terrier. — *Le Matin*, 6 avril.

Le loup ne fait pas de déprédations à côté de son terrier. — CH. SILVESTRE, *Monsieur Terral*, p. 45.

Ce matin, à 11 heures, ont eu lieu, en l'église de la Madeleine, les obsèques de M. Jean Mercier, fondé de pouvoir de MM. les Petits-fils de François de Weindel et Cie. — *Journal des Débats*, 31 mars.

TUNIS POSSÈDE LE CIRCUIT AUTOMOBILE LE PLUS RAPIDE D'EUROPE. — Titre d'article). *L'Intransigeant*, 10 avril.

EN POLOGNE. — Cernovitz, 28 mars. Un policier nommé Xalkowitsch ayant pénétré dans la rédaction du journal *Le Vorwaerts*, tira sur l'une des collaboratrices de ce journal un coup de revolver qui la tua net. — *Paris-Nouvelles*, 28 mars.

M. TITULESCO EST INVITÉ PAR LE ROI A SE RENDRE A BUDAPEST. — (Titre d'article). *Paris-Midi*, 5 avril.

AVEUGLE DE NAISSANCE, IL RECOUVRE LA VUE APRÈS UNE OPÉRATION. — (Titre d'article). *Comœdia*, 3 avril.

Du 1er au 15 mars GRANDE QUINZAINE DE BANDAGE à la Grande Pharmacie Régionale, 14, rue du Cadran-Saint-Pierre, Reims. — (Annonce.) *Le Nord-Est*, 4 mars.

§

Publications du « Mercure de France »

ŒUVRES COMPLÈTES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, XI. *Propos d'au-delà. Chez les Passants. Pages posthumes.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 80 francs; 110 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 169, à 60 francs. — Avec ce onzième volume s'achève la publication des œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam. Les dix premiers volumes sont ainsi composés : *I. L'Eve future; II. Contes cruels; III. Tribulat Bonhomet*, suivi de *Nouveaux Contes cruels; IV. Axël; V. L'amour suprême. Akëdysséril; VI. Histoires insolites; VII. La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde; VIII. Morgane, Elën; IX. Isis; X. Premières Poésies.* Il reste de la série complète des exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, à 60 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXVII

—

CCXXVII N° 789. — 1er MAI

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1931.

BULLETIN FINANCIER

La quinzaine écoulée aura été peu brillante. Le volume des négociations s'est contracté; le 15 mars, les positions « acheteur » et « vendeur » au Parquet étaient respectivement de 1.270 et 535 millions seulement, alors qu'on enregistrait 1.350 et 690 millions fin février. Les chiffres ci-dessus montrent en outre que, d'un côté, la spéculation à la hausse a diminué et que, de l'autre, les rangs des baissiers ont grossi.

Rien dans la situation économique ne permet en effet de se montrer plus optimiste qu'auparavant. La crise dure toujours dans tous les pays. Et les comptes publiés, pour l'exercice 1930, par un grand nombre de sociétés sont peu satisfaisants. Si nos grandes banques peuvent maintenir leurs dividendes précédents, il demeure que des sociétés industrielles et commerciales doivent réduire leurs répartitions.

Si la fin de la crise était en vue, la spéculation ne s'inquiéterait point de cette réduction des dividendes, depuis longtemps prévue. Mais il n'en est pas ainsi. Des déclarations faites par les dirigeants de diverses grandes affaires belges, allemandes ou britanniques à l'occasion de récentes assemblées, il ressort que le ralentissement des affaires s'est accentué en maints pays depuis le début de l'année en cours. La production reste généralement supérieure à la consommation et la baisse des prix est loin d'être enrayée pour ce qui concerne les produits manufacturés.

Le marché financier ne peut que refléter les conditions économiques actuelles. On doit même se féliciter de sa bonne tenue relative. Sans la baisse du loyer de l'argent, qui constitue véritablement un élément de soutien, un grand nombre de valeurs à revenu variable enregistreraient des cours plus bas que ceux actuellement cotés.

En mettant les choses au mieux, le simple maintien des niveaux actuels de la Bourse apparaît ainsi comme la conjecture la plus probable, Il faut prévoir cependant une nouvelle contraction du volume des négociations. Voici en effet que d'importantes émissions d'obligations sont annoncées et elles retiendront l'attention du grand public au détriment des valeurs à revenu variable.

Toutefois, certains compartiments spéculatifs paraissent appelés à subir des fluctuations assez amples. Tout d'abord, les mines d'or sud-africaines ne peuvent manquer de bénéficier de la demande constante de métal et de l'abondance de main-d'œuvre indigène dans les exploitations. Leurs dividendes, pour 1930, seront supérieurs aux précédents. Les affaires d'étain, déjà reprises par la spéculation anglaise, subiront l'influence d'un relèvemenf progressif des cours du métal en conséquence de la conclusion récente d'un accord entre les quatre grands pays producteurs du monde pour limiter l'extraction.

L'amélioration constatée dans le groupe des caoutchoucs durant la quinzaine précédente est également susceptible de s'affirmer si les pourpalers engagés entre les planteurs anglais et néerlandais aboutissent à un accord ayant pour objet une réduction des exportations.

LE MASQUE D'OR.

EMPRUNT CHÉRIFIEN

L'Empire chérifien (Protectorat de la République Française au Maroc) procède au placement, au prix de 953 fr. par obligation, jouissance du 1er avril 1931, d'un nombre maximum de 391.000 obligations 4 % de 1.000 francs chacune, garanties par le Gouvernement de la République Française.

Le paiement des intérêts et le remboursement des obligations seront effectués sans aucune retenue d'impôts français ou chérifiens, présents ou futurs.

Intérêt annuel : 40 francs, payable par moitié les 1er avril et 1er octobre de chaque année. Le premier coupon de 20 francs sera à l'échéance du 1er octobre 1931.

Amortissement au pair en 75 années au plus, commençant à courir le 1er avril 1931.

Les demandes seront servies, au fur et à mesure de leur arrivée, jusqu'à concurrence du nombre de titres disponibles à la *Banque d'Etat du Maroc*, à la *Banque de Paris et des Pays-Bas*, au *Crédit Lyonnais*, au *Comptoir National d'Escompte de Paris*, à la *Société Générale*, à la *Société Marseillaise*, au *Crédit Industriel et Commercial*, à la *Banque Nationale de Crédit*, à la *Banque de l'Union Parisienne*, au *Crédit Algérien* et à l'*Union des Mines*.

Les obligations du présent Emprunt sont, en ce qui concerne l'impôt français, exemptées de la formalité et du droit de timbre et affranchies de l'impôt sur le revenu des capitaux mobiliers dans les conditions prévues par la loi du 22 mars 1928. Elles sont exemptées de la formalité et du droit de timbre au Maroc par dahir chérifien du 24 février 1931.